ST ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION

Par M. D. Frayssinous,

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS.

Onzième Édition.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

AD. LE CLERE ET Cie IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

M. DCCC XXXVII.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/defenseduchristi0000parm

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
ou
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION.

BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit.
Pl.

Propriété des Éditeurs.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET Cie,
QUAI DES AUGUSTINS, N. 35.

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME

OU

CONFÉRENCES

SUR LA RELIGION

Par M. D. Frayssinous,

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS.

In necessariis unitas, in dubiis libertas,
in omnibus charitas.
Dans les choses nécessaires unité, dans les douteuses liberté, dans toutes charité.

TOME TROISIÈME.

PARIS.
AD. LE CLERE ET Cie IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, No 35.

M DCCC XXXVII.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Property of
COSA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME.

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE DANS SES MYSTÈRES.

La religion chrétienne porte avec elle des caractères de lumière et de vérité, capables de faire impression sur tout esprit raisonnable et docile. Jamais elle ne craindra les discussions approfondies; elle ne peut redouter que les préjugés et les passions, bien assurée du triomphe, pourvu qu'on apporte de la droiture et de la bonne foi dans l'examen. Aussi est-elle toujours prête à mettre avec confiance sous les yeux de l'incrédule les titres éclatans de sa céleste origine. Faite pour tous, pour le peuple comme pour le savant, elle n'est pas appuyée sur des systèmes qui passent la portée des esprits vulgaires, mais sur de grands faits historiques, consignés dans les monumens les plus irrécusables, mieux attestés que ceux de Socrate dont personne ne doute, et liés à la révolution la plus étonnante qui se soit opérée sur la terre, je veux dire la destruction de l'idolâtrie et la conversion du monde à l'Évangile.

Mais en même temps la religion ne dissimule pas

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRA

770

les ténèbres mystérieuses dont elle est enveloppée : elle-même nous avertit que nous sommes encore dans le temps des ombres et des obscurités ; qu'elle possède bien la vérité, mais voilée ; que les secrets divins de sa doctrine, comme ceux de la nature, ne seront entièrement manifestés que dans le séjour de la pleine et parfaite lumière. Or que fait ici l'incrédule ? Il ferme volontairement les yeux aux côtés lumineux du christianisme, pour ne les ouvrir que sur ses côtés obscurs ; il dédaigne les preuves frappantes de la religion, pour se rejeter sur ses mystères qu'elle avoue elle-même être impénétrables. En cela, il est semblable à celui qui, dans l'étrange phénomène des pierres tombées du ciel, si bien constaté de nos jours, ne verroit que son invraisemblance, son apparente impossibilité, et négligeroit d'examiner les témoignages qui en prouvent l'existence.

Ne craignons pas, au reste, de suivre l'incrédulité dans les attaques dirigées contre les mystères, ni d'envisager la religion par son côté le plus obscur : que ses ennemis demeurent vaincus par l'endroit même qui sembloit faire toute leur force. L'incrédule nous dira que le Dieu de verité et de lumière, s'il daignoit parler aux hommes, ne leur révèleroit que des choses très-claires ; faisons voir combien il est convenable que, dans une religion vraiment divine, il y ait des choses incompréhensibles. L'incrédule ajoutera que les mystères du christianisme sont des choses de pure spéculation, étrangères aux règles des mœurs, et qu'on peut négliger impunément ; faisons voir combien les mystères chrétiens

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

sont utiles par rapport à la morale. Ainsi, convenance des mystères dans une religion divine, utilité des mystères chrétiens, tel est le sujet et le partage de ce discours.

J'ENTENDS par mystères certains points de doctrine qui surpassent l'intelligence humaine, que la raison seule n'auroit jamais pu découvrir, et que nous croyons sur l'autorité divine qui les a révélés, mais sans en pénétrer la nature : tel est le dogme d'un Dieu fait homme pour le salut du monde. Or, loin d'être choqué de trouver des mystères dans une religion divine, je devrois l'être qu'elle en fût dépouillée.

En effet, si je m'élève jusqu'à la Divinité, si je contemple les perfections adorables de celui par qui tout existe et s'anime dans cet univers; cette puissance qui l'a créé, cette sagesse qui le gouverne, cette bonté qui aime à se communiquer et à se répandre, cette sainteté qui repousse jusqu'à l'ombre du mal, cette justice aussi redoutable au vice que consolante pour la vertu : sans doute, malgré la foiblesse de mon intelligence, je connois assez ces attributs divins pour sentir que je dois m'abaisser devant cette infinie majesté, lui rendre des hommages d'adoration et d'amour, et tirer de ces notions, quoique imparfaites, des règles qui dirigent mes affections et ma conduite dans la vie présente. Mais je sens également que, si je veux pénétrer bien avant dans les perfections de l'Être infini, je suis plongé dans un abîme dont je ne saurois sonder les profondeurs; c'est comme un océan immense, sans fond et sans rives,

où l'esprit s'égare et se perd. Oui, c'est un Dieu incompréhensible que le Dieu que nous adorons; c'est même cette dénomination qui le caractérise le plus parfaitement. Ce n'est pas assez de dire qu'il est l'Être souverainement bon, sage, intelligent, si l'on n'ajoute, comme le fait observer Bourdaloue (1), qu'il est bon, mais d'une bonté incompréhensible; sage, mais d'une sagesse incompréhensible; intelligent, mais d'une intelligence incompréhensible. La religion, si elle est son ouvrage, ne doit-elle pas porter l'empreinte de son auteur? Les œuvres de l'homme sont bornées comme lui; celles de Dieu, être infini, doivent avoir quelque chose de son infinité. Si ma religion étoit dépouillée de tout mystère, elle me seroit suspecte; je croirois y reconnoître une invention humaine, et le cachet d'un imposteur habile qui n'a pas voulu déconcerter, effrayer la raison de ses semblables. Il faut qu'il y ait des points incompréhensibles dans la religion d'un Dieu, qui cesseroit de l'être, s'il pouvoit être compris : et voilà comme les mystères, loin de rendre le christianisme indigne de Dieu, le marquent, pour ainsi dire, du sceau de la Divinité.

Développons davantage notre pensée. Les mystères, dit-on, sont incompréhensibles: mais c'est par là qu'ils sont plus dignes de l'intelligence infinie de Dieu. Eh quoi! les savans ont une foule de connoissances étrangères, inaccessibles au commun des esprits; et celui qui est la science et la lumière même ne con-

(1) Serm. sur le Myst. de la Trinité, I^re^ part.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

noîtroit pas de vérités au-dessus de l'esprit le plus pénétrant! Dites à un homme du peuple tout-à-fait ignorant, que ce soleil qu'il voit se lever, monter vers son midi, décliner vers son couchant, et enfin disparoître, est pourtant immobile au centre du monde : dites-lui que cette terre, sur laquelle il est bien fixe, tourne sur elle-même avec une effrayante rapidité, vous le verrez sourire; il pensera peut-être que vous voulez vous moquer de son ignorance et de sa simplicité; et si vous ne réussissez pas à lui mettre dans l'esprit des idées intermédiaires qui lui facilitent la croyance de vos assertions, il ne verra qu'une extravagance, là où vous êtes fondé à voir une réalité. Que penseriez-vous d'un villageois qui diroit à un de nos savans : Je ne comprends rien à vos assertions sur l'immobilité du soleil, dont je puis en quelque sorte suivre le mouvement de mes yeux, ni sur la rotation de la terre dont je sens l'immobilité; tout cela est inintelligible, et je m'en tiens à ce que je vois? Vous regarderiez sans doute en pitié ce rustique raisonneur; hé bien, souffrez que je vous le dise : vos raisonnemens contre nos mystères sont encore moins solides que les siens. Car enfin, entre vous et lui, il y a quelques points de rapprochement et de comparaison; comme lui, vous êtes homme, foible et borné; et si l'intervalle qui vous sépare est grand, toutefois il n'est pas immense. Mais de vous à Dieu, fussiez-vous le plus savant des hommes la distance est infinie; cette raison qui vous enorgueillit n'est qu'une légère émanation de cet océan de science et de lumière qui est Dieu; et le ciel est moins éloigné de

la terre, que l'intelligence divine de l'intelligence humaine. Notre esprit n'est pas assez clairvoyant pour pénétrer l'essence des choses, pour en saisir l'ensemble et les détails jusque dans leurs dernières extrémités : très-souvent il existe entre les objets des rapports très-réels, mais qui nous échappent; et voilà pourquoi la vérité peut nous paroître quelquefois d'une invraisemblance choquante : mais Dieu voit le fond des choses, et par là même il découvre des accords là où nous croyons voir des oppositions. La mesure de notre esprit est trop courte pour embrasser l'immensité des connoissances divines; c'est comme si nous voulions renfermer dans le creux de la main toutes les eaux de l'Océan.

Les mystères sont incompréhensibles; hé bien, ils n'en sont que plus dignes de la sagesse de Dieu. Jésus-Christ est venu pour guérir l'homme tout entier, pour remédier à la plaie profonde faite à son esprit par l'orgueil, et à son cœur par la volupté. Une curiosité superbe l'avoit précipité dans les plus monstrueuses erreurs, comme l'amour des choses sensibles l'avoit plongé dans les plus brutales et les plus honteuses passions; il falloit que son cœur fût purifié par une loi sainte, et son esprit humilié par des vérités incompréhensibles. C'est du Père des lumières que nous tenons la raison qui nous éclaire; mais si, par un indigne abus, elle s'est soulevée contre son auteur, que peut-elle faire de mieux, pour expier sa révolte, que de s'immoler elle-même à la raison suprême, et de plier sous le joug de l'incompréhensible, mais infaillible vérité de Dieu?

Les mystères sont incompréhensibles; hé bien, c'est par là même qu'ils sont plus dignes du plan général de la Providence dans le gouvernement de ce monde. En effet, jaloux de recevoir des hommages raisonnables et méritoires, Dieu a voulu que sa religion fût environnée tout à la fois de lumières et de ténèbres : plus obscure, nous pourrions être excusables de ne pas y croire; plus lumineuse, nous ne croirions pas, mais nous verrions. Oui, dans la religion comme dans la nature, Dieu est tout à la fois visible et caché : il est visible par la lumière céleste dont il a environné la mission de Jésus-Christ et des apôtres; c'est là que la raison puise ses motifs de croire, et c'est par là que notre croyance est raisonnable : il est caché par la nature impénétrable de la doctrine qu'il nous fait annoncer; et voilà ce qui fait le mérite de notre croyance. Quel mérite avons-nous de croire à l'existence du soleil que nous voyons de nos yeux? Qui cherche la vérité, aura des motifs suffisans de croire; qui ne l'aime point, ne manquera pas de prétexte pour être incrédule. Le Dieu du christianisme habite dans les profondeurs d'un nuage, d'où sortent des clartés douces et vives qui réjouissent les esprits dociles, et d'où jaillissent aussi des éclairs éblouissans qui aveuglent les superbes.

A ces réflexions, suggérées par le bon sens, qu'oppose l'incrédulité? Dieu, dit-elle, n'est pas un Dieu de ténèbres; pourquoi donc révèleroit-il à l'homme des dogmes inintelligibles? Négligez ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées. Ainsi a parlé Jean-Jacques; langage aussi dé-

raisonnable que démenti d'ailleurs par l'expérience de tous les jours.

Sans doute, Messieurs, nous n'avons point d'idées complètes ni parfaites de nos mystères ; nous ne les pénétrons pas dans leur subtance la plus intime ; nous ne les voyons pas dépouillés de toute espèce de nuages. Mais nous les connoissons assez pour en parler distinctement et sensément, pour ne pas les confondre les uns avec les autres, pour voir où se trouve la saine doctrine, où se trouve l'erreur, et même pour en tirer des leçons de conduite très-utiles et très-touchantes. Hé quoi ! lorsque le grave Bourdaloue prêchoit dans les chaires de cette capitale ses discours sur les mystères, parloit-il à son auditoire une langue inconnue ? ne faisoit-il que proférer des paroles vides de sens ? ne réveilloit-il dans les esprits aucune idée, aucun sentiment ? ou plutôt ne sait-on pas que ces admirables discours sont un des chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne ? Il en est, Messieurs, des mystères de notre religion, comme de beaucoup de choses dont parlent ordinairement tous les hommes, les savans comme le peuple, et dont pourtant on n'a que des notions imparfaites, vagues et confuses. Ainsi toute la terre parle du temps, de l'espace, de l'infini, de l'éternité ; et toutefois, si nous voulons y faire attention, nous verrons que ce sont là des choses dont la nature nous est cachée, dont l'idée est très-incomplète, et mêlée d'impénétrables obscurités. Qui peut se flatter de bien comprendre ce que c'est que l'espace, et de terminer à ce sujet les querelles des métaphysiciens les plus subtils ? Veut-on se figurer

l'espace comme une immense capacité, distinguée de ce monde, et dans laquelle ce monde est contenu? Mais cette capacité est-ce quelque chose de réel? en fera-t-on un être véritable, ou bien n'est-ce qu'un être imaginaire, un néant? Dira-t-on que l'espace n'est pas distingué de la manière dont les corps existent les uns par rapport aux autres? Mais comment des choses matérielles peuvent-elles exister, sans être contenues dans un lieu qui soit distingué d'elles-mêmes? Il faut l'avouer, l'esprit humain touche ici à des bornes qu'il ne sauroit franchir. Un des génies les plus pénétrans qui aient jamais paru sur la terre, saint Augustin, étoit si embarrassé pour se faire des idées bien nettes du temps, qu'il a dit quelque part (1) : « Quand on ne me demande pas ce que c'est » que le temps, je le sais; et quand on me demande » ce que c'est que le temps, je ne le sais plus. » Oui, Messieurs, il faudroit n'avoir jamais réfléchi, être entièrement étranger à la science qui est le fondement de toutes les autres, à la métaphysique, pour ne pas savoir que la plupart de nos connoissances se lient à des objets dont nous n'avons que des idées incomplètes et environnées de profondes ténèbres. Qu'on cesse donc d'exiger de la Divinité, qu'elle ne révèle que des choses dont nous ayons des idées complètes et d'une parfaite clarté.

Mais, dit encore l'incrédule, je dois être raisonnable avant d'être chrétien; pourquoi voulez-vous que je me soumette aveuglément à ce que je ne comprends

(1) *Confess.* lib. XI, cap. XIV.

pas? la foi doit-elle étouffer la raison? Non, Messieurs, non, quand on s'entend bien, on voit clairement que la raison elle-même nous conduit à la foi. C'est elle qui nous ouvre les portes du divin sanctuaire; là elle nous remet dans les bras de la religion, et nous laisse sous son empire. Guidé par la raison, je découvre que Jésus-Christ et les apôtres ont paru sur la terre, qu'ils ont donné des preuves manifestes de leur mission divine; j'ai sur ces faits le même genre de certitude que sur l'existence de César et sur ses conquêtes dans les Gaules. Ces faits, la raison les discute, les approfondit: voilà sur quoi tombe l'examen du chrétien. Je vous invite, au nom de la religion, à examiner les titres qu'elle croit avoir à vos hommages; ils sont à l'épreuve du temps, de la critique et des passions conjurées; et quelques argumens de nos jours ne renverseront pas ce que dix-huit siècles de combats n'ont fait qu'affermir. Mais aussi, une fois que la raison nous a convaincus de l'autorité divine de Jésus-Christ et de ses disciples, cette même raison nous commande impérieusement de nous soumettre à leur enseignement, et d'abaisser notre foible intelligence devant l'intelligence suprême. Quand Dieu parle, il faut bien que l'homme se taise. Ainsi dites, tant qu'il vous plaira, que la foi est obscure dans les objets de la croyance; qu'importe, si elle est très-lumineuse dans les motifs que nous avons de croire. Oui, si la raison ne rend pas les mystères intelligibles, elle les rend certainement croyables.

L'incrédule insiste encore, en disant que non-seulement les mystères chrétiens sont incompréhensibles,

mais qu'ils renferment des contradictions dans leur énoncé. Tel est, suivant eux, le mystère de la Trinité. Un seul Dieu en trois personnes, quoi de plus contradictoire ! Ici, Messieurs, démêlons bien les choses pour ne pas nous égarer. Si vous avancez que nos mystères, considérés en eux-mêmes, sont invraisemblables, qu'ils sortent de la sphère commune des conceptions humaines, qu'ils présentent des contrariétés apparentes, qu'ils sont sujets à des difficultés dont on n'aperçoit pas toujours clairement la solution, nous sommes d'accord ; sans cela, les mystères ne seroient pas des mystères. Mais je dois vous rappeler, que bien souvent des rapports de vérité, quoique très-réels, échappent à notre intelligence, et que par là même nous pouvons prendre des contradictions apparentes pour des contradictions véritables ; qu'on ne doit pas transporter à l'Être infini les propriétés de l'être borné ; que ce seroit une erreur de vouloir appliquer rigoureusement à la personne divine les notions de la personne humaine : je vous dirai enfin que nous ne devons pas rougir d'avouer, avec Descartes, qu'il n'est pas permis de nier des vérités une fois prouvées, pour des difficultés insolubles à notre foible raison. Ici, Messieurs, les exemples se présenteroient en foule pour éclaircir ma pensée. Dans les sciences naturelles, même dans la science qu'on donne pour la plus certaine de toutes, on arrive, par une suite de propositions parfaitement enchaînées, à des résultats si étranges, qu'on ne sait trop comment les concilier entre eux ni avec la saine raison. On démontre très-bien, que deux lignes pourroient s'ap-

procher sans cesse l'une de l'autre sans jamais se rencontrer, encore qu'elles fussent prolongées à l'infini, et je trouve que c'est là une chose très-choquante. Mais voici un exemple plus familier : prenez un aveugle de naissance, faites-lui parcourir de la main la surface plane d'un tableau, qui pourtant, d'après les lois de l'optique, vous présente, à vous, des élévations et des profondeurs; dites à cet aveugle, que dans cette surface unie vous voyez des enfoncemens : comment voulez-vous qu'il puisse concevoir qu'une surface plane au tact de sa main, soit profonde à vos yeux? Plane et profonde tout ensemble, pourroit dire l'aveugle, quelle absurdité ! Il y a là, pour l'aveugle, je ne sais quoi de révoltant et de contradictoire, un vrai mystère : et que lui manque-t-il pour bien juger? Il lui manque un sens, celui de la vue, dont la privation le rend étranger aux phénomènes de la lumière réfléchie et de la perspective. Hé bien, Messieurs, nous sommes cet aveugle par rapport aux mystères; il nous manque présentement un degré d'intelligence, que nous aurons un jour. L'aveugle, sur le témoignage des autres hommes, doit croire raisonnablement aux merveilles de la vision, sans les comprendre; et moi aussi, sur le témoignage divin de Jésus-Christ et des apôtres, je crois raisonnablement aux mystères du christianisme, sans pouvoir les pénétrer.

Lorsque nos jeunes incrédules se permettent de traiter nos mystères avec tant de légèreté, et qu'ils croient y apercevoir des contradictions, ont-ils bien pensé que les difficultés qui les arrêtent n'ont point

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

arrêté les plus beaux génies de la terre ; que ces contradictions prétendues ont été examinées, discutées par ce que l'Europe a produit, depuis trois siècles, de plus grands philosophes, tels que Bacon, Descartes, Pascal, Leibniz ? Et quand on est à peine initié soi-même aux secrets de la haute métaphysique, comment ose-t-on, sans réflexion, voir dans nos mystères, des absurdités que n'y ont point aperçues ces mêmes hommes que nous révérons encore comme les princes et les créateurs des sciences modernes.

Qu'on nous permette quelques éclaircissemens, pour faire voir que le plus souvent on attaque dans nos mystères, non pas ce que la foi nous en enseigne, mais ce que l'imagination y suppose sans fondement.

La foi nous fait adorer un seul Dieu en trois personnes qui possèdent les mêmes perfections. Il y a donc en Dieu unité et trinité tout ensemble, mais ce n'est pas sous le même rapport : nous ne disons pas que trois personnes font une personne, que trois dieux font un Dieu ; ce seroit là une contradiction palpable : nous affirmons l'unité de la nature divine, et nous affirmons la trinité des personnes. Il y a donc unité sous un rapport, et trinité sous un autre rapport, ce qui suffit pour qu'on ne voie pas contradiction dans l'énoncé du mystère ; et celui qui, pour rendre notre foi ridicule, nous accuse de croire que trois ne font qu'un, n'a pas même compris dans quel sens nous le professons. Les docteurs de l'Église chrétienne, pour jeter quelque jour sur les profondeurs de ce mystère, se sont servis d'une comparaison frap-

pante. Dans l'homme, disent-ils, l'ame existe, se connoît, et s'aime elle-même : être, se connoître, s'aimer, sont trois choses distinctes, et qui se trouvent néanmoins dans un seul et même esprit ; c'est ici une image dont le modèle parfait est en Dieu. Dieu est de toute éternité avec la connoissance et l'amour infinis de ses perfections infinies ; or, qui connoît assez les opérations de l'Être infini au dedans de lui-même, ce qui peut résulter de cette connoissance et de cet amour infinis, pour oser dire qu'il ne peut en résulter ce que nous en apprend la révélation ?

Enfin, Messieurs, je terminerai cette première partie par une réflexion que beaucoup d'entre vous n'ont peut-être jamais faite. Je dirai aux détracteurs du christianisme : Imaginez, si vous le pouvez, un système philosophique qui ne renferme pas des choses aussi choquantes, des contrariétés aussi apparentes que nos mystères, et alors je vous permettrai de les dédaigner. Quelles sont vos opinions ? êtes-vous athées, matérialistes, fatalistes, sceptiques, déistes ? n'importe, choisissez. Je veux bien vous traiter ici avec indulgence, ne tenir aucun compte, pour le moment, de la fausseté de vos systèmes, et ne pas vous dire avec Bossuet (1) que, *pour rejeter d'incompréhensibles vérités, vous vous précipitez dans d'incompréhensibles erreurs :* je me borne à vous dire que vous êtes obligés de dévorer des difficultés tout aussi révoltantes que celles qui vous choquent dans nos mystères.

(1) *Oraison funèbre de la princesse Palatine.*

Je dis à l'athée : Si vous êtes conséquent, vous devez croire que cet univers, où brillent des traits d'une intelligence infinie, ne suppose pas toutefois une cause intelligente ; vous êtes obligé de résister à ce premier cri du bon sens et de l'expérience, que, de même qu'un temple suppose un architecte, ce monde suppose un Dieu ; et pour expliquer ce monde avec son harmonie et ses merveilles, vous vous contentez de quelques mots vides de sens, comme ceux de *hasard*, de *nature*, de *nécessité* : or, dans tout cela, que de choses incohérentes et qui révoltent la raison! Je dirai au matérialiste : Vous croyez donc que ce qui pense en vous est matière, qu'ainsi votre ame a les propriétés de la matière, qu'elle est par conséquent étendue, colorée, divisible ; et cependant sa pensée est sans étendue, sans couleur, sans divisibilité ; vous croyez donc que d'un assemblage de parties matérielles, brutes, et dépourvues de raison, est sorti un être intelligent et raisonnable, tel que l'homme : or, dans tout cela, que de contradictions! Je dirai au fataliste : Vous croyez donc qu'au moment où je parle je suis entraîné par une force irrésistible à parler ; et cependant je sens en moi tout aussi nettement le pouvoir de me taire, que je sens mon existence: comment accordez-vous cette insurmontable nécessité avec ce sentiment intime de liberté? Vous croyez donc que le méchant qui frappe sa victime d'un bras homicide, n'est pas, au fond, plus libre que le tigre qui déchire sa proie ; et pourquoi l'appelez-vous criminel, et le rendez-vous responsable de son forfait? Que de choses inconciliables ! Je dirai au scepti-

que : Vous doutez de tout, même de votre propre existence; cependant vous vous sentez perpétuellement entraîné à croire que vous existez : conciliez donc, si vous le pouvez, ce doute avec ce sentiment de conviction. Ne croyez pas être plus heureux en vous sauvant dans le déisme, qui professe un Dieu, une providence, une vie future; car alors je vous dirai: Vous reconnoissez un Dieu, esprit immortel et créateur de cet univers; or un esprit qui tire du néant la matière, est un mystère aussi accablant pour la raison humaine, que tous les mystères du christianisme. Ce n'est pas tout; vous reconnoissez un Dieu souverainement parfait, dès-lors un Dieu qui est tout à la fois simple et immense, libre et immuable, maître de nos volontés sans faire violence à notre liberté; Hé bien, j'ose vous prédire, que si jamais vous essayez de concilier toutes ces choses entre elles, vous rencontrerez des obstacles qui vous paroîtront insurmontables. Enfin je dirai à tous : Par là même que quelque chose existe aujourd'hui, quelque chose a toujours existé; il existe donc un Etre éternel; que ce soit Dieu, que ce soit la matière, il n'importe ici : dans tous les cas, il faut admettre une éternité, une durée qui n'a pas eu de commencement. Cette durée se compose-t-elle d'instans qui se succèdent? ou bien dans cette durée n'y a-t-il que le présent, sans passé et sans avenir? Mais, d'un côté, comment y a-t-il succession d'instans dans ce qui n'a pas de premier instant; et de l'autre, comment y a-t-il continuation de durée là où il n'y a ni durée passée ni durée future? Avouez que de toutes parts on est environné d'abî-

mes. Cessez donc de combattre nos mystères par des incompréhensibilités, par des contrariétés que vous trouvez également dans toutes les opinions. Si vous êtes sages, vous vous bornerez à examiner, à constater le fait même de la révélation de ces mystères. Croire sans preuves est une puérile crédulité; vouloir tout pénétrer n'est pas force, mais foiblesse de raison. « La dernière démarche de la raison, a dit Pascal (1), » c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses » qui la surpassent; elle est bien foible si elle ne va » jusque-là. » Je passe à l'utilité des mystères chrétiens par rapport à la morale.

Ce qui donne de hautes idées de la Divinité, de cette justice dont la crainte maintient dans le devoir, de cette bonté, dont le souvenir console et ranime la foiblesse; ce qui éclaire l'homme sur son origine et sur sa destinée, l'humilie sans le décourager, et l'élève sans l'enorgueillir; ce qui est capable de le guérir de ses vices, et de lui inspirer de généreux efforts: tout cela tend évidemment à rendre l'homme meilleur, plus vertueux, et par là même se rapporte à la morale, qui consiste bien plus dans la pratique du bien, que dans de sèches et stériles spéculations: or on ne peut contester aux mystères du christianisme ces précieux avantages. Qu'il suffise d'en parcourir ici quelques-uns, et d'en faire sentir les salutaires effets.

Sans doute c'est un grand mystère que cette faute originelle, héréditaire, qui a corrompu le genre hu-

(1) *Pensées*, art. v. n. 1.

main dans sa source, et qui l'a dépouillé de sa noblesse primitive. Ce n'est pas le lieu de développer ce que la théologie nous fournit de raisonnemens et de similitudes, non pour dissiper entièrement les ténèbres impénétrables dont ce mystère est couvert, mais pour en faciliter en quelque sorte la croyance. Mais voyez combien la révélation positive de ce mystère éclaire l'homme sur sa destinée et sur les contradictions de sa nature. La raison murmure, elle se scandalise de voir dans l'homme ce mélange de passions basses et de désirs célestes, d'amour de la vertu et de penchant violent pour le vice, l'assujétissement de l'esprit à l'empire des sens, les désordres et les maux qui en sont la suite inévitable : l'homme est ainsi une énigme inconcevable à lui-même ; qui nous l'expliquera? Dire qu'il n'y a pas de Dieu, et que dans ce monde tout marche au hasard, ce n'est pas là une ressource, c'est une frénésie ; et plutôt que de se précipiter dans cet épouvantable abîme, il faudroit croire qu'il y a ici quelque vérité cachée, qui, par sa profondeur, se dérobe à notre foible intelligence. Mais voici que la religion vient au secours de la raison déconcertée. Ce que certains sages de l'antiquité païenne semblent avoir soupçonné ; ce qui s'étoit conservé confusément dans la tradition de tous les peuples ; ce que la fable avoit figuré dans Prométhée dérobant le feu du ciel, et par ce vol sacrilége attirant sur la terre les fléaux qui la désolent ; ce que les poètes ont chanté sous le nom de l'*âge d'or* et de l'*âge de fer*, la religion l'a révélé clairement. Elle nous enseigne que l'homme n'est pas sorti des mains du Créateur,

tel qu'il est aujourd'hui ; que, dans l'ordre actuel des choses, il n'est plus qu'un être dégradé, un roi détrôné, mais qui toutefois, dans sa disgrâce, conserve des traits de sa première grandeur. Il ne s'agit donc pas de faire l'homme tout grand et tout bon, malgré le sentiment qu'il a de sa foiblesse et de sa corruption ; cette opinion ne peut que l'enivrer d'un fol orgueil, de l'amour de lui-même, et tout au plus en faire un stoïque, un sage superbe. Il ne s'agit pas non plus de le faire tout terrestre et tout méprisable, malgré le sentiment qu'il a de sa noblesse et de sa dignité ; cette opinion, en le ravalant, peut le jeter dans l'épicurisme et dans les plus grossières voluptés.

La doctrine chrétienne tient le milieu entre ces deux excès ; elle nous montre dans l'homme l'image de Dieu défigurée, mais non effacée, et lui apprend à se défier de lui-même, sans détruire les hautes idées qu'il doit pourtant en avoir. Voilà comme du fond des ombres les plus mystérieuses, jaillissent, sur la nature de l'homme et sur l'ordre présent des choses, de grands traits de lumière.

C'est un grand mystère que celui d'un Dieu qui daigne s'unir à notre nature ; mais voyez comme il fait admirablement ressortir les attributs divins, et la dignité de notre ame. Qu'elle est redoutable cette justice, qui n'a voulu être apaisée que par les supplications de l'Homme-Dieu ! Qu'elle est grande la malice du péché, qui a dû être expié par une telle victime ! mais aussi qu'elle est ineffable la bonté qui a daigné s'abaisser ainsi, et quelle ne doit pas être la dignité de nos ames rachetées à un si haut prix ! O

combien ces pensées sont capables de nous enflammer de reconnoissance pour la Divinité, et de nous pénétrer d'horreur pour le mal qui l'offense, en même temps qu'il nous dégrade !

C'est un grand mystère que celui de l'Eucharistie, tel que le professoit le monde entier avant le seizième siècle, et tel que le professent encore le très-grand nombre de communions chrétiennes répandues sur la terre ; mais voyez comme au sein de l'Église il devient une source intarissable d'eaux salutaires qui répandent la vie et la fécondité. Voyez comme la première participation à ce divin mystère forme pour le fidèle une époque précieuse, dont l'attente et le souvenir remplit en quelque sorte sa vie toute entière ! Oui, l'admission à la table sacrée est présentée de loin à l'enfance comme la plus glorieuse et la plus touchante de toutes les faveurs. Quel motif puissant de conserver son innocence ou de la réparer, de montrer plus de docilité, de soumission, de modestie, d'éloignement de tout ce qui peut altérer la vertu ! Ce n'est que par une conduite pure, par des mœurs irrépréhensibles, par des victoires remportées sur soi-même, qu'on arrive au divin banquet. Que de chrétiens parmi nous auront dû à la sainte Eucharistie, d'avoir pratiqué ce que leur religion avoit de plus saint et de plus parfait ? Que de passions vaincues, d'offenses pardonnées, d'occasions évitées, de pauvres soulagés, de mouvemens de haine étouffés ! en un mot, que d'actes héroïques de vertu, inspirés, soutenus par le désir de se rendre moins indigne de participer à ce que la religion appelle *les saints, les redoutables mystères?*

Non, il n'en est pas des mystères du christianisme, comme de ce qu'on appeloit *mystères* chez les païens; dogmes bizarres, cérémonies impures, bien plus propres à étouffer la vertu qu'à l'inspirer. Dans la religion chrétienne, le centre auquel tout vient aboutir, c'est Jésus-Christ: lumière du monde par sa doctrine, sauveur des hommes par sa mort, il est encore leur modèle par ses vertus. Les mystères de la naissance, de la vie, des souffrances, de la mort de Jésus-Christ, ne sont que sa morale en action, et forment une suite tout à la fois sublime et populaire de tableaux de vertus. Être modeste jusqu'à l'humilité, doux jusqu'à pardonner les outrages, charitable jusqu'à aimer ses ennemis, résigné dans les maux de la vie jusqu'à éviter le murmure, chaste jusqu'à condamner la pensée réfléchie, fidèle à Dieu jusqu'à mourir pour sa loi; voilà des vertus chrétiennes. Qui ne sent pas combien les préceptes, en cette matière, tirent de force et d'autorité des exemples de Jésus-Christ, n'ordonnant que ce qu'il a pratiqué lui-même; humble, doux, charitable jusqu'à souffrir pour nous, et mourir en pardonnant à ses bourreaux?

Ici, j'en appelle à un témoignage irrécusable, celui de l'expérience. Si nous parcourons les fastes de l'Eglise chrétienne, nous y trouverons bien des vices et bien des désordres sans doute; mais nous y trouverons aussi dans tous les temps, chez tous les peuples et dans toutes les conditions, des chrétiens qui ont honoré leur foi par les vertus les plus pures, les plus héroïques, et presque toujours les plus utiles à leurs semblables. Or il est incontestable que leurs vertus

ont eu principalement leur source dans ces mystères qu'on affecte de dédaigner. Oui, si nous pouvions interroger tant de saints pasteurs, tant d'ouvriers apostoliques qui se sont consumés de fatigues et de travaux pour évangéliser les peuples, pour les arracher au vice ou à l'ignorance; ils nous répondroient qu'ils ont puisé leur courage dans les exemples comme dans les promesses de Jésus-Christ se sacrifiant pour le salut des hommes. Demandez à ces filles de Vincent de Paul, et à tant d'autres qui sont animées de la même charité, ce qui leur inspire tant de tendresse pour les pauvres, pour les affligés, pour tout ce qui souffre sur la terre; et vous trouverez que leur charité s'allume à celle de Jésus-Christ pour nous, qu'elles ont devant les yeux Jésus-Christ, l'ami, le père des indigens et des malheureux, et qu'elles croient le servir lui-même dans les pauvres, qui sont ses enfans adoptifs. Aimer Dieu, aimer les hommes, voilà toute la loi, toute la morale évangélique. Or ce double amour, quoi de plus propre à l'inspirer, à le nourrir, que la foi d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se rendre sensible en se revêtant de notre humanité? « C'est ainsi » que Dieu a aimé le monde, » s'écrioit l'apôtre de la charité, *sic Deus dilexit mundum* (1): parole qui a retenti dans l'univers, et qui a fait naître plus de vertus, que ne pourroient le faire les plus hautes spéculations de la philosophie sur l'Etre suprême.

D'après ces réflexions, Messieurs, je ne m'étonne plus que l'Eglise chrétienne soit si jalouse de conser-

(1) Joan. III. 16.

ver le dépôt de sa doctrine dans toute son intégrité, et qu'elle repousse loin d'elle toute profane nouveauté qui pourroit y porter la plus légère atteinte. Ici tout se lie, tout s'enchaîne : si vous ôtez une pierre de l'édifice, vous devez craindre de le voir tomber en ruine. Le mystère du Verbe incarné suppose celui de la Trinité, le mystère de la rédemption celui de la faute originelle ; les mystères de la grâce se lient à leur tour à ceux de la rédemption. Une faute d'une malice infinie, un réparateur d'un mérite infini, un rémunérateur d'une magnificence infinie, un vengeur d'une justice infinie, tout cela se suit et se soutient. Là où tout est révélé, tout doit être respecté. Prenons-y garde : si l'esprit humain se donne carrière sur les mystères, bientôt on le verra se licencier avec audace sur les préceptes de la loi ; la morale ne sera pas plus respectée que les dogmes ; l'esprit veut retrancher de l'Evangile les mystères qui l'humilient, le cœur voudra en retrancher les préceptes qui effraient sa foiblesse. C'est depuis qu'on a tant subtilisé sur les dogmes, qu'on a fini par ébranler les fondemens de la morale. Le socinien n'a pas cru à la Trinité ; le déïste n'a pas cru en Jésus-Christ ; l'athée est venu, qui n'a pas cru en Dieu ; et de faux sages ont paru, qui ont fait un problème du vice et de la vertu, qui ont cherché à justifier jusqu'aux turpitudes et aux monstruosités des mœurs païennes. Une fois que l'homme a franchi les bornes posées par la main de Dieu même, il ne sait plus où s'arrêter ; on le voit courir au hasard, et s'égarer sans fin dans la carrière du vice et du mensonge.

Loin de nous donc la maxime qui s'est répandue accréditée de nos jours, que le dogme n'est rien, et que la morale est tout, qu'il faut négliger le dogme pour ne s'occuper que de la morale ; renversement inoui, d'après lequel il faudroit élever l'édifice avant de poser le fondement. Et quels dogmes veut-on que nous négligions? Un Dieu, une providence, une vie future, voilà des points de croyance, voilà des dogmes auxquels se lient toutes les idées d'ordre et de justice sur la terre : et déjà, dans un discours particulier, nous avons établi que ces vérités sacrées étoient la base de la morale comme de la société. Veut-on que nous négligions l'enseignement des dogmes propres au christianisme? J'aimerois autant dire qu'il faut que nous cessions d'être chrétiens, et que nous passions de l'école de Jésus-Christ à celle de Platon. Eh quoi donc! à des peuples chrétiens il ne faudroit pas parler de Jésus-Christ, le fondateur divin de leur religion! Qui ne voit que les mystères de Jésus-Christ homme-Dieu se lient à tous les autres mystères? On n'est plus reçu à dire que ces mystères sont étrangers aux règles des mœurs ; nous avons fait voir quel poids, quelle force persuasive ils donnent à la morale.

Mais on demande si l'on doit enseigner ces mystères aux enfans : Pourquoi, dit-on, charger leur esprit d'un poids inutile et qui l'accable? cela ne peut que fatiguer leur cerveau, et nuire au développement de leurs facultés. Messieurs, il ne faut voir dans ce langage, qu'une fausse pitié et d'hypocrites alarmes. Sans doute les enfans n'auront que des idées vagues sur les mystères, on les confiera plus à leur mémoire

qu'à leur jugement; mais les notions qu'ils reçoivent se développeront avec leurs années, et imprimées dans leur ame dès l'âge le plus tendre, elles ne s'effaceront plus. Ainsi ont été élevés nos pères dans les âges précédens; ainsi ont été élevés Descartes, Pascal et Bossuet : oui, ces grands hommes ont commencé par apprendre leur catéchisme, si je puis me servir de cette expression populaire, et cela ne les a pas empêchés d'être des esprits créateurs, chacun dans leur genre, et de devenir les flambeaux du monde; ainsi ont été élevés la plupart d'entre nous, et je ne vois pas que cette méthode ait en rien altéré ni notre santé, ni notre intelligence. Croyez-en, non aux vains discours de spéculateurs oisifs, mais à l'expérience personnelle de ceux qui, par état, ne sont pas étrangers à l'éducation chrétienne du premier âge. Nous ne craignons pas de vous dire, qu'avec un peu d'art et de patience on peut très-bien lui faire goûter l'enseignement des plus hautes vérités. Dans nos Evangiles, la partie mystérieuse se trouve mêlée à des faits merveilleux, à des paraboles touchantes, à des traits d'humanité, à des maximes d'une morale pure, à des images gracieuses ou terribles, qui ont de quoi intéresser tous les âges : et ne sait-on pas que nous apportons en naissant un goût très-vif pour les choses extraordinaires, cachées, mystérieuses, et que, pour être enveloppées de certains nuages, elles ne font qu'exciter davantage la curiosité? Qu'on montre à l'enfance Jésus naissant dans une crèche, célébré par les anges, visité par les bergers des montagnes voisines, croissant sous les yeux de ses parens auxquels il est soumis,

quittant sa retraite pour évangeliser les peuples et soulager les malheureux, bénissant les enfans, pleurant au tombeau de Lazare et sur l'ingrate Jérusalem, montant au Calvaire en portant le bois sur lequel on doit l'immoler, donnant sa vie pour ses ennemis, sortant ensuite glorieux du sépulcre, et s'élevant en triomphe dans les cieux : tout cela n'est-il pas fait pour captiver l'imagination et le cœur, et se graver aisément dans la mémoire? Enfin, j'en appelle à vous-mêmes : lorsque, très-jeunes encore, vous étiez obligés de vous livrer à l'étude de la langue de Virgile et d'Homère, et de répéter, sur les règles du langage, de doctes leçons exprimées en termes scientifiques et même un peu barbares, étiez-vous bien capables d'y attacher des idées très-nettes, très-précises, aussi développées que celles que vous en avez eues dans un âge plus avancé? Non, sans doute ; mais votre esprit les retenoit néanmoins, et vous les compreniez de manière à pouvoir en faire des applications d'abord incertaines, ensuite plus fermes, et enfin constamment heureuses. Hé bien, il en est de même des principes élémentaires du christianisme qu'on enseigne aux enfans.

Parmi ses détracteurs, les uns ne voudroient pas qu'on parlât de ses mystères ; les autres ont rêvé une morale sans religion ; un autre viendra, ou plutôt il est venu, pour nous apprendre que le jeune homme ne devoit entendre prononcer le nom de Dieu, que lorsque sa raison étoit déjà très-développée ; et il fut un temps où, sous peine de passer pour fanatique, il falloit voir un trait de génie dans cette haute extravagance.

Laïssons, Messieurs, à la fausse sagesse toutes ses folles théories, ses lumières trompeuses; et ne craignons pas de nous égarer en suivant la route éclairée du flambeau de l'expérience des siècles. Oui, toujours le fondement d'une éducation chrétienne sera l'enseignement du christianisme tout entier, avec ses mystères comme avec ses préceptes; et c'est en particulier dans les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ qu'il faudra puiser les plus touchantes leçons de vertu. Oui, toujours la crèche et le Calvaire seront plus éloquens et plus persuasifs, surtout pour le peuple, que tous les plus beaux discours. Oui, la croix à la main, le ministre de l'Évangile sera plus capable de consoler les affligés, d'apaiser les haines, de ramener la paix dans les familles, d'inspirer l'humanité aux riches, de porter le remords ou l'espérance dans un cœur coupable, que ne pourroit le faire le philosophe avec toute la pompe de ses maximes. Sages du siècle, vous ne voyez-là que du fanatisme, et vous croyez posséder seuls les trésors de la sagesse : hé bien, laissez-nous ce fanatisme, qui console les hommes et les rend meilleurs, et gardez votre sagesse, forte pour détruire, et nulle pour édifier, non moins impuissante pour le bien que puissante pour le mal; renfermez en vous-mêmes vos doctrines désolantes, et laissez-nous travailler en paix à faire refleurir au sein de la patrie la foi de nos pères avec les vertus qu'elle inspire. Oui, nous l'aimons ce fanatisme prétendu, cette doctrine sainte qui a formé tant de pères vertueux, d'époux fidèles, d'enfans dociles, de magistrats intègres, de savans modestes, de riches généreux, de pau-

vres résignés, de guerriers aussi humains que vaillans, de familles pleines de concorde et de bonheur. Oui, nous sommes désabusés de cette sagesse prétendue, de ces doctrines de mensonge, qui, en délivrant les peuples de la crainte et de l'amour de la Divinité, appellent sur eux tous les vices et tous les fléaux ensemble. La plaie faite aux mœurs publiques n'est-elle donc pas assez large, assez profonde? faut-il que vous l'agrandissiez encore, et que vous travailliez à la rendre incurable? De grâce, si vous ne voulez pas seconder nos efforts par les vôtres, gardez du moins le silence; ne soyez impies que pour vous seuls; et souffrez que pour vos intérêts, pour ceux de vos enfans, pour la sûreté de vos biens et de vos personnes, nous cherchions à ranimer le feu sacré de la religion et des vertus qu'elle commande. Et vous, Messieurs, vous surtout, jeunes Français, espoir de la patrie, apprenez à parler avec moins de légèreté de nos mystères, que peut-être, par le malheur des temps, vous connoissez si peu; tremblez de blasphémer ce que vous devriez révérer; ne rougissez pas de sanctifier vos lèvres du nom de celui devant qui tout genou fléchit sur la terre; et que la sagesse de vos discours soit l'heureux présage de celle de vos actions. Les destinées de la France sont dans vos mains et dans celles des compagnons de votre âge : irréligieux, vous exercerez sur le peuple une influence funeste, vous répandrez de toutes parts des germes de destruction et de mort; chrétiens sincères, vous ramènerez par vos exemples comme par vos discours, le peuple égaré, à cette religion qui seule peut assurer son bonheur.

D'autres vous inviteront à l'étude des lettres et des arts, à celle des secrets de la nature ou de la politique, aux spéculations du négoce, à la gloire des armes ; et je suis loin de vouloir vous détourner de ces diverses carrières ouvertes devant vous : mais je veux en même temps vous inviter à remplir de plus hautes destinées ; je vous appelle à devenir par vos principes religieux les restaurateurs des mœurs publiques, et les sauveurs de la patrie.

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE DANS SA MORALE.

Un code de morale également simple et pur, rempli de maximes lumineuses, sans aucun mélange d'erreurs funestes, et qui traçant à tous la route du devoir, ouvre devant les cœurs généreux la carrière d'une perfection sans bornes; un code qui s'adapte à tous les climats comme à tous les gouvernemens, et qui, dans l'universalité de ses préceptes, embrasse le genre humain tout entier, depuis le peuple errant sous des tentes jusqu'au peuple qui a vieilli dans la civilisation, depuis les conditions les plus obscures jusqu'aux plus élevées; un code qui consacre et perfectionne toutes les vertus domestiques et civiles, épure toutes les affections légitimes et en prévient les excès, empêche l'amitié de dégénérer en molle complaisance, le courage en férocité, l'amour de la patrie en un sentiment exclusif et barbare; un code enfin qui s'appuie sur des dogmes invariables, qui présente toujours à côté du précepte le motif le plus puissant de le pratiquer, qui offre pour les sacrifices qu'il demande des dédommagemens immenses, et place ses sectateurs sous les yeux du Dieu de l'univers, qui tient d'une main des couronnes immortelles pour encourager l'homme de bien, et fait briller dans l'autre la foudre vengeresse pour effrayer le coupa-

ble; un tel code de lois morales, où rien ne manque, ni pour la beauté des préceptes, ni pour la force des motifs, vous le demanderiez en vain à l'antiquité païenne; vous ne le trouverez ni dans l'école de Socrate, ni dans celle de Zénon : ce code parfait, c'est l'Évangile.

Ce n'est pas qu'on ne puisse recueillir, chez divers sages des peuples anciens, de précieux fragmens de morale; mais ce sont là des maximes éparses, et en quelque sorte noyées dans des flots d'erreurs et de superstitions. Platon est regardé comme le plus grand philosophe de l'antiquité, et son traité *de la République* passe pour un chef-d'œuvre de son génie : or il suffit d'en parcourir le cinquième livre, pour voir que toute sa sagesse ne l'avoit pas sauvé des plus honteuses erreurs. Non, vous ne trouverez nulle part rien d'aussi complet, et qui soit tout à la fois aussi pur dans les préceptes, aussi puissant dans les motifs, que le code évangélique.

Il fut un temps où les ennemis du christianisme, en combattant ses mystères et son culte, rendoient hommage à la beauté de sa morale, tellement que le plus sublime de nos orateurs, dans un discours *sur la divinité de la religion*, croyoit pouvoir dire (1) : « Grâce » à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous » les jours témérairement de la foi, ne contestent pas » au christianisme la règle des mœurs, et ils demeu- » rent d'accord de la pureté et de la perfection de » notre morale. »

(1) Bossuet, II^e *Sermon pour le second Dim. de l'Avent.* 2^e part.

Mais une fois que, dans le dernier siècle, des doctrines grossières se furent emparées des esprits, qu'on eut érigé l'égoïsme en système, et que les cœurs furent glacés par l'athéisme; on fut incapable de sentir ce qu'il y a de bon, de beau, de consolant dans nos livres saints : et comment, avec une doctrine toute animale et toute sensuelle, le matérialiste pouvoit-il goûter une loi qui tend à nous élever au-dessus des choses sensibles, et qui nous commande d'immoler au devoir, des penchans si doux en apparence à la nature? Aussi la morale évangélique finit-elle par être en butte aux attaques les plus violentes des sophistes. Le christianisme commande le détachement : on l'accusa de condamner les honneurs, les dignités, les richesses; d'inspirer pour les choses de ce monde une insouciance, une apathie, avec laquelle le commerce, les arts, l'industrie ne sauroient subsister, et par laquelle la société toute entière tomberoit en langueur. Le christianisme commande l'humilité : on l'accusa de prêcher une vertu qui dégrade l'homme à ses propres yeux, qui le rend indifférent à l'estime publique, et ne lui inspire que des sentimens abjects et méprisables. Le christianisme enfin déclare la guerre à tous les penchans déréglés, et les poursuit jusque dans le cœur; il n'épargne aucune passion, aucun vice, et commande toutes les vertus : on l'accusa d'une excessive sévérité, et d'imposer à de foibles créatures un joug accablant. Ainsi, ennemie de la société par le détachement qu'elle exige, abjecte par l'humilité qu'elle prêche, impraticable par la sévérité des devoirs qu'elle impose, telle est la morale chré-

ST ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

tienne dans la pensée de ses ennemis. C'est à la venger de cette triple accusation que ce discours va être consacré.

S'il est une passion féconde en injustices, capable d'étouffer le sentiment de l'honneur et de la probité, de porter la division et la discorde dans les familles, c'est la cupidité, je veux dire l'amour désordonné des richesses et des biens de ce monde. Pourquoi ces fraudes si communes; ces voies de s'enrichir qui, pour être plus abrégées, n'en sont que plus illégitimes; ces spéculations cruelles sur les besoins d'autrui, qui font acheter un secours momentané par une ruine plus tardive, mais inévitable? Pourquoi ces refus barbares de payer à l'ouvrier, au serviteur, le prix de ses sueurs et de ses travaux; ces violations de la foi jurée, ces querelles qui arment le frère contre le frère, l'épouse contre l'époux, et quelquefois l'enfant contre le père! Pourquoi ces entreprises follement téméraires pour arriver subitement au sommet de la fortune, et qui trop souvent aboutissent à des chutes déshonorantes, dont le contre-coup retentit au loin, et porte l'alarme, peut-être la misère dans cent familles à la fois? Pourquoi tous ces désordres? Quelle en est la source principale? C'est la cupidité. Et quand cet amour effréné des richesses s'empare de tous les esprits, quand on ne vit, qu'on ne respire que pour en acquérir, et pour se procurer les jouissances qu'elles donnent, quand une nation mérite le reproche que le poète de l'ancienne Rome faisoit à ses contemporains, de mettre la vertu après l'argent, *virtus post*

..

nummos (1); alors que deviennent la bonne foi, l'honneur, la noblesse des pensées et des sentimens? que deviennent les vertus domestiques et publiques? Ne faut-il pas que tout dégénère, que tout s'avilisse? et la cupidité n'est-elle pas comme un gouffre où va s'engloutir l'Etat avec les familles? Il est écrit dans nos livres saints, que *la cupidité est la racine de tout mal* (2); et s'il en est ainsi, quel plus grand service pouvoit rendre l'Evangile à l'humanité, que de mettre un frein à cette passion dévorante? Ici, comme en tout, brille la profonde sagesse du divin législateur; et ce n'est qu'après avoir dénaturé sa doctrine; qu'on peut essayer de la combattre. Non, Messieurs, dans ce qui regarde les biens temporels, ce n'est pas l'attachement légitime et modéré, que l'Evangile proscrit; c'est uniquement l'affection déréglée, qui ne peut qu'entraîner aux plus funestes excès. Aux yeux de la religion, ce n'est pas précisément la pauvreté, l'éloignement des honneurs, l'exemption des soins domestiques et civils, qui sont une vertu : on peut-être détaché au sein de la richesse, modéré au milieu des grandeurs; comme l'on peut-être avare au sein de la misère, ambitieux et hautain dans une condition obscure. Il est dans l'ordre de la Providence et de la religion, qu'il y ait des riches et des pauvres, des grands et des petits. Il y auroit bien de l'ignorance ou du moins bien de l'irréflexion à reprocher au christianisme les maximes qu'il enseigne sur cette matière.

En effet, où voit-on dans nos livres saints, qu'ils

(1) Horat. *Epist.* lib. I, Ep. 1, v. 54. — (2) I Tim. VI. 10.

condamnent les richesses, et que la possession doive en être regardée comme un crime? On n'y trouve pas, il est vrai, un traité sur la richesse des nations; on y apprend à user des biens de ce monde sans y placer ses premières affections : ils menacent le riche endurci qui n'assiste pas l'indigent, ils présentent les richesses comme un écueil funeste ; et l'expérience n'enseigne-t-elle pas qu'elles irritent toutes les passions en leur fournissant les moyens de se satisfaire? Mais si, pour la consolation de la plus grande partie de l'espèce humaine, Jésus a voulu naître dans les besoins d'une condition obscure, il n'a pas dédaigné d'avoir pour disciples des hommes riches, tels que Zachée et Joseph d'Arimathie, et l'on trouve autour de son berceau des Mages comme des bergers. C'est en son nom, que l'apôtre commande aux riches, non de se dépouiller de leurs richesses, mais de ne pas s'enorgueillir à leur sujet, et de ne point y placer leurs espérances (1). Dans tous les temps, combien de riches qui ont fait de leur opulence l'instrument de leurs vertus, et dont le nom se trouve canonisé dans les fastes de l'Église chrétienne!

Où a-t-on vu dans nos livres saints, qu'ils condamnent les dignités? Il est vrai qu'elles y sont présentées comme des charges redoutables, dont ceux qui les possèdent doivent rendre un compte rigoureux; mais c'est Jésus-Christ qui a consacré la maxime qu'il faut *rendre à César ce qui est à César ;* c'est un de ses apôtres qui enseigne que les *puissances* sont *établies de Dieu* (2) pour le repos des sociétés.

(1) I Tim. VI. 17. — (2) Matth. XXII. 21. Rom. XIII. 1.

Enfin où a-t-on vu dans nos livres saints, qu'ils condamnent les soins modérés des biens de la terre, la sage et honnête industrie qui les conserve et les augmente? Sachons ici distinguer le précepte du conseil. Posséder les biens de ce monde sans les rechercher avec une inquiète avidité, en user avec sobriété, savoir les perdre sans murmurer contre la Providence qui les dispense ou les ôte à son gré : voilà le précepte; porter le désintéressement jusqu'au dépouillement effectif, renoncer à ces biens, non-seulement d'affection, mais en réalité : voilà le conseil. Le précepte est pour tous; le conseil n'est que pour quelques-uns. Hé, Messieurs, les choses sont disposées parmi les hommes, de manière qu'il n'est pas à craindre qu'un excès de désintéressement ne fasse de la société qu'un désert.

Dès son origine, le christianisme a compté parmi ses sectateurs des hommes de toutes les classes. La religion ne déplace pas les diverses conditions de la société, mais plutôt elle les consolide, et en fait pratiquer les devoirs avec une fidélité plus constante et plus sûre. Elle ne dit pas au magistrat de descendre du siége de la justice, pour passer au pied des autels le temps qu'il doit à ses fonctions publiques, ni au guerrier d'épargner l'ennemi au jour du combat, ni à la mère de famille d'abandonner les soins domestiques qu'elle doit à son époux et à ses enfans. Par un trait de sagesse admirable, elle met à la tête des devoirs les devoirs d'état : ainsi à ses yeux ce n'est rien pour le magistrat d'être éclairé, s'il n'est pas juste; ni pour le prêtre d'être régulier, s'il n'est pas zélé; ni

pour le guerrier d'être humain, s'il n'est pas courageux; ni pour les pères de famille d'être tendres, s'ils ne sont pas vigilans; ni pour les serviteurs d'être respectueux, s'ils ne sont pas fidèles. L'Evangile ne condamne pas l'économie, mais l'avarice; ni le négoce, mais les fraudes qui le déshonorent; ni les arts, mais l'abus qu'on en fait pour embellir le vice; ni la défense légitime de ses droits, mais l'esprit de haine et de vengeance qui trop souvent vient s'y mêler. Ainsi que chacun, suivant l'avis de l'apôtre (1), reste dans la condition où la Providence l'a placé. La religion ne fait que condamner ce qui est mal; elle consacre tout ce qui est bien, elle le perfectionne, et fournit aux hommes de nouveaux et puissans motifs de le pratiquer. Telle est la religion bien entendue : je ne dis rien ici qui ne soit avoué de tous les moralistes chrétiens; et de quel droit veut-on lui prêter des maximes qui ne sont pas les siennes?

Dans leurs accusations contre le christianisme, ses ennemis n'ont pas même le triste mérite de la nouveauté : il y a quatorze siècles que saint Augustin a répondu à l'injuste reproche que faisoient à la religion les païens peu instruits de sa doctrine, de nuire au bien des sociétés avec ses maximes de douceur, de désintéressement, de pardon des injures. « Eh quoi! di-» soient-ils, quel est celui qui se laisse enlever son bien » par son ennemi? qui est-ce qui ne cherche pas à » rendre le mal pour le mal aux Barbares qui vien-» nent ravager les provinces de l'Empire? » Il est in-

(1) I Cor. VII. 20.

téressant de voir ce que saint Augustin répond à cette accusation, dans sa lettre à Marcellin (1), personnage très-distingué par ses dignités et son rare mérite. Le saint docteur fait remarquer que les auteurs profanes eux-mêmes avoient célébré la clémence comme une vertu héroïque, et que César avoit été loué de ne savoir rien oublier que les injures; qu'avec les maximes évangéliques bien observées, on rapprocheroit, on uniroit mieux les esprits et les cœurs, qu'avec les établissemens de Romulus et de Numa; que la charité, qui défend de rendre le mal pour le mal, n'empêche pas de punir les méchans, et de les traiter avec une utile sévérité; qu'il ne faut pas au reste s'imaginer que la société prospère, parce qu'on élève des maisons magnifiques, qu'on bâtit des théâtres, et que les riches font de folles dépenses, si en même temps on laisse tomber en ruine la vertu qui fait la véritable beauté des ames; que Rome avoit dû sa grandeur à l'austérité de ses mœurs et de ses maximes; que la république étoit tombée, du moment que l'esprit de rapine et d'avarice s'étoit emparé des citoyens et des armées; qu'alors, comme l'a dit le poète, les vices avoient asservi Rome, et vengé l'univers vaincu par elle : *Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem* (2). Que ceux, ajoutoit saint Augustin, et nous le disons avec lui aux ennemis du christianisme, que ceux qui accusent la doctrine de Jésus-Christ de nuire au bien des États, fassent en sorte que les époux, les parens, les enfans, les maîtres, les serviteurs, les magistrats, les

(1) *Epist.* CXXXVIII, n. 9 et seq. — (2) Juven. *Sat.* VI.

guerriers, les rois, soient tels que l'Évangile le demande ; et l'on verra si ses maximes bien pratiquées ne font point la sûreté et la prospérité des États. Telle étoit en substance la réponse de saint Augustin, et vous voyez combien elle étoit solide.

Dans nos temps modernes, c'est le sophiste Bayle, c'est le romanesque Jean-Jacques, qui ont avancé qu'une société de vrais chrétiens ne sauroit subsister : comme si le christianisme ne faisoit pas un devoir de toutes les vertus civiles et politiques ; comme s'il condamnoit autre chose dans les diverses conditions, que les vices qui les déshonorent ! Moins chimérique et plus juste envers la religion, Montesquieu répond à ses calomniateurs par ces paroles remarquables : « Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la » religion chrétienne : il ose avancer que de véritables » chrétiens ne formeroient pas un Etat qui pût sub- » sister. Pourquoi non? Ce seroient des citoyens in- » finiment éclairés sur leurs devoirs, et qui auroient » un très-grand zèle pour les remplir : ils sentiroient » très-bien les droits de la défense naturelle ; plus ils » croiroient devoir à la religion, plus ils croiroient » devoir à la patrie (1)... Chose admirable ! la reli- » gion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la » félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur » dans celle-ci (2). »

On a imaginé de placer un peuple de chrétiens à côté d'un peuple de Spartiates ; et dans ce rêve d'imagination on a cru triompher, en disant que le

(1) *Esprit des Lois*, liv. III, chap. VI. — (2) *Ibid.* chap. III.

peuple chrétien, ou seroit obligé d'abandonner les principes de sa religion, ou bien qu'il seroit exterminé. Et pourquoi le seroit-il? Il est impossible d'en donner une bonne raison. Je veux bien discuter cette vaine supposition. Ce peuple de Spartiates auroit-il donc le droit de s'abandonner à toute sa férocité, tandis qu'il seroit commandé aux chrétiens, leurs voisins, de se laisser égorger impunément? Quel est ce nouveau droit des gens, de l'invention des détracteurs du christianisme? Où a-t-on vu que la guerre fût absolument défendue aux peuples chrétiens? Le Dieu qu'ils adorent s'appelle tour à tour le Dieu de la paix, et le Dieu des armées. Or quel motif plus légitime de guerre pour un peuple, que celui de conserver son existence, son gouvernement et ses lois? Une société civile de chrétiens est-elle donc une société de cénobites, qui se dévouent dans la solitude à l'oubli du monde et des affaires qui l'occupent? Dans cette société chrétienne, le premier devoir de son chef seroit de veiller à sa sûreté, de s'armer pour sa défense; et s'il ne le faisoit pas, sous prétexte de désintéressement, il ne seroit aux yeux de la religion qu'un lâche prévaricateur. Quel roi fut jamais plus chrétien que saint Louis? et quel roi connut mieux les droits de sa couronne, et sut mieux les défendre l'épée à la main? Un des plus grands hommes d'État des âges modernes, Ximénès, passa du fond d'un cloître à la tête d'une vaste monarchie : il y conserva bien pour lui toute la simplicité et toute l'austérité d'un solitaire; mais, par religion, il ne se crut pas moins obligé de déployer contre les ennemis de l'État

tout l'appareil de la force publique. Lisez, Messieurs, dans Charlevoix ou dans Muratori ce qu'ils racontent des peuplades chrétiennes du Paraguay. Humanisées, civilisées par la religion, elles vivoient dans une innocence de mœurs qui sembloit réaliser les temps fabuleux de l'âge d'or. Hé bien, vous verrez comme elles s'armoient pour leur défense, avec quelle ardeur et quelle impétuosité ces fervens chrétiens fondirent sur leurs ennemis, doux comme des agneaux devant les saints législateurs qui les avoient policés, et terribles comme des lions dans les combats.

Les exploits des guerriers Grecs et Romains ont été célébrés par des historiens et des poètes qui les ont immortalisés : avantage qui très-souvent a manqué aux guerriers des temps modernes; mais, quand une nation compte des héros tels que Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Du Guesclin, Bayard, Henri IV, Turenne, Condé, et tant d'autres que je ne nomme point, je ne vois pas ce qu'elle pourroit envier, pour la valeur, à l'antiquité. Dans nos livres classiques, on fait grand bruit du dévoûment de Léonidas et de ses trois cents Spartiates au passage des Thermopyles, et cela est beau sans doute; mais, de bonne foi, quelle est la troupe de nos soldats français, pris au hasard, qui, au premier signal, ne se montrât capable d'un semblable sacrifice? L'histoire des ordres religieux et militaires de l'Europe moderne, que presente-t-elle autre chose qu'une suite de prodiges de valeur inouie contre les ennemis de la chrétienté?

Il est vrai, l'Évangile ne dit pas en propres termes : Tu aimeras ta patrie, comme il dit : Tu aimeras ton

prochain ; mais il commande des sentimens de bienveillance, de désintéressement, de dévoûment, en un mot, des sacrifices dont se compose l'amour de la patrie. Lorsque, par devoir de conscience, on obéit aux lois, on respecte le magistrat, on paie le tribut, on remplit avec fidélité les devoirs de son état, n'est-on pas bon citoyen? et n'est-ce pas là le vrai patriotisme? Il ne s'agit pas de préconiser cet amour farouche, exclusif de la patrie, espèce d'égoisme national qui se nourrit de la haine des autres peuples. Le chrétien aime tous les hommes, mais il a pour ses concitoyens des sentimens de prédilection. L'amour de la patrie a été consacré par Jésus-Christ lui-même ; il pleura sur Jérusalem et sur les maux qui la menaçoient. Dans sa *Politique sacrée* (1), Bossuet dit à ce sujet « qu'il versa » son sang avec un regard particulier pour sa nation, » et qu'en offrant ce grand sacrifice, qui devoit faire » l'expiation de tout l'univers, il voulut que l'amour » de la patrie y trouvât sa place. »

Nous venons, Messieurs, d'examiner le reproche fait au christianisme d'être ennemi de la société par le détachement qu'il commande : ce reproche ne porte que sur de fausses notions. Je passe au second, celui qu'on lui fait d'être abject, par l'humilité qu'il prescrit, et dans laquelle il place le fondement de toute vertu.

Il semble que l'incrédule ait le droit de m'attendre à ce que j'ai à dire sur l'humilité, comme si c'étoit là un écueil inévitable contre lequel doit échouer tout

(1) Liv. I, art. VI, seconde propos.

apologiste de la religion. Quoi de plus abject, dit-on, que cette vertu qui avilit l'homme à ses propres yeux, en lui défendant de s'estimer lui-même, et qui tend à le décourager, à le rendre inutile à ses semblables, en lui défendant de rechercher l'estime publique? Messieurs, je reconnois bien à ces traits l'humilité défigurée par les ennemis du christianisme, mais je ne puis y reconnoître l'humilité chrétienne. Dans cette matière, comme dans tout le reste, il suffira de rétablir la véritable notion des choses, pour assurer le triomphe de la religion. Qu'est-ce donc que l'humilité? C'est une vertu par laquelle l'homme reconnoissant qu'il a tout reçu de Dieu, rapporte tout à Dieu: ainsi, richesses, honneurs, santé, talens, science, succès, tout cela, le chrétien véritablement humble en fait hommage à Dieu qui lui a tout donné. Saint Paul nous fournit tout à la fois la notion et le motif de l'humilité, quand il dit (1): « Qu'avez-vous, que vous » n'ayez reçu; et si vous l'avez reçu, pourquoi vous » en glorifier? » Quoi de plus lumineux et de plus raisonnable? Qu'un homme se complaise et s'admire lui-même dans l'abondance de ses richesses, dans la beauté de sa demeure, dans l'élégance de ses habits et de sa parure, on ne manque pas d'observer que ces choses ne sont pas lui-même, qu'elles lui sont comme étrangères, que bien souvent elles sont possédées par des personnes peu dignes d'estime, et que le vrai mérite n'est que dans les qualités personnelles. Mais dans la réalité toutes ces qualités de l'esprit et du

(1) I Cor. IV. 7.

cœur, le talent, le savoir, la vertu, tous ces avantages dont l'homme s'occupe et s'honore le plus, sont-ils donc l'ouvrage de l'homme seul? est-ce lui qui s'est donné l'être, avec les facultés qui composent sa nature? Tout ce qu'il fait de louable et de bon, n'est que le développement des dons primitifs qu'il a reçus avec la vie, secondés par les dons d'un ordre supérieur que nous devons à Jésus-Christ, et dont Dieu est la fin comme il en est la source. Encore une fois, ne confondons pas le conseil avec le précepte. Se complaire dans l'oubli des hommes et dans les humiliations, les recevoir non-seulement avec soumission, mais avec joie : voilà le conseil; rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, chercher sa gloire au lieu de se rechercher soi-même : voilà le précepte; et n'est-il pas dans l'ordre éternel des choses, que la créature vive dans la dépendance de son auteur?

Combien de désordres ce précepte épargneroit à la terre, s'il étoit fidèlement suivi! Par orgueil, l'homme exige au-delà de ce qui lui est dû, et ne rend pas ce qu'il doit; il est dur dans ses manières et ses discours; il écrase le foible, et s'indigne de la résistance la plus légitime. Par orgueil, l'homme voit des vertus dans ses vices, et des vices dans les vertus d'autrui, des outrages sanglans dans des manquemens légers; il appelle ennemi tout ce qui ne l'admire pas, demande des réparations quand il devroit peut-être des excuses, et se livre pour des riens à tous les emportemens de la haine et de la fureur. Par orgueil, l'homme se préfère à tous, il se sent humilié du mérite d'autrui, aspire à la domina-

tion, voudroit occuper seul la renommée, et se présente aux yeux de ses semblables comme l'idole qu'ils doivent encenser. Par orgueil enfin, l'homme ne voit, n'aime, n'adore que lui dans cet univers; il est à lui-même son dieu. Par l'humilité, tout rentre dans l'ordre, toutes ces prétentions hautaines s'abaissent : l'homme reconnoît sa dépendance, rapporte tout à sa source, qui est Dieu; et voilà le fondement de toute solide vertu. Trop souvent les païens combattoient un vice par un autre vice, une passion par une autre passion; leurs intentions n'étoient pas pures, et chez les plus sages, leurs efforts de vertu n'étoient que des trophées érigés à leur orgueil. « Je » foule aux pieds l'orgueil de Platon, disoit Diogène. » — Oui, mais par un autre orgueil, reprit Platon. » « L'humilité, a dit le célèbre auteur des *Maximes* (1), » est la véritable preuve des vertus chrétiennes; sans » elle, nous conservons tous nos défauts, et ils sont » seulement couverts par l'orgueil qui les cache aux » autres, et souvent à nous-mêmes. »

Ainsi, instruit à l'école de Jésus-Christ, le chrétien n'est pas idolâtre de lui-même, il est loin d'être épris de son propre mérite; et certes, s'il considère la foiblesse et les écarts de sa raison, les penchans bas et honteux de son cœur, les misères et les infirmités de son corps, il ne peut, sous ce rapport, s'estimer lui-même. Mais aussi, comment n'auroit-il pas une haute idée de sa dignité, une estime raisonnable de lui-même, lui qui, éclairé par la foi, regarde la

(1) La Rochefoucauld, *Max.* 365.

terre comme un néant, s'élève au-dessus de l'univers entier, et porte au fond de son ame des espérances pleines d'immortalité? Sans doute il ne met pas sa dernière félicité dans les suffrages des hommes, dont les païens eux-mêmes ont reconnu et déploré l'inconstance et l'iniquité; il sait s'élever au-dessus des vaines opinions, quand son devoir le demande : mais comment seroit-il indifférent à l'estime publique, lui pour qui c'est un précepte d'avoir soin de sa réputation, en ne faisant rien qui ne soit honnête et louable : *Curam habe de bono nomine* (1)?

Et ne pensons pas que l'humilité soit opposée à la vérité; qu'il soit, par exemple, commandé à un savant de se croire un ignorant, à un brave guerrier de se croire un lâche : non, il n'en est pas ainsi. Sans doute il est permis au savant d'avoir le sentiment de ses connoissances, au guerrier d'avoir le sentiment de sa valeur et de ses exploits; seulement il leur est commandé d'en faire hommage à celui de qui ils ont tout reçu. L'orgueil fait des égoïstes, qui concentrent en eux-mêmes toutes leurs affections; l'humilité dilate, agrandit le cœur en le tournant vers la Divinité. Bien souvent, Messieurs, les apparences nous trompent; on peut-être humble sous l'or et la soie, ou dans l'éclat des talens et des succès; on peut être superbe dans l'obscurité de l'ignorance, ou sous les livrées de la misère. Saint Louis, le front ceint de tout l'éclat du diadème; Turenne, entouré des trophées de ses victoires; Bossuet, au milieu des

(1) Eccli. XLI. 15.

prodiges de son éloquence plus qu'humaine, ces grands hommes pouvoient être véritablement humbles. Sans méconnoître ce qu'ils faisoient de grand et de beau, ils pouvoient en rapporter la gloire à celui qui est la source des lumières comme des vertus, et dont ils n'étoient que les instrumens.

Ne pensons pas non plus que l'humilité soit opposée à la magnanimité. C'est quand l'homme, s'oubliant lui-même, met toute sa confiance en Dieu seul, qu'il est fort et puissant; et voilà pourquoi tant de saints personnages humbles et obscurs, tels que Vincent de Paul, ont fait pour le bien de la religion et de l'humanité des choses si étonnantes. Qui ne connoît la courageuse conduite de saint Ambroise? Par humilité, il avoit fui devant les grandeurs, et fait tout ce qui étoit en lui pour ne pas être élevé sur le siége de Milan; mais il ne tremblera pas devant les maîtres du monde. Lorsque Théodose se présente au temple du Dieu de paix, encore tout couvert du sang des habitans de Thessalonique, le nouveau David trouve un nouveau Nathan, et dans le plus humble des pontifes le sang innocent aura un vengeur. Avouons que la véritable grandeur est dans l'humilité, qui n'abaisse devant Dieu que pour élever au-dessus des choses humaines : avouons que la bassesse est dans l'orgueil, qui, pour s'élever, est forcé de ramper et de se nourrir d'affronts; qui s'estime assez peu lui-même pour n'oser paroître ce qu'il est, et qui se cache sous le voile de la modestie, tant il se sent honteux de sa difformité!

Je viens au reproche qu'on fait en général à la mo-

rale évangélique, d'être impraticable par sa sévérité.

Telle est, dit-on, la sévérité de la loi chrétienne, qu'elle entend régler non-seulement les actions et les discours, mais encore les désirs et les pensées; que, par la mortification des sens, du cœur et de l'esprit, par la vigilance continuelle qu'elle exige, l'homme se trouve sans cesse en guerre avec lui-même, et comme accablé sous un joug que ne peut porter sa foiblesse. En répondant à ceux qui intentent à la morale chrétienne cette nouvelle accusation, je commencerai par leur dire : Qui faut-il croire ici, ou de ceux qui, ne faisant aucun effort pour la pratiquer, se bornent à la déclarer impraticable, ou bien de ceux qui l'ont très-fidèlement pratiquée? Si, dans tous les temps, elle a eu de fidèles observateurs, comment dire que l'observation en est impossible à l'homme? Or, en parcourant les annales de l'Eglise chrétienne, je trouve que l'Evangile, toujours fécond en vertus, en a fait éclore et croître jusqu'à la plus parfaite maturité dans tous les climats, chez tous les peuples, et même au sein de la corruption la plus profonde. Toujours il a compté des sectateurs zélés dans tous les rangs et toutes les conditions, dans le tumulte du siècle comme dans le calme de la solitude, au milieu de la licence des camps comme dans les asiles de la piété, dans les embarras de la vie publique comme dans les douceurs de la vie privée, sous la pourpre et la tiare comme sous les modestes habits de la médiocrité. Il ne faut même pas juger du

nombre des vrais chrétiens d'après ceux dont l'histoire nous a conservé le souvenir ; quelle multitude d'autres encore, dont les vertus moins éclatantes ou les noms plus obscurs ne sont point parvenus jusqu'à nous ! Pour quelques-uns qui ont échappé à l'oubli, et dont le ciel a fait éclater la gloire, combien encore, dans les cités comme dans les campagnes, ont édifié, réjoui la terre par le spectacle des vertus les plus pures, et qui aujourd'hui nous sont inconnus !

Et ne disons pas que les circonstances ont bien changé ; car, dans tous les temps, même Dieu et même Evangile, mêmes tentations et mêmes combats. Toujours le monde a étalé aux yeux des mortels ses jeux et ses fêtes, la volupté ses molles délices, l'ambition ses apparentes grandeurs, la richesse ses douces jouissances, la gloire ses éclatantes chimères ; toujours le premier âge a eu son inconstance et ses caprices, la jeunesse sa fougue et ses emportemens, l'âge mûr ses sombres pensées et son inquiète prévoyance, la vieillesse ses chagrins et ses infirmités. Oui, les chrétiens vertueux d'autrefois ont été, par la nature de leurs penchans, ce que nous sommes aujourd'hui; et nous pouvons par nos efforts devenir ce qu'ils étoient.

Mais, pour trouver des vertus véritablement chrétiennes, pourquoi remonter jusqu'aux premiers âges de la religion? Depuis que la source en a été ouverte par Jésus-Christ, elle n'a cessé de couler, même à travers les siècles les plus impurs ou les plus impies, tels que le nôtre. Nous-mêmes, ne connoissons-nous pas, ou dans nos propres familles, ou dans notre parenté, ou parmi nos amis, des chrétiens dignes de ce nom, à

qui nous sommes forcés de rendre hommage, encore que nous n'ayons pas la force de les imiter? Leur exemple confond tous nos prétextes, et suffit seul pour faire l'apologie des préceptes évangéliques.

Lorsqu'il s'agit de les juger et d'en apprécier la sévérité, gardons-nous de toute exagération; n'allons pas confondre le précepte avec le conseil, le devoir avec la perfection, les défauts avec les vices, la fragilité humaine avec la malice réfléchie, les fautes légères avec les fautes graves. S'il faut se tenir éloigné de cette mollesse qui ne voit le mal nulle part, il faut l'être également de ce rigorisme farouche qui voit le crime partout. C'est s'abuser, que de se représenter la vertu chrétienne sous des formes effrayantes, toujours entourée des instrumens sanglans de la pénitence, ou habitant les rochers et les antres sauvages. Les voies extraordinaires ne sont que pour quelques-uns; le modèle de toute perfection, Jésus-Christ, a mené, pendant trente ans, une vie simple et commune. Non, ce n'est pas seulement dans les solitudes que réside la piété; elle se trouve ailleurs que dans les déserts de la Thébaïde ou de la Syrie, et on peut être véritablement chrétien, sans être un Pacôme ou un Hilarion. La vertu chrétienne est partout où la Providence appelle, pourvu qu'on y remplisse les devoirs qu'elle impose; elle étoit avec saint Louis sur le trône, comme avec l'humble Geneviève à la suite de son troupeau.

Je conviens que la loi chrétienne veut descendre jusque dans les ames, pour en régler les désirs et les pensées; mais n'est-ce pas en cela même qu'elle se

montre véritablement divine? O qu'il étoit digne de celui qui juge d'après la réalité, et non d'après les apparences, d'apprécier l'homme par ses dispositions intérieures, et de placer dans ses affections le siége des vertus comme des vices! O qu'il connoissoit profondément le cœur humain, celui qui, pour arrêter le mal dans sa source, en a défendu jusqu'à la pensée volontaire et réfléchie, et qui a dit (1) : « Tu ne » convoiteras pas, » *non concupisces!* Disons au reste, pour rendre hommage à la vérité, que notre volonté seule nous rend bons ou mauvais devant Dieu, et que, si devant lui nous ne sommes jamais innocens quand le cœur est coupable, nous ne sommes jamais coupables quand le cœur est innocent. Je conviens encore que la pratique des vertus chrétiennes, telles que la douceur, la patience, le pardon des injures, la pureté des mœurs, demande de la vigilance, des efforts et des combats. Oui, Messieurs, je l'avoue, la loi de l'Evangile est une loi de sacrifices : mais comment ne le seroit-elle pas? Si elle vient de Dieu, il faut bien qu'elle commande ce qu'il y a de louable, de beau et de grand : or, où se trouvent la beauté morale, le mérite, la grandeur des actions, sinon dans les victoires de l'homme sur ses penchans, c'est-à-dire dans les sacrifices? Ici la raison est parfaitement d'accord avec l'Evangile. Quelles sont les actions qui nous paroissent dignes de louange, qui ravissent nos hommages et notre admiration? Ce sont précisément celles où nous voyons l'homme luttant contre lui-même, et

(1) Exod. xx. 17. Rom. vii. 7.

sortant victorieux de ce combat pénible. On sait que les païens avoient senti qu'il est plus beau de se vaincre soi-même, que de gagner des batailles. Je vous le demande : admirez-vous le jeune voluptueux qui se livre aux excès de la débauche, le prodigue qui dissipe follement l'héritage de ses pères, le vindicatif qui assouvit lâchement sa haine, l'homme indolent qui consume ses jours dans une honteuse oisiveté? Non, vous n'admirez rien de tout cela : et pourquoi? c'est que vous ne voyez là ni peines, ni efforts, ni combats, mais une molle facilité à suivre les mouvemens de la nature corrompue. Qui dit vertu, dit courage; et Jean-Jacques a dit avec raison, qu'il n'est pas de vertu sans force, et que le chemin du vice, c'est la lâcheté.

Tel est le sentiment du genre humain, et les exemples les plus mémorables le confirment bien clairement. On admire chez les Grecs Socrate étendu sur le lit de mort, prenant d'une main ferme la coupe empoisonnée, et dans le calme d'une ame maîtresse d'elle-même, consolant ses amis qui pleurent autour de lui; on admire chez les Romains ce Fabius, qui brave le reproche qu'on lui fait de lenteur et de pusillanimité, et qui, s'élevant au-dessus des vaines clameurs, ruine par sa sagesse un ennemi qu'il n'auroit pas vaincu par la force. Or dans tout cela qu'y a-t-il de beau? N'est-il pas vrai que, si vous n'y découvriez aucun effort pénible et généreux, aucun sacrifice, vous n'y trouveriez aucun mérite? Socrate, partagé entre l'amour naturel de la vie et l'obéissance qu'il croit devoir aux lois qui le condamnent injustement,

meurt pour obéir aux lois ; voilà un sacrifice. Fabius se laisse accuser de foiblesse et de lâcheté, il immole en quelque sorte sa gloire au salut de sa patrie ; voilà un grand sacrifice. J'ai choisi à dessein ces exemples célébrés par les païens eux-mêmes, pour faire mieux sentir, qu'au jugement de tous les peuples, même des plus corrompus, la vertu ne va pas sans sacrifices. Au milieu des discussions qui troublent la minorité de Louis XIV, un intrépide, un magnanime magistrat, rivalisant de courage avec le grand Condé lui-même, est aussi calme devant les factieux qui le menacent, que lorsqu'il est assis sur le siége de la justice ; et si l'on veut lui faire craindre le fer de l'assassin, il répond : « Il y a loin du poignard du scélérat au cœur » d'un honnête homme. » Pourquoi de pareils traits nous font-ils frémir d'admiration? C'est qu'ils nous présentent l'homme comme un héros toujours armé contre le vice, contre sa propre foiblesse, et toujours prêt à tout sacrifier, excepté le devoir. Hé ! Messieurs, s'il m'étoit permis d'aller chercher des leçons de sagesse jusque dans l'école du vice, sur les théâtres, qu'est-ce qui, dans la scène dramatique, excite l'intérêt, émeut et touche les spectateurs? Ce n'est, j'en suis sûr sans l'avoir vu, ni un bonheur sans trouble, ni un lâche forfait, ni une vertu facile, ni une complaisance intéressée ; c'est bien plutôt un courage au-dessus de tous les obstacles et de tous les périls, une clémence plus grande que tous les outrages, une vertu qui triomphe des plus rudes épreuves : tant il est vrai qu'une chose nous paroît belle, louable, sublime, par les efforts mêmes, par les sacrifices

qu'elle exige! Et si c'est là ce qui fait le caractère de l'Evangile, n'est-ce point là aussi ce qui fait sa gloire?

On se plaint des sacrifices que demande la vertu, et l'on ne dit rien de ceux que demandent les passions. Que sont-elles bien souvent que des divinités cruelles auxquelles leurs adorateurs sont forcés de sacrifier leur bonheur, leur repos, et même leur vie? Que ne fait pas le guerrier pour une fumée de gloire, qui, après tout, ne descend pas avec lui dans le tombeau! Voyez comme le marchand avide affronte tous les périls, et court, à travers les écueils et les tempêtes des mers orageuses, chercher, dans le Nouveau-Monde, des biens non moins fragiles que ceux de notre hémisphère. Que de veilles et de fatigues supporte le savant pour une renommée assez incertaine! Les plaisirs eux-mêmes n'ont-ils pas leurs dégoûts et leurs ennuis? et l'éclat des plus belles fêtes ne cache-t-il pas bien souvent un fonds inépuisable d'amertume et de tristesse? Il n'y a pas jusqu'à la mode qui ne soit un tyran capricieux, auquel ses esclaves immolent quelquefois la santé comme la vertu.

Cessons donc de reprocher à la morale chrétienne les sacrifices qu'elle exige. Elle est suffisamment vengée des vaines attaques de l'incrédulité; il ne nous reste qu'à nous soumettre à la sainteté de ses lois. Et par quel moyen penserions-nous excuser nos révoltes contre elle? Voudrions-nous alléguer la force et la violence de nos penchans? Mais n'avons-nous pas de grands motifs et des armes puis-

santes pour les vaincre? Il faut prendre le christianisme tel qu'il est dans tout son ensemble, avec ses préceptes et ses ressources divines, ses rigueurs et ses consolations, ses combats et ses espérances. Ne voyons pas seulement le chrétien luttant dans la carrière; voyons-le encore au terme de sa course, et recevant le prix de ses efforts. L'épicurien cède les armes sans combat, il ne craint rien tant que la douleur; le stoïque ne s'appuie que sur lui-même, il attend du ciel la santé, et la sagesse de ses seules forces : c'est là un excès de foiblesse ou de fausse grandeur. Le chrétien souffre, et il l'avoue; il a des combats à soutenir, mais il ne combat pas seul; il se sent foible, mais il s'appuie sur la force même de Dieu; et portant ses regards vers les cieux, il s'encourage par la vue de la couronne immortelle qui l'attend.

Vous avez, dites-vous, des passions violentes; hé bien, il est digne d'un grand courage de lutter contre de puissans ennemis : ce sont des lions qui rugissent autour de vous; mais peut-être que, sans leurs rugissemens, vous vous seriez endormi dans une fatale sécurité. Des passions moins vives auroient causé des ravages moins sensibles, mais peut-être aussi plus funestes : il est un calme plus dangereux que la tempête. Vos passions sont violentes; hé bien, je suis tenté de vous dire : Tant mieux; ce sont des obstacles qui peuvent devenir de grands moyens de vertus. Saul avoit le zèle d'un persécuteur, et il est animé du zèle d'un apôtre; Augustin avoit le cœur consumé de l'amour profane, et il brûle plus

vivement encore de l'amour divin : Xavier portoit dans son ame le germe d'une ambition immense, et il devient l'apôtre des Indes. Vos passions, ce sont des coursiers fougueux, qui livrés à leur impétuosité naturelle, peuvent vous entraîner, vous précipiter dans l'abîme ; mais conservez le calme du vrai courage, prenez en main les rênes, dirigez, maîtrisez ces monstres superbes, et vous les forcerez de vous conduire en triomphe au séjour de l'immortalité.

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE DANS SON CULTE.

Condamner et proscrire indistinctement tout culte extérieur et public, pour réduire la religion toute entière à je ne sais quelle adoration purement intérieure de l'esprit et du cœur, ce seroit, Messieurs, méconnoître tout à la fois et la nature de l'homme, et l'autorité de tous les siècles, et les premiers besoins de la société. Sans doute, c'est bien des pensées de l'esprit et des sentimens du cœur, que dépendent la véritable dignité de l'homme et le prix des hommages qu'il rend à la Divinité. Mais enfin l'homme n'est pas une pure intelligence : il a reçu de son auteur des sens et des organes corporels pour l'exercice même de ses facultés spirituelles; et ne faut-il pas qu'il fasse hommage au Créateur, de son être tout entier, de son corps comme de son esprit? Comment seroit-il pénétré de respect et d'amour pour la Divinité, sans faire éclater ces sentimens au dehors, sans inviter ses semblables, du moins par son exemple, à célébrer le Dieu grand et bon qu'il adore et qu'il aime? Aussi fut-il jamais sur la terre un seul peuple civilisé, qui se soit borné au culte de la pensée, qui n'ait pas exprimé sa religion par des signes visibles, par des autels, des prières, des cérémonies

..

et des cantiques sacrés? et quel moyen plus puissant d'unir les hommes, de les policer, de les assujétir à un régime durable, qu'une religion qui devient le lien des esprits et des cœurs, et qui, en donnant à tous des principes et des sentimens communs, entretient l'harmonie, la subordination, l'unité dans le corps politique? Où trouvera-t-on un législateur qui ait conçu le dessein de civiliser et de gouverner les peuples sans religion? Il étoit réservé à quelques esprits follement téméraires du dernier siècle, d'essayer de refondre sur cette matière le genre humain, et de traiter tout culte, sans exception, de superstition également inutile et ridicule. Il est passé cet extravagant système, mais comme ces fléaux destructeurs qui laissent après eux de longs ravages. Il semble que les hommes les plus licencieux et les plus impies sentent le besoin de la religion; mais croyant indigne d'eux le culte des Bossuet et des Fénelon, ils le renvoient à la multitude; ils jettent sur les différentes parties qui le composent le ridicule et le mépris; ils déplorent les erreurs du vulgaire, esclave, disent-ils, de la superstition, et se félicitent de s'élever noblement au-dessus des préjugés populaires. C'est, Messieurs, à venger le culte de l'Eglise chrétienne, envisagé dans l'ensemble des choses dont il se compose, que cet entretien va être consacré. Heureux si, en cherchant à éclairer vos esprits, à les guérir des préventions qui peut-être les égarent, je ranime votre zèle pour les exercices d'un culte qu'ont révéré nos pères, qui sans cesse tend à élever nos

ames vers le souverain bien, à les détacher du vice, et à les rappeler à la vertu.

Des temples, des assemblées religieuses, des cérémonies sacrées, voilà bien ce qu'on trouve, en général, dans le culte de tous les peuples civilisés. Ils ont pu avoir, sur cette matière, des habitudes locales, varier l'expression de leur culte d'après la diversité de leur croyance, de leur caractère et de leur génie particulier; mais tous, poussés par un sentiment commun, pris dans le fonds même de leur nature, ont eu une manière publique, solennelle, d'adorer la Divinité; tous ont eu des temples consacrés à son culte, des assemblées de religion pour lui rendre des hommages communs, des rites sacrés qui étoient le symbole visible de leur doctrine et de leurs sentimens. Or, Messieurs, c'est par ces différens endroits que je vais envisager le culte de l'Eglise chrétienne, que je vais en faire sentir l'excellence et la supériorité, en le vengeant, à mesure que l'occasion s'en présentera, des insultes, des attaques, des railleries de ses ennemis. Je commence par nos temples.

Si quelque philosophe nous faisoit observer gravement, qu'il ne faut d'autre temple que cet univers, où le Créateur fait éclater sa gloire avec tant de magnificence; que la majesté du Très-Haut n'est pas renfermée dans une enceinte matérielle; qu'en tout lieu nous lui sommes présens, et que partout il peut bien entendre nos vœux et nos prières : nous ne serions pas abusés par ce fastueux langage, et nous découvririons aisément que ce penseur, pour ne vou-

loir pas penser comme le peuple, est le jouet de la présomption et de l'orgueil. Sans doute la Divinité n'a pas besoin de temple pour elle-même, comme un monarque a besoin d'un palais pour en faire le siége de sa grandeur et de sa puissance ; sans doute encore ce ne sont pas précisément les lieux qui sanctifient les hommes, qui les rendent plus agréables au Créateur ; et celui qui, sous un toit de chaume, prie avec un cœur humilié, sera bien plus sûr d'être exaucé que celui qui, conduit par l'ostentation, vient prier dans le temple avec un esprit plein de dissipation et d'orgueil. Mais c'est nous qui avons besoin de ces lieux spécialement consacrés au culte de la Divinité, soit pour aider notre foiblesse à s'élever jusqu'à l'auteur de tout bien, soit pour nous faciliter les moyens de lui adresser des prières plus ferventes et plus méritoires, soit pour lui offrir tous ensemble des hommages plus solennels, et nous présenter comme les enfans d'une même famille sous les yeux de notre père commun.

D'après ces courtes réflexions, il vous sera facile d'apprécier le langage d'un écrivain du dernier siècle, déclamant contre nos temples sur un ton qui passoit alors pour sublime, et qui n'étoit que ridicule : « Les » hommes, disoit-il, ont banni la divinité d'entre » eux, ils l'ont reléguée dans un sanctuaire; les murs » d'un temple bornent sa vue, elle n'existe point au- » delà. Insensés que vous êtes, détruisez ces enceintes » qui rétrécissent vos idées : élargissez Dieu. » Quel style ! quelles pensées ! comme si la religion prétendoit renfermer dans des murs de pierre l'immensité

divine ; comme si la religion n'enseignoit pas, dans ses livres les plus élementaires, que Dieu est partout, encore qu'il puisse rendre sa présence plus sensible dans un lieu particulier ; comme si la religion elle-même, dans la plus belle saison de l'année, ne conduisoit pas ses enfans au milieu des campagnes pour leur faire invoquer sur les productions de la terre le Dieu de la nature ! Hé ! Messieurs, il y a dix-huit siècles que saint Paul, parlant devant l'aréopage, avertissoit les Athéniens, que celui qui a fait la terre et les cieux n'est pas renfermé dans les ouvrages de la main des hommes; mais enfin, comme déjà nous l'avons dit, si le temple n'est pas précisément pour l'Eternel, il est pour nous foibles humains. « Rien, a dit l'auteur de l'*Esprit des Lois* (1), « rien n'est plus consolant pour les hommes, qu'un » lieu où ils trouvent la Divinité plus présente, » et où tous ensemble ils font parler leur foiblesse » et leurs misères. »

Voyez, Messieurs, dans nos cités et dans nos campagnes, s'élever ces édifices sacrés. Leurs formes augustes ou antiques ont quelque chose de particulier qui les distingue des bâtimens vulgaires : ce n'est ni le palais du plaisir, ni le palais de l'opulence. Du plus loin que je les aperçois, je sens s'éveiller en moi des idées pieuses ; je comprends déjà que mes regards tombent sur la maison de recueillement et de prières. Je m'avance, touché d'un saint respect ; arrivé sur le seuil de la porte, je parcours des yeux

(1) Liv. XXV, chap. III.

l'enceinte sacrée dans toute son étendue, et je ne découvre rien qui ne s'éloigne des choses et des usages profanes : je crois avoir franchi les barrières du monde, être transporté dans un lieu inaccessible aux embarras du siècle présent et aux agitations de la vie humaine. Mes sens sont plus recueillis, mon ame est plus calme, mes passions s'apaisent ; malgré moi, il faut que je me replie sur moi-même, que je m'occupe de mon ame, du Dieu qui m'a créé, du sort qu'il me destine dans la vie future. Et que d'objets capables de faire sur moi d'heureuses impressions de vertu, si je n'ai pas perdu les principes et les sentimens de la foi ; ou bien propres à m'y rappeler, si j'ai eu le malheur de les oublier !

Là est cette piscine salutaire où l'on purifie l'enfant nouveau-né. Elle me rappelle qu'à peine entré dans la carrière de la vie, je fus consacré au Dieu du ciel et de la terre, au service du Père tout-puissant qui m'avoit donné l'être, et que je ne connoissois pas encore. Ici est la chaire de vérité d'où descend la parole qui éclaire les esprits et remue les cœurs, éveille les remords comme les espérances, affermit les bons, ranime les indolens, et ramène ceux qui s'égarent. Plus loin est la table sainte, à laquelle le père de famille invite ses enfans pour les y nourrir d'un aliment céleste qui fait mourir les vices et germer les vertus. Que vois-je encore dans le temple? C'est la croix, ce monument visible de l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes, abrégé mystérieux de toute la religion, mémorial de tout ce qu'il faut croire, espérer, aimer. Il fut

un temps parmi nous, où ces objets de notre vénération étoient profanés, brisés, foulés indignement aux pieds : le signe de la rédemption et de l'espérance du monde avoit disparu du faîte de nos temples ; nos places publiques, nos chemins étoient couverts de ses débris; à peine, dans quelques hameaux obscurs cachés dans l'épaisseur des forêts, une croix de bois s'offroit aux regards du passant. Et d'où avoit pu nous venir tant de fureur contre ce symbole touchant, dont la vue console les malheureux, en même temps qu'elle inspire aux riches des sentimens de commisération? « Ah! dirons nous ici, avec un apo» logiste du culte public, plantez-la cette croix sur » le faîte des palais, pour rappeler à la vertu les » riches et les grands ; plantez-la sur l'humble toit du » pauvre, pour l'instruire dans la patience et la résig» nation ; laissez-la à tous les hommes, parce que » tous ont un orgueil à réprimer, des passions à » combattre, et que, pour les éclairer, pour tou» cher leur cœur, il n'est pas de maître plus habile, » de modèle plus parfait, que Jésus mourant sur la » croix. »

Ce qui contribue encore dans nos temples à exciter la piété, c'est la manière dont ils sont décorés. Que tous les arts s'empressent d'en embellir l'enceinte, rien n'est plus juste ; c'est la religion qui, enflammant le génie des Michel-Ange, des Raphaël, des Poussin, des Rubens, a produit tant de chefs-d'œuvre si vantés. Oui, c'est à elle que les arts ont dû la plus grande partie de leur gloire ; et les artistes qui lui consacrent leurs talens ne font qu'acquitter une

dette envers elle. Ainsi, que la toile et le marbre s'animent pour nous représenter l'histoire de la religion, et avant tout celle de Jésus-Christ et de ses touchans mystères; que sous nos yeux le Sauveur des petits et des grands soit adoré par les bergers et par les Mages; que, Madeleine pleure aux pieds de celui qui est venu appeler les ames égarées; que dans les effusions de sa bonté, Jésus bénisse et caresse les petits enfans; qu'il meure les bras étendus, comme pour embrasser dans son amour le genre humain tout entier : combien ces images sont capables de toucher les cœurs! J'aime encore à voir retracée dans nos temples l'histoire des personnages illustres, des héros chrétiens qui ont honoré l'Eglise par leurs vertus et par leur courage : ils sont nos pères dans la foi; qu'ils revivent en quelque sorte sous nos yeux, et nous excitent par leur présence, à marcher sur leurs traces. Enfin, si l'or et les métaux les plus précieux, façonnés, polis par des mains habiles, sont employés à la construction de nos autels et de nos sanctuaires, est-il rien de plus légitime? De son propre fonds, l'homme n'a rien à offrir qui soit digne de la suprême majesté; mais du moins ne faut-il pas qu'il donne à sa reconnoissance tout l'essor qu'elle peut avoir, et qu'outre les affections de son cœur, il consacre à Dieu tout ce que l'on connoît de plus précieux sur la terre?

C'étoient bien là les sentimens de nos pères, lorsqu'ils élevoient à la Divinité des temples magnifiques, monumens éternels de leur désintéressement et de leur piété. Quelquefois nous nous permettons de les accuser d'ignorance et de grossièreté : certes je

n'entends pas qu'on doive dissimuler leurs torts et leurs vices ; mais aussi craignons d'être légers et téméraires dans nos jugemens. Sans doute dans ces siècles où l'on bâtit ces superbes basiliques qui font encore la gloire de nos cités, on n'avoit pas, comme nous, pénétré dans les secrets des sciences naturelles; on n'avoit pas fait toutes ces brillantes découvertes qui sont les filles du temps encore plus que du génie ; le goût n'avoit pas cette pureté et cette perfection auxquelles il est parvenu depuis ; j'avoue même que la crédulité, le défaut de critique pouvoient introduire quelquefois dans les dévotions populaires des abus et des excès. Mais alors il y avoit dans les caractères une loyauté qui suppose d'autres vertus encore ; mais on ne connoissoit pas ce raffinement d'esprit qui est pire que la barbarie, et qui conduit à l'athéisme, c'est-à-dire, à l'extinction totale de ce qu'il y a de bon et de beau parmi les hommes ; mais on révéroit profondément les principes conservateurs de la morale et de l'ordre public; mais les ames n'étoient pas rétrécies par l'égoïsme. Et comment leur refuser la force et l'élévation des pensées? S'il est vrai que les arts, aux différentes époques de l'histoire, soient l'expression fidèle de l'état de l'esprit humain; pour juger les siècles qui ont bâti nos temples gothiques, j'en appelle à ces temples mêmes, et je demande si, par leur solidité, par leurs vastes dimensions, par leur majesté, ces édifices seuls ne décèlent pas dans leurs auteurs des ames fortes, patientes, capables de grandes choses, et dont la pensée s'étendoit au loin dans les siècles à venir. Laissons, Messieurs, laissons le mépris

des ancêtres à des sophistes sans entrailles ; n'ayons pas l'injustice d'ouvrir toujours les yeux sur leurs ridicules et leurs vices, et de les fermer sur leurs vertus et leurs grandes qualités : n'allons pas ressembler à ces jeunes courtisans qui se moquoient du sage et vénérable Sully, parce que l'habit qu'il portoit étoit d'une forme surannée. Chez une nation qui n'est pas dégradée par de mauvaises mœurs, le respect des aïeux, comme celui des tombeaux, fait partie de la piété filiale. Je me félicite de ce qu'à l'occasion de nos temples, j'ai pu rendre devant vous un hommage solennel à la mémoire de nos pères, souvent outragée de nos jours ; et des cœurs français me pardonneront aisément la manifestation de ces louables sentimens.

Ainsi les temples chrétiens n'ont rien qui ne rappelle les hommes à la Divinité. Que dirons-nous maintenant des assemblées religieuses qui se tiennent dans leur enceinte?

C'est ici que paroît toute la supériorité de notre culte sur tous les cultes de la terre. Le paganisme avoit bien ses fêtes et ses solennités, qui attiroient le peuple ; mais, trop souvent, elles étoient infâmes ou cruelles, comme les divinités qui en étoient l'objet. Les plus innocentes étoient celles qui ne présentoient à la multitude qu'un spectacle fait pour repaître sa curiosité ; du moins ce qu'elles avoient de plus grave, de plus auguste, de plus saint en apparence, ne pouvoit faire que des impressions de piété bien foibles et bien vagues. Chez les Juifs, le temple le plus magnifique de l'univers, l'ordre et la pompe des cé-

rémonies, la majestueuse dignité du grand-prêtre et de la troupe lévitique, le chant harmonieux des cantiques où l'on célébroit les louanges du Dieu véritable et les miracles de sa puissance et de sa bonté; tout cela étoit bien fait pour élever les ames, et faire sur elles des impressions salutaires : mais il étoit réservé au christianisme de faire plus spécialement encore des assemblées de religion une école de vertu pour tous les rangs et pour tous les âges. Quelle institution sublime, que celle de réunir le peuple pour l'instruire de ses devoirs, et le consoler dans les maux de la vie! Durant le cours de l'année chrétienne, chaque semaine a son jour de repos; c'est par excellence le jour du Seigneur : l'artisan quitte son atelier, le laboureur sa charrue, l'homme de cabinet ses études; sur la surface de vastes contrées, tout s'ébranle à la fois dans les champs comme dans les villes : les vieillards comme les enfans, les riches comme les pauvres, tous se rendent au lieu de l'assemblée religieuse. Là les familles se voient et se rapprochent, les anciennes liaisons se resserrent, de nouvelles se forment; ainsi les mœurs s'adoucissent, les hommes les plus rustiques s'humanisent, se civilisent, et le jour consacré aux exercices publics de la religion est de tous le plus précieux pour la patrie.

Mais voyez le peuple assemblé autour de la chaire de vérité : quelle autorité n'aura pas sur lui, par son âge, par son caractère, ses vertus, sa sollicitude connue pour les malheureux; quelle autorité, dis-je, n'aura pas le pasteur du troupeau, s'il est digne de ce nom et du ministère qu'il remplit! Peut-

être il a vu naître la plupart de ceux qui l'écoutent c'est un père au milieu de ses enfans ; toutes les paroles qui sortent de sa bouche sont recueillies avec respect ; l'enfant y trouve le lait de la saine doctrine, et à l'âge avancé une nourriture plus solide. Là tous les vices sont combattus, toutes les vertus sont enseignées ; là on apprend au pauvre à être résigné, au riche à être compatissant, au vieillard à sanctifier les restes d'une vie qui lui échappe, au jeune homme à se défier des illusions de son âge ; là on ne loue, on n'estime que ce qui est bon, ce qui est honnête, ce qui fait le bon père, le bon fils, le bon frère, ce qui entretient la paix domestique, et fait fleurir les bonnes mœurs dans les familles. Les leçons du pasteur se gravent dans les esprits, elles sont répétées par les pères aux enfans ; ainsi la plus haute sagesse descend jusque dans la chaumière, et le pasteur du village fait plus de vrais sages avec la simplicité de ses paroles, que ne pouvoient en faire les philosophes de la Grèce avec leurs pompeuses maximes.

Je sais bien que tous ne profitent pas également des leçons du pasteur ; mais tous en reçoivent comme malgré eux d'heureuses impressions, qui peut-être, sans les rendre encore vertueux, les rendent déjà moins vicieux : le germe de la vérité est déposé dans le cœur, il portera des fruits en son temps ; le père en devient plus vigilant, le fils plus respectueux, le serviteur plus fidèle, le maître plus juste et moins scandaleux. Quelquefois il ne faut qu'un exemple édifiant pour couvrir le vice de confusion ; il ne faut qu'une parole pour étouffer une haine invétérée,

prévenir une injustice, sauver la vertu sur le point de faire naufrage. Je sais bien encore que les jours consacrés spécialement aux exercices religieux sont profanés plus d'une fois par des querelles, des scandales, des excès de tout genre, et c'est là un abus déplorable sans doute; mais outre que la vigilance des pasteurs et des magistrats sait en prévenir beaucoup, ou en arrêter les suites funestes, que sont ici les abus inséparables des plus parfaites institutions, à côté des biens immenses de la chose même? S'il est vrai que le culte public soit un puissant moyen d'unir les hommes, d'adoucir la férocité des mœurs, de leur inspirer des sentimens mutuels de bienveillance, et de contenir les passions dans les bornes du devoir; par la raison contraire, le défaut de culte public ne pourroit amener que le trouble, la confusion, et la ruine entière des bonnes mœurs. Un peuple sans religion, on le verroit bientôt rétrograder vers l'état sauvage. Ennemis de la religion, ne nous vantez pas les progrès des lumieres, ni vos sciences, ni vos arts : je ne veux pas ici contester avec vous; mais je vous dirai que nous avons appris, pour ne l'oublier jamais, que la politesse sans mœurs et le bel esprit sans religion, loin d'être le lien des États, peuvent en être la ruine, et devenir plus funestes que la plus stupide ignorance. Hé! que font vos arts et vos sciences à la multitude qui les ignore, et qui doit les ignorer toujours? Croiriez-vous donc qu'on peut remplacer la chaire de l'Évangile par une chaire de calculs, et calmer les passions avec des axiomes; qu'on peut, avec des phrases de rhéteur, maintenir dans les famil-

les et la paix et les mœurs, et la soumission aux loix, et le respect soit des magistrats, soit des propriétés, enfin tout ce qui garantit le repos de la société, et sans quoi elle ne seroit plus qu'un brigandage? Si l'exercice public de la religion venoit à cesser, qu'arriveroit-il encore? C'est que la superstition et les erreurs les plus monstrueuses s'empareroient de l'esprit de la multitude. Il ne faut pas s'y tromper ; les sentimens religieux tiennent au cœur de l'homme par les racines les plus profondes, et rien ne pourroit les en arracher. Sans la religion, présidée dans son culte, dirigée, réglée par l'autorité des pasteurs, le peuple tomberoit bien dans la plus honteuse ignorance, mais non pas dans l'athéisme ; et d'ailleurs, s'il y tomboit, que deviendroit la société? Que feroit donc le peuple? Il se formeroit une religion bizarre, assemblage informe de choses mal assorties ; sans règles, sans guide, il seroit prêt à se livrer au premier enthousiaste qui voudroit abuser de sa crédulité : de là l'esprit de secte et de révolte ; de là des conciliabules secrets, qui toujours ont fini par d'absurdes cruautés ou par des infamies révoltantes. Qu'ils sont donc irréfléchis, ceux qui, dans leurs discours ou dans leurs écrits, insultent au culte public, et en inspirent par là même l'aversion à la multitude ; mais aussi qu'ils sont précieux pour la patrie comme pour la morale nos jours sacrés, et combien ici, comme en tout, la religion se montre véritablement amie de l'humanité!

Dans le dernier siècle, des penseurs économistes, vivant eux-mêmes dans les délices et l'abondance,

et n'étant pas condamnés à porter le poids du jour et de la chaleur, avoient très-savamment calculé que c'étoit trop d'un jour de repos par semaine. Ils gémissoient sur la perte que faisoient les arts, le commerce, l'industrie, l'agriculture, par le repos trop fréquent de tant de millions de bras condamnés à l'inaction; et par une suite de ces calculs profonds, il arriva que le jour de la semaine consacré plus particulièrement à la religion fut entièrement proscrit. Ainsi tous ces calculateurs politiques comptoient pour rien le culte de la Divinité à laquelle ils devoient tout, même l'esprit dont ils abusoient pour lui ravir des adorateurs; ainsi ils ne voyoient pas ou ne vouloient pas voir que, pour le peuple, la religion bientôt ne seroit rien sans ce culte qui la lui rappelle et la lui met sous les yeux, et que, pour ce même peuple, la morale demeureroit presque nulle, sans cette religion positive qui lui prête une divine autorité; ainsi, dans leurs rêves cruels, ils sembloient envier au pauvre peuple un repos consacré par le plus antique usage, et que réclamoient impérieusement ses besoins comme ses habitudes. Sans vouloir rappeler ce qui n'est plus, comment ne pas déplorer les écarts et la foiblesse de la raison humaine? Sachons du moins tirer du passé des leçons utiles pour l'avenir. Quelle honte pour le siècle des lumières, qu'une nation entière ait été tourmentée dans ses affections les plus chères, pour je ne sais quelles fêtes moitié grecques, si l'on veut, et moitié romaines, jamais françaises, et toujours bizarres? Heureusement nous avons été délivrés des Grecs et des Romains. Le temps a fait enfin justice

de ces solennités ridicules; nous sommes redevenus Français et chrétiens, et le culte décadaire, avec son calendrier de plantes et de minéraux, a disparu depuis long-temps; les idoles de cette nouvelle superstition sont tombées les unes sur les autres, pour rentrer dans les ténèbres d'où jamais elles n'auroient dû sortir; et malheur au monde, si elles en sortoient une seconde fois!

Je passe à ce que j'ai désigné sous le nom général de *cérémonies sacrées*.

Si les hommes n'étoient que de pures intelligences, étrangères aux impressions des sens, on devroit sans doute rejeter comme inutiles l'appareil du culte chrétien, et cette suite de rites extérieurs que je distingue sous le nom de cérémonies sacrées; mais je ne puis qu'admirer ici la sagesse de l'Eglise chrétienne, qui a su se tenir également éloignée des deux extrémités opposées. D'un côté, elle sait combien les choses sensibles ont d'empire sur le cœur de l'homme, combien les organes corporels sont un moyen puissant d'éveiller dans les ames des sentimens de joie ou de douleur, de terreur ou de pitié, de crainte ou d'espérance; combien l'esprit, naturellement volage, a besoin d'être captivé: et voilà pourquoi elle déploie devant nous un ordre, une suite de cérémonies qui puissent nourrir la piété; artifice innocent, qu'il seroit bien injuste de lui reprocher, puisqu'il est si bien approprié aux besoins, à la foiblesse de notre nature. Mais en même temps elle ne cesse d'avertir ses enfans, que Dieu veut être adoré en esprit et en

vérité ; que les offrandes extérieures ne sont rien sans celles du cœur ; qu'on ne doit pas placer exclusivement sa confiance dans un objet bénit, dans un autel particulier, une cire allumée, une image, une formule de prières; que ce sont là des moyens de piété, et non la piété même ; que tous les dehors du culte ne seroient qu'un vain simulacre, s'ils ne devoient pas servir à entretenir la charité ; et que, dans le culte, tout doit se rapporter à faire naître ou à nourrir le double amour de Dieu et des hommes. Ainsi tout est concilié; les dehors du culte sont conservés, et le véritable esprit du culte est aussi maintenu. Que si, malgré les précautions de l'Eglise, malgré les règles de conduite qu'elle trace, et les instructions de ses ministres, la superstition se montroit quelque part, ce ne seroit pas la religion qu'il faudroit accuser, mais bien la foiblesse et l'ignorance de quelques particuliers.

N'allons pas, Messieurs, nous piquer d'une fausse sagesse, et nous croire capables d'une perfection chimérique. Si, sous couleur d'épurer le culte, de le rendre plus spirituel, vous ne donnez rien aux sens, si vous ne cherchez pas à frapper l'imagination, à aider la foiblesse de l'esprit par ces appuis extérieurs, vous aurez un culte froid, sec et triste, qui ne dira rien au cœur ; pour vouloir trop donner à l'esprit, vous le fatiguerez ou vous l'exalterez ; dans les uns, ce culte en quelque sorte métaphysique finira par dégénérer en indifférence, et dans les têtes ardentes, il pourra bien aboutir au fanatisme. Ce n'est pas connoître les hommes ni les routes du cœur,

que de négliger les moyens extérieurs de soutenir l'attention et d'éveiller de pieux sentimens. Loin de nous cette pensée, que tout cela est bon pour la multitude ; ici tous les hommes sont peuple, et depuis le plus beau génie jusqu'à l'esprit le plus borné, il n'en est pas un qui ne soit soumis à l'influence des signes et des symboles qui frappent les sens. Je puis citer à ce sujet des hommes qui ne sont pas suspects, qui n'appartiennent point à la communion Romaine, et qui plus d'une fois, à la vue de nos cérémonies, n'ont pu se défendre d'une émotion profonde. C'est milord Bolingbroke, qui assistant dans le palais de nos rois à la célébration des divins mystères, éprouve un saisissement involontaire au moment où Louis XIV et sa cour, dans un silence majestueux, s'abaissent devant l'hostie sainte ; c'est Misson, dans son voyage d'Italie, frappé de respect à la vue du Pontife Romain bénissant le peuple assemblé sur la place de Saint-Pierre ; c'est Brydone, dans son voyage en Sicile et à Malte, témoin de la fête magnifique que célèbre en l'honneur de sa patronne la ville de Palerme ; c'est Jean-Jacques, ému quelquefois dans nos temples, jusqu'à verser des larmes, et oubliant devant les saints autels ses froids argumens contre la prière, pour prier lui-même avec toute l'effusion d'une ame attendrie. Nous-mêmes, Messieurs, malgré peut-être nos préjugés d'incrédulité, n'avons-nous pas éprouvé souvent de semblables émotions? Je vous invite à venir dans ce temple, à une de ces grandes solennités où la religion étale toutes ses pompes, et qu'elle termine en exposant le

Saint des saints à l'adoration publique ; et lorsque vous verrez le sanctuaire tout rayonnant de feux, un peuple immense recueilli devant les autels, faisant retentir la voûte sacrée d'un chant grave et touchant, et dans ce concert unanime des voix et des esprits, portant jusqu'au trône de l'Éternel ses vœux et ses hommages, peut-être ne pourrez-vous vous défendre de quelque attendrissement, et vous sentirez-vous détachés d'une philosophie aride, qui, sous prétexte de perfectionner la raison, étouffe le sentiment.

Si je voulois parcourir en détail toutes nos cérémonies sacrées, en développer le sens mystérieux, mes discours seroient infinis. Mais je ne puis omettre une observation générale, bien glorieuse à la religion ; c'est que notre culte, loin d'être seulement un spectacle pour les yeux, tend dans toutes ses parties à perfectionner le chrétien, à lui rappeler sans cesse et sa croyance et ses devoirs. Quel est en effet le dogme ou le précepte qui ne soit retracé et en quelque sorte rendu sensible par quelque point du culte public? Des exemples vont expliquer ma pensée. Ce signe vénérable que le chrétien imprime si souvent sur son front, lui rappelle le plus haut des mystères, celui de la Trinité ; le saint baptême avec la suite de ses cérémonies, suppose le péché d'origine ; le culte des saints se lie au dogme de l'immortalité de nos ames ; la prière pour les morts, qui est de toute antiquité dans l'Église, suppose le lieu des peines expiatoires pour ceux qui n'ont pas pleinement satisfait à la justice divine; la prière suppose une Providence atten-

tive qui veille sur nous, et le besoin que nous avons de son secours divin. Sans doute, il n'est rien de plus instructif ni de plus touchant que les leçons et les exemples de Jésus-Christ : hé bien, l'Église nous les retrace dans la célébration des mystères de sa naissance, de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection glorieuse. Quoi de plus propre à nous encourager, que le souvenir des saints, qui, dans les âges passés, ont honoré le christianisme par leurs vertus? hé bien, il est des fêtes consacrées à leur mémoire. Tel est l'admirable concert de toutes les parties de la religion : ainsi le christianisme est rendu populaire ; il entre en quelque sorte par tous les sens, pour faire dans les ames des impressions ineffaçables. Le peuple n'est pas capable de très-savantes discussions ; mais il a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour sentir ; et le culte est pour lui comme une suite de tableaux, où il peut sans effort voir ce qu'il doit croire, ce qu'il doit pratiquer. O qu'il étoit sage et puissant, l'ouvrier qui a si bien uni dans toutes ses parties l'immortel édifice de l'Église chrétienne ! ô qu'il connoissoit profondément le cœur de l'homme, sa misère et ses besoins !

C'est en vain, Messieurs, que les ennemis de l'Église chrétienne ont rapproché son culte de celui des nations païennes, et qu'ils l'ont accusée d'avoir emprunté ses rites et ses cérémonies des Romains, des Grecs ou des Indiens : tous ces rapprochemens ne font que déceler les efforts d'une haine impuissante ou d'une prévention aveugle. Dans le culte, il est des choses qui sont d'institution divine, et qui ne doivent

jamais changer. Jésus-Christ étoit bien le maître de choisir parmi les objets matériels ceux qu'il vouloit, pour en faire les instrumens visibles de ses faveurs et de ses miséricordes ; l'abus qu'en avoit fait la créature, n'ôtoit pas sans doute au créateur le droit de s'en servir. Il est aussi dans notre culte bien des points qui appartiennent à une discipline variable, qui ne sont pas les mêmes pour tous les temps ni pour tous les lieux : on doit les suivre, une fois qu'ils sont fixés par l'usage et par l'autorité, afin de maintenir, autant qu'il est possible, dans les exercices religieux, la décence et l'uniformité ; mais enfin ce sont des choses indifférentes en elles-mêmes, ou des signes de convention dont toute la force dépend de l'intention de celui qui les emploie. Ainsi, que des parfums brûlés, des flambeaux allumés, des génuflexions, des prostrations, des vases et des vêtemens sacrés, des statues, des images, des aspersions d'eau lustrale, que tout cela ait été en usage dans le culte de divers peuples qui ne sont pas chrétiens; que nous importe ? La superstition a pu en abuser pour honorer des divinités fabuleuses, et la religion peut s'en servir pour honorer le Dieu véritable, comme la religion a pu lui consacrer des temples qui auparavant n'étoient que des temples d'idoles. Faudroit-il donc faire un crime au christianisme d'avoir un sacerdoce, des temples, des autels, parce que tout cela se trouve également dans l'ancien paganisme ?

C'est bien vainement aussi que des esprits chagrins, égarés par un faux zèle, voudroient accuser l'Église d'idolâtrie et de superstition, à cause du culte qu'elle

rend aux images, et aux saints aujourd'hui couronnés dans le ciel. Si l'on veut faire disparoître toutes les équivoques de langage, et prendre la doctrine de l'Eglise telle qu'elle est, quoi de plus simple et de plus raisonnable que sa pratique? Nous ne sommes point assez stupides pour croire que quelque divinité, quelque vertu secrète soit attachée aux images, et que pour cela on doive les honorer; les enfans savent et répètent tous les jours que ces honneurs se rapportent à ceux que ces images représentent. Et qu'y a-t-il donc de si étrange à ce que nous placions dans nos temples les images de ceux qui sont nos modèles dans la vertu et nos pères dans la foi; de même que dans les familles on expose, on traite même avec une sorte de respect les portraits des ancêtres? Nous faisons profession de croire qu'à Dieu seul appartient en propre l'adoration et l'amour; que Dieu seul est l'arbitre de nos destinées; que nous n'avons qu'un seul vrai médiateur, Jésus-Christ; que les saints ne sont et ne peuvent rien que par ses mérites; que, toujours au rang des créatures, ils sont à une distance infinie du Créateur; et que, si nous devons toujours invoquer Dieu comme notre maître, nous ne devons jamais invoquer les saints que sous le titre de protecteurs auprès de Dieu.

L'incrédulité moderne s'est égayée sur les saints et les saintes dont la mémoire est en vénération parmi nous; et cependant l'Eglise chrétienne ne propose à la vénération des peuples, que des personnages qui en sont dignes par des vertus éminentes qu'on s'efforceroit en vain de dénigrer. Et nos incrédules,

qu'ont-ils fait avec toutes leurs lumières et toute leur sagesse? Ils ont donné des regrets à l'ancien polythéisme, qu'ils trouvoient plus gai et plus riant; ils eussent voulu voir renaître les fêtes de Junon et de Bacchus. Que dis-je? la fausse philosophie n'a-t-elle pas eu ses dieux, et ses décsses tantôt cruelles et tantôt voluptueuses, comme celles du paganisme? Ne l'a-t-on pas vue, au milieu de chants dissolus, changer nos temples en lieux de prostitution, et se courber, l'encensoir à la main, devant une courtisane vivante? Elle ne voyoit que superstition dans le respect que nous portons aux cendres, aux tombeaux des chrétiens dont l'Eglise a canonisé les vertus; hé bien, elle-même est tombée ici dans les excès les plus monstrueux : tantôt abrutie par le matérialisme, elle a traité la dépouille mortelle de l'homme comme celle des plus vils animaux; tantôt emportée par l'orgueil et la licence, elle a promené sur des chars de triomphe les restes de quelques hommes impurs dans leur conduite comme dans leurs écrits. Ainsi la religion a été vengée des injustes reproches de ses ennemis, par les justes reproches qu'ils ont eux-mêmes mérités.

Le culte des chrétiens est donc suffisamment justifié dans toutes les parties dont il se compose, dans ses temples, dans ses assemblées religieuses, dans ses cérémonies sacrées. Mais c'est à vous, Messieurs, qu'il appartient, si vous le voulez, d'en faire aux yeux du peuple une apologie bien plus efficace que la nôtre; et cette apologie, je l'attends de vos exemples et de votre conduite. Si nos entretiens précédens ont fait sur vous quelque heureuse impression, peut-

être avez-vous déjà dépouillé les préventions dont vous étiez remplis et contre les dogmes et contre la morale du christianisme : peut-être vous sentez-vous portés à professer un culte dont vous sentez les avantages et la bonté ; mais vous n'en avez pas le courage. On ne vous voit pas encore dans nos temples, assister à la célébration des divins mystères, et vous mêler à la troupe des chrétiens fidèles. Cependant, il faut le dire, que deviendra la religion, et par conséquent que deviendra la morale, que deviendra la société, si nos temples ne sont jamais fréquentés de ceux, qui par leur rang, par leur éducation, leurs lumières, doivent avoir un si grand empire sur l'esprit de la multitude? La religion ne peut se soutenir ni se perpétuer que par le culte public; et si ce culte est abandonné au peuple, comme une superstition, ne finira-t-il point par tomber, aux yeux du peuple lui-même, dans le discrédit et l'avilissement. Pourquoi, Messieurs, rougiriez-vous de paroître dans nos temples, pour y donner comme pour y recevoir des exemples d'une utile édification? Souvent vous sortez de vos théâtres ou de vos fêtes nocturnes avec des corps fatigués, des esprits agités, des cœurs brûlans de tous les feux des passions : vos divertissemens sont plutôt une ivresse qu'un plaisir ; c'est comme une coupe enchantée qui flatte d'abord, mais qui recèle le fiel et l'amertume. Venez dans nos assemblées de religion, et vous en sortirez avec une ame plus calme, plus maîtresse d'elle-même, avec les impressions de je ne sais quelle paix intérieure que vous ne connoissez pas. Il faut vous le dire encore, à vous qui êtes appelés à

occuper les rangs distingués de la société : tous les hommes portent avec eux le sentiment de je ne sais quelle égalité primitive, qui les rend mutuellement ennemis du joug et de la sujétion ; le peuple jette des regards d'envie sur le riche qui vit dans l'abondance, sur le puissant qui semble l'écraser de son faste; il se demande quelquefois en secret pourquoi cette inégalité des conditions dans laquelle il se trouve si mal partagé : de là le penchant à briser les liens de la subordination, penchant dont les novateurs ont profité dans tous les âges. Hé bien, Messieurs, voulez-vous adoucir ces rigueurs du sort de la multitude, la consoler des maux de sa condition? venez vous mêler avec elle dans nos temples : ici les rangs disparoissent ; tout est confondu, anéanti devant l'infinie Majesté : ici le peuple sent que Dieu est tout, et que l'homme n'est rien; que le premier devant Dieu, ce n'est ni le plus riche, ni le plus puissant, ni le plus habile, mais le plus vertueux; que les puissans et les riches ont le même maître et le même juge que lui. Venez donc dans nos temples ; et témoin de la religion de ceux qui sont au-dessus de lui, le peuple sortira de nos assemblées consolé de sa dépendance, et plus pénétré de cet esprit de subordination et de paix qui fait la prospérité des États comme des familles.

LA RELIGION

VENGÉE

DU REPROCHE DE FANATISME.

Je ne sais par quelle fatalité il arrrive, a dit un écrivain français, que les choses dont on parle le plus parmi les hommes sont ordinairement celles que l'on comprend le moins. Cette réflexion, singulière si l'on veut, s'est particulièrement vérifiée, Messieurs, au sujet de ce qu'on appelle *fanatisme*. De nos jours, ce mot n'a pas été, comme autrefois, relégué dans les livres; il a été sur toutes les lèvres, il a circulé dans toutes les classes de la société, le peuple même l'a prononcé; et pourtant il est manifeste, par l'usage qu'on en faisoit, que la bouche le proféroit sans que l'esprit y attachât aucune idée nette et précise. A cette époque de désastres où les novateurs portoient le plus étrange renversement dans le langage comme dans les idées, que de victimes ont succombé sous la vague accusation de fanatisme! Malheur alors à ceux qui travailloient à conserver quelque étincelle du feu sacré, à sauver la religion et la morale d'un naufrage universel! ils étoient traités de fanatiques; et l'on croyoit avoir accumulé sur leurs têtes toutes les accusations, lorsque, par une locution nouvelle qui n'a pas même le mérite d'être française, on les accusoit de *fanatiser le peuple*. Le temps de notre délire n'est

plus ; mais encore aujourd'hui combien font un usage peu éclairé du mot *fanatisme!* Aux yeux d'un athée, je suis fanatique parce que je crois en Dieu ; aux yeux d'un déiste, je suis fanatique parce que je crois en Jésus-Christ ; enfin aux yeux de je ne sais quel bel esprit libertin, je suis fanatique parce que j'adresse une prière au Dieu à qui je dois le jour qui m'éclaire et le pain qui me nourrit. Ainsi on flétrit d'un nom odieux ce qu'il y a de plus respectable ; et par ce moyen la haine et le mépris des choses les plus sacrées ne peuvent que se perpétuer. A mesure que nous reviendrons à des idées plus saines, nous mettrons sans doute plus de verité dans notre langage ; la justesse des idées ramènera la propriété des termes, et nous saurons enfin et penser et parler. C'est pour concourir à cette réforme salutaire, que nous allons fixer le sens du mot *fanatisme*, mot terrible qui a coûté tant de sang et de larmes. Distinguons ici le fantôme de la réalité; et sans rien dissimuler, sans déguiser les excès qui méritent d'être qualifiés de fanatisme, montrons qu'il est injuste d'en accuser la religion chrétienne. C'est tout le sujet de cette Conférence.

En donnant, comme on l'a fait de nos jours, au mot *fanatisme*, une signification plus étendue qu'il n'avoit autrefois, on pourroit qualifier de ce nom l'amour outré, excessif d'une opinion quelconque, vraie ou fausse : dès-lors les sciences, les lettres, les arts, la liberté, l'égalité, auroient leurs fanatiques, puisqu'elles ont eu des partisans fougueux, enthousiastes,

qui n'ont connu ni bornes ni mesure. Ainsi ce seroit le fanatisme des sciences naturelles qui auroit fait oublier l'étude la plus digne de l'homme, celle de l'homme et de ses devoirs ; ce seroit le fanatisme de l'égalité qui auroit voulu effacer jusqu'à la plus légère trace des distinctions sociales ; ce seroit l'amour fanatique des Grecs et des Romains qui auroit amené parmi nous le mépris de nos ancêtres, l'oubli de leurs grandes actions, la haine de leurs institutions et des mœurs françaises. Mais, pour nous borner à ce qui regarde la religion, qu'est-ce que le fanatisme?

Il est sans doute un attachement raisonnable à la religion, un zèle sage et modéré pour ses intérêts, que les passions seules peuvent chercher à rendre odieux, et que respectera tout homme sensé, parmi ceux-là même qui auroient le malheur de ne voir dans la religion qu'une invention humaine. Qui dit fanatisme, dit emportement, violence, fureur ; et si l'on veut s'entendre, on appellera fanatisme un zèle violent et sanguinaire. Or rien de plus injuste que d'en accuser la religion chrétienne.

Si je voulois en accuser le christianisme, je tâcherois d'en découvrir des traces ou dans les actions et les maximes de Jésus son fondateur, ou dans la conduite et l'enseignement de l'Eglise qu'il a établie dépositaire des vérités révélées, ou dans des actes pleins de violence et de barbarie qu'on eût le droit de regarder comme l'ouvrage même de la religion : car est-il rien de plus inique, que de faire retomber les excès de quelques chrétiens sur le christianisme qui les condamne?

C'est bien dans l'histoire de Jésus-Christ et dans son Évangile, qu'il faut, avant tout, étudier l'esprit de la religion que nous professons. Or, ici, où sont les signes d'un zèle cruel et farouche? Que fut Jésus-Christ sur la terre? Le plus doux des enfans des hommes : il n'achève pas, comme disent les livres saints, de briser le roseau à demi-cassé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. Ami des pauvres, consolateur des affligés, défenseur des foibles et des petits, il *passe en faisant du bien* à tous, et ses miracles sont des miracles de bonté. Si Pierre veut le défendre, il arrête son zèle; il embrasse le disciple qui le trahit, il souffre sans se plaindre, il prie pour ceux qui le persécutent, il meurt en pardonnant à ses bourreaux : quel blasphémateur insensé ne seroit pas touché de l'héroïque simplicité de tant de vertus? Que trouverez-vous dans son Évangile? Lui-même il nous apprend qu'il est venu pour servir, et non pour être servi; il envoie ses disciples au milieu des nations, comme des agneaux au milieu des loups; il prédit les persécutions que va leur susciter la haine, et ne leur permet d'opposer à la fureur de leurs ennemis, que la patience. S'il dit qu'il est venu apporter non la paix, mais le glaive, ce n'est pas ce glaive exterminateur qui se rassasie de sang et de carnage, mais ce glaive salutaire qui combat les passions, et qui abat tous les rejetons funestes de cette tige empoisonnée. Il est bien vrai que la religion s'est propagée au milieu des persécutions qu'elle a souffertes, et non de celles qu'elle avoit allumées : ce qui faisoit dire à un ancien, que la loi des chrétiens étoit, non

d'égorger, mais de se laisser égorger pour la vérité. Si Jésus nous dit encore qu'il est venu allumer un feu sur la terre, et que son désir est qu'il se répande au loin; ce n'est pas ce feu dévastateur qui dévore les cités et les campagnes, mais ce feu divin qui consume les vices, nourrit les vertus, et enflamme les cœurs de cet amour pour les hommes, qui va jusqu'à faire aimer ses ennemis. Sans doute celui qui a dit (1) : *Je suis la vérité*, a voulu que son Évangile fût annoncé à toutes les nations, et professé par elles. Il a condamné d'avance les esprits rebelles qui résisteroient à sa lumière suffisamment manifestée, en disant (2) : *Celui qui ne croira pas, sera condamné;* et voilà bien l'intolérance envers toutes les erreurs, qui est l'un des caractères de la religion véritable. Mais aussi, lorsque deux de ses disciples lui demandent de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle, il répond (3) : *Vous ne savez point à quel esprit vous appartenez; je suis venu pour sauver les ames, et non pour les perdre :* et voilà cette tolérance chrétienne envers les personnes, qui n'est autre chose que la charité. Ainsi, dans Jésus-Christ, rien qui ne respire l'esprit de douceur, de paix, de persuasion; et par conséquent rien qui ne soit éloigné du fanatisme.

Je passe à l'enseignement public et à la conduite de l'Eglise. Ce n'est ni dans quelques chrétiens, ni dans une église particulière, ni dans quelques pontifes de la religion, qu'il faut chercher l'Église enseignante, dépositaire de la révélation, et chargée par

(1) Joan. XIV. 6. — (2) Marc. XVI. 16. — (3) Luc. IX, 55, 56.

Jésus-Christ même de nous apprendre toute vérité. Cette Église enseignante, c'est le corps des premiers pasteurs unis à leur chef, les évêques ayant à leur tête celui de Rome qui est le pasteur universel. Or, je demande qu'on me cite une profession de foi, un symbole, un décret, une institution, ouvrage de l'Église universelle, qui commande ou qui autorise le zèle plein de violence et de fureur qui caractérise le fanatisme. Si vous parcourez l'histoire des premiers âges de l'Église chrétienne, que trouverez-vous? Des apologistes et des docteurs, tels que Tertullien, saint Cyprien, saint Chrysostôme, saint Ambroise, qui enseignent formellement que la foi doit s'établir par la persuasion et non par la violence (1). Si, dans les trois premiers siècles, les disciples de l'Évangile le propagent au milieu des nations idolâtres, loin de l'établir le fer et la flamme à la main, ils ne savent pas même se venger de leurs ennemis. C'est en marchant sur leurs traces, que les hommes apostoliques de tous les temps n'ont pénétré au milieu des nations infidèles, que par les seules armes de la patience et de la charité. Si, depuis Constantin, les empereurs ou les autres princes catholiques ont défendu l'Église contre les novateurs, et fait respecter ses lois; si même ils se sont armés contre eux, c'étoient là des mesures de protection et de politique, et non des mesures de violence pour forcer les consciences : et souvent il a été nécessaire de déployer la force publi-

(1) Voyez Duvoisin, *Essai sur la tolérance*, art. II; à la suite de la *Démonstration Evangélique*.

que contre des sectaires qui étoient ennemis de l'État autant que de la religion, et qui établissoient leurs doctrines au milieu du pillage et de l'incendie. Je sais bien que des princes ou des pasteurs, égarés par un faux zèle, peuvent avoir passé les bornes légitimes; mais ce sont là des écarts particuliers, qui ne prouvent rien contre l'esprit général de la religion. Toujours elle applaudira à ces paroles du pape saint Grégoire le Grand à un évêque de Terracine, qui étoit trop sévère envers les Juifs (1) : « C'est par la » douceur et les exhortations, qu'il faut appeler les » infidèles au christianisme ; il ne faut pas les en éloi- » gner par les menaces ni par la terreur. »

Les incrédules n'ont rien oublié de ce qui, dans les annales de l'Église, présente un caractère de zèle persécuteur et farouche ; et voici ce qu'ils étalent avec complaisance.

On cite un prêtre, nommé Virgile, persécuté, dit-on, au huitième siècle par le pape Zacharie, pour avoir enseigné l'existence des antipodes : voilà ce qu'ont supposé d'Alembert, et l'athée qui a écrit l'*Esquisse du tableau historique des progrès de l'esprit humain* (2). Or, Messieurs, il faut savoir que ce Virgile avoit été dénoncé, non comme soutenant la rondeur de la terre, opinion très-indifférente, mais comme enseignant une doctrine tendant à persuader qu'il y avoit sous la terre d'autres hommes qui n'avoient pas avec nous une origine commune, opinion très-répréhensible. Cette contestation fut si peu de

(1) *Epist.* lib. I, Ep. XXXV. — (2) Condorcet, page 228.

chose, et Virgile fut si peu persécuté, qu'il fut fait évêque de Salsbourg (1).

On cite Galilée condamné et persécuté par le Saint-Office, pour avoir enseigné le mouvement de la terre sur elle-même. Heureusement il est aujourd'hui prouvé, par les lettres de Guichardin, et du marquis Nicolini ambassadeur de Florence, tous deux amis, disciples et protecteurs de Galilée; par les lettres manuscrites et par les ouvrages de Galilée lui-même, que depuis un siècle on en impose au public sur ce fait. Ce philosophe ne fut pas persécuté comme bon astronome, mais comme mauvais théologien, pour avoir voulu se mêler d'expliquer la Bible. Ses découvertes lui suscitèrent sans doute des ennemis jaloux; mais c'est son entêtement à vouloir concilier la Bible avec Copernic, qui lui donna des juges, et sa pétulance seule fut la cause de ses chagrins. Il fut mis, non dans les prisons de l'Inquisition, mais dans l'appartement du Fiscal, avec pleine liberté de communiquer au dehors. Dans ses défenses, il ne fut point question du fond de son système, mais de sa prétendue conciliation avec la Bible. Après la sentence rendue et la rétractation exigée, Galilée fut le maître de retourner à Florence. On doit ces renseignemens à un Protestant, Mallet-Dupan, qui, appuyé sur des pièces originales, a ici vengé la cour Romaine (2).

(1) Voyez des *Eclaircissemens* sur ce fait, dans l'ouvrage intitulé : *Le Christianisme de Fr. Bacon*, tom. II, pag. 313.

(2) Voyez le *Mercure de France*, du 7 juillet 1784; n. 29; ou bien le *Dictionnaire de Théologie*, par Bergier, articles MONDE et SCIENCE.

Certes il est bien peu philosophique d'oublier tout ce que les lettres, les sciences et les arts doivent au saint Siége, pour réchauffer sans cesse une anecdote exagérée dans tous ses détails. Mais ce même Galilée, pour avoir enseigné une nouvelle théorie sur la chute des corps graves, fut d'abord bafoué par les anciens docteurs ses collègues, ensuite dénoncé aux magistrats, et forcé, comme un novateur, de quitter la ville de Pise; et lorsqu'il annonça ensuite sa découverte des satellites de Jupiter, il fut traité d'imposteur et de visionnaire : faudroit-il pour cela déclamer sans cesse contre les corporations savantes?

Pierre Ramus fut dénoncé à François Ier comme criminel d'État, pour avoir combattu la dialectique d'Aristote; poursuivi par l'Université, il fut déposé de sa chaire et banni de Paris : faudroit-il pour cela insulter à la gloire de cette Université, mère des sciences et des arts?

Faudroit-il aussi compter pour rien tous les grands services que peut avoir rendus à la France l'ancienne magistrature, parce que le Parlement de Paris voulut, pour l'honneur d'Aristote, maintenir par arrêt sa philosophie, ou, plus récemment, s'opposer à la pratique de l'inoculation?

Dans son *Histoire de l'Astronomie moderne* (1), Bailly s'est exprimé plus sensément sur la conduite du Saint-Office, en disant : « Nous ne devons pas juger cette » faute avec les lumières de notre siècle. Le système » de Copernic n'avoit alors de partisans qu'en Allema-

(1) Liv. II, § 32 : tom. II, pag. 131.

» gne ; ..... la foule des astronomes étoit contraire. »

Enfin, Messieurs, pour ce fait comme pour le précédent, je pourrois faire observer qu'il est également injuste et ridicule d'imputer à l'Église universelle un tort, d'ailleurs si mince, qui ne devroit tomber que sur la cour de Rome.

On cite un hérésiarque, nommé Jean Hus, condamné dans le quinzième siècle par le concile général de Constance, et livré aux flammes, malgré le sauf-conduit qui devoit mettre sa personne en sûreté. Mais certes il est facile de justifier le concile. Il condamna Jean Hus comme hérétique, et il en avoit le droit : ensuite ce fut l'empereur Sigismond qui le fit livrer au supplice, moins comme hérésiarque que comme perturbateur dangereux. Ce n'est pas le concile, mais l'empereur qui avoit donné le sauf-conduit ; encore même est-il facile de prouver qu'il ne viola pas la foi publique, que le sauf-conduit n'étoit que pour garantir la personne de Jean Hus sur la route, pour qu'il pût tranquillement arriver à Constance, où il alloit plaider sa cause (1).

Mais voici ce qui fait un sujet de perpétuelles déclamations contre la religion catholique en particulier, ce qui fournit le prétexte le plus apparent de l'accuser de fanatisme dans sa conduite ; c'est ce *tribunal de sang* qui a fait tant de victimes, qui ne juge pas seulement les actions, mais les consciences ; c'est, puisqu'il faut bien la nommer, l'*Inquisition*. Ne pensez pas, Mes-

(1) *Dictionnaire des Hérésies*, tom. II, pag. 150 et suiv. dans la note.

sieurs, que je vienne me faire l'apologiste de l'Inquisition Espagnole: mais je n'y vois qu'une institution locale et particulière, odieuse aux Français, étrangère à nos lois et à nos usages, inconnue chez un grand nombre d'églises; un tribunal dont il n'est pas permis de faire retomber sur l'Église universelle les excès qui ont pu le souiller. Je pourrois me borner à ce peu de paroles; mais il importe de se faire des idées moins vagues de ce qu'on appelle en général *Inquisition.*

Je fais observer d'abord qu'on ne peut contester aux deux puissances ecclésiastique et civile le droit de prendre des mesures, et de se concerter ensemble pour s'opposer à des nouveautés funestes, qui ne compromettent jamais le repos de l'Église sans altérer aussi celui de l'État; que dans les sociétés civiles les plus modérées, il existe des tribunaux, non-seulement de justice, pour punir les crimes commis, mais encore de sûreté, de surveillance, pour aller au-devant des crimes, prévenir des écarts et des complots qui pourroient troubler la tranquillité publique; qu'il est bien permis aux pontifes et aux magistrats de penser que les mauvaises doctrines conduisent aux mauvaises actions; que nul n'a le droit d'être séditieux sous prétexte de liberté d'opinions; qu'en général la violence ne peut être repoussée que par la violence, ainsi que l'a dit Cicéron (1); et que, si les moyens de répression ne passent pas les bornes légitimes, ils font la sûreté des gens de bien, et ne peuvent déplaire qu'aux méchans.

(1) *Epist. ad Famil.* lib. XII, ep. III.

Je fais observer, en second lieu, que, pour juger sainement les choses, il faut se transporter au temps où ce tribunal fut établi; temps d'alarme, où des sectes turbulentes faisoient trembler la puissance, et prêchoient les armes à la main; que ce tribunal, dans ce qu'il a de plus effrayant, vient de la politique des princes. C'est l'empereur Frédéric II, qui, au treizième siècle (1), porta à Padoue les édits les plus rigoureux en cette matière; c'est vers la fin du quinzième siècle (2) que l'Inquisition fut établie en Espagne par Sixte IV, mais sur la demande du roi Ferdinand; c'est au seizième siècle (3) qu'elle fut établie en Portugal par Paul III, mais à l'instance de Jean III. On sait qu'à Venise elle fut établie par ordonnance expresse du sénat, et que trois sénateurs en étoient membres. Aussi l'auteur de l'ouvrage qui a pour titre l'*Ami des hommes*, et qui est bien éloigné d'aimer ce tribunal, a dit (4): « L'Inquisition, » ce tribunal effrayant autrefois dans l'ordre civil,.... » étoit lui-même de l'institution des princes. » Pourquoi donc le reprocher uniquement à l'Église, comme le font ses ennemis?

En troisième lieu, je fais observer à la louange de l'Eglise de Rome, (et ceci est un point capital) que chez elle, ce tribunal a eu les formes les moins sévères; qu'on n'y a point connu ces exécutions sanglantes qu'on reproche à l'Espagne; et dans son septième Discours, Fleury, d'ailleurs opposé à l'Inqui-

(1) 21 février 1224. — (2) En 1483. — (3) En 1535 — (4) Tome II, pag. 191.

sition, remarque expressément (1) que les souverains Pontifes avoient fait plusieurs constitutions pour en modérer la rigueur. Aussi, Messieurs, dans l'*Encyclopédie* même (2), on s'élève bien contre les procédures et les supplices des Espagnols ; mais en même temps on s'étonne qu'ils aient mis tant de rigueur *dans l'exercice d'une juridiction où les Italiens ses inventeurs mettoient* TANT *de douceur.*

Je le sais, lorsqu'on reproche aux Espagnols leur Inquisition, ils la défendent en faisant remarquer que, tandis que la France, l'Allemagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suisse, ont été en proie aux discordes civiles, l'Espagne, avec son tribunal, fut tranquille. Dans son *Essai sur l'histoire générale*, Voltaire fait observer qu'il n'y eut en Espagne, dans les seizième et dix-septième siècles, aucune de ces révolutions sanglantes, de ces conspirations, de ces châtimens cruels qu'on vit dans les autres cours de l'Europe, et que, *sans les horreurs de l'Inquisition, on n'auroit eu alors rien à reprocher à l'Espagne.* Mais, dit à ce sujet un écrivain de nos jours, « je ne sais ce » que le plus ardent ennemi de l'Inquisition répon» droit à un Espagnol qui la justifieroit en ces termes :

« Vous êtes myope ; vous ne voyez qu'un point. » Nos législateurs regardoient d'en haut, et voyoient » l'ensemble. Au commencement du seizième siècle, » ils virent, pour ainsi dire, *fumer* l'Europe ; pour se » soustraire à l'incendie général, ils employèrent

(1) *Septieme Discours sur l'Hist. ecclés.* n. 13.

(2) Article INQUISITION, tom. VIII, pag. 774, édit. in-fol.

» l'Inquisition, qui est *le moyen politique dont ils se* » *servirent pour maintenir l'unité religieuse, et prévenir* » *les guerres de religion.* Vous n'avez rien imaginé de » pareil : examinons les suites ; je récuse tout autre » juge que l'expérience.

« Voyez la guerre de trente ans allumée par les » argumens de Luther; les excès inouis des Anabap- » tistes et des paysans ; les guerres civiles de France, » d'Angleterre et de Flandre; le massacre de la Saint- » Barthélemi, le massacre de Mérindol, le massacre » des Cévennes ; l'assassinat de Marie Stuart, de » Henri III, de Henri IV, de Charles Ier, du prince » d'Orange, etc. etc. Un vaisseau flotteroit sur le sang » que vos novateurs ont fait répandre ; l'Inquisition » n'auroit versé que le leur. C'est bien à vous, » ignorans présomptueux, qui n'avez rien prévu, » et qui avez baigné l'Europe dans le sang, c'est bien » à vous qu'il appartient de blâmer nos rois qui ont » tout prévu. Ne venez donc point nous dire que l'In- » quisition a produit tel ou tel abus dans tel ou tel » moment; car ce n'est point de quoi il s'agit, mais » bien de savoir *si, pendant les trois derniers siècles, il* » *y a eu, en vertu de l'Inquisition, plus de paix et de* » *bonheur en Espagne que dans les autres contrées de* » *l'Europe.* Sacrifier les générations actuelles au bon- » heur problématique des générations futures, ce » peut être le calcul d'un philosophe, mais les légis- » lateurs en font d'autres (1). »

(1) *Lettre à un gentilhomme Russe sur l'Inquisition Espagnole*, IVe lettre, pag. 89 et suiv.

Je laisse cette apologie pour ce qu'elle est ; qu'on la blâme ou qu'on l'approuve, peu importe à la cause que je défends : je veux venger l'Église catholique ; et l'Espagne n'est pas plus toute l'Église, qu'un tribunal particulier n'est toute la magistrature de France.

On a dit, on dit encore, on dira toujours sur le ton le plus affirmatif, et comme si le fait étoit incontestable, que saint Dominique fut le premier inquisiteur dans la Gaule Narbonnaise ; cependant rien de plus incertain que ce fait avancé avec tant de confiance. Les historiens de la vie de saint Dominique et de savans critiques modernes, s'appuyant sur les auteurs contemporains les plus fidèles, prétendent que saint Dominique ne connut jamais contre les hérétiques d'autre voie que l'instruction et la patience ; et ce que sa mission eut de plus amer fut d'imposer des peines satisfactoires, tels que des jeûnes et des prières, aux hérétiques convertis par sa charité (1).

On a dit, et Montesquieu le suppose, que les Juifs étoient punis pour le seul fait de leur religion ; cela n'est pas exact : l'Inquisition ne recherchoit que les Juifs, qui, après avoir professé le christianisme, apostasioient publiquement pour judaïser de nouveau.

(1) Voyez le *Dictionnaire de Théologie*, par Bergier, article Dominicain ; et les *Vies des Pères et des Martyrs*, traduites de l'anglais, ouvrage plein d'une bonne critique ; au 4 août, note, pag. 85, tom. VII, édition de 1812.

S'il falloit croire aux écrivains incrédules du dernier siècle, l'Espagne, par les suites de son Inquisition, étoit une terre qui dévoroit ses habitans; et toutefois il est vrai que, depuis la dynastie actuellement régnante, l'Inquisition a perdu successivement ses rigueurs, et que le dernier auto-da-fé est de 1680, sous Charles II. Un écrivain dont le témoignage n'est pas suspect, un Français, ennemi de l'Inquisition, ambassadeur de France en Espagne, a dit dans son *Tableau de l'Espagne moderne* (1) : « L'Inquisition » pourroit être citée de nos jours comme un modèle » d'équité.... Plus de neuf ans de séjour et d'observa- » tion m'ont prouvé qu'avec quelque circonspection » dans ses propos et sa conduite, relativement à la » religion, on peut facilement lui échapper, et vivre » aussi tranquillement en Espagne qu'en aucun autre » pays de l'Europe. »

Enfin, Messieurs, nous abandonnons sans regret à la censure des Protestans et des incrédules l'Inquisition d'Espagne et de Portugal; ce n'est là, encore une fois, qu'une institution locale, temporaire, particulière, plutôt politique qu'ecclésiastique. Il y a aussi peu de philosophie à partir de là pour accuser de fanatisme la religion catholique en général, qu'il y en auroit à accuser d'athéisme une académie, parce qu'elle auroit compté quelques athées parmi ses membres. Mais aussi je voudrois savoir quelle secte

(1) Bourgoing, ambassadeur sous le Directoire; tome I, pag. 388.

a le droit de jeter ici la première pierre à ce tribunal. Chez les nations qui embrassèrent la réforme, que d'édits sanglans portés par les hérétiques contre les catholiques, ou par une secte contre une autre secte! Calvin fut-il bien tolérant envers Servet, et envers tant d'autres qui innovoient comme il avoit innové? Quelle ne fut pas la rigueur du Danemarck et de la Suède contre les catholiques! En Hollande, avec quelle fureur ne furent pas poursuivis les Arminiens! Barneveldt eut la tête tranchée, Grotius fut condamné à une prison perpétuelle. Nous dirions surtout aux Anglicans : Il vous sied bien de reprocher à l'Église Romaine l'Inquisition, à vous, dont la législation contre les catholiques est remplie des plus atroces dispositions qui jamais aient souillé le code d'aucun peuple civilisé. Nous dirions à la secte incrédule du dernier siècle : Vous convient-il de reprocher à l'Espagne les anciens auto-da-fé, à vous, dont les principes et la conduite devoient amener une inquisition capable de faire en trois ans plus de victimes que n'en ont pu faire en trois siècles toutes les Inquisitions de la domination espagnole? Ici, nous Français, reconnoissons que nous avons perdu le droit d'endoctriner nos voisins; baissons les yeux, et faisons amende honorable par la rougeur de notre front; gémissons sur les égaremens de l'homme emporté par ses passions, et surtout par son orgueil; profitons de nos fautes passées pour devenir meilleurs; au lieu de nous élever avec tant d'amertume contre celles de nos semblables, jetons un voile sur nos torts récipro-

ques : c'est le vœu de la religion. Soyons unis autant que nous avons été divisés, et pardonnons pour qu'on nous pardonne (1).

Ainsi, dans Jésus-Christ, le divin auteur de la religion, rien qui ne respire la charité la plus pure ; dans l'Eglise, rien de plus saint que sa doctrine, qu'il est injuste de juger d'après l'opinion, ou la conduite, ou les intentions d'une portion de ses membres quelquefois égarés par un faux zèle. Mais n'est-il pas des événemens dans lesquels on ne trouve que haine et fureur, et que l'on doit regarder comme l'ouvrage même de la religion ?

Telle est, Messieurs, la marche des incrédules : ils dissimulent les biens immenses que le christianisme a faits à la terre, et ils étalent avec complaisance les abus qu'en ont pu faire les passions humaines. Les schismes et les hérésies qui ont troublé les États ; les querelles sanglantes et les guerres qu'ont enfantées ces divisions ; les Croisades qu'on présente comme le fruit d'un faux enthousiasme religieux ; le massacre des Indiens à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, la Saint-Barthélemi, la révocation de l'Édit de Nantes : voilà ce qu'on rappelle, en le donnant pour l'ouvrage même de la religion ; et le christianisme, ainsi peint des plus noires couleurs,

(1) Voyez l'ouvrage qui a pour titre : *Paradoxes intéressans.* — *Réponse à la Lettre d'un patriote sur l'intolérance des sectes*, pag. 417. — *Nouveau Voyage en Espagne*, article Inquisition, pag. 68.

ne paroît plus à l'imagination exaltée qu'un monstre ennemi de l'humanité.

A toutes les déclamations inspirées par la haine et le préjugé, je puis d'abord répondre avec l'*Esprit des Lois* (1) : « C'est mal raisonner contre la religion, de » rassembler dans un grand ouvrage une longue énu- » mération des maux qu'elle a produits, si l'on ne » fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je » voulois raconter tous les maux qu'ont produits les » lois civiles, la monarchie, le gouvernement répu- » blicain, je dirois des choses effroyables. » Avec cette belle manière de raisonner contre la religion, avec cette manie de la rendre responsable des abus qu'en font les hommes, d'oublier les biens dont elle est la source, pour ne rappeler que des maux dont elle est le prétexte, savez-vous, Messieurs, à quoi l'on aboutiroit? A renverser l'ordre social, à nous ramener à l'état sauvage. Car enfin moi aussi je puis rappeler les maux qu'a enfantés la société, et dire : Parcourez les annales des peuples anciens et modernes, des Égyptiens, des Perses, des Grecs et des Romains, des Barbares qui ont renversé l'Empire Romain, des nations formées de ses débris ; étudiez l'histoire des quatre parties du monde : qu'y trouverez-vous? Des vices qui sont le résultat de la civilisation, une suite de crimes qui font horreur, des divisions et des guerres en quelque sorte perpétuelles, qui n'ont cessé d'ensanglanter la terre. A peine, dans les vingt-quatre heures qui divisent le jour, en est-il une seule où, sur

(1) Livre XXIV, chap. II.

quelque point du globe, le sang humain ne coule par le glaive des combats : tant la société peut enfanter de calamités cruelles, tant il seroit bon pour le genre humain de vivre errant dans les forêts comme les animaux! Ce que vous répondriez à ces déclamations contre l'ordre social, je le répondrai à ceux qui déclament contre la religion. Messieurs, dans la société, il ne s'agit pas de savoir ce que peut devenir la puissance dans les mains de ceux qui en abusent, mais ce que deviendroit la société elle-même sans la puissance qui la gouverne; ainsi, dans le christianisme, ne cherchez pas uniquement l'abus que l'homme peut en faire, mais ce que deviendroient sans le christianisme les nations qui le professent.

Vous rappelez, dirai-je aux incrédules, les guerres de religion, mais vous dissimulez que c'est la politique ambitieuse et remuante, qui dans le secret tramoit ces projets, et qui ensuite, au nom de la religion, soulevoit les peuples : Jean-Jacques en convient. Vous avez calculé, par approximation, le nombre des victimes que peuvent avoir faites les querelles religieuses dans l'espace de dix-huit siècles, et vous en avez compté six mille par année, réparties sur les diverses nations chrétiennes; mais vous dissimulez que les maximes de la religion ont rendu les guerres moins cruelles et les révolutions moins fréquentes, qu'elles ont introduit parmi les peuples un certain droit des gens, et des règles d'équité qu'on ne sauroit trop reconnoître, et que par là même elles ont épargné l'effusion du sang humain. « Sans sortir de notre France,

» dit un apologiste moderne (1), je soutiens que la » seule institution des hôpitaux pour les enfans trou- » vés, et les soins qu'inspire aux parens l'idée du » baptême, conservent toutes les années plus de six » mille Français... La cruauté des Chinois, poursuit- » il, laisse périr toutes les années plus de trente mille » enfans, de compte fait; et les philosophes nous » vantent les mœurs Chinoises. La barbarie des Ro- » mains laissoit mourir de faim et de maladie tous les » ans un grand nombre d'esclaves, et les philosophes » n'en disent rien. » Vous affectez de répandre que les sanglantes querelles de religion, le zèle persécuteur, ne se trouvent que dans le christianisme : mais l'histoire des peuples de l'ancienne Grèce nous présente une guerre sacrée, dont la religion fut le motif, qui fut poursuivie avec fureur, et qui dura dix ans (2); mais Xerxès, adorateur du feu élémentaire, détruisit, en ravageant la Grèce, les temples de ses dieux : mais en Egypte, pendant qu'un peuple élevoit une espèce d'animaux sur les autels, ses voisins les avoient en abomination ; de là des guerres continuelles d'une ville contre une autre (3) : mais le zèle du paganisme fit, pendant trois siècles, ruisseler le sang chrétien dans les provinces de l'Empire : mais au quatrième siècle les Arméniens, qui avoient embrassé et qui pro-

(1) Bergier, *Traité de la vraie Religion*, III^e^ part. chap. VII, § 19, tom. X, pag. 437, in-12.

(2) Rollin, *Hist. ancienne*, liv. XIV, § 2; tom. VI, in-12, pag. 40. — (3) Le même, liv. I, ch. II, § 1; tom. I, pag. 73.

fessoient paisiblement le christianisme, eurent à soutenir une guerre cruelle contre Maximin, qui se mit lui-même à la tête de ses troupes pour aller les forcer dans leurs montagnes, et relever les idoles qu'ils avoient abattues : mais Julien le philosophe fit à la religion une persécution plus redoutable que celle de Néron : mais le calife Omar détruisit plus de quatre mille temples païens ou églises chrétiennes, et étendit au loin par la force des armes la doctrine du faux prophète : mais des querelles religieuses sur l'Alcoran ont fait naître entre le Perse et le Turc des guerres sanglantes : mais de nos jours, l'incrédulité, sous le nom de philosophie, après s'être armée de sophismes, s'est armée aussi du glaive meurtrier contre les disciples de l'Évangile. Et puis, qu'on ose avancer que le christianisme seul a été souillé par des querelles sanglantes ! Messieurs, plaignons l'humanité d'être capable d'abuser de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre ; mais que les maux dont le christianisme peut avoir été le prétexte innocent, ne fassent pas oublier les bienfaits que nous lui devons, ni les vertus qu'il fait pratiquer aux hommes. Après qu'on a vu le soleil éclairer, animer la nature de son éclat et de sa chaleur, faudra-t-il donc insulter à sa lumière, parce que ses feux élèvent quelquefois de la terre des vapeurs qui enfantent les orages (1)?

Que dirons-nous des Croisades? Messieurs, ne nous hâtons pas de blâmer ici nos pères, et de condamner des entreprises extraordinaires qui ont eu tant d'in-

(1) *Paradoxes intéressans*, pag. 375 et 406.

fluence sur les destinées de l'Europe. Peut-être, si nous voulions y réfléchir sérieusement, trouverions-nous que nos pères furent guidés plus sûrement par le sentiment religieux, que nous ne le sommes par notre froide raison, et que les guerres saintes prouvent autant leur prévoyance que leur courage. Je veux que le désir de délivrer le saint sépulcre et les lieux consacrés par la piété du monde chrétien ait eu beaucoup de part à ces expéditions lointaines, que ce fut là le motif populaire, comme c'est encore le côté poétique de ces entreprises qui paroissent incroyables; toutefois, à travers cet enthousiasme qui entraîna l'Occident, est-il donc impossible de démêler les vues d'une politique aussi légitime que profonde? Je ne prétends pas dissimuler le libertinage et la licence d'un grand nombre de Croisés, ni la manière imprudente dont les guerres saintes furent conduites dans bien des points, ni la folie de certains attroupemens tumultueux qui partoient d'Europe sans discipline et sans règle. Hé! Messieurs, dans les guerres les plus justes, les plus sagement conduites, quelle énumération n'auroit-on pas à faire des excès qui les déshonorent! L'homme porte partout avec lui les égaremens de son esprit et de son cœur. Il s'agit d'examiner, dans leur ensemble et dans leurs effets, ces Croisades entreprises suivant les règles des guerres ordinaires, à la fin du onzième siècle, sous Philippe I^er^; dans le douzième, par Louis-le-Jeune, et dans le treizième, par saint Louis. Si je les considère dans leurs motifs, je trouve bien que la profanation des lieux saints, l'oppression des chrétiens de la Palestine, les insultes

cruelles faites aux pélerins des nations chrétiennes, furent le moyen puissant dont on se servit pour exalter les courages ; mais peut-on dissimuler que le but des puissances liguées, fût de sauver leurs contrées de l'invasion dont elles étoient menacées ? Qu'elle étoit redoutable cette puissance Mahométane, qui avoit fait tant de progrès, et qui sembloit ne conquérir que pour détruire partout la civilisation et le christianisme ! L'Europe devoit-elle donc attendre tranquillement la honte et les fléaux de la servitude ? chaque nation chrétienne devoit-elle se laisser opprimer, au lieu de faire avec toutes les autres une sainte ligue contre l'ennemi commun ? On admire Annibal passant les monts pour porter la guerre en Italie, et vaincre Rome dans Rome même ; et l'on voudroit que les peuples Européens se fussent endormis dans un lâche repos, plutôt que de porter la guerre jusqu'au centre de l'empire de leurs ennemis ! Il est même bien avéré que le zèle des Latins fut vivement excité par les envoyés de l'empereur Alexis, qui, au concile de Plaisance comme à celui de Clermont, sollicitèrent leurs secours. Je ne sais si l'on voudra mettre au rang des fanatiques le prince des philosophes modernes, l'immortel Bacon ; mais je sais bien qu'on trouve dans ses œuvres un dialogue *de la Guerre sacrée*, dont les principes tendent à justifier les guerres faites aux Mahométans. Ce n'étoit pas un enthousiaste absurde, que le judicieux Fleury ; or, dans son *Discours sur les Croisades* (1), dont il ne dissimule pas certains incon-

(1) VII^e *Disc. sur l'Hist. ecclés.* n. 1.

véniens, il ne doute pas que les chefs ne fussent animés par des vues politiques; et dans ses *Mœurs des Chrétiens* (1), il dit ces paroles bien remarquables : « Ces entreprises étoient devenues nécessaires. Il n'y » avoit point de prince chrétien assez puissant en par- » ticulier, pour arrêter les progrès des Mahométans, » ennemis déclarés de tous ceux qui ne veulent pas » embrasser leur religion; ils pilloient impunément » l'Italie depuis deux cents ans; ils étoient maîtres de » la Sicile et de presque toute l'Espagne. Par les for- » ces des Croisés, ils ont été chassés de cette partie de » l'Europe, et notablement affoiblis en Egypte et en » Syrie. » Ce n'étoit pas un ignorant, qu'un écrivain de nos jours dont on trouve une dissertation sur les Croisades, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres* (2), je veux parler du savant M. de Guignes : « Quand nous blâmons ces entreprises, » dit-il, c'est que nous n'avons pas assez réfléchi sur » l'état des affaires. Les Musulmans, après s'être em- » parés de la Syrie, s'étoient rendus maîtres de l'A- » frique, ensuite de l'Espagne et de toutes les îles de » la Méditerranée, d'où ils insultoient continuelle- » ment les côtes de l'Italie. Par l'Espagne et la Corse, » ils entroient dans nos provinces méridionales qu'ils » ravageoient; ils pilloient tous nos vaisseaux. Con- » stantinople étoit pour eux une barrière puissante; » et s'ils avoient pu la franchir, comme ils tentoient » de le faire, toute l'Europe étoit menacée, et couroit

(1) *Mœurs des Chrét.* § 64. — (2) Tom. XXXVII, in-4°, pag. 497.

» risque de tomber sous leur puissance. En les attaquant dans le centre de leur empire, on pouvoit espérer de les affoiblir considérablement; ce qui arriva en effet. On leur porta un coup dont ils ne purent se relever. »

Ainsi ces guerres furent comme une digue opposée au débordement des Barbares; elles sauvèrent la civilisation et le christianisme; ajoutons qu'elles délivrèrent les peuples de l'Europe de leurs propres fureurs, et firent cesser l'oppression, en affoiblissant la puissance des grands et fortifiant l'autorité royale. Voilà ce qu'a reconnu le président Hénault, quand il a dit, en parlant des Croisades (1) : « Elles ne servirent pas peu à nos rois à se défaire de ces tyrans importuns, qui allèrent porter au loin leur inquiétude, et laissèrent l'État en repos. »

Enfin il est indubitable qu'elles ranimèrent le goût du commerce, des sciences, des lettres et des arts, et préparèrent cette révolution qui devoit amener les siècles de Léon X et de Louis XIV. Ici encore je puis invoquer le témoignage d'écrivains non suspects. Dans l'*Histoire universelle* (2), traduite de l'anglais, il est dit : « Les Croisades ont mis le plus grand obstacle à la puissance des Mahométans; elles ont fait connoître aux princes de l'Europe le prix d'une

(1) *Hist. de France*; *Rem. part.* tom. III, pag. 976.

(2) Tom. XXI, in-4°, pag. 2. Voyez le livre intitulé : *De l'Influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe*; par M. de Choiseul-d'Aillecourt, ouvrage qui a partagé le prix décerné par l'Institut, en 1808.

» marine, et elles ont frayé le chemin aux grandes » découvertes. »

Ne soyons donc pas étonnés qu'un écrivain français, qui voit les choses de plus haut que le commun des écrivains, ait dit (1) : « Les yeux malades de la » haine n'ont pu saisir l'ordonnance générale d'un » si vaste tableau, et ne se sont fixés que sur quel- » ques détails ; car la petitesse d'esprit, je veux dire » l'esprit des petites choses, est le caractère de la » philosophie moderne.... Malheur aux temps et » aux peuples chez qui les motifs qui inspirèrent les » Croisades ont pu être attaqués impunément par » des déclamations de rhéteurs, ou défigurés par » des subtilités de sophistes! » J'en ai dit assez, Messieurs, pour que la jeunesse soit avertie de parler avec réserve des Croisades, et de ne pas en prendre occasion de traiter la religion avec une très-répréhensible légèreté.

Je viens au massacre des Indiens par les Espagnols. On a été jusqu'à écrire, de nos jours, qu'on avoit *immolé à Jésus douze millions de naturels du pays.* Messieurs, quand on lit ou quand on entend de si atroces calomnies, on demeure immobile d'étonnement. Je veux que des chrétiens ou des prêtres Espagnols eussent été égarés par un zèle violent et meurtrier, où seroit la justice de reprocher à l'Église chrétienne les excès de quelques-uns de ses membres, quand elle-même les abhorre? Et ne sait-

(1) De Bonald, *Législation primitive*, tom. III; *Disc. politiques*, § 8.

on pas que c'est à la cruelle avarice, à l'insatiable rapacité des premiers conquérans, qu'est dû le malheur des Indiens, et que la religion n'est intervenue dans ces conquêtes que pour en tempérer les rigueurs? Ici ce n'est pas un homme suspect, c'est un Presbytérien (1), qui vengera l'Eglise Romaine. Après avoir fait observer que ce n'est point à la politique du cabinet d'Espagne qu'on doit la dépopulation de l'Amérique, il ajoute : « C'est avec plus d'injustice en» core, que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'es» prit d'intolérance de la religion Romaine la des» truction des Américains, et ont accusé les ecclésias» tiques Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes » à massacrer ces peuples innocens, comme des ido» lâtres et des ennemis de Dieu.... Ils furent des mi» nistres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent » toujours d'arracher la verge de fer des mains de » leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation » que les Américains dûrent tous les réglemens qui » tendoient à adoucir la rigueur de leur sort.» On sait même qu'un membre du clergé, Barthélemi de Las Casas, s'est immortalisé par son zèle ardent, infatigable à plaider la cause des Indiens.

Maintenant que dirons-nous de la Saint-Barthélemi? Nous dirons que c'est là une horrible journée, qui sera la honte éternelle de nos annales; et sans doute il n'est pas de vrai Français qui ne désirât de pouvoir déchirer les pages sanglantes qui en retraçent

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique;* liv. VIII, et note 71; tom. IV, in-12, pag. 142 et 328.

le souvenir. Mais, si cette journée est affreuse, c'est aussi une affreuse calomnie que de l'imputer à la religion, comme si la religion l'avoit commandée, comme si elle l'avoit approuvée, comme si cette épouvantable tragédie étoit dans les maximes et dans l'esprit du christianisme. Il est avéré qu'il n'y eut ni prêtre ni évêque dans le conseil où cet horrible massacre fut résolu. Il est fort aisé à des déclamateurs d'avancer que le faux zèle avoit armé Charles IX du fer homicide; mais, pour rendre hommage à la vérité, disons plutôt que ce fut une politique farouche, et le ressentiment profond des troubles qui avoient agité son règne, et qu'il faut voir dans ce massacre d'odieuses représailles. En effet, le despotisme fanatique de la reine de Navarre, infatuée des nouvelles opinions, avoit indigné les Etats du Béarn. Leurs remontrances et leurs clameurs furent inutiles; le désespoir arma les Béarnais; leur patrie désolée devint le théâtre de la discorde. Sous les murs de Navarreins on combattit avec fureur. A Orthez se fit un carnage horrible, surtout des religieux et des prêtres; on voyoit des ruisseaux de sang couler dans les maisons, les places et les rues; le Gave parut tout ensanglanté, et ses eaux portèrent jusqu'aux mers voisines les nouvelles de cet épouvantable désastre. Le massacre d'Orthez fut suivi de celui de la fleur de la noblesse. Comme si le 24 août eût été dans ce siècle une époque sinistre, consacrée à des exécutions barbares, ce jour-là même un grand nombre de gentilshommes furent poignardés à Pau, contre la foi des traités, et par la noire perfidie des Calvinistes. L'histoire dépose que

Charles IX jura de s'en venger. On lit à ce sujet, dans l'*Histoire de Navarre*, ces paroles remarquables : « Ces » nouvelles, dit l'auteur en rapportant le massacre de » Pau, fâchèrent extrêmement le roi Charles, qui » dès-lors résolut en son esprit de faire une seconde » Saint-Barthélemi, en expiation de la première. » Aussi lorsqu'il sembloit reculer devant le crime qu'il méditoit, la reine mère, pour raffermir son ame effrayée, ne lui disoit pas : Souvenez-vous de ce que vous devez à la religion, mais elle lui disoit (1) : Pourquoi ne pas avoir la force de vous défaire de gens qui ont si peu ménagé votre autorité et votre personne?

On rappelle que le pape Grégoire XIII fit faire à Rome des réjouissances sur cet événement ; mais on a soin de ne pas dire, que Charles IX, pour pallier son crime et pour donner le change aux cours de l'Europe, leur avoit député des courriers pour y répandre que la découverte inopinée d'une conspiration contre sa personne et son autorité, l'avoit forcé à des mesures violentes, et qu'il avoit échappé au péril imminent dont il étoit menacé. Je veux, pour un moment, que quelque prêtre insensé eût applaudi à ce massacre; où seroit la bonne foi de faire retomber sur la religion cet excès de son indigne ministre? Faudroit-il donc déclamer éternellement contre l'ancienne magistrature de France, parce que quelques magistrats auroient vendu la justice; ou bien contre les lettres et l'imprimerie, parce que, dans le dernier siècle, un écrivain en au-

(1) Bossuet, *Abrégé de l'Histoire de France*, règne de Charles IX.

roit abusé pendant quatre-vingts ans pour prêcher le libertinage et l'impiété?

Si l'on n'étoit point égaré par la haine, on observeroit que, dans ce massacre, *un grand nombre* même de catholiques périrent victimes de vengeances personnelles; qu'à Lyon, à Toulouse, à Bordeaux, plusieurs des proscrits durent la conservation de leurs jours à des ecclésiastiques. On sait que, suivant une tradition respectable, Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, s'opposa au massacre, et que sa courageuse clémence toucha tellement les Calvinistes, qu'ils firent abjuration entre ses mains. Où est l'écrivain ecclésiastique qui n'ait parlé avec horreur de ce jour funeste? L'historien de Henri IV, Péréfixe, l'appelle « une action exécrable, qui n'a jamais eu, et qui « n'aura, s'il plaît à Dieu, jamais de semblable. » Bossuet ne rappelle qu'avec des sentimens d'exécration cette effroyable journée.

On a dit, je le sais, qu'un abbé de Caveyrac avoit fait l'apologie de la Saint-Barthélemi : le fait a été avancé d'abord par d'Alembert et par Voltaire, comme on le voit par leur correspondance; il a été répété, et il l'est encore de nos jours. Vous sentez bien, Messieurs, que la cause de cet écrivain n'a rien de commun avec celle de la religion : et qu'importeroit, après tout, au christianisme, qu'un frénétique se fût fait l'apologiste d'une frénésie? N'y auroit-il donc plus de bonne philosophie, parce que le philosophe Sénèque a fait l'apologie d'un monstre, meurtrier de sa mère? Mais ici les sophistes n'ont pas le triste mérite d'avoir fait cette dégoûtante dé-

couverte ; leur imputation est une calomnie. Dès la première page, l'auteur dit : « On peut répandre des » clartés sur les motifs et les effets de cet événe- » ment tragique, sans être l'approbateur tacite des » uns, ou le contemplateur insensible des autres ; » et quand on enleveroit à la journée de la Saint- » Barthélemi les trois quarts des horribles excès qui » l'ont accompagnée, elle seroit encore assez affreuse » pour être détestée de ceux en qui tout sentiment » d'humanité n'est pas entièrement éteint. C'est » dans cette confiance que j'oserai avancer :

» 1° Que la religion n'y a eu aucune part ;

» 2° Que ce fut une affaire de proscription ;

» 3° Qu'elle n'a jamais dû regarder que Paris ;

» 4° Qu'il y a péri beaucoup moins de monde qu'on » ne l'a écrit. »

Que ces assertions soient fondées ou non, il y a bien loin de là à l'apologie du massacre : confondre ces choses, est un trait de mauvaise foi auquel on refuseroit de croire, si l'on n'en avoit la preuve sous les yeux.

Il me reste, Messieurs, à vous entretenir de la *révocation de l'Edit de Nantes ;* et déjà vous êtes impatiens de savoir comment j'envisagerai un événement plus rapproché de nous, dont le souvenir a souvent répandu tant d'aigreur dans nos discussions politiques. Impartial, comme je l'ai été jusqu'ici, je dirai les choses comme je les vois, et j'en parlerai sans détour comme sans passion. Fallût-il condamner cette mesure comme le fruit d'une fausse politique ou d'un faux zèle, je ne verrois

pas en quoi ce seroit un grand sujet de triomphe pour les ennemis du trône et de l'autel. Louis XIV est assez grand pour se faire pardonner une faute ; et la religion est trop sainte dans les préceptes qu'elle donne, trop pure dans les sentimens qu'elle inspire, pour être souillée par les excès personnels de quelques-uns de ses sectateurs. Essayons de saisir le vrai à travers les exagérations et les sophismes.

Et d'abord prenons garde d'accuser trop légèrement le grand Roi d'un farouche despotisme, et n'allons pas lui faire un crime d'avoir régné dans des circonstances et sous l'influence d'opinions alors dominantes, qui étoient bien loin d'être les nôtres.

Les longues et sanglantes guerres de religion étoient encore vivement présentes à tous les esprits, et le souvenir des maux passés invitoit à prendre des mesures pour en prévenir le retour. Je ne m'attacherai pas, dit à ce sujet l'auguste élève de Fénelon, le Duc de Bourgogne (1), « je ne m'attacherai pas à considérer les maux que l'hérésie a » faits en Allemagne, dans les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, dans les Provinces-Unies et ailleurs ; c'est du royaume seul dont il » est question. Je ne rappellerai pas même dans le » détail cette chaîne de désordres consignés dans

(1) *Mémoire sur la revocation de l'Edit de Nantes*, par M. le Duc de Bourgogne. — Voyez la *Vie du Duc de Bourgogne*, 1782, tom. II, pag. 98 et suiv.

» tant de monumens authentiques, ces assemblées » secrètes, ces sermens d'association, ces ligues » avec l'étranger, ces refus de payer les tailles, » ces pillages des deniers publics, ces menaces sé- » ditieuses, ces conjurations ouvertes, ces guerres » opiniâtres, ces sacs de villes, ces incendies, ces » massacres réfléchis, ces attentats contre les rois, » ces sacriléges multipliés et jusqu'alors inouis; il » me suffit de dire, que depuis François 1^er^ jusqu'à » nos jours, c'est-à-dire, sous sept règnes diffé- » rens, tous ces maux et d'autres encore ont dé- » solé le royaume avec plus ou moins de fureur. » Voilà, dis-je, le fait historique, que l'on peut » charger de divers incidens, mais que l'on ne » peut contester substantiellement, ni révoquer » en doute; et c'est ce point capital qu'il faut » toujours envisager dans l'examen politique de » cette affaire. »

Plein de ces pensées, le gouvernement s'occupoit depuis long-temps à miner insensiblement un parti redoutable, qui avoit porté l'audace jusqu'à vouloir former un Etat républicain au milieu même de la France (1). Les arrêts et les édits se succédoient rapidement, dit l'illustre historien de Bos-

(1) Voyez le *Mercure de France*; tome IX, année 1621, pag. 311. — On peut consulter encore un livre imprimé en 1582, sous ce titre : *Le Miroir des Français, par Nicolas de Montaud*; 497 pag. in-8°; ou bien l'extrait qu'en a donné M. de Boulogne, dans ses *Annales Littéraires et Morales*, 1804; tom. II, pag. 477; réimprimé dans les *Œuvres* du même auteur, *Mélanges*, tom. III, pag. 202, note.

suet : on pensoit alors que les édits précédens de tolérance et de pacification n'étoient pas des traités d'alliance, mais des ordonnances faites par les rois pour l'utilité publique, et sujets à révocation lorsque le bien de l'Etat le demande. Tel étoit le sentiment du docteur Arnauld, et ce qui est plus remarquable, de Grotius lui-même. « Le gouverne-
» ment français paroissoit suivre le même système
» politique que les gouvernemens protestans avoient
» mis depuis long-temps à exécution contre leurs
» sujets catholiques; et même, en comparant leur
» code pénal avec celui de la France, il seroit facile
» de prouver qu'il se montra plus indulgent et plus
» tolérant (1). »

Il étoit fidèle depuis quinze ans à cette marche progressive, et rien n'annonçoit l'abolition entière de l'Edit de Nantes, lorsque des complots alarmans, qui éclatèrent en 1683, la firent mettre en délibération. Les Protestans du Poitou, de la Saintonge, de la Guienne, du Languedoc, des Cévennes, du Vivarais et du Dauphiné (2) formèrent un projet général d'union pour relever les temples qui avoient été démolis, et reconquérir les priviléges dont ils avoient été dépouillés. L'étendard de la révolte fut arboré dans quelques-unes de ces provinces, et des troupes furent mises sur pied pour les contenir. Cette affaire devint l'objet plus habituel des pensées du Roi et de ses conseils. Enfin l'Edit fut révoqué (3).

(1) *Hist. de Bossuet*, liv. XI, n. 15; tom. IV, in-8°; p. 57.
(2) *Hist. de Louis XIV*, par Reboulet, année 1685; tom. V, in-12.
(3) Le 22 octobre 1685.

« L'opinion générale paroissoit alors tellement » consacrer la sagesse de cette mesure, que Louis XIV » reçut les félicitations de tous les ordres de son » royaume. Tous les Parlemens s'empressèrent d'en- » registrer un édit qu'ils avoient prévenu eux-mêmes » par une multitude d'arrêts particuliers, dont l'é- » dit de révocation ne sembloit être que la sanction » générale. Les inscriptions qu'on lisoit encore, il y » a vingt-cinq ans, au pied de la statue de Louis XIV, » à la place Vendôme et à l'Hôtel-de-Ville de Paris, » paroissoient n'avoir été, par leur conformité avec » ce qui nous reste des mémoires contemporains, » que l'expression sincère de l'opinion publique (1). » » Et c'est avec raison qu'un auteur qui n'est pas » suspect, disoit, en 1789, *que Louis XIV n'avoit* » *fait que céder au vœu général de la nation* (2). »

On avoit cru trop aisément, que les uns seroient contenus par la crainte, et que les autres seroient gagnés par la persuasion; la résistance armée des Protestans fit voir qu'on s'étoit trompé : elle amena des mesures de rigueur, qui n'entroient que trop dans le caractère violent de Louvois ; et l'on ne peut que gémir sur les excès déplorables commis des deux côtés.

« Enfin la paix de Riswick vint rendre le calme à » la France, et permit au gouvernement de s'occu- » per du sort des Protestans. Le marquis de Louvois, » le plus ardent promoteur des mesures de rigueur,

(1) *Histoire de Bossuet, ibid.* tom. IV, pag. 63.

(2) Saint-Lambert, dans ses *Vœux adressés aux États-généraux.*

» n'existoit plus, et Louis XIV étoit toujours disposé » à accueillir tous les moyens de douceur et de raison » qui étoient conformes à sa modération et à son » équité naturelle. Les cris de tant de victimes in- » nocentes ou coupables avoient retenti jusqu'à son » ame sensible et généreuse. Sa religion même s'étoit » indignée de l'abus criminel qu'on avoit osé faire » de son nom et de son autorité, contre ses inten- » tions bien connues et souvent exprimées. Le car- » dinal de Noailles, qui étoit également opposé par » caractère et par principes à tout ce qui pouvoit » ressembler à la contrainte et à la violence; Bos- » suet, qui n'avoit jamais voulu employer que les » armes de la science et les moyens d'instruction, » firent prévaloir peu à peu les conseils de la dou- » ceur et de la modération. Ils furent heureusement » secondés par les insinuations encore plus persuasives » de M^me^ de Maintenon, que la piété naturelle à » son sexe, et une raison douce et calme rendoient » toujours accessible à des maximes avouées par la re- » ligion comme par l'humanité (1). »

En exilant les ministres, Louis XIV avoit défendu aux sectateurs de leur communion de quitter la France; mais l'émigration des pasteurs entraîna celle d'une partie de leur troupeau. « Basnage, écrivain protes- » tant, porte à trois ou quatre cent mille le nombre » des Protestans réfugiés. Cette seule énumération de » *trois à quatre cent mille*, dans une pareille matière, » est faite pour inspirer de la méfiance à un critique » judicieux.

(1) *Hist. de Bossuet*, liv. XI, n. 17; tom. IV, pag. 97.

» La Martinière, également protestant, réduit ce » nombre à trois cent mille.

» Larrey, aussi protestant, le réduit à deux cent » mille.

» Et l'historien protestant de la révocation de » l'Edit de Nantes, Benoît, s'arrête aussi à deux » cent mille.

» On sent qu'il est permis de conserver au moins » des doutes sur des calculs aussi vagues, lorsqu'on » voit des écrivains de la même communion, placés » à l'époque même des événemens, différer de quatre » cent mille à deux cent mille, sans donner à leur » évaluation des bases qui puissent en garantir la cer- » titude (1). »

Écoutons le Duc de Bourgogne, qui avoit fait d'exactes recherches sur cette matière : « On a exagéré » infiniment le nombre des Huguenots qui sortirent » du royaume à cette occasion ; et cela devoit être » ainsi. Comme les intéressés sont les seuls qui parlent » et qui crient, ils affirment tout ce qui leur plaît. » Un ministre qui voyoit son troupeau dispersé, pu- » blioit qu'il avoit passé chez l'étranger. Un chef de » manufacture qui avoit perdu deux ouvriers, faisoit » son calcul comme si tous les fabricans du royaume » avoient fait la même perte que lui. Dix ouvriers » sortis d'une ville où ils avoient leurs connoissances » et leurs amis, faisoient croire, par le bruit de leur » fuite, que la ville alloit manquer de bras pour tous » les ateliers. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que

(1) *Hist. de Bossuet*, liv. XI, n. 15; tom. IV, pag. 67.

» plusieurs maîtres des requêtes, dans les instructions » qu'ils m'adressèrent sur leurs Généralités, adop- « tèrent ces bruits populaires, et annoncèrent par- » là combien ils étoient peu instruits de ce qui devoit » les occuper : aussi leur rapport se trouva-t-il con- » tredit par d'autres, et démontré faux par la véri- » fication faite en plusieurs endroits. Quand le nom- » bre des Huguenots qui sortirent de France à cette » époque monteroit, suivant le calcul le plus exagéré, » à soixante-sept mille sept cent trente-deux person- » nes, il ne devoit pas se trouver parmi ce nombre, » qui comprenoit tous les âges et tous les sexes, » assez d'hommes utiles pour laisser un grand vide » dans les campagnes et dans les ateliers, et influer » sur le royaume entier. Il est certain d'ailleurs que » ce vide ne dut jamais être plus sensible qu'au mo- » ment où il se fit. On ne s'en aperçut pas alors ; et » l'on s'en plaint aujourd'hui ! Il faut donc en cher- » cher une autre cause : elle existe en effet, et si on » veut la savoir, c'est la guerre. Quant à la retraite » des Huguenots, elle coûta moins d'hommes utiles » à l'Etat, que ne lui en enlevoit une seule année de » guerre civile (1). »

S'il falloit écouter certains déclamateurs, on croiroit que les richesses et la prospérité avoient fui la France avec les Protestans réfugiés ; et cependant, je le demande, le commerce et l'industrie ont-ils cessé de prendre des accroissemens? Dans le cours du dix-huitième siècle, n'a-t-on pas vu se multiplier de toutes

(1) *Vie du Duc de Bourgogne*, tom. II, pag. 108.

parts les étoffes précieuses, les meubles superbes, les tableaux des grands maîtres, les maisons richement décorées?

A l'époque de la révocation, notre commerce, à peine sorti des mains de Colbert, son créateur, étoit encore dans l'enfance. Que pouvions-nous apprendre à nos rivaux, de qui nous avions tout appris? L'Angleterre, la Hollande, l'Italie, nous avoient devancés dans la carrière; les manufactures de Louviers et de Sédan ont eu leurs modèles chez nos voisins. Le nom seul d'un très-grand nombre de nos fabrications rappelle Londres, Florence, Naples, Turin, et décèle ainsi une origine étrangère.

La Prusse est presque le seul Etat où les réfugiés aient fait des établissemens considérables; Brême, Hambourg, Lubeck et plusieurs autres villes n'étoient-elles pas riches et puissantes avant toutes les émigrations? On voit ici avec quelle légèreté Voltaire et ses copistes ont avancé que jusque-là le nord de l'Allemagne n'étoit qu'un pays agreste.

Sans doute le clergé put bien, avec le reste de la France, applaudir à une mesure qu'on regardoit comme dictée par une sage politique; mais on peut dire que, s'il est entré pour quelque chose dans les sanglans et réciproques excès qui en ont souillé l'exécution, ce ne fut que pour en être la victime ou pour les adoucir.

Il nous sera facile maintenant d'apprécier à sa juste valeur ce vague reproche de fanatisme que l'on fait à la religion. Sachons, Messieurs, sachons nous défier à l'avenir de tous ces écrivains qui ont étudié l'histoire

en sophistes, et non en philosophes ; qui, égarés par la haine du christianisme, se montrent épris des vertus païennes, exagèrent les vices de nos ancêtres, se taisent sur leurs grandes qualités, relèvent avec une amertume pédantesque les traits d'ignorance et de barbarie qui peuvent souiller leur histoire, et cachent ou affoiblissent ce que leur caractère avoit de noble et de magnanime. Ah ! si les Godefroi, si les Joinville, si quelqu'un de ces héros antiques, pleins de foi, fidèles à leur Dieu comme à leur patrie, revivoit parmi nous, pour être témoin de notre froide indifférence, et de cette corruption d'esprit qui fait compter pour rien la religion à laquelle se lie tout ce qu'il y a eu de beau et de grand parmi les peuples modernes, n'auroit-il pas le droit de nous dire : « Français, » qu'avez-vous fait de la religion de vos pères, » et sans elle que deviendrez-vous? Pensez-vous » qu'on puisse impunément insulter le ciel, et » défier son courroux? Vous reprochez à vos ancêtres » leur ignorance ; mais votre superbe savoir vaut-» il mieux que leur simplicité? Toutes vos connois-» sances n'ont pu vous sauver du monstrueux athéisme. » Vous nous vantez vos sciences et vos arts : en cela, » vous êtes comme des enfans qui s'arrêtent à ce qui » embellit l'édifice, sans trop savoir si les fondemens » sont ruineux ou solides. Nous avions des ridicules, » et vous avez des systèmes qui ravalent l'homme » jusqu'à la brute ; nous avions des vices, mais des » philosophes ne nous apprenoient pas à les nommer » des vertus. Nos théâtres grossiers, où les choses » saintes étoient jouées par piété, excitent vos mépris

» et vos risées ; et vous, c'est par impiété que vous » avez joué la religion, et il a fallu que le blasphème » vînt se mêler à l'obscénité pour égayer vos loisirs. » Vous nous reprochez l'enthousiasme des guerres saintes ; et sans elles les pays que vous habitez auroient » eu le sort de tant de belles contrées de la Grèce et » de l'Asie. Ingrats, vous jouissez en paix d'un superbe » héritage conservé par la vaillance de vos aïeux, et » vous insultez à leur mémoire ! J'aurai la justice de » dire que vous avez hérité de leur valeur : mais la » religion seule assure la prospérité des Etats comme » des familles. Ah ! tremblez que votre insouciance » pour elle ne vous attire le châtiment de la voir dis- » paroître du milieu de vous ; tremblez que le chri- » stianisme, fuyant vos contrées, ne vous laisse dans » la nuit de la barbarie, comme tant d'autres ré- » gions où il n'est plus aujourd'hui qu'imparfaite- » ment connu, et que vous ne deveniez plus barbares » que vos pères, sans rien avoir de l'héroïsme de » leurs sentimens et de leurs vertus. »

MAXIMES

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

SUR

LE SALUT DES HOMMES.

L'église catholique professe, sur le salut des hommes, trois maximes principales, qui sont pour ses ennemis un sujet de déclamations violentes et de triomphes imaginaires; qui deviennent même pour les chrétiens foibles, ou peu éclairés dans la foi, un sujet de trouble et de scandale. Ces maximes, loin de les dissimuler, l'Eglise les professe si hautement, si nettement, qu'elles entrent dans les premiers élémens de sa doctrine; l'enfance les répète comme l'âge mûr, tant elles sont fondamentales. Les voici dans toute leur simplicité : « Sans le baptême » nul n'entrera dans le royaume des cieux; hors de » l'Eglise, il n'est point de salut; sans la foi, il est » impossible de plaire à Dieu. » Ici, l'imagination se déconcerte, et la raison semble d'abord justifier ses alarmes. Quoi, dit-on, sans le baptême point de salut! et que faites-vous donc de cette multitude prodigieuse d'enfans morts sans l'avoir reçu? ces créatures innocentes, vous les dévouez aux flammes éternelles; quel dogme barbare! Hors de l'Eglise point de salut!

et que deviennent donc toutes ces sociétés chrétiennes qui vivent séparées de l'Eglise catholique, et que vous appelez schismatiques ; ou qui professent une doctrine contraire à la sienne, et que vous appelez hérétiques? Que savez-vous si les erreurs que vous leur attribuez ne sont pas à leurs yeux la vérité même, et si la bonne foi ne les justifie pas devant Dieu? De votre part quelle intolérance! Sans la foi, il n'est point de salut! et quelle sera donc la destinée de ces peuples qui n'ont jamais connu la révélation? Est-ce la faute du noir de la Guinée, ou du sauvage du Canada, si la lumière de l'Évangile n'a pas brillé pour lui? Faut-il faire aux hommes un crime de leur naissance, envoyer l'un au ciel, parce qu'il est né à Rome, et l'autre en enfer, parce qu'il est né à Constantinople? « S'il étoit, dit Jean-Jacques (1), une religion sur la » terre, hors laquelle il n'y eût que peine éternelle, » et qu'en quelque lieu du monde un mortel de » bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le » Dieu de cette religion seroit le plus inique et le » plus cruel des tyrans. » Et les prêtres qui enseignent ces abominables maximes ne méritent-ils pas d'être poursuivis comme les ennemis et les bourreaux du genre humain? Voilà, Messieurs, ce que l'on dit, et ce que peut-être vous avez entendu dire. Mais du moins on ne dira pas que nous cherchons à décliner, à dissimuler les difficultés sur une des matières les plus importantes et les plus délicates ; les voilà exposées avec franchise : on pourroit y mettre plus de

(1) *Emile*, liv. IV; tom. III.

cette pompe et de cette sensibilité dont se pare le charlatanisme ; on n'y mettroit pas plus de vérité.

Mais que direz-vous, Messieurs, si je vous fais voir que ce ne sont ici que des déclamations mensongères, qui portent sur de fausses idées de la doctrine catholique ; et que, pour faire disparoître la difficulté, il suffit de rétablir la véritable notion des choses, de présenter le dogme tel qu'il est, et non tel que se plaisent à le forger ses ennemis? Oui, Messieurs, j'ose croire que cette Conférence vous convaincra que le romanesque Jean-Jacques, sur cette matière comme sur bien d'autres, a plus écouté son imagination que sa raison, et que la *Profession de foi du vicaire savoyard* n'est qu'un amas de fausses suppositions et de sophismes pompeux. Je ne viens pas vous proposer des explications arbitraires de la doctrine de l'Eglise ; je ne dirai rien de moi-même, rien que je n'appuie sur les plus graves autorités ; mais, en profitant des lumières de ceux qui m'ont précédé dans la carrière, peut-être viendrai-je à bout de vous présenter la vérité sous un jour plus sensible. Ainsi, que faut-il penser du sort des enfans morts sans baptême? que faut-il penser du sort des chrétiens morts hors du sein de l'Église catholique? que faut-il penser du sort des infidèles morts sans avoir connu la révélation? Telles sont les trois questions qu'il s'agit d'éclaircir.

Je dois faire observer avant tout, qu'il ne faut pas confondre la foi de l'Église avec l'opinion de quelques docteurs particuliers; qu'il seroit très-in-

juste de rendre l'Église responsable de toutes les idées singulières qui peuvent entrer dans l'esprit d'un théologien quelconque ; que, si l'on veut la combattre par ses propres maximes, il faut lui opposer celles qu'elle avoue, qui se trouvent dans ses symboles, dans ses professions de foi, dans son enseignement public, et non dans les écrits de quelques auteurs qu'elle n'est pas obligée de reconnoître pour ses organes. Sous quelques rapports, il en est de la science de la religion comme des sciences humaines. Dans la jurisprudence, s'il est des principes généralement avoués, combien de points délicats, épineux, sur lesquels les opinions sont partagées, jusqu'à ce que l'autorité suprême s'explique par un jugement solennel! Dans les sciences naturelles, que de questions qui divisent les savans, jusqu'à ce que des phénomènes bien constatés, une expérience, un fait sensible, viennent fixer l'opinion de tous les esprits! Ainsi la religion a des points invariables, fixés par l'autorité de ceux qui en sont les dépositaires ; mais elle a aussi des points controversés sur lesquels il n'a pas plu à la Providence de s'expliquer, ni à l'Église de décider, et qui sont abandonnés aux disputes des écoles, jusqu'à ce qu'il intervienne un jugement irréfragable : de là la distinction entre les dogmes et les opinions. C'est ici le cas de rappeler une maxime célèbre, qui doit être la règle de tout théologien digne de ce nom. Dans les choses qui nous sont proposées à croire par l'Église universelle, il ne doit pas y avoir partage, mais unité de croyance, *in necessariis unitas;* dans celles qui, n'étant pas décidées, sont

un sujet légitime de controverse, liberté d'opinions, *in dubiis libertas;* dans la défense des unes et des autres, loin de leurs partisans l'aigreur et l'emportement, et si la doctrine peut diviser les esprits, que la charité réunisse les cœurs : dans tous les cas, charité; *in omnibus charitas.*

C'est dans cet esprit que nous allons entamer et résoudre la première question : Que faut-il penser du sort des enfans morts sans baptême? Exposons d'abord ce qu'ordonne de croire la foi catholique, et nous verrons ensuite ce que nous permet l'opinion. Nous le dirons sans détour : que ces enfans descendent dans l'enfer, qu'ils soient damnés, qu'il n'y ait pas pour eux de région mitoyenne entre le ciel et l'enfer; qu'ils soient privés à jamais de la possession du Dieu qui fait le bonheur des élus dans le royaume céleste, tel est le langage, telle est la doctrine de l'Eglise ; mais là se borne son enseignement : hors de là est la région des opinions et des conjectures. Et quoi! direz-vous, ce sont là tous les adoucissemens que vous sembliez annoncer touchant le dogme catholique! C'est ici qu'il faut nous expliquer et nous entendre. Qu'est-ce que le ciel? c'est le lieu des récompenses et de la félicité. Qu'est-ce que l'enfer? c'est le lieu des privations et des peines. Mais, dans l'enfer comme dans le ciel, il est diverses demeures; pour les uns, les châtimens sont divers, suivant les fautes ; comme, pour les autres, les récompenses varient suivant le degré de mérite et de vertu. Que les enfans baptisés, mourant dans leur innocence, soient éternellement heureux dans le ciel, c'est un point de

la croyance catholique; que les enfans non baptisés soient privés de ce bonheur, et que leur damnation soit inséparable de cette privation, c'est encore un article de notre foi. Mais jusqu'à quel point Dieu leur fait-il connoître la grandeur du bien dont ils sont privés? dans quel degré de douleur et d'amertume en sentent-ils la privation? c'est un secret pour nous; et nous ne sommes pas obligés de croire qu'ils en sont aussi douloureusement affectés, que peuvent l'etre ceux qui, par leurs fautes personnelles, ont perdu ce bien immense. De plus, outre cette privation de félicité, les enfans souffrent-ils une peine positive, telle que celle du feu, plus ou moins vive? Sur cela l'Église n'a rien décidé; elle permet à chacun d'embrasser le sentiment qui lui paroît le plus plausible. Je vous prie de remarquer, Messieurs, que le bonheur de voir et de posséder Dieu dans les cieux, de le contempler dans ses perfections adorables, dans cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, comme parle saint Augustin(1); que ce bonheur est une faveur purement gratuite, une libéralité toute miséricordieuse, que Dieu ne doit à personne. C'est une destinée si haute, si sublime, si divine, que l'homme n'a par lui-même nul droit d'y prétendre : dès-lors si les enfans en sont privés, je vois là pour eux la perte d'une immense félicité; mais du côté du souverain Juge, qui ne la devoit à personne, il n'y a pas même une ombre d'injustice.

Donnons à cette matière un plus long développe-

(1) *Confess.* lib. X, cap. XXVII.

ment. Il suffit d'être initié aux premières études théologiques, pour savoir que saint Fulgence au cinquième siècle, saint Grégoire-le-Grand dans le sixième, et après eux plusieurs théologiens, ont pensé que les enfans non baptisés, outre la privation de la félicité céleste, souffroient encore, à cause de la tache originelle, une peine sensible, celle du feu, plus ou moins vive; mais nous savons également que l'opinion contraire a été embrassée par saint Grégoire de Nazianze, par saint Thomas, saint Bernard, et le très-grand nombre des docteurs des écoles catholiques, sans qu'il se soit élevé contre eux aucune réclamation de la part de ceux qui sont les dépositaires de la foi, je veux dire, le corps des premiers pasteurs, les évêques et le souverain Pontife qui en est le chef : et pour tout homme instruit et impartial, cela seul décèle un partage d'opinions d'après lequel il est permis à chacun d'abonder dans son sens. Saint Augustin, cette grande lumière de l'Église chrétienne, qui paroissoit d'abord pencher vers le sentiment le plus sévère, avoue, dans une lettre à saint Jérôme (1), que, lorsqu'il vient à examiner la question des peines subies par ces enfans, il n'éprouve que doutes, perplexités, embarras. Ce n'est pas tout, dans son dernier ouvrage contre les Pélagiens, celui où il combat l'un de ces sectaires, nommé Julien, nous lisons ces paroles (2) : « Je ne dis pas que les » enfans morts sans baptême doivent subir une si

(1) *Epist.* CLXVI, n. 16. — (2) *Contra Julian.* lib. V, cap. XI, n. 44.

» grande peine, qu'il vaudroit mieux pour eux qu'ils » ne fussent pas nés... Quoique je ne puisse pas décider » ce que sera, quelle sera, et combien grande sera » leur damnation, je n'ose néanmoins dire qu'il seroit » meilleur pour ces enfans de n'être point, que d'être » dans cet état. » Ainsi saint Augustin permet de penser que la damnation de ces enfans est telle, qu'ils aiment mieux exister que de ne pas exister.

Je ne me permettrai pas de les appeler simplement heureux; je ne dirai pas qu'ils jouissent d'un bonheur naturel, pur et sans mélange; non, je ne vais pas jusque là : mais je puis me les figurer comme des princes détrônés, privés d'un royaume auquel ils pouvoient prétendre, comme des exilés qui regrettent une patrie qu'ils ne doivent jamais revoir; je puis croire que leur destinée est préférable au néant. Ce monde, Messieurs, n'est pas le séjour du repos ni du bonheur parfait; et cependant il est peu d'hommes qui préfèrent la mort à la vie. Tel est donc le sort de ces enfans, que, tout imparfait qu'il est, ils l'aiment mieux que l'anéantissement, et qu'ils désirent de le conserver.

Quel étoit sur cette matière le sentiment de l'évêque de Meaux, qui, de son vivant même, fut révéré comme l'oracle de l'Eglise Gallicane, et qui a été le théologien le plus profond comme le plus grand orateur de son siècle et de sa nation? Nous avons de lui, sur le sort de ces enfans, un écrit raisonné dont voici l'origine. Un prélat, le cardinal Sfondrate, avoit avancé à ce sujet une opinion qui parut s'éloigner de la simplicité et de la pureté du dogme catholique;

Bossuet, de concert avec plusieurs évêques français, le dénonça au saint Siége dans une lettre adressée au pape Innocent XII, lettre que nous avons encore (1). Bossuet s'y élève bien avec force contre ceux qui veulent affranchir les enfans non baptisés de la damnation, mais en même temps il reconnoît que la plupart des docteurs *les prétendent exempts de la peine du sens, c'est-à-dire, du tourment du feu éternel;* et il étoit si loin de condamner ce sentiment comme une erreur, qu'il ajoute (2) : « Que nous importe à nous, » qui ne disputons pas sur ce point?.... Nous l'aban» donnons à la dispute des théologiens. »

Je pourrois me prévaloir d'une autorité plus imposante par l'éminente dignité du personnage, celle d'un des plus savans papes qui se soient jamais assis sur la chaire de saint Pierre, de Benoît XIV, qui a vécu dans le dernier siècle. Ses écrits, pleins d'une immense érudition, sont remarquables par l'exactitude avec laquelle il distingue les dogmes qu'il faut croire, des opinions qui sont un sujet de controverse. Or, dans un de ses ouvrages, ayant eu occasion de parler de la damnation de ces enfans, il dit (3) : « Outre la privation de la béatitude, sont-ils exempts » ou non de la peine qu'on appelle du *sens?* C'est » une chose encore controversée parmi les théolo» giens. » Donc ici l'Église n'a rien décidé.

(1) Lettre CCI, *Œuvres de Bossuet*, tom. XXXVIII, in-8°. édit. de Vers.

(2) *Œuvres de Bossuet*, ibid. pag. 36. — (3) *De Festis Dom.* lib. I, cap. VIII, *de Sabbato sancto*, n. 12.

Il n'est personne parmi vous qui ne connoisse de réputation cette célèbre école de théologie de Paris, à laquelle l'Eglise Gallicane a dû la plus grande partie de sa gloire, parce que c'est dans son sein que s'étoient formés tant de pontifes et de docteurs pleins de science et de vertu. Dépositaire et gardienne fidèle de toutes les bonnes doctrines, son autorité est d'un très-grand poids ; et ici elle a consigné son sentiment dans un acte très-solennel, dans la *Censure* qu'elle fit de l'*Emile* de Jean-Jacques en 1762; Censure qui est un chef-d'œuvre, non de style, mais de doctrine. L'école de Paris y déclare (1) en termes formels, que la seule chose enseignée comme un article de foi, c'est que ces enfans sont privés de la possession de Dieu, grâce toute gratuite qui ne leur étoit pas dûe : ensuite elle expose la doctrine de saint Augustin, telle que nous l'avons fait connoître ; et comme tout cela est avoué, je m'abstiendrai de toute citation.

Mais où se trouve plus spécialement consignée la foi catholique, c'est dans les décrets de ces conciles appelés généraux, parce qu'ils représentent l'Église entière, ou dans ces livres élémentaires appelés Catéchismes, qu'elle met dans les mains des fidèles, et qui sont l'expression la plus simple de la croyance universelle. Or, dans deux de ces conciles généraux, l'un tenu à Lyon et l'autre à Florence, il a bien été décidé que les enfans souillés de la tache originelle, comme ceux qui sont coupables de péchés actuels,

(1) Censure de la proposition XXVI^e^.

descendent dans l'enfer, mais pour subir toutefois des peines inégales ; et nos Catéchismes, en enseignant qu'ils sont dans une éternelle séparation de Dieu, n'ajoutent pas qu'ils y sont livrés aux flammes éternelles, ainsi que les incrédules aiment à le supposer : le croie qui voudra ; quant à moi je ne le crois pas.

Je ferai à ce sujet une réflexion qui peut être utile. Lorsque l'Église a parlé, le vrai fidèle n'a d'autre partage que la soumission ; il n'est ni génie, ni science humaine, qui ne doive s'abaisser devant cette Église enseignante à laquelle Jésus-Christ a confié le sacré dépôt : opposer l'Église ancienne à l'Église moderne, s'armer contre ses décisions de quelques passages des livres saints ou des saints docteurs ; tout cela conduiroit à la voie de discussion et d'examen, voie impraticable à la presque totalité du genre humain, et dans laquelle on a vu s'égarer si souvent les plus habiles. Les promesses de Jésus-Christ embrassent tous les temps : assistée par l'Esprit de vérité, l'Église doit traverser tous les âges dans l'inviolable pureté de sa doctrine; elle est aussi vraie aujourd'hui dans son enseignement, qu'elle l'étoit il y a dix-huit siècles. Aussi la seule chose qui intéresse essentiellement le fidèle, c'est de savoir ce que l'Église enseigne ; il n'a pas besoin de remonter plus haut, ni de chercher au-delà : l'autorité, voilà sa règle. Si les esprits viennent à franchir cette barrière sacrée, attendez-vous à les voir goûter de toutes les erreurs sans être satisfaits par aucune, et poussés par une injuste curiosité, tomber enfin dans les plus prodigieux égaremens. Ainsi, du moment que l'Église prononce,

soyons dociles, comme doivent l'être des enfans à l'égard d'une mère honorée et tendrement chérie; mais aussi ne voyons pas en elle un tyran qui voudroit nous assujétir à ses caprices; sachons user de la sage liberté qu'elle-même autorise. Et certes, si c'est un crime à ses yeux que de convertir ses dogmes en opinions humaines, ce seroit aussi un excès très-répréhensible que de convertir les opinions privées en dogmes catholiques; ce seroit se croire plus clairvoyant et plus orthodoxe que celle qui est pour nous la colonne de la vérité; ce seroit vouloir imposer aux esprits un joug intolérable, mettre ses sentimens particuliers à la place de ceux de l'Eglise elle-même, caractère qui fut celui des novateurs de tous les temps: car si des schismes, si des hérésies ont désolé l'Eglise, c'est précisément parce que des individus ont préféré leurs opinions privées à la doctrine universelle. Si donc l'Église catholique décide sur ce qui est en litige touchant le sort des enfans morts sans être baptisés, nous ne disputerons pas avec elle; nous nous soumettrons d'esprit et de cœur, sans réserve, à sa décision suprême: mais jusque-là, libres dans nos opinions, nous aimerons à embrasser celle qui nous paroîtra, d'après nos foibles lumières, plus conforme à la bonté divine.

Passons à la seconde question. Que faut-il penser du sort des chrétiens qui meurent hors du sein de l'Eglise catholique?

Dans l'antique symbole que chante le peuple fidèle au milieu de la célébration des saints mystères, nous

faisons profession de croire que l'Église fondée par Jésus-Christ est une ; *Credo... Ecclesiam unam.* Une dans sa foi, elle n'avoue pour ses enfans que ceux qui professent sa doctrine ; une dans son gouvernement, elle forme un seul troupeau sous la conduite des mêmes pasteurs. Sans doute l'Eglise n'exige pas des fidèles la connoissance détaillée, approfondie de tous les points de sa doctrine ; elle ne demande pas d'un homme du peuple une foi aussi développée, aussi éclairée que de ceux à qui l'enseignement en est confié : mais le véritable fidèle a la connoissance expresse des points principaux, sans lesquels il ne sauroit ni penser ni vivre en disciple de Jésus-Christ ; et il les embrasse tous sans exception, par la disposition sincère où il est de croire tout ce que l'Église enseigne. Sans doute celle-ci reconnoît bien et des articles fondamentaux, tels que le mystère d'un Dieu fait homme, sur lesquels repose, comme sur sa base, l'édifice entier de la religion ; et des articles moins importans, tels que le culte des saints : mais la croyance des uns n'autorise pas l'indifférence pour les autres ; et n'y attacher aucun intérêt, sous prétexte qu'on peut les négliger impunément, c'est un outrage fait à la révélation, dont toutes les parties sont dignes de nos respects et de nos hommages. Voyez comment sont ordonnées les sociétés humaines ; vous y trouverez des lois fondamentales qui forment leur constitution, des lois particulières qui composent leur code civil. Celui qui voudroit ébranler le fondement même de l'État seroit bien plus coupable que celui qui violeroit une simple loi régle-

mentaire : toutefois il n'est pas de loi qu'il soit permis de violer ; ici toute transgression est justement réprimée ; sans cette vigilance sévère, l'esprit de désobéissance et de révolte gagneroit insensiblement, et l'édifice social, entamé de toutes parts, finiroit par tomber en ruine. Ainsi en est-il de la société chrétienne : elle a des dogmes principaux, tels que ceux qui sont énoncés dans le Symbole des Apôtres, et des dogmes moins essentiels à la vérité : mais, pour les seconds comme pour les premiers, elle exige une soumission pleine et entière de l'esprit et du cœur ; le mépris d'un seul est à ses yeux une hérésie ; la révolte sur un point conduit à la révolte sur beaucoup d'autres ; bientôt, si elle n'étoit pas arrêtée, le christianisme seroit mis en pièces ; et l'Église, loin d'être belle par son unité, ne seroit plus que ce royaume divisé contre lui-même, dont parle l'Évangile, et ne formeroit plus qu'un assemblage monstrueux de parties bizarres et difformes. Unité dans la foi, unité dans le gouvernement, voilà le caractère de l'Église catholique ; aussi tout ce qui est séparé de sa communion, tout ce qui ne professe pas sa doctrine, elle le regarde comme placé hors de la voie commune de la vérité et du salut : telle est la maxime générale. Mais en même temps voici des maximes universellement avouées, et d'après lesquelles il faut savoir modifier le sens et l'étendue de la précédente.

Une première maxime, c'est qu'il est des erreurs innocentes devant Dieu, parce qu'elles sont involontaires. Le mensonge se présente quelquefois sous des couleurs si séduisantes, il est séparé du vrai par des

nuances si légères : souvent la vérité se trouve dans des points si délicats, si difficiles à saisir, qu'elle peut échapper à toutes les recherches. Excuser toutes les erreurs seroit un relâchement très-pernicieux ; les condamner toutes comme criminelles seroit un absurde rigorisme ; se tromper quelquefois est une suite inévitable des bornes et de la foiblesse de l'esprit humain. Quel est le magistrat qui oseroit rendre la justice ; quel médecin voudroit entreprendre de soulager les infirmités et les maladies de l'espèce humaine ; quel ministre de la religion se chargeroit de diriger les consciences, si, au tribunal de Dieu, ils étoient responsables de tous les faux jugemens de leur esprit? Non, l'étude, la sagacité, la vertu, ne suffisent pas pour mettre l'homme à l'abri de toute erreur. Je crois bien que la vérité, pour être sentie, demande encore plus de droiture dans le cœur que de pénétration dans l'esprit, que beaucoup d'erreurs viennent des passions ; mais enfin, qui oseroit dire que la mauvaise foi a présidé à toutes les disputes qui se sont élevées même parmi les plus illustres et les plus saints personnages, à commencer par saint Jérôme et saint Augustin, et à finir par le père Mabillon et le célèbre réformateur de la Trappe? Oui, il est des erreurs qui viennent plutôt de foiblesse que de malice, et qui ne sont pas imputées à l'homme par le souverain Juge qui voit le fond des cœurs.

Une seconde maxime, c'est qu'il peut en être des erreurs concernant la religion, comme des erreurs d'une autre sorte ; je veux dire qu'il peut s'en trouver d'involontaires, et qui ne soient pas imputables. Le

schisme et l'hérésie sont condamnables; mais il n'est pas de crime sans volonté, et devant Dieu nous ne sommes pas coupables, quand le cœur est innocent. Nous, hommes, ne pouvant juger que sur les apparences, nous appelons catholiques tous ceux qui sont nés et qui vivent dans le sein de l'Église catholique, et nous accusons de schisme et d'hérésie tout ce qui est né et qui vit hors de sa communion extérieure. Mais cherchons à bien démêler les choses, et à les voir comme elles sont dans la réalité.

Cet homme est né et vit dans le sein de l'Eglise Romaine; mais en même temps, par ses discours ou ses écrits, il inspire le mépris de l'autorité ecclésiastique, il dénigre les pasteurs légitimes, il souffle la révolte contre eux. N'hésitons point à dire qu'il est animé d'un esprit schismatique, et qu'il en est coupable devant Dieu. Au contraire, dans une société chrétienne séparée de la nôtre, si ceux qui la composent n'y adhéroient point par choix, volontairement, avec connoissance de cause, cette bonne foi les rendroit devant Dieu innocens du crime de schisme.

Cet homme, extérieurement catholique, n'est pas soumis d'esprit et de cœur aux décisions de l'Eglise; il rejette quelque point de sa doctrine : par cela seul, il est coupable d'hérésie devant celui qui *sonde les reins et les cœurs,* suivant l'expression de l'Écriture (1). Au contraire, au milieu d'une société d'ailleurs hérétique, on peut être innocent d'hérésie, si l'on ne professe l'erreur que par l'ignorance invincible de la

(1) Psal. VII. 10.

vérité : aussi est-ce un principe très-connu et non contesté, que l'hérésie est bien moins dans l'erreur que dans l'opiniâtreté à la soutenir malgré le jugement de l'Eglise. Autrefois saint Cyprien soutenoit une opinion qui, après lui, fut condamnée ; il pouvoit être innocent : mais, après la décision de l'Eglise, ses sectateurs furent coupables et traités d'hérétiques ; ce qui fit dire à un ancien et célèbre docteur de l'église des Gaules, que les maîtres sont absous, et que les disciples sont condamnés : *absolvuntur magistri, condemnantur discipuli* (1). Dès-lors un chrétien qui ne resteroit séparé de la communion ou de la foi de l'Eglise catholique, que par une ignorance tout-à-fait involontaire, ne seroit pas condamnable pour le seul fait de la séparation ou de l'erreur. Il faut le dire, il faut le proclamer hautement : l'homme, au tribunal de Dieu, ne sera responsable, dans ses opinions, que de sa mauvaise foi; dans sa conduite, que des transgressions volontaires de ses devoirs.

Et ne pensez pas que la doctrine que je viens d'exposer sur le caractère du schisme et de l'hérésie soit de mon invention ; car, outre qu'elle paroît si conforme à la saine raison, je puis l'appuyer des autorités les plus graves et même les plus décisives. Qui jamais a été un plus grand défenseur de l'unité, et un fléau plus redoutable de l'hérésie, que saint Augustin? Hé bien, voici ce qu'il dit dans sa lettre quarante-troisième, adressée à Glorius : « Il ne faut pas le mettre au rang des hérétiques, ceux mêmes dont les

(1) Vincent. Lirin. *Commonitor.* cap. VI.

» erreurs sont les plus pernicieuses, pourvu qu'ils ne » les défendent pas opiniâtrément ; et l'on doit particulièrement faire cette justice à ceux dont les erreurs ne sont point le fruit de leur présomption ni » de leur témérité, et qui, ne s'y trouvant engagés » que par le malheur qu'ont eu leurs pères de s'y » laisser séduire, se mettent en peine de chercher la » vérité, prêts à revenir de leurs égaremens dès qu'elle » leur apparoîtra. »

Dans les commencemens du cinquième siècle, vivoit à Marseille un prêtre nommé Salvien, renommé pour son savoir et son éloquence : nous avons de lui plusieurs écrits, un entre autres, divisé en huit livres, *sur la Providence*. C'est au cinquième qu'il parle de la foi des Goths et des Vandales, peuples élevés, nourris dans une hérésie alors fort répandue, l'arianisme. Salvien étoit bien loin de les regarder tous indistinctement comme coupables du crime d'hérésie : il fait observer que ces barbares ne savoient que ce qu'ils avoient appris de leurs docteurs, que les traditions reçues étoient pour eux toute la loi ; et il ajoute : « Ils sont donc hérétiques, mais sans le sa- » voir ; *hæretici ergo sunt, sed non scientes*. C'est bien » avec nous qu'est la vérité, mais ils présument » qu'elle est chez eux ; *veritas apud nos est, sed illi* » *apud se esse præsumunt*. Ils se trompent donc, mais » de bonne foi ; *errant ergo, sed bono animo errant*. » De quelle manière, au jour du jugement, seront- » ils punis de cette erreur? nul ne peut le savoir que » le souverain Juge : *qualiter pro hoc ipso falsæ opinio-*

» *nis errore in die judicii puniendi sint, nullus potest* » *scire, nisi Judex* (1). »

Mais voici une troisième observation très-importante, et que bien souvent on ne fait pas. Dans toutes les communions chrétiennes distinctes de la catholique, le baptême, administré aux enfans suivant le rit nécessaire, produit son effet : ces enfans, quoique baptisés hors de l'Église, sont néanmoins membres de l'Église par le sacrement de baptême qui est son bien propre; et s'ils meurent avant l'âge de la raison, le royaume des cieux leur est assuré : ce n'est pas une opinion, c'est un article de la foi catholique.

Ces enfans ont-ils atteint l'âge de raison? alors, si professant les points principaux que leur secte a conservés, et qu'elle a de communs avec nous, ils sont de bonne foi sur tout le reste, ils n'ont pas cessé d'appartenir à l'Eglise. Considérez tous ces enfans, depuis l'âge, je le suppose, de six ans jusqu'à douze; instruits, dominés par leurs parens, leurs maîtres, leurs pasteurs, par les exemples de tout ce qui les entoure, peuvent-ils avoir la pensée qu'ils sont élevés dans une fausse religion, qu'ils sont trompés par les personnes que la nature leur apprend à respecter et à aimer le plus? Qui seroit assez téméraire pour avancer, qu'à cet âge si tendre ils professent de mauvaise foi les erreurs de leurs pères? Laissons ici le discernement à celui qui seul

(1) Salvian. *de Gubern. Dei*, lib. V.

voit les consciences. Prenez maintenant des hommes plus avancés en âge dans les classes surtout les moins éclairées. Jusqu'où va l'empire de l'éducation, des premières impressions reçues comme avec la vie? jusqu'à quel point les causes particulières peuvent-elles contribuer à cette bonne foi qui excuse devant Dieu? Il n'est pas donné aux hommes de le savoir; et voilà pourquoi, en condamnant les sectes en général, il faut laisser à Dieu le jugement des particuliers.

Un des plus habiles controversistes qui aient combattu les Réformés, et qui aient déployé contre eux une logique plus serrée et plus lumineuse, c'est Nicole : nous avons de lui un traité *de l'Unité de l'Église*. Il y dit en propres termes : (1) « Il est » vrai que, selon tous les théologiens catholiques, il » y a un grand nombre de membres vivans et de vé- » ritables enfans de l'Eglise dans les communions sé- » parées d'elle, puisqu'il y a tant d'enfans qui en » font toujours une partie considérable; et il y en » pourroit avoir aussi parmi les adultes, quoiqu'elle » n'y ait point d'égard, parce qu'elle ne les connoit » point. » Il dit encore (2) : « On ne prétend nulle- » ment que tous ceux qui sont hors de la communion » extérieure de l'Église Romaine soient exclus du » salut. On prétend, au contraire, qu'elle a des mem- » bres qui lui appartiennent réellement dans toutes » les communions; car tous les enfans baptisés, qui » en font toujours une partie si considérable, sont les

(1) Liv. I, chap. III. — (2) Liv. II, ch. III.

» enfans de la vraie Eglise, parce que c'est elle qui » les a régénérés, quoique par le ministère de pas- » teurs hérétiques ou schismatiques. Tous ceux qui » n'ont point participé par leur volonté et avec con- » noissance au schisme et à l'hérésie, font partie de » la véritable Eglise.... L'Église Romaine ne les ex- » cuse qu'autant de temps que leur bonne foi et leur » ignorance les excusera devant Dieu, sans oser dé- » terminer jusqu'où cela s'étend; et comme ils ne » sauroient le savoir eux-mêmes, elle ne les distin- » gue pas des coupables dans la pratique. »

Ici encore, Messieurs, ce n'est pas certes une mince autorité, que celle de la Sorbonne dans la *Censure de l'Émile :* or, après avoir parlé des enfans baptisés dans les communions séparées, et de ces hommes simples, dont Dieu seul connoît le nombre, qui se trouvent dans l'impossibilité de connoître la véritable Eglise, elle ajoute (1) : « Tous ces enfans et ces sim- « ples ne participent ni à l'hérésie ni au schisme; ils » en sont excusés par l'ignorance invincible de l'état » des choses, et l'on ne doit pas les regarder comme » n'appartenant pas à l'Église, hors laquelle il n'y a » point de salut. »

Maintenant quelqu'un seroit-il tenté de me demander si, dans les sociétés séparées, il existe beaucoup de personnes de bonne foi? Je réponds que c'est le secret de Dieu; que le cœur de l'homme est profond comme les abîmes; que les passions, l'orgueil, l'intérêt, la volupté, sont une source d'erreurs; qu'on ne

(1) Censure de la proposition XXXII^e^.

doit pas confondre cette fausse sécurité, par laquelle on se trompe soi-même, avec cette droiture, cette sincérité qui justifie devant Dieu. L'illusion n'est pas la bonne foi ; trop souvent elle est une ignorance que l'homme ne se reproche pas, et qui n'en est pas moins criminelle. Peut-on se rendre le témoignage qu'on aime la vérité, qu'on a pris les moyens de la connoître, qu'on n'a pas mis d'obstacles volontaires à la communication de sa lumière? Voilà d'abord ce qu'il importe de savoir. Aussi ne doit-on pas être rassuré sur le sort de ceux qui sont dans l'erreur, et ne pas discontinuer de travailler avec zèle à les ramener à l'unité. Loin de nous cette indifférence qui met au même rang le mensonge et la vérité, et qui finit par y mettre aussi le vice et la vertu.

Pour me résumer : hors de l'Eglise point de salut; cela est vrai : mais les enfans baptisés de toutes les communions appartiennent à l'Église; mais les adultes qui se trompent de bonne foi n'ont pas cessé d'appartenir à l'Église, et s'ils ne sont responsables que de leur mauvaise foi et de leurs mauvaises actions, où est l'injustice? où est la barbarie?

Venons à la troisième question. Que faut-il penser du sort de ceux qui meurent sans avoir connu la révélation, et qu'on appelle infidèles?

A Dieu ne plaise, Messieurs, que, pour rendre la doctrine chrétienne plus croyable, nous cherchions à l'affoiblir : loin de nous les indignes ménagemens que la religion n'a jamais connus ; elle ne sait ni dénaturer les mystères pour flatter l'orgueil de l'esprit,

ni mitiger sa morale pour plaire aux cœurs foibles et corrompus. L'Eglise n'est pas maîtresse absolue, mais dépositaire de la révélation ; si sa discipline varie, sa doctrine ne varie pas ; tout pacte avec le mensonge lui est impossible : sa politique, c'est la vérité ; et parce que rien n'est fort comme la vérité, que rien n'est odieux comme elle aux passions, il arrive que la religion est toujours combattue, et que, d'une manière ou d'une autre, elle est toujours triomphante. Mais il importe d'en bien saisir la doctrine, de distinguer avec précision ce qu'elle enseigne de ce qu'elle n'enseigne pas, de présenter ses maximes sous leur véritable jour, et de ne pas y mêler de révoltantes exagérations.

Je fais observer en premier lieu, d'après nos livres saints, que Dieu demandera beaucoup à celui qui a reçu beaucoup, et moins à celui qui a moins reçu ; que le serviteur qui, connoissant la volonté de son maître, ne la fait pas, sera sévèrement châtié, et qu'il n'en sera pas ainsi des autres ; que Dieu, l'équité même, ne voudra pas recueillir là où il n'aura pas semé ; que ceux à qui le ciel a départi avec plus d'abondance ses dons et ses lumières auront à rendre un compte plus rigoureux et plus étendu. Nous, Messieurs, éclairés par l'Évangile, par l'enseignement de l'Église, par une raison plus exercée, un esprit plus cultivé, nous avons, sur les devoirs, des connoissances plus précises qui rendent nos transgressions plus criminelles : le degré de malice doit se mesurer en grande partie sur celui de l'intelligence. Mais transportons-nous, par la pensée, au milieu de ces

hordes sauvages qui inspirent un sentiment particulier d'intérêt et de pitié; de ces peuplades errantes dans les forêts, qui semblent moins tenir de l'homme que de la brute, et qui sont livrées à une stupide ignorance par le vice même de leur naissance et de leur éducation. Sans doute, vous trouverez chez elles quelques rayons de cette lumière divine qui éclaire toutes les ames; mais combien n'est-elle pas obscurcie! combien leurs idées sur le bien et le mal sont confuses et vagues! qu'ils sont peu capables de ces doctrines spirituelles qui s'éloignent des objets sensibles! quelle imprévoyance! quelle insensibilité! Lors de la découverte du Nouveau-Monde, quelques-uns des premiers missionnaires furent si frappés de la stupidité des Indiens, qu'ils les crurent incapables de saisir les premiers principes de la religion. Que ces hommes abrutis soient capables de bien et de mal, ce n'est pas là ce que je conteste; mais que de choses, criminelles pour nous, peuvent ne pas l'être pour eux! que de fautes, graves pour nous, peuvent dans eux n'être que des fautes légères! Sur bien des points où l'on n'hésiteroit pas, s'il s'agissoit d'un chrétien, que faut-il pour que, dans le sauvage, une faute soit au nombre de celles que la théologie qualifie de mortelles? question souvent très-embarrassante. Au milieu de nous, là où la transgression matérielle de la loi est la même, la culpabilité peut être néanmoins bien différente; l'ignorant peut être plus excusable que l'homme instruit, le simple fidèle plus excusable que le ministre des autels : ainsi vouloir appliquer indistinctement aux actions des infidèles les

règles par lesquelles nous jugeons la moralité des nôtres, seroit un rigorisme insensé.

Je fais observer en second lieu, et cette considération est une suite de la première, qu'au jugement de Dieu ceux qui auront été privés des lumières du christianisme seront traités avec bien moins de sévérité, et que même ils ne seront pas jugés d'après l'Évangile, si l'Évangile ne leur a pas été annoncé. Vous connoissez tous le célèbre Bourdaloue, qui, à un esprit très-fécond, à une simplicité originale, joignoit quelque chose de plus précieux encore dans un ministre de la parole sainte, une connoissance approfondie de toutes les parties de la religion. Il s'est rencontré des hommes d'un génie plus élevé, d'une imagination plus brillante, d'une plus vaste érudition; mais jamais écrivain n'a parlé sur le dogme et sur la morale avec plus d'exactitude et de précision : il n'a rien donné à l'exagération oratoire; en lui tout est substance et vérité. Ecoutons ce qu'il dit dans un de ses sermons *sur le Jugement dernier* (1) : « Il faut, chrétiens, et cette pensée n'est pas de moi, » mais de saint Jérôme, il faut bien établir dans nos » esprits une vérité, à quoi peut-être nous n'avons » jamais fait toute la réflexion nécessaire : que, dans » le jugement de Dieu, il y aura une différence infi- » nie entre un païen qui n'aura pas connu la loi chré- » tienne, et un chrétien qui, l'ayant connue, y aura » intérieurement renoncé; et que Dieu, suivant les » ordres mêmes de sa justice, traitera l'un bien au-

(1) I^er^ Avent; Sermon pour le I^er^ dimanche, premier point.

» trement que l'autre. On sait assez qu'un païen, à » qui la loi de Jésus-Christ n'aura point été annoncée, » ne sera pas jugé par cette loi, et que Dieu, tout » absolu qu'il est, gardera avec lui cette équité natu- » relle, de ne pas le condamner pour une loi qu'il » ne lui aura pas fait connoître ; c'est ce que saint » Paul enseigne en termes formels : *Quicumque sine » lege peccaverunt, sine lege peribunt*(1). » Voilà donc Bourdaloue s'appuyant sur saint Jérôme et même sur saint Paul, pour nous avertir que celui à qui Dieu n'a pas fait annoncer son Evangile ne sera pas jugé par l'Evangile.

Pourquoi donc Jean-Jacques, et d'autres déclamateurs après lui, semblent-ils supposer que, suivant la doctrine catholique, il y aura des hommes condamnés à des peines éternelles, précisément pour n'avoir pas connu une loi qu'il n'a pas été en leur pouvoir de connoître? Cette supposition est chimérique. D'un côté, nul homme ne sera sauvé précisément parce qu'il est né à Rome, parce qu'il connoît et professe la foi véritable. La naissance peut être un avantage, elle n'est pas un mérite ; si la foi est un don précieux, la foi sans les œuvres seroit un don stérile : le Dieu de vérité est aussi le Dieu de sainteté, et ne demande pas moins l'observance de sa loi, que la soumission à sa parole. D'un autre côté, nul ne sera condamné au tribunal de Dieu précisément pour être né dans les forêts du Nouveau-Monde, ni précisément pour avoir ignoré les vertus chrétiennes. La naissance peut être

(1) Rom. II, 12.

un malheur, elle n'est pas un crime, et l'ignorance involontaire de la révélation n'est pas une faute punissable. Si le ciel fait briller la lumière aux yeux de l'infidèle, celui-ci ne peut la rejeter sans être coupable; mais s'il n'a pas eu, s'il n'a pu avoir le moyen de s'éclairer, alors son ignorance est invincible, il est excusable de ne pas connoître. La révélation chrétienne est une loi positive, et il est de la nature d'une loi de n'être obligatoire, que lorsqu'elle est publiée et connue. Donc si l'infidèle se trouve condamné au tribunal du souverain Juge, ce ne sera que pour avoir violé ce qu'il pouvoit et devoit connoître de cette loi intérieure qui se manifeste par la conscience. Que si Dieu ne juge pas cet infidèle d'après la loi chrétienne, s'il ne le punit point de ce qu'il n'a pas eu la foi, s'il ne le punit que pour des fautes qu'il pouvoit éviter, s'il mesure la peine sur le degré de connoissance et de malice, où est l'injustice? Je ne placerai pas cet infidèle dans le royaume de la béatitude céleste; mais suivant sa conduite, il sera plus ou moins rapproché, dans sa destinée, des enfans morts sans baptême, dont nous avons déjà parlé. Nous pourrions nous borner là avec un incrédule; il n'en faut pas davantage pour faire évanouir la difficulté.

Mais la théologie chrétienne nous fournit encore de nouvelles lumières. D'une part, elle nous dit bien que l'homme, par les seules forces de sa nature, ne peut pas mériter la foi; que même la première grâce est entièrement gratuite: et celui qui avanceroit que Dieu la doit comme récompense de quelque mérite précédent, acquis par la seule raison, tomberoit

dans une erreur souvent condamnée, celle des Pélagiens. Mais en même temps nous disons que, parmi les infidèles, il n'en est pas un seul qui soit étranger au bienfait de la rédemption, aux grâces surnaturelles, fruit du sacrifice offert sur la croix pour le salut du monde; que si l'infidèle étoit docile à ces premières impressions de grâce toute gratuite, il en recevroit de nouvelles, et que de lumière en lumière il pourroit arriver enfin à la connoissance de la vérité; que Dieu pourroit l'y conduire, soit par la voie ordinaire de la prédication, soit par une révélation spéciale, comme celle qui a été faite aux prophètes et aux apôtres, soit par des impressions intérieures dont il toucheroit son ame avant sa mort, soit par d'autres moyens pris dans les trésors infinis de sa puissance et de sa sagesse. Connoissons-nous toutes les opérations secrètes de Dieu dans les ames, toutes les manières dont il peut les éclairer? J'aime à croire qu'au grand jour de la manifestation, nous verrons éclater à ce sujet des prodiges de miséricorde qui maintenant nous sont cachés, et qui raviront d'admiration les anges et les hommes.

La doctrine que je viens d'exposer étoit bien certainement celle de Bossuet, quand il disoit (1) : « En » ôtant aux infidèles qui n'ont jamais ouï parler de » l'Evangile la grâce immédiatement nécessaire à » croire, rien n'empêche qu'on ne leur accorde celle » qui mettroit dans leur cœur des préparations plus

(1) *Justification des* Réflexions sur le nouveau Testament, § 17; *OEuvr. de Bossuet*, tom. IV, pag. 256.

» éloignées, dont, s'ils usoient comme ils doivent, » Dieu leur trouveroit dans les trésors de sa science et » de sa bonté, des moyens capables de les amener de » proche en proche à la connoissance de la vérité. »

Cette même doctrine je la trouve textuellement consignée dans la *Censure de l'Émile* (1), et dans saint François de Sales. Cet homme, d'une piété aussi éclairée qu'elle étoit tendre et persuasive, rapporte et approuve une réponse faite aux Japonais par saint François-Xavier (2), réponse fondée sur les éclaircissemens que je viens de donner. Je la trouve encore, cette doctrine, dans saint Thomas, qui, pour l'étendue et la pénétration d'esprit, peut être placé entre saint Augustin et Bossuet. On a souvent cité de lui cette parole mémorable, que Dieu dans sa bonté enverroit plutôt un ange à celui qui, aidé de sa grâce, le cherche dans la simplicité de son cœur, que de le laisser dans ses ténèbres (3); et à ce sujet, je rencontre encore ici Jean-Jacques se moquant de ce moyen de salut. « La belle machine, dit-il, que cet ange! » Non contens de nous asservir à leurs machines, ils » mettent Dieu dans la nécessité de les employer. » Messieurs, c'est là une raillerie, dans laquelle il entre autant d'ignorance que de malice. Les théologiens ne disent pas que Dieu soit obligé d'envoyer un

(1) Censure de la proposition XXXIII^e^ et de la XXIV^e^ à la fin.

(2) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. IV, chap. v, à la fin.

(3) Voyez dans Fénelon (*Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*, lettre VI, n. 4) ce passage de saint Thomas, et bien d'autres, cités et développés.

ange, comme s'il n'avoit pas d'autres moyens en sa puissance ; cela seroit ridicule. Mais qu'y a-t-il de ridicule à prétendre que Dieu est si bon envers les cœurs droits, qu'il feroit un miracle, et se serviroit, s'il le falloit, du ministère d'un ange, pour ne pas laisser périr celui qui, fidèle aux inspirations de sa grâce, chercheroit la vérité dans toute la sincérité de son ame, ainsi qu'il en usa à l'égard du centurion Corneille, à qui il fut dit (1) : « Vos prières et vos » aumônes sont montées devant Dieu, et il s'est sou- » venu de vous. » Par cette manière de penser, les théologiens, loin de dégrader la Divinité, ne font que donner une excellente idée de la grandeur de sa miséricorde.

Je souhaite bien, Messieurs, que ma doctrine ait été saisie telle que j'ai eu l'intention de l'exposer : sans cela, je puis être aisément accusé par les uns de relâchement, et par les autres de rigorisme. Pour présenter les choses en abrégé, voici comme il faut les concevoir. Père commun du genre humain, Dieu est bon envers tous, encore qu'il soit meilleur envers quelques-uns : cette inégalité de dons et de faveurs existe partout, dans l'ordre naturel et civil comme dans l'ordre religieux. Vous voyez la foiblesse à côté de la force, l'indigence à côté de la richesse, le bonheur à côté de l'infortune, le génie à côté de l'incapacité. Si le déiste demande pourquoi les lumières de la révélation ne sont pas égales pour tous, on peut lui demander : Pourquoi en est-il ainsi des lumières

(1) Act. Apost. x. 4.

de la raison et de la loi naturelle? Si nous sommes les enfans privilégiés, nos plaintes et nos murmures ne font que montrer en nous l'ingratitude jointe au blasphème. Que penser d'un enfant, qui, couvert des bienfaits de son père, lui reprocheroit de ne pas traiter ses frères avec la même libéralité? Que penser d'un savant, qui reprocheroit à Dieu de l'avoir distingué du reste des hommes par l'esprit et le talent? Un jour, Dieu saura bien se justifier, forcer ses créatures à rendre hommage à son équité, et leur arracher l'aveu qu'elles sont traitées chacune selon ses œuvres. S'il faut donner, en attendant, quelque chose aux désirs d'une raison foible et curieuse, nous disons : Il est reconnu que la moitié de l'espèce humaine meurt dans la première enfance avant l'âge de raison ; or tous les enfans baptisés de toutes les communions sont mis, en mourant, en possession du bonheur du ciel ; la foi nous l'enseigne : les enfans non baptisés sont dans un état tel, que l'existence est pour eux un bien dont ils désirent la conservation ; la foi permet de le penser.

En second lieu, s'agit-il des chrétiens adultes des communions distinctes de la nôtre? De deux choses l'une : ou ils se trompent de mauvaise foi, et ils en seront punis ; mais aussi, quoi de plus juste? où ils se trompent de bonne foi, et alors leurs erreurs ne leur seront pas imputées. Que faut-il davantage pour absoudre la justice divine?

En troisième lieu, s'agit-il des infidèles? S'ils n'ont pas pu connoître l'Evangile, ils ne seront jugés que d'après la loi de la conscience, et ne seront punis

que des fautes qu'ils pouvoient éviter. Dans tout cela, qu'y a-t-il donc de si révoltant? Si même fidèles à ces grâces que Dieu donne à tous dans sa miséricorde, ils pratiquoient avec leur aide tous leurs devoirs, Dieu les amèneroit de proche en proche à la connoissance de la vérité.

Sans doute, Messieurs, vous n'attendiez pas de moi que je dissipasse devant vous toutes les ténèbres mystérieuses qui enveloppent les voies de la Providence touchant le salut des hommes; nos pensées sont trop courtes pour mesurer celles de Dieu. Prétendre tout voir sans nuages, tout pénétrer et tout comprendre; ce seroit vouloir, au lieu d'une raison humaine, foible et bornée, avoir une raison infinie, une raison divine. Les jugemens du Très-Haut sont des abîmes, disent nos livres saints (1); il est bien donné à l'homme d'y jeter quelques clartés, mais non d'en éclairer toutes les profondeurs. Eh quoi! les opérations du Créateur dans la partie la plus grossière de ses ouvrages, dans la nature matérielle, sont couvertes d'un voile d'airain, que tous les efforts des hommes ne peuvent soulever; et l'on voudroit que dans la partie la plus haute, la plus sublime de ses œuvres, dans le monde intellectuel, tout fût lumière, sans ombre, sans obscurités! Cela n'est pas raisonnable. Au lieu de nous livrer à de vaines recherches sur la destinée future des peuples non catholiques, nous ferions bien plus sagement de nous occuper de la nôtre. N'ayons pas la pensée d'assu-

(1) Psal. xxxv. 7.

jétir les desseins de l'Être infini aux calculs de notre courte sagesse. Je vous l'ai dit quelquefois : la religion a son côté lumineux, pour que notre foi soit raisonnable ; elle a aussi son côté obscur, pour que notre foi soit méritoire : c'est le soleil caché derrière un nuage. Marchons à la lumière que le ciel nous donne, en attendant qu'un jour il la fasse éclater dans toute sa plénitude. Celui qui jouit des douces clartés de l'aurore a-t-il le droit de blasphémer contre la Providence, parce que le soleil n'est pas arrivé à l'éclat de son midi ? Comme le peuple d'Israël, abaissons-nous au pied de la montagne sainte ; adorons avec respect le Dieu qui se cache au sommet, dans les profondeurs de sa majesté ; et si nous essayons de monter jusqu'à lui, craignons qu'un éclair de sa colère en nous foudroyant, ne vienne nous punir de notre folle témérité.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RELATIVES AUX MATIÈRES QUI VIENNENT D'ÊTRE DISCUTÉES.

Ces questions m'ont été proposées en 1820 par une personne d'un esprit fort distingué de l'Eglise protestante. Les réponses sont de la même date.

PREMIÈRE QUESTION. — Quelle est positivement la doctrine de l'Eglise catholique sur le salut des Protestans?

REPONSE. — L'Église catholique se croit seule la véritable société établie par Jésus-Christ, et seule en possession de toute la doctrine révélée par lui.

A ses yeux, toutes les autres communions sont plus ou moins dans l'erreur ; mais les enfans baptisés dans leur sein sont membres de l'Église catholique, par le baptême qui lui appartient en propre ; et nul doute que ces enfans, s'ils meurent avant l'âge de raison, ne soient sauvés.

Même parmi les adultes de tout âge, tous ceux qui seroient dans l'*ignorance invincible* de la vraie foi, ne seroient pas coupables de leurs erreurs. La bonne foi les excuseroit devant Dieu.

Les catholiques présentent l'Église comme étant composée d'un corps et d'une ame.

« Les liens extérieurs de la profession de la foi, de » la participation aux sacremens, de la soumission » aux pasteurs, constituent le corps de l'Eglise ; les » dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance, » la charité, et les autres vertus en forment l'ame. » On est du corps de l'Eglise par la profession pu- » blique, et de son ame par la vie privée (1). »

Les hérétiques sont bien séparés du corps de l'Eglise: mais les petits enfans, par le baptême ; mais les adultes, par la croyance des points principaux (s'ils se trompent *de bonne foi* sur le reste) et quand ils sont fidèles à la loi évangélique, appartiennent à l'ame de l'Eglise, et par là même ne sont pas hors de la voie du salut.

L'application de ces principes à la première question se présente d'elle-même.

(1) *Explication des Evangiles*, par M. de La Luzerne, évêque de Langres ; pour le XIX^e^ dim. après la Pentecôte.

Il est très-positif que, chez les Protestans, les petits enfans et les adultes, tels que nous venons de les supposer, sont assurés de leur salut.

SECONDE QUESTION. — Y a-t-il un décret d'un concile qui se rapporte à cette question?

RÉPONSE. — C'est la doctrine des conciles, et en particulier du premier concile général de Constantinople, au quatrième siècle, que l'Eglise est *une*. Ceux qui ne professent pas sa doctrine, et qui vivent séparés d'elle, sont bien hors de son unité extérieure; mais ils peuvent néanmoins lui appartenir, dans le sens des éclaircissemens donnés sur la première question.

TROISIÈME QUESTION. — Y a-t-il eu des Pères de l'Eglise qui aient parlé du salut ou de la perte des hérétiques?

RÉPONSE. — Les saints Pères ont vu dans les hérétiques, des enfans rebelles; et c'est à l'un d'eux qu'est due cette maxime, que celui-là ne sauroit avoir Dieu pour père, qui ne reconnoît pas l'Eglise pour mère (1). Mais, en même temps, il est certain qu'au cinquième siècle, saint Augustin en divers endroits, et Salvien de Marseille, dans son traité *de la Providence*, ont parlé de l'excuse de la *bonne foi* et de l'*ignorance invincible*, au sujet de certains hérétiques; et ils autorisent manifestement notre première réponse.

QUATRIÈME QUESTION. — Que peut-on opposer à cette doctrine de la damnation des Protestans, générale-

(1) S. Cypr. *de Unit. Eccles.*

ment répandue partout, et prêchée par presque tous les prêtres?

Réponse. — C'est bien l'enseignement de *tous* les prêtres, qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise véritable, et qu'on est hors de l'Eglise par l'hérésie; mais en même temps ils reconnoissent que, devant Dieu, ce qui fait le crime de l'hérésie, c'est moins *l'erreur* que *l'attachement opiniâtre* à l'erreur, et que ce dernier seul rend coupable et digne de la damnation.

Toutefois, comme l'Eglise ne connoît pas les dispositions intérieures, elle condamne en *masse* les sociétés dissidentes, en laissant à Dieu le jugement des individus.

Lorsque les prêtres traitent publiquement ces sortes de matières, ils ont coutume d'établir les vérités générales, sans aller au-devant de toutes les difficultés souvent inconnues du peuple, et des conséquences exagérées qu'on pourroit en tirer. Aussi, bien des ministres Protestans eux-mêmes, en prêchant la nécessité de la foi en Jésus-Christ, ne vont pas au-devant de ce que peut faire objecter le sort des païens, des sauvages, etc.

Au reste, les catholiques sont bien loin de dissimuler les adoucissemens qu'ils mettent à la sainte sévérité de la foi; on les trouve dans leurs apologistes, et notamment dans un acte bien authentique, fait pour servir comme de manuel, sur cette matière délicate, à toutes les écoles catholiques de France, la *Censure de l'Émile* par la Sorbonne.

Cinquième question. — La doctrine qui ne con-

damne pas les Protestans n'est-elle pas une doctrine nouvelle? n'est-elle pas en opposition avec les écrits des anciens auteurs? n'est-elle pas formellement contredite dans Bossuet, dans Fénelon?

Réponse. — Les explications données ont leur fondement dans l'antiquité, dans saint Augustin et dans Salvien en particulier, ainsi que je l'ai dit. On peut les voir exposées dans le traité *de l'Unité de l'Eglise* de Nicole; et bien certainement ce n'est pas lui qui les avoit inventées.

Bossuet et Fénelon ont établi les principes généraux, comme tous les controversistes catholiques, sans parler des exceptions, telles que nous les avons exposées dans la première réponse.

Sixième question. — Quels auteurs, quels passages, quelles décisions, peut-on citer à l'appui de la doctrine qui ne condamne pas les Protestans?

Réponse. — Tous les catholiques condamnent l'Église protestante comme une fausse église; mais, outre les autorités citées en faveur des exceptions individuelles, dont Dieu seul connoît le nombre, je puis nommer ici Bergier, *Dictionnaire de Théologie*, article *Hérésie;* M. Duvoisin, évêque de Nantes, dans sa *Démonstration évangélique;* M. le cardinal de la Luzerne, dans ses *Dissertations sur les Églises Catholique et Protestante.*

Septième question. — Peut-on faire dire des messes pour l'ame d'un Protestant?

Réponse. — L'Eglise catholique ne feroit pas célé-

brer un service public et solennel pour un Protestant; mais rien n'empêche qu'un prêtre ne puisse, à l'autel, prier pour l'ame d'un Protestant; et ces prières pourroient lui être utiles, si, mort dans l'erreur, il y étoit engagé *de bonne foi.*

Huitième question. — Les catholiques ne citent-ils pas comme une preuve de la vérité de leur religion cette intolérance pour les autres? et ne raconte-t-on pas que Henri IV n'a jamais pu trouver un prêtre qui lui dît qu'on peut être sauvé dans le protestantisme?

Réponse. — Rien de plus intolérant que la vérité en un certain sens; elle ne peut s'allier avec aucune erreur.

Toute église indifférente aux opinions qui combattent sa doctrine, porte par cela seul sur le front le cachet du mensonge.

Le caractère de la véritable Eglise est de condamner tout ce qui n'est pas elle; elle est opposée à toute mauvaise doctrine : sous ce rapport, on peut, si l'on veut, l'appeler *intolérante*, comme le Protestant est intolérant pour le déiste, et le déiste pour l'athée. Cette sorte d'intolérance dans la doctrine peut en effet être présentée comme une preuve de sa vérité; il ne faut que s'entendre.

Tout prêtre catholique devoit dire à Henri IV, qu'il ne pouvoit indifféremment ou rester Protestant ou embrasser l'ancienne foi. La vérité est une. Henri IV n'auroit pu se sauver dans l'Église protestante, qu'autant qu'il en auroit professé les erreurs avec cette bonne foi qui excuse devant Dieu; certes ce

n'étoit pas le cas, et ce n'est pas de cette exception-là qu'il s'agissoit.

Dans la réalité, tout se réduit à savoir si l'Église catholique est la véritable; car, si elle l'est, il est impossible qu'elle enseigne et qu'elle se conduise autrement qu'elle ne le fait : alors il faut bien qu'elle dise hautement qu'elle seule possède la vraie foi, les vrais sacremens, le vrai ministère pastoral, et qu'à ses yeux il n'y a d'excusable, parmi ceux qui sont hors de son sein, que celui qui se trompe *de bonne foi.*

Le Protestant est bien obligé de reconnoître, que c'est un devoir pour tous d'aimer la vérité, de la chercher, de l'embrasser, de tout sacrifier pour elle; que s'il est des erreurs innocentes, il est aussi des erreurs criminelles; et que les illusions de la légèreté, de l'insouciance, des passions, ne sont pas de la bonne foi.

Le catholique parle des Protestans (mais seulement sous quelques rapports) comme les Protestans parlent eux-mêmes des infidèles.

Si nous disons : Hors de l'Église point de salut, le Protestant ne dit-il pas : Hors de la foi en Jésus-Christ point de salut?

S'il nous demande ce que nous pensons du salut des hérétiques, nous lui demanderons à notre tour ce qu'il pense du salut des Mahométans.

Dans le XIX^e^ de ses XXXIX Articles, l'Église Anglicane n'exclut-elle pas du bonheur éternel ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ? Chez elle on fait, aux grandes fêtes, la lecture du *Symbole* de saint Atha-

nase, qui porte sur la Trinité et l'Incarnation, et se termine ainsi : « Telle est la foi catholique; celui » qui n'y croira pas ne pourra être sauvé. »

Les considérations que le Protestant peut présenter à ce sujet, pour tout concilier avec la bonté divine, nous les ferons valoir envers lui avec plus d'avantage encore, pour concilier les maximes générales de la foi avec les condescendances de la charité.

SUR

LA TOLÉRANCE.

Rien de plus commun, dans les écrits de l'incrédulité moderne, que le mot *tolérance;* c'étoit là, dans le dernier siècle, comme le cri de ralliement des ennemis du christianisme. A ce nom si doux et si conciliant, tous les esprits, au dire des novateurs, alloient, ce semble, se rapprocher, toutes les haines s'apaiser, toutes les rivalités nationales s'éteindre; et semblable au soleil, qui fait jouir les deux hémisphères du bienfait de sa lumière, une nouvelle philosophie devoit faire le tour du globe, portant chez tous les peuples la paix et le bonheur avec la tolérance. Cependant plus on espéroit voir sortir de cette source la félicité publique, et plus la religion chrétienne, qu'on accusoit d'*intolérance,* devenoit odieuse. Si on rappeloit, à sa gloire, que, là où elle avoit pénétré, elle avoit aboli le culte souvent licencieux et cruel des fausses divinités, fait cesser l'immolation des victimes humaines, le divorce, la polygamie, le meurtre légal de l'enfance, les rigueurs excessives de l'esclavage, ce droit atroce de guerre qui mettoit le vaincu tout entier à la disposition du vainqueur; tous ces bienfaits de la religion sembloient être comptés pour rien, parce qu'elle étoit, disoit-on, *intolérante.* Si l'on faisoit observer, avec ses apologistes,

que l'époque de la civilisation des Barbares fut celle de leur conversion au christianisme ; que l'Évangile fut la source commune où les Francs, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Saxons, les Bourguignons, puisèrent ces premières instructions, qui, en se développant, ont policé, constitué les peuples modernes; que des prêtres et des évêques furent leurs premiers maîtres; que, dans les siècles de barbarie, l'ordre ecclésiastique étoit dépositaire de ce qui restoit de lumières et de savoir; qu'à lui seul est due la conservation des langues et des monumens dont l'étude a créé le goût et le génie au milieu des nations de l'Europe : tout cela ne faisoit aucune impression sur des esprits prévenus, et l'on croyoit se sauver du reproche d'ingratitude envers le sacerdoce, en criant à l'intolérance. Enfin, si les esprits sages et éclairés s'alarmoient de cette multitude d'ouvrages qui enseignoient le mépris de la Divinité, la haine de la religion et de l'autorité, et par là même pouvoient ébranler la société dans ses fondemens, on réclamoit la liberté de penser, la tolérance. Ainsi de nouvelles doctrines se répandoient de toutes parts, et les anciennes n'étoient plus que des préjugés; ainsi on insultoit au passé en se glorifiant du présent, et l'on s'élançoit avec joie vers l'avenir, lorsque l'expérience vint jeter une effrayante lumière sur les théories des novateurs. Il a bien fallu comprendre enfin que la tolérance devoit avoir ses bornes, que la liberté n'est pas la licence, que les mauvaises doctrines entraînent les mauvaises actions, que la saine raison doit régler la conduite, les écrits comme les œuvres, et que le

Créateur n'a pas plus donné à l'homme le droit de tout dire que le droit de tout faire. Cette tolérance tant invoquée, on ne cesse de l'invoquer encore, pour n'y voir que le droit d'outrager ce qu'il y a de plus sacré, et de conspirer impunément contre le trône et l'autel. Toutefois, il me semble que la jeunesse, mûrie par l'expérience du passé, devroit avoir plus de cette sagesse qui n'est ordinairement que le fruit des années ; qu'on pourroit espérer aujourd'hui de fixer plus aisément ses idées sur la tolérance et l'intolérance, et de rapprocher les esprits en faisant cesser les équivoques de langage. Dans ce dessein, nous allons examiner combien d'espèces de tolérance il faut distinguer, et ce qu'il faut penser de chacune d'elles : c'est tout le sujet de ce discours.

Pour éviter toute confusion dans le langage et dans les idées, nous allons distinguer trois sortes de tolérance : la tolérance civile, la tolérance chrétienne, et la tolérance philosophique. Nous osons espérer, qu'après que nous aurons développé nos pensées sur cette matière, bien des préjugés se trouveront entièrement dissipés.

Il est une tolérance que j'appelle civile ; je ne vais en parler et la caractériser, en passant, que pour déclarer qu'elle est étrangère à nos discussions, et pour qu'on ne la confonde point avec celle que j'aurai à combattre dans la suite de ce discours.

La tolérance civile consiste à permettre le libre exercice de toutes les religions, non parce qu'on les regarde toutes comme égales aux yeux de la Divinité,

mais parce qu'on ne croit pas devoir gêner les partisans des divers cultes dans la manifestation publique de leur croyance particulière. Jusqu'où doit s'étendre cette tolérance? quelles sont les mesures de sagesse à prendre pour tout contenir dans de justes bornes, et pour empêcher que la liberté des cultes ne dégénère en excès funestes? Ce sont là des questions qui sont du ressort de la politique, des problèmes faits pour embarrasser les meilleurs esprits, et dont il seroit difficile, je pense, de donner une solution complète pour tous les temps et pour tous les lieux. Les habitudes, le génie des peuples, les conjonctures, peuvent amener, dans la conduite des gouvernemens, des mesures différentes, mais toutes également sages. Dans les pays où la religion catholique est seule en possession du culte public, on sent combien l'autorité peut se montrer jalouse de maintenir cette unité religieuse, qui peut intéresser de si près la tranquillité. Dans les États, au contraire, où l'on voit différens cultes déjà établis, professés publiquement par diverses portions de la société, sous la surveillance commune du gouvernement, la politique peut conseiller une toute autre conduite. S'il existe des sectes plus soumises, plus amies de la subordination, d'après les principes mêmes et la hiérarchie de leur système religieux; on a vu aussi quelquefois des sectes naturellement factieuses, prêchant je ne sais quel affranchissement évangélique, quelle égalité qui tendoit à tout bouleverser: or qui ne voit que tout cela doit être pesé avec maturité? S'il est des temps où il est peut-être sage de dire, comme ce fameux

connétable(1), le héros de son siècle et la gloire de son nom, *une loi, une foi;* n'est-il pas aussi des circonstances où il est sage de dire, comme Fénelon au fils de Jacques II (2) : « Accordez à tous la tolérance » civile, non en approuvant tout, comme indifférent, » mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu » souffre, et en tâchant de ramener les hommes par » une douce persuasion. » Laissons ces discussions délicates à la sagesse des gouvernemens qui régissent le monde : qu'il nous suffise en ce moment de savoir que, partout où le chrétien se trouve placé par la Providence, il doit sans doute rester ferme et pur dans sa religion, ne point participer aux superstitions dont il peut être entouré, et préférer la mort à l'apostasie ; mais aussi qu'il doit toujours se faire un devoir de la soumission à la puissance dans les choses civiles, et respecter l'ordre politique qu'il trouve établi : maxime vraie aujourd'hui comme dans tous les temps. Tel est l'exemple que nous ont laissé les chrétiens des trois premiers siècles, nos pères et nos modèles dans la foi. Persécutés sous les empereurs Romains, mais toujours soumis, lors même qu'ils étoient redoutables par leur nombre, et qu'ils occupoient les postes les plus éminens dans le sénat et dans l'armée, on ne les vit jamais entrer dans les complots qui se tramoient contre les maîtres de l'Empire : leur obéissance aux lois humaines n'avoit d'autres bornes que celles qu'y mettoit une loi supérieure,

(1) Le connétable de Montmorenci.

(2) *Vie de Fénelon*, par Ramsai; Amsterdam, 1727, p. 176, etc.

la loi de Dieu ; et quand on vouloit les forcer jusque dans ce divin sanctuaire, ils ne savoient pas se révolter, mais ils savoient mourir. L'esprit qui les animoit respire tout entier dans ces paroles du chef d'une légion chrétienne à Maximien (1) : « Seigneur, nous sommes » vos soldats, il est vrai, mais nous sommes aussi les » serviteurs du vrai Dieu ; vous nous avez honoré de » la milice, mais nous devons à Dieu le don inesti- » mable de l'innocence ; nous recevons de vous la » solde comme une récompense due à nos travaux, » mais nous tenons de Dieu la vie comme un don » purement gratuit, que nous n'avons jamais pu mé- » riter : il ne nous est donc pas permis d'obéir à » notre empereur, dès que notre Dieu nous le dé- » fend, oui, notre Dieu et le vôtre, Seigneur ; entre » mourir innocens et vivre coupables, il n'y a point » à balancer. » Voilà, Messieurs, comme un chrétien n'est ni un lâche, ni un perturbateur; indépendant dans sa foi, mais soumis aux lois dans l'ordre politique, il croiroit manquer à la religion, s'il manquoit à ses devoirs de citoyen ; et partout, comme sous tous les gouvernemens, il sait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César : ceci nous conduit naturellement à la tolérance chrétienne.

En paroissant sur la terre, le christianisme fit hautement profession d'enseigner qu'il possédoit seul la vérité ; il ne vit dans le judaïsme que des figures qu'il venoit réaliser, et dans le paganisme que des super-

(1) Voyez dans les *Actes des Martyrs*, par D. Ruinart, *le Martyre de saint Maurice et de ses compagnons.*

stitions qu'il venoit détruire. Ses disciples furent animés d'un zèle ardent pour établir son empire ; pour combattre, non par les armes, mais par la persuasion, les erreurs et les vices universellement répandus; et pour former, en tous lieux, au Dieu véritable un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité. Ennemie inflexible de l'erreur, la religion chrétienne ne sauroit s'allier avec aucune autre. Sous ce rapport, elle est exclusive, on peut l'appeler *intolérante;* mais son intolérance ne tombe que sur les mauvaises doctrines: en même temps, son caractère distinctif est l'amour de tous les hommes, même des ennemis ; elle enseigne qu'en Jésus-Christ il n'est ni Juif ni Gentil, ni Grec ni Barbare, ni maître ni esclave; qu'en lui tous les hommes sont frères, et que la charité a fait tomber le mur de division qui pouvoit les tenir séparés. Sous ce rapport la religion chrétienne est de toutes la plus indulgente; on peut l'appeler *tolérante*, mais sa tolérance ne regarde que les personnes : tel est donc son double esprit. Chez elle, le zèle contre les erreurs et les vices s'allie avec la charité mutuelle; et ce n'est qu'en confondant des choses qu'il faut savoir distinguer, qu'en présentant ici le christianisme sous un faux jour, qu'on peut réussir à le rendre odieux. Donnons à ces pensées quelque développement, et tâchons de faire bien comprendre ce que c'est que la tolérance chrétienne.

Fille du ciel, la religion chrétienne, en se montrant aux hommes, a dû produire les titres de sa céleste origine, avant d'exiger leur soumission et leurs hommages. Tout se réduit à savoir si elle est divine;

et c'est sur les preuves de sa divinité, sur les faits extérieurs et publics qui lui servent de fondement, qu'elle provoque l'examen de la raison. Si elle vient de Dieu, si Jésus-Christ son auteur a eu véritablement le droit de dire à la terre : Je suis la vérité, *ego sum veritas ;* il faut bien, par une conséquence inévitable, que l'Église chrétienne soit jalouse de se conserver pure dans la doctrine qu'elle a reçue du ciel même ; que gardienne fidèle du dépôt sacré, elle repousse les erreurs qui l'altèrent comme les vices qui le déshonorent ; et que, toujours vigilante, elle signale à ses enfans les funestes nouveautés qui pourroient les surprendre. La vérité, dont elle se croit seule en possession, ne peut pas plus s'allier avec le mensonge, que la lumière avec les ténèbres, le vice avec la vertu, la loi avec l'anarchie, l'autorité avec la révolte. La vérité est une, et si elle se trouve dans la religion chrétienne, il faut bien que le mensonge infecte plus ou moins toutes les autres. Si la société fondée par Jésus-Christ ne gardoit pas avec une courageuse fidélité les vérités saintes qui lui sont confiées, qu'arriveroit-il? Attaquée, entamée de toutes parts, elle seroit mise en lambeaux, et bientôt elle ne seroit que l'assemblage impur de toutes les erreurs. Loin de lui reprocher son zèle, reconnoissons plutôt que c'est là ce qui fait sa force et sa gloire. Toute religion qui seroit indifférente aux opinions qui la combattent, porteroit sur le front le cachet du mensonge, et même un signe manifeste de ruine et de destruction ; comme les gouvernemens qui seroient indifférens aux complots des factieux, aux révoltes

populaires, laisseroient voir des symptômes effrayans de décadence et de dissolution.

Toutefois le zèle de la doctrine ne doit jamais altérer la charité : intolérante contre les erreurs, mais tolérante envers les personnes, telle est la religion que nous avons le bonheur de professer ; tout ce qui a pu, dans le cours des siècles, s'écarter de ce double caractère de force d'un côté, et de douceur de l'autre, n'est pas venu de la religion, mais des passions humaines. Elle nous apprend à supporter dans des sentimens de paix et d'indulgence ceux mêmes que nous croyons dans l'erreur, à les plaindre plus encore qu'à les condamner ; le vrai chrétien sait distinguer l'erreur toujours odieuse, de celui qui s'égare ; le paradoxe qui révolte, de celui qui le soutient. Sans doute le mensonge ne mérite pas plus de ménagement que le vice, et l'athée n'est pas plus respectable que le débauché ; mais le zèle le plus légitime a ses bornes, il doit toujours être tempéré par une sage condescendance ; et lors même que les doctrines peuvent diviser les esprits, la charité doit confondre les cœurs.

On s'étonne de l'intolérance de l'Église chrétienne dans sa doctrine ; mais n'en trouve-t-on pas une semblable dans toutes les choses humaines? Je vous le demande, Messieurs, quel est le gouvernement sur la terre qui ne soit jaloux de l'intégrité de sa puissance, qui ne réprime les factieux, qui ne maintienne les sujets dans la soumission ; et par là même, n'est-il pas *intolérant* envers les ennemis de son autorité? Quel est le magistrat qui ne doive se faire une

obligation sacrée de veiller à la sûreté des
et des propriétés, au maintien de l'ordr
tranquillité publique, à la poursuite et à
des délits et des crimes? Sous ce rapport, le ma
trat n'est-il pas *intolérant* envers les infracteurs des lois? Voyez le savant bien convaincu de la vérité de son système sur la structure du globe, ou sur notre monde planétaire; quel zèle pour le défendre, pour combattre les hypothèses contraires! et voilà comme son opinion est *intolérante* envers celles qui s'y trouvent opposées. Voyez l'homme de lettres bien persuadé que les sources les plus pures de la saine littérature se trouvent dans les siècles d'Auguste et de Louis XIV: comme il venge les écrivains de ces deux mémorables époques; comme il repousse les téméraires novateurs qui ne partagent pas son admiration! lui ferez-vous un crime de cette sorte d'intolérance? Et moi, ministre de la religion, chargé de l'annoncer aux hommes; moi, profondément convaincu de sa divinité, si je cherche à pénétrer les esprits de la vérité de sa doctrine et de la sainteté de ses préceptes; si je signale les erreurs qui la défigurent; si je la défends contre les attaques de ses ennemis, je serai coupable d'une odieuse intolérance! Où est la justice de ce reproche? Quoi! le zèle du magistrat pour les lois, du savant pour ses systèmes, de l'homme de lettres pour les vrais principes du goût, on le trouvera louable; et le zèle pour le premier de tous les biens, la religion, on affectera de le flétrir d'une injurieuse qualification! Apôtres de la tolérance, avez-vous donc deux poids et deux mesures

pour peser les sentimens et les actions des hommes?

Mais, dira-t-on, n'est-il pas à craindre que le zèle contre les opinions n'aigrisse les esprits, et ne conduise à la haine des personnes? Je conviens que le zèle peut avoir ses excès, mais la charité peut avoir aussi les siens; si le zèle peut devenir persécuteur, la charité peut dégénérer en mollesse. Me défendrez-vous d'aimer la personne des incrédules, sous prétexte que l'amour des personnes peut conduire à l'amour de l'incrédulité? Non, sans doute. Pourquoi donc condamneriez-vous la haine des erreurs, sous prétexte qu'elle peut conduire à la haine des personnes? Toute charité qui éteindroit le zèle, tout zèle qui violeroit la charité, seroient deux excès également répréhensibles. Et d'où vient qu'on attaque le zèle de la religion avec une logique qu'on rougiroit d'employer en toute autre matière? Ainsi, du milieu des préjugés nationaux, des prétentions réciproques des gouvernemens, des intérêts opposés du commerce, peuvent naître et sont nées en effet trop souvent des rivalités, des dissensions et des guerres sanglantes; faudra-t-il pour cela qu'il n'y ait ni peuple, ni gouvernement, ni industrie? Ainsi la seule diversité des caractères et des talens, comme le choc des intérêts, peuvent porter dans les familles le trouble et la discorde; faudra-t-il qu'il n'y ait plus de société domestique, et que chaque membre de l'espèce humaine vive séparé de ses semblables? Non, Messieurs, quand une chose est salutaire, il faut savoir la respecter, malgré l'abus que peuvent en faire les méchans. Faudroit-il que l'univers fût privé de l'élément du

eu qui l'anime, sous prétexte qu'il peut en résulter des incendies? En deux mots, la tolérance chrétienne n'est autre chose qu'une charité bien éclairée, également éloignée et d'une foiblesse qui excuse tout, et d'une rigueur qui ne pardonne rien; charité qui, sans épargner ni l'erreur ni le vice, nous apprend à aimer les errans et les vicieux.

Il y a long-temps que les ennemis de la religion affectent de nous inviter à nous montrer doux, indulgens, tolérans, comme Fénelon. Certes le modèle est beau; et quel ministre des autels ne feroit gloire de marcher sur les traces de l'immortel archevêque de Cambrai, un des plus beaux génies qu'ait produits la nature, comme un des plus grands pontifes qui aient illustré notre église? Mais l'incrédule ne veut pas voir, ou bien il a oublié qu'autant Fénelon fut doux, compatissant, tendre dans sa conduite; autant il fut pur, délicat, intolérant en matière de doctrine et de croyance religieuse. Ses écrits, sa vie, ses écarts mêmes déposent en faveur de l'inflexibilité de ses principes : athées, matérialistes, déistes, indifférens, sceptiques et hétérodoxes, tous les ennemis de la vérité ont été combattus par lui; il est facile de s'en assurer en parcourant ses ouvrages. S'il a le malheur de se tromper, son erreur devient une preuve sensible de la délicatesse de sa foi, comme un des plus beaux titres de sa gloire, en faisant éclater sa profonde soumission à l'autorité; lui-même il monte dans la chaire évangélique pour lire et publier devant le peuple attendri le jugement qui le condamne; le pasteur se montre aussi docile que la dernière

brebis du troupeau : jamais l'austère, l'intolérante vérité n'avoit remporté de plus beau triomphe ; et si tout cela s'appelle de la tolérance, volontiers nous sommes tolérans.

Je viens à la tolérance appelée *philosophique,* parce qu'elle est principalement de l'invention de ces écrivains du dernier siècle, qui se sont donné eux-mêmes le nom de *philosophes*. Elle consiste à regarder toutes les religions comme indifférentes, à permettre à chacun de suivre sans examen celle du pays qu'il habite : ce n'est autre chose que l'indifférence en matière de religion; on la désigne aussi sous le simple nom d'*indifférentisme,* de *tolérantisme;* ces mots seront synonymes dans notre langage. Que faut-il penser de cette sorte de tolérance? c'est ce qui nous reste à discuter.

Impossible à la nature humaine, réprouvé par la saine raison, funeste dans ses effets ; tel est le moderne tolérantisme.

Oui, Messieurs, l'indifférence est si peu dans la nature de l'homme, que toutes ses facultés la repoussent à la fois. Intelligent, l'homme est avide de connoître ; il cherche, il découvre, et se repose avec joie dans la vérité connue ; sensible, il désire, il craint, il espère, il aime ; actif, il se plaît à produire au-dehors ses sentimens et ses pensées. Je le sais, l'homme peut être séduit par les fausses couleurs du mensonge, comme par les faux attraits du plaisir ; il peut se tromper sur les objets de son intelligence comme sur les objets de son affection ; mais enfin, par le fond même de sa nature, il a besoin d'aimer :

or se pourroit-il que l'être qui ne vit que d'intelligence et d'amour, fût plein d'ardeur pour tout, excepté pour ce qui doit l'intéresser le plus, et que la religion seule fût étrangère à sa raison et à ses affections? Quoi! ce qui tend à perfectionner mon être, à élever mes pensées, à me soutenir dans la vertu, à me consoler dans le malheur; ce qui a excité l'attention de tous les sages, occupé tous les législateurs, fait naître tant de vertus, me trouveroit indifférent, n'obtiendroit de moi aucun hommage, pas même celui de l'examen! Ah! vous arracheriez plutôt du cœur de l'homme le désir de son propre bonheur, que le sentiment de je ne sais quoi de divin qui le remplit malgré lui, qui l'élève au-dessus de ce monde, le met en commerce avec une intelligence suprême, et le transporte dans l'immortalité. Vous ne réussirez pas plus à tenir son ame enfoncée dans l'abîme de l'athéisme, qu'à tenir son corps continuellement courbé vers la terre. Où trouverez-vous dans l'univers un seul peuple qui n'ait pas eu ses croyances religieuses? Je veux que quelques spéculatifs puissent s'endormir ici dans l'insouciance, sans rien admettre, sans rien rejeter: ce néant de toute affection pieuse n'est pas fait pour l'espèce humaine. Chez elle, le sentiment sera toujours plus fort que les systèmes: le peuple pourra bien s'écarter insensiblement de ses croyances primitives, en adopter de nouvelles, quitter les routes de la vérité pour celles de la superstition; mais enfin le besoin, le malheur, les impressions de l'habitude, le cri de la nature et d'une conscience contre laquelle il n'est pas armé, le ramèneront tou-

jours à la Divinité. Il adorera la pierre ou le bois, plutôt que de ne rien adorer ; il croira aux contes puérils dont on berce l'enfance, plutôt que de ne rien croire ; et il n'oubliera le Dieu véritable, que pour se forger des dieux imaginaires. Combien même d'incrédules, indifférens en théorie, que leur prétendue force d'esprit n'a pu sauver de terreurs superstitieuses, qu'on a vus frémir à la vue d'une certaine combinaison de nombres, d'un accident imprévu, ou d'un phénomène nouveau ! Jean-Jacques a dit, et cette fois avec raison : « Le doute sur les » choses qu'il nous importe le plus de connoître, est » un état trop violent pour l'esprit humain ; il n'y » résiste pas long-temps, il se décide malgré lui d'une » manière ou d'une autre (1). »

Vous nous prêchez l'indifférence, a-t-on pu dire à ceux qui s'en sont faits les apôtres ; mais vous-mêmes la pratiquez-vous? Si à vos yeux toutes les religions sont égales, pourquoi ne pas laisser à chacun la liberté de suivre la sienne ? pourquoi, sous l'empire de votre indifférentisme, la religion persécutée? pourquoi ses temples fermés ou démolis, ses ministres et ses sectateurs égorgés? L'indifférence étoit dans vos discours, et la haine dans vos actions : loin d'être indifférens, vous vomissiez mille imprécations contre Dieu et son Christ, vous brisiez ses autels pour adorer la raison ; ceux que vos paroles n'avoient pu séduire, vous les traîniez par violence aux pieds de la nouvelle idole. Encore aujourd'hui, pourquoi

(1) *Emile*, liv. IV, tom. III.

toutes ces injures prodiguées à la religion de nos pères? pourquoi cette haine sombre que l'on porte au ministère sacré, et ces efforts pour le décrier, pour l'avilir, pour le ruiner dans l'esprit des peuples? A ces traits, reconnoît-on l'indifférence, ou plutôt ne faut-il pas reconnoître le fanatisme? tant il est vrai que l'indifférence est impossible à ceux-là mêmes qui en font le plus hautement profession!

Mais sur quoi le fonderoit-on ce système d'indifférence? On dit que les croyances religieuses ne sont rien; qu'il suffit d'être honnête homme, et que le reste est arbitraire; que d'ailleurs s'il faut à l'homme une religion, chacun doit suivre celle de son pays: voilà à quoi se réduit l'indifférentisme, quand on le dépouille des phrases du bel esprit.

On dit d'abord, que les croyances ne sont rien. Mais quoi! n'est-ce donc rien que de croire en Dieu, à la Providence, à la vie future? Peut-on être raisonnable, et s'endormir ici dans l'insouciance et l'apathie? Comment rester en suspens entre l'athéisme et la croyance d'un Dieu; entre le fatalisme, qui livre tout à un aveugle destin, et la doctrine d'une Providence attentive à nos besoins; entre le matérialisme, qui ne promet à la vertu malheureuse que le néant, et la religion qui ouvre devant elle les portes de l'immortalité? Qui ne sent pas que de la manière de croire sur cette matière, dépend celle de régler ses affections et sa conduite? S'il n'y a ni Dieu, ni providence, ni vie future, toute religion n'est qu'une imposture, et toutes mes pensées doivent se concentrer dans la vie présente: mais si j'ai dans le ciel un

père, un maître, un juge; s'il est quelque chose à craindre ou à espérer au-delà du tombeau, je sens que je dois porter plus haut mes pensées, et m'occuper de mes futures destinées. En vain un agréable épicurien, pour qui réfléchir est un travail pénible, chantera l'indifférence dans des vers enfans du plaisir et de la débauche, et nous invitera à couvrir de fleurs le passage de la vie, sans nous inquiéter du terme où il doit aboutir; toutes les saillies d'une imagination voluptueuse n'ôteront pas à ce système ce qu'il a de monstrueux aux yeux de la raison. Oui, se précipiter dans les abîmes éternels, sans s'embarrasser du sort qui nous y attend, n'est pas force d'esprit, c'est frénésie. Que la terre soit le centre du monde planétaire, comme le vouloient les anciens, ou que, par son mouvement annuel, elle nous emporte avec elle autour du soleil, comme le veulent les modernes, cela peut bien ne pas m'intéresser; la presque totalité du genre humain ignore ces choses, et s'en passe. Mais y a-t-il un Dieu, une providence, une vie à venir? ce sont là des questions dont il est extravagant de se faire un jeu; ce qui a fait dire à Pascal : « Je trouve bon qu'on n'approfondisse » pas l'opinion de Copernic; mais il importe à toute la » vie de savoir si l'ame est mortelle ou immortelle. (1) »

On nous dit qu'il suffit d'être honnête homme. Mais le premier devoir de l'homme n'est-ce pas d'obéir à celui qui a fait l'homme? La créature a-t-elle le droit de rejeter le joug de son créateur? peut-elle

(1) *Pensées*, art. XXVIII, n. 22.

se dispenser de payer un tribut d'adoration et d'amour à celui de qui elle a tout reçu? Et si, par un effet de sa bonté incompréhensible, puisqu'elle est infinie, il avoit daigné nous manifester ses volontés saintes, nous donner une religion positive, nous révéler ce qu'il faut croire et pratiquer, pourrions-nous impunément mépriser ce bienfait, lui dicter la loi, au lieu de la recevoir? Dieu n'est-il pas le roi des esprits comme de la matière? n'a-t-il pas le droit de commander à notre intelligence l'adhésion aux vérités qu'il nous révèle, comme de commander à notre volonté la soumission aux préceptes qu'il lui donne? Non, nous ne sommes pas plus les maîtres de nous soustraire à son empire qu'à ses regards. Sans doute, si cette révélation m'étoit inconnue, si elle n'avoit pas fait briller sa lumière à mes yeux, je ne serois pas coupable de l'ignorer : l'ignorance de la vérité, quand elle est entièrement involontaire, n'est pas criminelle. Le souverain juge ne demandera compte que des lumières qu'il aura communiquées, et celui qui aura été dans l'impossibilité de connoître l'Evangile ne sera pas jugé par l'Évangile; mais la vérité n'en conserve pas moins le droit de soumettre les esprits, et d'exiger leurs hommages, du moment qu'elle vient les éclairer. L'homme doit toujours être dans la disposition sincère d'embrasser la religion véritable, quand elle vient se manifester à lui. Ce n'est point une chose arbitraire, c'est un devoir : j'aurois bien pu l'ignorer sans être coupable; mais jamais je ne pourrois, sans l'être, ni la rejeter quand elle se présente avec des titres suffisans pour subjuguer

mon esprit, ni l'abandonner après l'avoir connue.

On dit encore qu'il est libre à chacun de suivre tranquillement, et sans examen, la religion de son pays. Mais d'abord il faut bien que les partisans les plus fougueux du tolérantisme y mettent quelques bornes ; car enfin on a vu des cultes qui outrageoient l'humanité et la vertu, qui convertissoient les temples en lieux de prostitution ou en théâtres de carnage ; les divinités qu'on y adoroit demandoient des meurtres ou des infamies : apôtres complaisans de l'indifférence, vous ne voudrez pas, je pense, l'étendre jusqu'à ces abominables excès. Vous voilà forcés de restreindre votre système, si vous ne voulez absoudre tout ce que la superstition a inventé de plus cruel ou de plus impur. Il vous plaît d'avancer que, dans l'ordre de la religion, on peut suivre les divers cultes, comme dans l'ordre civil on peut se conformer aux diverses lois de police: vous voulez que l'on puisse changer de religion comme de climat ; que l'on soit catholique à Rome, anglican à Londres, calviniste à Genève, musulman à Constantinople, idolâtre à Pekin, c'est-à-dire que, dans votre pensée, il faudra que tour à tour, suivant les lieux et les usages, j'adore ce que mon cœur déteste, ou que je blasphème ce que mon cœur adore. Ainsi je crois que Jésus-Christ est véritablement le Sauveur du monde par sa mort, comme il en a été la lumière par sa doctrine : n'importe ; si j'étois au Japon, je pourrois, selon vous, blasphémer contre lui en foulant aux pieds ses images sacrées. Ainsi, je crois qu'il n'est qu'un seul Dieu, créateur de la terre et des cieux : n'importe ; si je me

trouvois au milieu de peuples idolâtres, je pourrois, selon vous, invoquer avec eux les divinités les plus fabuleuses. Ainsi, au sein de cette capitale, je puis traiter hautement Mahomet d'imposteur ; et si j'étois à la Mecque, je pourrois, selon vous, m'écrier avec le musulman : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.* Quel système, que celui qui ne se compose que de contradictions, qui met sans cesse la conduite en opposition avec la conscience, qui m'apprend soit à trahir par mes discours et mes actions les vérités que je crois, soit à me régler d'après des dogmes impies que j'abhorre ! Quel système, que celui qui fait de la religion un jeu et un caprice, qui m'autorise à faire semblant de croire ce que je ne crois pas, qui met la piété dans la dissimulation, et qu'on ne réduit en pratique que par un vice détestable, l'hypocrisie.

Jean-Jacques a dit très-sérieusement, que la femme *devoit avoir la religion de son mari.* Ainsi, Messieurs, si le mari se montroit successivement anglican, catholique, déiste, ce qu'on a vu quelquefois, la femme seroit condamnée à toutes ces variations; et si le mari devenoit athée, faudroit-il aussi que, par complaisance, la femme professât l'athéisme? En vérité, les apôtres de la liberté illimitée mettent ici la femme dans une étrange dépendance; ils exigent qu'elle croie en aveugle, et qu'elle suive en esclave ; pour elle, la raison, la conviction, la vérité, sont comptées absolument pour rien : et voilà pourtant ce qui s'est appelé de la haute philosophie.

Jean-Jacques n'est pas plus raisonnable, quand il dit que *le fils doit suivre la religion de son père;* ceci de-

mande une courte explication. Sans doute, dans ses tendres années, incapable de tout examen, ne pouvant soupçonner qu'il est induit en erreur par les auteurs de ses jours, il est tout naturel que l'enfant marche sur leurs traces, et que leur autorité le retienne alors même dans une fausse religion; mais enfin si cette religion est indigne de Dieu, si elle dégrade l'homme, et tend à lui inspirer le vice plutôt que la vertu; si en même temps, parvenu à l'âge où la raison est développée, l'enfant acquiert la conviction intime de son erreur, faudra-t-il qu'il sacrifie la vérité au respect filial? L'autorité paternelle a bien ses droits inviolables; et quelle religion les a mieux conservés que le christianisme? mais elle a aussi ses bornes; il ne lui est pas plus permis de commander une impiété, que de commander le meurtre et le pillage; elle n'enchaîne pas la raison des enfans, et n'a pas le privilége insensé de les tenir courbés sous le joug de l'erreur, malgré le cri de leur conscience : quand la volonté de l'homme ose se mettre en opposition avec celle de Dieu, c'est le cas de dire : « Il vaut mieux » obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Voyez, Messieurs, comme ces prétendus vengeurs des droits de la raison l'immolent à leurs vains systèmes. D'un côté, pour décrier la soumission si raisonnable des chrétiens à la foi de leurs pères, qu'ont-ils fait? Ils n'ont cessé de la flétrir du nom de crédulité et de superstition, d'affirmer que l'autorité est une source de préjugés et d'erreurs, que la raison seule doit régner sur les esprits; et d'un autre côté, ils n'ont vu dans la religion qu'une affaire d'usage et de

climat; ils ont voulu que la femme eût la religion de son mari, que le fils eût la religion de son père; de telle sorte qu'après avoir tout donné à la raison, ils ont fini par tout donner à l'autorité : contradiction choquante, mais inévitable dans leur système.

Mais autant ce système est impossible, déraisonnable, autant il est funeste dans ses effets. Je n'insisterai pas long-temps sur cette nouvelle considération, parce qu'elle se trouve plus amplement développée dans quelques-uns de nos discours. Oui, Messieurs, si vous suivez dans ses conséquences le système de l'indifférence raisonnée en matière de religion, vous verrez tout ce qu'il peut enfanter de maux pour le genre humain. Je suppose qu'il se répande au sein d'une nation, qu'il s'empare de toutes les classes de la société : qu'arrivera-t-il? Toutes les croyances religieuses seront ébranlées; incertains et flottans, les esprits ne sauront que croire ni que rejeter. Si la religion s'affoiblit, les règles de conduite qui en dérivent s'affoibliront avec elle; chacun se fera à part sa manière de penser, de juger, et par conséquent d'agir; plus de cette conviction profonde qui fait la force de l'ame, plus de ces principes fermes d'une croyance commune, qui, mieux que les lois, rapprochent, lient les esprits et les cœurs : les particuliers et les familles, au lieu de ces chaînes invisibles et puissantes par lesquelles la religion les unissoit, n'auront de commun que les passions qui tendent à diviser; il n'y aura plus, ou bien il y aura peu de sentimens nationaux; l'amour de la patrie sera altéré, les pensées généreuses iront s'éteindre dans le froid égoïsme; et

l'on n'aura plus cette communauté, cette unité de vues et d'affections dont se compose le vrai patriotisme, et qui donnent tant de stabilité à l'édifice social.

Et ne pensez pas que ce système soit borné dans ses ravages ; l'esprit d'indifférence s'étendra d'un point de doctrine à un autre point ; toutes les vérités seront contestées, même celle de l'existence de Dieu. La curiosité de l'esprit humain est insatiable; une erreur mène à une autre erreur; un abîme attire un autre abîme, disent les livres saints; d'égarement en égarement les esprits se précipiteront dans l'athéisme: alors épouvantés, ils s'éveilleront peut-être de leur ivresse, et sentiront le besoin de sortir du précipice; mais peut-être aussi qu'affoiblis, brisés par cette chute effroyable, ils n'auront pas la force de remonter vers la vérité. Ainsi l'indifférentisme ne produira que des athées et des égoïstes. Or, avec de tels hommes, que l'on forme, si l'on peut, des sociétés d'hommes libres et civilisés; c'est un phénomène politique qu'on n'a pas encore vu sous le soleil. Voilà donc comme le philosophisme avec ses théories, aujourd'hui appelées *libérales,* se trouve en opposition avec le bonheur des hommes comme avec la raison, avec le bien de la société comme avec la vérité.

« Prophète, disoit autrefois le Seigneur à Isaïe (1), » prophète, crie avec force, et ne te lasse pas; *clama,* » *ne cesses.* Que ta voix, loin d'être foible et timide, » éclate, retentisse au loin comme la trompette. » *quasi tuba exalta vocem tuam;* annonce et reproche à

(1) Isai. LVIII. 1.

» mon peuple ses erreurs et ses égaremens; *annuntia* » *populo meo scelera corum.* » Ces paroles divines s'adressent aujourd'hui plus que jamais aux ministres de la religion; et dans quel temps fut-il plus nécessaire d'élever la voix avec liberté, que dans un temps où l'impiété menace de dessécher dans les ames jusqu'au dernier germe des vertus? Il s'agit de sauver la génération présente des maux qui ont accablé la génération passée; d'empêcher le retour des mêmes calamités, en s'opposant au triomphe des mêmes erreurs; de nous placer, comme des sentinelles vigilantes, entre l'abîme d'où nous sommes sortis miraculeusement, après en avoir mesuré toute la profondeur, et la jeunesse qui court aveuglément s'y précipiter. Jamais tant de périls n'ont environné son inexpérience; jamais tant de piéges ne furent tendus à sa candeur : pour elle, que d'exemples funestes d'irréligion, de la part de ceux qui, par leur âge, devroient naturellement être ses modèles! que de doctrines de mensonge, de la part de ceux qui devroient être sa lumière et ses guides! Sciences et lettres, livres et discours, la plupart des sources où elle puise sont plus ou moins empoisonnées; des attaques violentes ou des insinuations perfides tendent tour à tour à lui rendre le christianime odieux ou ridicule : on veut lui persuader que la religion des siècles passés ne doit plus être celle du nôtre; comme si Dieu n'étoit pas toujours Dieu, c'est-à-dire, maître souverain; comme si l'homme n'étoit pas toujours homme, c'est-à-dire, créature dépendante. Non, la vérité ne vieillit pas plus que le soleil, l'éternité ne passe point avec le temps. Il nous sied bien, d'ailleurs,

d'insulter aux siècles passés, après toutes les abominations dont le nôtre s'est souillé : nous allons rechercher les erreurs et les vices de l'ancienne barbarie; mais la civilisation n'a-t-elle pas aussi ses excès, non moins funestes, et peut-être plus incurables encore? La religion a su faire plus d'une fois d'un peuple barbare un peuple civilisé; fasse le ciel qu'elle puisse faire quelque chose d'un peuple usé par la civilisation! La subtilité des sophistes vaut encore moins que la simplicité de l'ignorant. Comparez un peuple barbare qui embrasse l'Evangile, avec un peuple civilisé qui apostasie : à mesure que le premier se pénétrera des maximes évangéliques, il deviendra plus humain, plus juste, plus dévoué à ses devoirs; dans les seuls *commandemens de Dieu,* sans cesse rappelés à ses pensées, se trouvent les principes constitutifs de la famille et de la société; s'il est encore étranger aux lettres humaines et aux sciences naturelles, on ne l'appellera pas savant, mais il portera dans son sein tous les germes de la vie sociale, qui, en se développant, le feront croître jusqu'à l'âge mûr; dans son ignorante simplicité, il possédera la science véritable, celle qui assure sa conservation et sa durée. Voyez, au contraire, ce peuple qui brille par les sciences et par les arts; s'il est irréligieux, il perdra le sentiment de ses devoirs; il aimera tout, excepté la vertu; il portera dans son sein des principes de mort; il donnera bien quelques signes de vie, mais ce ne sera qu'un vieillard décrépit, qui cache ses infirmités sous l'or et la soie; dans sa science superbe, il ne sera qu'un ignorant, puisqu'il méconnoîtra l'art de se conserver lui-même. Si quel-

que chose pouvoit lui redonner une vie durable, ce seroit la religion. Se refuse-t-il à ce remède indispensable? il faut qu'il languisse, qu'il tombe en ruine et qu'il périsse; nos arts et nos sciences ne le sauveront pas. Ce n'est pas la multitude des savans, c'est, disent nos livres saints, le grand nombre d'hommes sages et vertueux, qui fait la force et la santé des nations; *multitudo sapientium est sanitas terræ* (1).

(1) Sap. VI. 26.

L'INCRÉDULITÉ

DES JEUNES GENS.

Tel est le sort du christianisme sur la terre : il doit y être perpétuellement et tout à la fois un objet de respect et de mépris, d'amour et de haine ; l'histoire atteste qu'il s'est établi au milieu des persécutions comme des hommages des peuples, de leurs blasphèmes comme de leurs bénédictions. Il faut qu'il y ait des erreurs pour éprouver les amis de la vérité, des scandales pour éprouver les amis de la vertu, des périls et des traverses pour faire éclater la fidélité dans tout son héroïsme ; et c'est dans tous les temps, que la croix du Sauveur du monde devoit être levée comme un signe de contradiction, suivant l'expression de l'Evangile. Si vous remontez jusqu'aux premiers âges du christianisme, vous verrez tout ce qu'il eut à souffrir de la puissance tyrannique des Césars, de la jalousie des prêtres des faux dieux, des subtilités des rhéteurs et des sophistes, des fureurs du peuple égaré par la superstition. Mais si l'on vit les Celse et les Porphyre aiguiser leurs traits pour le combattre, on vit aussi les Origène et les Augustin s'armer pour sa défense ; si les Dèce et les Julien épuisèrent contre lui tout ce que pouvoient inventer la cruauté et l'artifice, les Constantin et les Théodose abaissèrent devant lui leurs fronts victorieux : contraste qui s'est plus ou moins renouvelé dans tous les âges

de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nous. Après les persécutions sanglantes du paganisme, elle fut troublée par les schismes et les hérésies ; plus tard l'ignorance et la barbarie, sans altérer le fond de sa doctrine, semblèrent la couvrir d'un voile ténébreux. Dans des temps plus rapprochés de nous, une raison inquiète mit en problème les croyances établies, arracha les anciennes bornes, et le désir d'innover s'accrut de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin, dans le dix-huitième siècle, une légion de beaux esprits travaillât à saper le christianisme dans ses fondemens mêmes. Leurs écrits, répandus dans l'Europe entière, y firent circuler les poisons d'une incrédulité séditieuse, qui remua dans le cœur de l'homme tout ce qu'il y a de passions désordonnées, souleva la terre contre le ciel, et dans la révolte contre Dieu, prépara la révolte contre les rois. Bientôt toutes les classes, tous les âges furent infectés de la contagion funeste ; enfin la liberté de penser amena celle de tout oser et de tout faire, et avec elle ce déluge de maux qui a été sur le point de nous engloutir pour toujours. L'incrédulité, qui s'étoit montrée si tolérante dans ses écrits, se montra cruelle dans ses actions ; armée de la toute-puissance, elle ne sut en faire usage que pour persécuter et pour détruire. C'est sur les débris sanglans de l'autel et du trône, qu'elle éleva ses chaires de mensonge ; il n'est pas d'excès qu'elle ne commandât alors, qu'elle n'essayât même de justifier ; elle raisonna toutes ses fureurs ; et l'on vit sous sa domination la plume du bel esprit s'allier à la hache des bourreaux.

Sans doute c'étoit une chose désolante, que ce déchaînement universel contre le christianisme ; mais ce qui n'est pas moins déplorable peut-être, ce qui feroit presque désespérer du salut de la religion et de la patrie, c'est que l'expérience ne nous ait pas désabusés des doctrines perverses qui ont été la source de nos calamités ; c'est de voir que l'impiété, assise encore sur des ruines qui sont son ouvrage, insulte à la religion qui cherche à les réparer, et qu'elle trouve des partisans, peut-être même des apôtres, jusque parmi ceux qui en ont été les victimes. Oui, de nos jours, on affecte de regarder la religion comme une chose surannée, on la renvoie à la simplicité de nos aïeux, on voit dans l'incrédulité le triomphe de la raison, et l'on ne paroît pas même en soupçonner les ravages et les suites funestes. Je viens essayer en ce moment de déchirer le bandeau fatal qui couvre les yeux des déserteurs du christianisme ; je m'adresse en particulier aux incrédules encore jeunes, et je leur dis : Vous faites gloire de n'avoir pour guide que la raison ; hé bien, j'en appelle de vos opinions sur le christianisme à votre raison même ; je prétends que vous devez vous défier de votre incrédulité, et que, si vous êtes raisonnables, vous devez la soumettre à un nouvel examen. C'est la seule proposition que je m'attache à développer aujourd'hui, pour ne pas embrasser une trop vaste matière.

Rien n'est plus commun, de nos jours, que de rencontrer de jeunes incrédules qui font gloire de ne pas

penser sur le christianisme comme leurs pères, qui traitent toute croyance religieuse de préjugé vulgaire, et paroissent s'endormir sans crainte et sans remords dans leur incrédulité. Toutefois, si je l'examine de plus près, si j'en étudie les motifs et les caractères, je la trouve marquée à des traits qui m'en donnent une idée peu favorable. Je les invite en ce moment à se replier sur eux-mêmes, et à descendre dans leur cœur pour y apprendre à se connoître : je veux essayer d'y porter la lumière pour leur découvrir ce qui peut-être leur avoit échappé jusqu'ici, leur faire sentir combien leur incrédulité doit leur être suspecte : et pour cela je prétends les forcer de convenir avec moi, que leur incrédulité n'est point éclairée, que leur incrédulité n'est point sincère, que leur incrédulité n'est point désintéressée.

Je dis d'abord que l'incrédulité des jeunes gens, et ce que je dirai d'eux pourra bien s'appliquer à beaucoup d'autres encore, n'est point éclairée. En effet, Messieurs, si avant de se déclarer incrédules, ils avoient pris les précautions les plus sages pour écarter l'erreur et connoître la vérité ; si dans cette querelle élevée de nos jours entre le christianisme et ce qui s'appelle faussement la philosophie, ils avoient procédé avec cette lenteur, cette maturité que demande une affaire aussi grave ; s'ils avoient apporté dans l'examen ces soins, cette diligence, qu'ils mettroient dans une chose sérieuse qui intéresseroit leur repos, leur fortune, leur vie ; alors peut-être je pourrois croire que leur incrédulité est raisonnée et réfléchie. Mais très-souvent ils se sont décidés sans

presque aucun examen, avec une légèreté dont ils rougiroient dans de simples questions de science ou de littérature. Et comment ont-ils formé leur opinion sur le christianisme? C'est d'après les discours de quelque jeune voluptueux, qui cherche dans les maximes d'une philosophie commode la justification de sa conduite; c'est d'après quelque livre frivole, qui donne des plaisanteries pour des raisons; c'est d'après quelques ouvrages plus sérieux, il est vrai, mais pleins d'argumens cent fois réfutés; c'est d'après l'autorité de quelques hommes versés, si l'on veut, dans les sciences humaines, mais assez étrangers à celle de la religion : et s'il en est ainsi, quoi de plus irréfléchi, de moins éclairé que leur incrédulité? et la manière dont ils se sont déclarés pour elle a-t-elle bien de quoi les rassurer?

Entrons ici dans quelques développemens; peut-être ce que nous allons dire ne sera que l'histoire fidèle de plus d'un incrédule présent dans cette assemblée. Ce jeune homme a pu entendre parler de fausses légendes, de faux miracles, de fausses révélations, de livres apocryphes, et l'on aura fait devant lui un parallèle plein de malignité entre ces impostures et le récit de nos Evangiles : et voilà que séduit, incapable de saisir des différences réelles, mais qui demanderoient plus de réflexion, sa croyance chancelle, son respect pour la sainte Écriture s'affoiblit, le doute entre dans son ame : il devient incrédule, sans soupçonner que l'authenticité de nos Evangiles est mieux établie que celle des œuvres de Démosthène et de Virgile, que tout le monde avoue; et

que les faits évangéliques sont mieux attestés que ceux de Socrate ou de César, dont personne ne doute.

Un savant aura composé, sur la formation du monde, un système où se trouve un mélange adroit de faits avérés et de faits douteux, d'observations justes et de conjectures hasardées ; mais, dans son ensemble, en opposition avec le récit Mosaïque sur l'origine des choses : et voilà qu'un jeune homme, déjà initié dans les sciences naturelles, se repaissant de mensonge comme de vérité, adopte avec joie une théorie qui le débarrasse du joug d'une autorité sacrée ; sans penser que cette théorie vaine est démentie par d'autres aussi vraisemblables, qu'on y donne des suppositions pour des réalités, et que ce qu'elle a de bien démontré se concilie avec le récit Mosaïque.

Rien n'est plus facile que de présenter la religion sous un jour faux et odieux, de travestir les livres saints, d'y trouver des difficultés, des contradictions apparentes, des choses bizarres et singulières, quand elles sont détachées des circonstances qui servent à les expliquer. Hé bien, qu'un ouvrage où la religion est indignement défigurée tombe dans les mains d'un jeune homme, il n'en faudra pas davantage pour ébranler sa foi ; il ne sait pas que rien n'est plus voisin du sublime que le ridicule, et qu'il seroit plus aisé de parodier Bossuet qu'un orateur médiocre ; que les savans versés dans les langues et les antiquités ont éclairci ces difficultés qui l'arrêtent ; et qu'il seroit bien impossible qu'il n'y eût pas des obscurités et des choses singulières dans des livres composés il y a tant

de siècles, au milieu de mœurs, d'usages et de lois qui n'ont rien de commun avec les nôtres.

Plus d'une fois l'orgueil et l'ambition ont abusé du christianisme pour de coupables excès; plus d'une fois ses ministres l'ont déshonoré par des vices et des scandales, et ses sectateurs y ont mêlé des pratiques superstitieuses; et certes les vices de quelques chrétiens ne prouvent pas plus contre le christianisme, que les vices d'un déiste ne prouvent contre l'existence de Dieu : n'importe, quand il s'agit de la religion, on ne rougit pas d'être injuste; on viole toutes les règles du raisonnement, on se fait une logique à part, au risque d'être absurde; il faut que la religion soit responsable même des excès qu'elle défend, et qu'elle condamne bien plus hautement encore que la raison; il faut qu'on lui ravisse la gloire des vertus mêmes qu'elle seule inspire, et que les maux passagers dont elle est le prétexte fassent méconnoître les biens immenses de tous les lieux, de tous les jours, de tous momens, dont elle est la source véritable par une influence secrète et sans cesse renaissante. Or, Messieurs, c'est en vain que, dans cette manière de voir, de raisonner, d'apprécier les choses, je cherche le bon sens et l'équité.

Je voudrois qu'un jeune homme commençât par se défier de ses propres pensées; que, dans l'âge des plaisirs et des illusions, il fût en garde contre les désirs de son cœur; que, dans ce qui regarde la religion, il eût plus de déférence pour ceux qui en ont fait une étude plus approfondie. Quoi! dans les questions épineuses de la législation, vous ne con-

sultez pas un poète, mais un jurisconsulte d'une haute réputation ; dans les sciences naturelles, vous ne vous adressez pas à un homme de lettres, mais à un savant qui en ait pénétré les secrets ; jeune et novice encore, il ne vous arrive pas de vous croire plus habile et plus clairvoyant que les magistrats et les savans les plus consommés. Hé bien, la religion a aussi ses docteurs ; elle a confié ses intérêts et sa défense à des hommes, qui par état, ou par une destination particulière, doivent mieux la connoître. Oui, il est des hommes qui ont fait une étude méthodique, approfondie, de toutes les parties de la religion ; qui en connoissent en détail et avec précision les dogmes, les préceptes, la discipline et l'histoire ; qui, mieux que les incrédules eux-mêmes, ont lu les ouvrages anciens et modernes, étrangers ou nationaux, composés contre la religion : et vous dédaignez de profiter de leurs lumières et de leur savoir ! vous ne prenez pour guide qu'un esprit sans réflexion et sans maturité ! Où est ici la prudence, et cette modestie qui devroit toujours être la compagne de l'inexpérience ?

Jeune incrédule, je ne commencerai point par vous dire : Croyez avant tout examen ; je ne prétends pas étouffer votre raison, lui faire violence, et vous précipiter en quelque sorte dans le christianisme ; mais je vous dirai : Examinez pour croire, et si vous vous refusez à l'examen, j'aurai le droit de vous accuser de fouler aux pieds tous les principes d'une saine raison. Vous avez été, je le suppose, nourri, élevé dans les maximes de la religion ; vous l'avez reçue de vos pères, qui eux-mêmes l'avoient reçue

des âges précédens : et voilà que, sans réflexion, avec la plus inconcevable légèreté, vous abandonnez l'antique croyance. Vous avez lu ou entendu quelque sophisme ; et vous reniez gaîment la foi de vos pères, vous fermez l'oreille à la voix de ceux qui vous invitent à un examen sérieux et approfondi. Quelle témérité, et quelle obstination tout ensemble! Quoi! cette religion si magnifique dans ses promesses, si pure dans sa morale, si féconde en vertus, si puissante sur le cœur des peuples qu'elle a successivement attirés à elle ; si étonnante, et par son étendue qui embrasse le monde entier, et par son immobile durée au milieu des révolutions du temps qui détruit tout ce qui est humain ; si imposante par cette foule de beaux génies qui l'ont professée depuis dix-huit siècles : cette religion n'a rien qui vous touche, rien qui vous fasse craindre de hasarder une démarche périlleuse, en désertant le christianisme! Où est donc le respect que vous devez à la mémoire de vos pères, à l'autorité de tant de grands hommes, aux vertus de tant d'illustres personnages? Depuis dix-huit cents ans, tout ce qu'il y a eu de plus éminent en génie comme en vertu, de plus extraordinaire par le savoir et le talent, et même de plus intéressé par l'orgueil à trouver fausse la religion chrétienne, l'a discutée, examinée, approfondie sous tous les rapports, et a fini par y ajouter la foi la plus entière : et tous ces suffrages vous les comptez pour rien! et vous ne soupçonnez pas qu'une religion capable de subjuguer tant de sublimes esprits, d'élever la foiblesse humaine à un si haut degré de perfection, est pleine

d'une force secrète et toute divine ; que la source d'où découlent des eaux si pures, ne sauroit être empoisonnée ! Je n'irai pas jusqu'à vous dire, que ces contradictions sont assez puissantes pour fixer votre croyance ; mais ne doivent-elles pas du moins vous inspirer quelque défiance de votre incrédulité ? Encore une fois, je ne vous dis pas : Croyez sans examen ; mais si, par un déplorable aveuglement, vous êtes passé des lumières dans les ténèbres, si vous en êtes venu jusqu'à l'irréligion décidée, je vous rappellerai les paroles d'un illustre écrivain de nos jours, qui, revenu à la religion après de longues années d'égarement (1), a dit : « J'ai cru, parce que j'ai » examiné ; examinez comme moi, et vous croirez. »

Vous dites peut-être quelquefois, que vous enviez le sort de ceux qui sont convaincus, et qui ont le bonheur d'être chrétiens ; que vous voudriez bien croire comme eux, mais que cela n'est pas en votre pouvoir ? Langage peu sincère, par lequel vous vous trompez vous-même, mais qui ne sauroit nous abuser. Non, vous n'avez pas un véritable désir de croire. Je vous demande ce que vous faites pour arriver à la conviction. Tout ce qui combat la religion, vous en êtes avide ; tout ce qui est pour elle, vous le rejetez avec dédain ; les livres qui ne respirent que l'irréligion et la volupté sont toujours dans vos mains, ceux qui sont consacrés à la défense du christianisme n'approchent pas de vous ; vos doutes, vous négligez de les éclaircir ; vos argumens, vous n'en demandez pas la solution ; les titres fondamentaux du christianisme,

(1) La Harpe.

vous ne les étudiez jamais : avec cela, comment arriver à la croyance? Ainsi vous êtes incrédule sans trop savoir pourquoi. Convenez donc que vous vous êtes décidé à l'être sans motifs péremptoires, ou plutôt par des raisons frivoles ; c'est-à-dire que réellement et dans le fond vous êtes devenu incrédule, et vous restez tel, par un excès de crédulité.

Voulez-vous que je vous croie raisonnable? faites donc usage de votre raison ; citez à son tribunal vos opinions, aussi irréfléchies qu'incertaines, sur le christianisme ; employez ce que vous avez de force d'esprit à éclaircir vos doutes, à bien connoître ce que vous ne connoissez qu'imparfaitement : avant tout, adressez-vous au Père des lumières, pour qu'il vous éclaire dans les ténèbres. Demandez-lui, comme autrefois Augustin, de le connoître et de vous connoître : *noverim te, noverim me.* Oui, si Dieu est le premier des êtres, la religion est la première des choses. Dans les sciences naturelles, vous trouverez bien de quoi repaître la curiosité, occuper et charmer vos loisirs, et même vous rendre utile à vos semblables : mais ce qui réprime le vice, règle la conduite, console dans le malheur, rend l'homme bon et heureux ; ce qui l'élève au-dessus des orages des passions comme des révolutions du temps, il faut le chercher dans une région supérieure à celle que nous habitons, le demander à cette religion céleste qui fixe l'ame par la foi, la soutient par l'espérance, la perfectionne par la charité : c'est l'ancre salutaire au milieu de toutes les tempêtes ; et quand elle est brisée, il ne reste à attendre que le plus triste naufrage.

Il est donc vrai que l'incrédulité des jeunes gens n'est pas éclairée ; j'ajoute qu'elle n'est pas sincère.

C'est une chose bien remarquable, Messieurs, que la conviction intime, inébranlable, des véritables chrétiens. Dans les uns, elle se manifeste par la conduite, par les actions comme par les discours, par les vertus qu'elle commande, et même par la perfection qu'elle conseille et qu'elle fait pratiquer ; dans les autres, elle se conserve jusqu'au milieu des passions qui cherchent à l'étouffer, et des égaremens qui devroient, ce semble, l'anéantir. Croyans d'esprit, mais foibles de cœur, ils ne pratiquent pas ce qu'ils croient ; ils sont inconséquens, ils ne sont pas incrédules. Quel est le chrétien, qui, arrivé au terme de la vie, se repente d'avoir été chrétien, qui craigne de s'être trompé dans sa croyance, qui soit tenté de se faire incrédule par conscience, et d'abjurer le christianisme pour plaire à la Divinité ? ou plutôt quel est celui qui ne se réjouisse d'avoir été fidèle à la religion et aux devoirs qu'elle impose ? Mais voit-on rien de semblable dans l'incrédulité ? Non, sans doute.

Vainement les jeunes incrédules affectent une grande sécurité dans leur opinion, prennent le ton le plus affirmatif, et traitent avec un dédain superbe tout ce qui est croyance et pratique religieuse. Je suis peu frappé de tous ces dehors d'une conviction apparente ; j'y vois plutôt le masque de la persuasion, que la persuasion même : j'en appelle à l'expérience, elle nous apprendra que bien souvent ils paroissent in-

..

crédules, sans l'être en réalité. Et en effet, combien de fois n'arrive-t-il pas que, dominé par le respect humain, un jeune homme sourit au blasphème qu'intérieurement son cœur désavoue? combien de fois la manie du bel esprit, l'envie de lancer un trait piquant d'impiété, ne l'entraîne-t-elle pas plus loin que sa pensée ; et combien de circonstances décèlent, comme malgré lui, le fond de ses véritables sentimens? Dans un de ces momens où les passions sont plus calmes, où rendu à lui-même il sent mieux la vérité, vient-il à se rappeler ces jours, où, croyant et pratiquant tout ensemble, il vivoit tranquille dans la paix d'une conscience pure? malgré son incrédulité prétendue, il donnera des regrets à ce temps qui n'est plus. Voit-il sous ses yeux un des compagnons de son âge dont les œuvres attestent la foi, modeste, laborieux, irréprochable, fidèle à tous les devoirs de la religion? il enviera son sort en secret; il regrettera de ne pas lui ressembler, lors même que, par foiblesse, il raillera sa piété. Arrive-t-il qu'on lui fasse quelques observations sur son incrédulité, sur les appuis fragiles de ce qu'il appelle ses opinions ; qu'on lui demande compte des motifs qui l'ont déterminé? il sera dans le trouble et l'agitation. Quel est celui qui ait un système d'incrédulité bien lié dans toutes ses parties, fondé sur des principes bien lumineux? Après avoir franchi les barrières sacrées, où s'est-il arrêté? S'il ne professe pas le symbole des chrétiens, qu'il nous dise quel est son symbole? qu'a-t-il retenu de la religion révélée, qu'admet-il de la religion qu'on appelle naturelle? Franchement, il ne sait trop

ce qu'il croit, et ce qu'il ne croit pas ; il flotte à tout vent de doctrine. Quel est celui qui, dans son incrédulité, soit pénétré de cette conviction forte qu'éprouvent dans la religion tant de chrétiens qui la professent, et qui en remplissent courageusement les devoirs? Combien qui, ramenés à la religion par la réflexion ou par le malheur, ont confessé ingénument qu'ils n'avoient de l'incrédulité que les dehors et les apparences !

Que voyons-nous encore dans le cours ordinaire de la vie? Trop souvent la prospérité enivre, les passions emportent, l'orgueil aveugle : alors, dans je ne sais quelle ivresse, on oublie Dieu, sa religion et ses lois, on les blasphème ; on se dit, on se croit incrédule. Mais que le malheur vienne frapper quelque rude coup, on est tout étonné de voir s'évanouir cette incrédulité qui paroissoit si résolue : qu'un époux perde une épouse chérie, une mère son fils, un ami son ami ; leur irréligion, jusque-là si décidée, ce semble, est poussée à bout ; ils sont révoltés de l'idée que l'être qui étoit l'objet de leur tendresse n'a plus de vie, n'est qu'un pur néant, ou tout au plus n'est qu'une poussière vile et insensible. Cette pensée a quelque chose qui les désole ; malgré eux, ils aiment à croire que tout n'est pas mort avec lui, que quelque partie de lui-même lui a survécu ; malgré eux, ils se plongent dans une rêverie profonde, dans la pensée d'un Dieu, d'une providence, d'une vie immortelle : pensée qui se réveille surtout quand on rend les derniers devoirs à ce qu'on a aimé. Jamais peut-être l'homme n'est plus assailli de sentimens

religieux, qu'au milieu du séjour des morts. Non, jamais il ne dit sur un tombeau : *Il n'y a point de Dieu.* C'est sur les débris et les ruines de ses semblables, qu'humilié de sa dégradation corporelle, il aime à se consoler par les destinées de son ame immortelle ; il cherche à se sauver des ravages du temps dans le port de l'éternité. Or, quand on veut réfléchir, qu'aisément ces grandes et premières idées d'un Dieu et d'une vie future conduisent à la religion, qui nous apprend à adorer l'un, et à trouver le bonheur dans l'autre!

Voilà donc comme, de bien des manières, la croyance se décèle dans ceux-là même qui semblent ne plus en avoir. Oui, jeune incrédule, vous croyez encore plus que vous ne voudriez croire ; lors même que vos discours outragent la religion, un reste de foi vit dans la partie la plus intime de votre cœur, vous sentez en vous quelque chose qui réclame contre votre langage ; c'est un feu caché, mais qui n'est pas éteint ; par intervalle, il en jaillit quelque étincelle, qui en vous éclairant vous alarme ; tout au plus vous êtes dans une sorte de doute et de perplexité ; et si, malgré tous vos efforts pour ne pas croire, vous ne pouvez étouffer entièrement toute croyance, cette impuissance seule atteste hautement combien le sentiment religieux est inséparable de vous-même. Il vous arrive peut-être souvent d'argumenter contre la religion, mais ces argumens mêmes ne font que trahir l'envie que vous avez de vous tranquilliser dans votre irréligion ; vous voudriez enfin trouver ce calme, cette lumière, cette adhésion imperturbable

de l'esprit qui fait la conviction, et que vous n'avez pas. On a dit d'un poète voluptueux, qui mêle aux peintures du plaisir les souvenirs de la mort : *Il en parleroit moins, s'il ne la craignoit pas;* et ne peut-on pas dire de vous, que vous argumenteriez moins contre le christianisme, si vous étiez plus rassuré contre les craintes qu'il inspire? Voudriez-vous être surpris par la mort dans cet état d'incrédulité, ou plutôt ne cherchez-vous pas à vous tranquilliser par le vague espoir d'examiner un jour la religion et d'y revenir enfin : dispositions secrètes, quoique souvent inaperçues, qui sont, pour parler avec Tertullien, le témoignage d'une ame naturellement chrétienne. Votre incrédulité n'est donc pas ferme et sincère.

Je dis en troisième lieu, que l'incrédulité des jeunes gens n'est pas pure dans ses motifs, qu'elle n'est pas désintéressée.

Qu'un incrédule, après avoir long-temps erré dans les voies de l'irréligion et du vice, revienne enfin au christianisme, qu'il le professe publiquement, qu'il le pratique, et qu'il fasse plier ses habitudes sous le joug de l'Évangile; j'avoue que ce retour m'étonne et me frappe vivement, lorsque tout me porte à croire qu'il est sincère. Et quel intérêt avoit-il à quitter des opinions commodes, pour une religion pure, il est vrai, mais gênante pour ses penchans? Comment cet esprit indocile a-t-il été subjugué? J'admire ici l'empire de cette religion qui maîtrise l'esprit et le cœur; et c'est parce que les passions ne sont pas intéressées à ce changement mer-

veilleux, que je le crois pur dans ses motifs. Il n'en est pas ainsi de l'homme qui abandonne sa foi pour passer à l'indifférence ou à l'incrédulité décidée.

En effet, si les jeunes incrédules pouvoient se rendre témoignage que c'est le seul amour de la vérité et de la vertu qui les a engagés dans le parti de la philosophie irréligieuse du siècle; si, depuis qu'ils ont abandonné le christianisme, ils étoient plus réservés dans leurs discours, plus appliqués à leurs devoirs, plus sévères dans leurs mœurs, plus irréprochables dans toute leur conduite, alors je pourrois croire qu'ils n'ont eu aucun intérêt humain à se déclarer pour l'incrédulité. Mais, de bonne foi, où sont les jeunes gens qui ne deviennent incrédules que pour devenir meilleurs, qui n'abjurent le christianisme que pour sortir de quelque habitude criminelle, et ne brisent la chaîne de la religion que pour briser celle de quelque passion invétérée? ou plutôt, je parle ici en général, l'époque de leur irréligion n'a-t-elle pas été celle d'une conduite désordonnée? Avant que l'amour du plaisir se fût entièrement emparé de leur ame, ils aimoient, ils goûtoient la piété; mais on a voulu secouer le joug du devoir, il a bien fallu secouer celui d'une croyance importune, chercher dans des maximes plus commodes les moyens de tranquilliser sa conscience, et d'en calmer les alarmes. Il y a toujours, dans un cœur égaré par les passions, des raisons secrètes de trouver faux ce qui est vrai; il s'élève du fond de la nature corrompue, des nuages qui obscurcissent l'intelligence; on se persuade aisément ce qu'on aime; et quand le cœur se livre au

plaisir qui séduit, l'esprit s'abandonne volontiers à l'erreur qui justifie. Oui, trop souvent les raisons de l'incrédule sont dans ses passions.

Celui-ci est emporté par l'orgueil, par je ne sais quel amour effréné d'indépendance ; toute sujétion le révolte, il n'aspire qu'à être libre de tout joug, même de celui de la Divinité ; il se sentiroit presque humilié de reconnoître pour maître le roi du ciel et de la terre ; il semble se joindre à la troupe de ces insensés dont parle le prophète, et dire avec eux : « Je ne dépens que de moi seul ; libre dans mes sen-» timens, qui m'empêchera de les manifester? Mes » lèvres sont à moi, tout frein m'est odieux, et je » saurai bien le briser ; *labia nostra à nobis sunt.* Et » qui donc a le droit de m'imposer silence, et de » régler mes actions? je ne connois point de maître ; » *quis noster dominus est* (1)? » Je vous le demande, comment un tel homme peut-il goûter une religion qui ne respire que soumission et simplicité, qui veut nous apprendre à être doux et humbles de cœur? Il est incrédule par orgueil. Celui-là se livre à tous les excès d'une nature corrompue ; d'abord il s'est élevé dans son cœur une guerre intestine, c'étoit le combat de la vertu contre le vice ; fatigué de cette lutte, il a voulu être en paix, il s'est jeté dans l'incrédulité comme dans un asile contre le remords ; vivant à peine comme un homme, comment penseroit-il en chrétien? Il est incrédule par corruption. Un troisième ne se livre pas ainsi à ce que la débauche a de

(1) Psal. xi. 5.

plus honteux et de plus brutal : mais il est ennemi de toute contrainte, il veut donner un libre cours à son esprit et à son imagination, il n'a pour règle que ses gôuts et ses caprices; il lui faut une volupté douce, une vie sans gêne, une suite de plaisirs délicats, d'autant plus attachans peut-être, qu'ils sont moins grossiers : et comment se soumettre à une religion qui commande tant de sacrifices? Il est incrédule par mollesse. Oui, Messieurs, on peut dire en général de tous les ennemis du christianisme, ce que La Bruyère a dit plus particulièrement des athées (1) : « Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, » équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il » parleroit du moins sans intérêt : mais cet homme » ne se trouve point. »

Maintenant, Messieurs, je consens à vous prendre pour juges. S'il est vrai que la plupart des jeunes incrédules ont puisé dans leurs passions mêmes les motifs de le devenir; s'ils ont plutôt le langage de la conviction sur les lèvres, qu'ils n'en ont le sentiment dans le cœur; s'ils sont assez légers pour être devenus incrédules sans réflexion, en un mot, si leur incrédulité n'est ni éclairée, ni sincère, ni désintéressée, comment peuvent-ils se rassurer dans leurs écarts; et s'ils veulent être raisonnables, peuvent-ils se dispenser de soumettre leur incrédulité à un nouvel examen? Tel est le fruit que nous attendons de ce discours.

Sortez donc, Messieurs, sortez de votre apathie; écoutez la voix qui vous appelle à vous rendre compte

(1) *Caractères*, chap. XVI; *des Esprits forts*.

à vous-mêmes de vos opinions trop précipitées. Est-ce trop exiger, que de vous demander de vous montrer enfin raisonnables? Soyez en garde contre ces novateurs impies du dernier siècle, qui nous ont laissé pour tout héritage des systèmes monstrueux. Jeunesse imprudente, irez-vous donc toujours puiser à ces sources empoisonnées? Et qu'attendez-vous pour repousser loin de vous toutes ces théories funestes, qui, après avoir été si hautement confondues par l'expérience, ne doivent plus paroître que des rêves épouvantables? Je ne viens pas contester à leurs auteurs l'esprit et le savoir; je reconnois qu'on en vit briller quelques-uns à qui la nature avoit prodigué tous ses dons. Mais aux yeux de l'honnête homme, le talent n'est rien, si l'on en fait un usage coupable. Je veux des flambeaux qui éclairent, et non des feux qui ravagent. Sans doute les écrivains du siècle de Louis XIV ne furent pas à l'abri des foiblesses de l'humanité; les préjugés de la naissance, l'esprit de secte et de parti purent bien les égarer sur quelques points de doctrine; la plume de plusieurs ne fut pas toujours assez chaste : mais du moins on ne trouvera pas chez eux ces maximes perverses qui confondent le vice et la vertu, qui brisent le joug de toute religion, enlèvent au crime ses terreurs, à la vertu ses espérances, au malheur ses consolations, à la morale son appui, sa base nécessaire à la société, et conduisent ainsi les peuples séduits au bouleversement universel. C'est bien en faisant l'apothéose du patriarche des beaux esprits incrédules, au sein même de cette capitale, qu'on se jouoit de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi

les hommes; qu'on attiroit sur la religion, sur ses autels et ses ministres, la haine, le mépris, toutes les fureurs; et qu'on sapoit par philosophie toutes les institutions de la patrie jusque dans leurs fondemens. C'est bien le *Contrat social* à la main, que les novateurs prétendoient affranchir l'espèce humaine, et l'appeler à une indépendance qui ne pourroit se réaliser qu'en montrant la férocité du sauvage unie à toute la dépravation de l'homme civilisé. Mais je ne sache pas que les furies de l'anarchie aient jamais invoqué pour patrons ni Descartes, ni Pascal, ni Bossuet, ni Fénelon, ni Racine, ni Corneille, ni La Bruyère, ni Massillon, ni Lamoignon, ni d'Aguesseau. Pour ces grands hommes, le blasphème n'étoit pas un jeu, ni l'indifférence pour la religion une force d'esprit. Jeunes Français, c'est à vous, c'est à vos ames généreuses que j'aime à rappeler ces grands personnages : que leurs principes soient toujours les vôtres. Si parfois quelques-uns se sont égarés dans leur conduite, montrez-vous, en évitant leurs écarts, meilleurs que vos modèles; leur foi, en épurant leurs vertus, n'ôta rien à l'essor de leur génie : certes il n'étoit pas sans religion celui qui, dans Athalie, enfanta le chef-d'œuvre de la poésie française. Marchons sur ces traces illustres; c'est alors que la France régénérée présentera à l'Europe étonnée le plus beau de tous les spectacles, celui d'un peuple qui sait unir la force des mœurs à tout l'éclat des qualités guerrières, profiter de ses égaremens pour devenir meilleur, et trouver dans ses infortunes une source de nouvelles prospérités.

LES HOMMES ILLUSTRES

DU CHRISTIANISME.

Dans un siècle où l'on semble mettre le savoir avant la vertu, et le bel esprit avant les bonnes mœurs, rien ne sauroit être plus funeste à la religion que cette fausse pensée, qu'elle est le partage des hommes simples et crédules; qu'avec une critique éclairée, quelque force de raison, et un peu de philosophie, on sait bien s'élever au-dessus de la croyance vulgaire; qu'à la vérité le christianisme comptoit autrefois parmi ses sectateurs des personnages fameux par leur génie comme par leurs vertus, mais que c'étoient là des chrétiens de circonstance et non de conviction, dominés par les préjugés de l'enfance, guidés par l'intérêt, contenus par la politique; et que, dans tous les cas, elle n'avoit pas encore brillé cette philosophie, qui devoit être la gloire du dix-huitième siècle, et dissiper toutes les erreurs pour établir le règne de la seule vérité.

Ecoutez nos penseurs modernes, ils vous diront sans détour, qu'eux seuls possèdent les trésors de la science, qu'avant eux la raison étoit en quelque sorte éclipsée dans les ombres du mensonge et de la superstition, et que, dans la réalité, l'ère de l'esprit humain ne commence qu'à l'heureuse époque de leur apparition sur la terre. Dans les chrétiens de tous les âges, ils ne voient qu'un peuple de crédules et de

superstitieux. Si vous rappelez les chrétiens de l'Eglise naissante, si vous faites observer que sans doute ils ne durent pas abandonner une religion aussi douce, aussi commode pour les passions, aussi profondément enracinée que le paganisme, pour embrasser une doctrine aussi pure, aussi sévère, aussi environnée de périls et de persécutions que celle de l'Évangile, sans y être comme entraînés par les motifs les plus puissans ; on répond que ces chrétiens étoient des hommes ignorans et grossiers, sans lettres, sans critique, incapables de réflexion et d'examen. Si vous rappelez ces personnages illustres qui ont brillé dans les premiers âges du christianisme, et qui sont connus sous le nom de *Pères de l'Église;* un jeune incrédule seroit tenté peut-être de sourire de pitié, de se figurer des théologiens barbares, sans goût et sans politesse, qui dissertent pesamment sur des subtilités scolastiques, et dont ne doit guère s'inquiéter un homme d'esprit. Enfin, si vous rappelez cette suite de beaux génies, qui, depuis la renaissance des lettres en Europe, ont professé le christianisme; on se permettra d'élever des doutes sur leur croyance, on la présentera comme suspecte ou peu éclairée, ou bien on n'y verra que le tribut payé par de grands hommes à la foiblesse humaine. Mais les beaux esprits incrédules du siècle qui vient de finir, et ceux qui se déclarent leurs disciples, voilà les dignes précepteurs du genre humain; voilà ceux qui, environnés de nouvelles lumières, fruit de nouvelles découvertes, ont le droit de se faire écouter comme les oracles de la raison.

Avec quelle avidité une jeunesse inconsidérée écoute ces agréables mensonges! comme elle se plaît dans ces assertions vagues et perfides, qui tendent à la débarrasser du joug d'une religion importune pour des passions chéries! Si la jeunesse rencontre des hommes distingués dans le monde savant et littéraire, qui soient irréligieux, leur réputation de savoir et de lumières la subjugue; elle oublie tout ce que la religion compte pour elle de grands hommes dans les siècles passés; elle se persuade que la foi ne peut s'allier avec la science et les lumières; et volontiers elle diroit :

Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres.

Discutons toutes ces prétentions de la moderne incrédulité. Dans une première Conférence, parlons de ceux qui ont professé le christianisme ; et dans la prochaine nous verrons ce qu'il faut penser des beaux esprits incrédules.

Est-il vrai que la primitive Église n'étoit composée que de chrétiens pris dans les dernières classes de la société? est-il vrai que les docteurs et les Pères de l'Église chrétienne ne soient, en faveur de la religion, d'aucun poids et d'aucune autorité? est-il vrai enfin qu'on doive à peu près compter pour rien la foi des beaux génies qui ont été chrétiens en Europe depuis trois siècles! trois questions qui vont faire le sujet de cette Conférence.

Si quelque bel esprit incrédule nous faisoit obser-

ver que les apôtres, choisis par Jésus-Christ pour être les premiers fondateurs de sa religion, étoient des hommes sans éducation et sans lettres, loin de le désavouer, nous le confesserions hautement. Oui, les apôtres, par leur naissance et leur condition, n'avoient que l'ignorance en partage; ils n'avoient pas été formés dans les écoles de Rome et d'Athènes; ils n'étoient pas initiés aux secrets de la nature; ils étoient étrangers à la politique, sans puissance, sans richesse, sans crédit : et voilà certes un étrange phénomène, que douze ignorans, que quelques pêcheurs des bords du Jourdain, plus grossiers et moins rusés que ceux qui habitent les rives de nos fleuves, aient commencé dans le monde religieux et moral cette étonnante révolution qui dure et se perpétue depuis dix-huit siècles, et que tous les sages de la Grèce ensemble eussent à peine osé tenter dans une seule cité. Déjà nous avons fait voir, dans un discours particulier, que cela seul décèle dans le christianisme une force toute divine.

Que si quelque sage du siècle faisoit observer encore avec un superbe dédain, que les apôtres cherchoient à éclairer les pauvres, les ignorans, les hommes obscurs de la classe du peuple; loin de rougir pour la religion, nous revendiquerions ici pour elle un titre de gloire qui lui est propre, et qui l'élève si haut au-dessus de la philosophie humaine. Non, la religion n'a pas seulement éclairé quelques écoles fréquentées par les riches et les heureux du siècle; ses divines leçons étoient faites pour tous. Descendue du père commun de tous les hommes, elle devoit porter

dans toutes les classes du genre humain la lumière, la vertu et les consolations; ce qui a fait dire à saint Augustin, que Dieu s'étoit montré aux hommes avec une bonté en quelque sorte populaire, *populari quâdam clementiâ* (1). Mais enfin est-il vrai que l'Eglise naissante n'ait eu de partisans, que dans les classes les plus pauvres et les plus obscures? L'incrédulité le suppose; l'histoire dit le contraire.

J'ouvre nos Évangiles : je vois que Jésus-Christ, même pendant sa vie, compta parmi ses disciples Nicodème, un des chefs de sa nation; Zachée, homme riche et chef des publicains; Jaïre, prince de la synagogue; Joseph d'Arimathie, noble décurion, et beaucoup des principaux d'entre les Juifs que la crainte empêchoit de se déclarer ouvertement pour lui. Voyez les apôtres commençant leur mission au milieu de la Judée : déjà ils comptent parmi leurs disciples des riches qui vendent leurs possessions pour en soulager les indigens et les malheureux; même une troupe de prêtres, c'est-à-dire ce qu'il y avoit de plus éclairé dans la nation, se soumet à l'Evangile. Suivez les apôtres dans leurs courses évangéliques, vous trouverez, parmi les païens ou les Juifs convertis, sur le chemin de Gaza l'officier de la reine d'Ethiopie, homme puissant et surintendant de ses trésors; à Césarée, le centurion Corneille; à Paphos, Sergius Paulus, proconsul Romain; à Athènes, Denis, membre de l'aréopage; à Ephèse, Apollo, homme éloquent, et

(1) *Contra Academ.* lib. III, cap. XIX, n. 42. — Bossuet, 1er Sermon *sur la Nativité de Jésus-Christ*, vers la fin

encore ces hommes curieux des secrets de la nature, à qui saint Paul fait brûler leurs livres d'une science frivole, et d'une valeur considérable; à Corinthe, Crispus chef de la synagogue, Eraste trésorier de la ville; à Rome, plusieurs personnages de la maison de César; à Thessalonique, ces Juifs assez habiles pour comparer la loi chrétienne avec les livres de l'ancien Testament; à Colosse, ceux qui étoient assez instruits pour qu'il fallût les avertir de ne pas se laisser séduire par une vaine et fausse philosophie; en divers lieux enfin, ces femmes distinguées par leur naissance et leur qualité, que saint Paul et saint Pierre exhortent à s'abstenir de frisures élégantes et de parures magnifiques. Il est manifeste que tous ces chrétiens que je viens de nommer, n'étoient pas des ignorans ni des hommes de néant; et sans doute il en étoit bien d'autres de la même condition, dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous. Parmi nos écrivains sacrés, on compte saint Luc; il étoit médecin de profession, et son style plus pur annonce un esprit qui avoit reçu une éducation plus soignée que les autres évangélistes. Saint Paul étoit savant dans sa secte; et il n'étoit pas étranger aux lettres humaines, puisqu'il cite des passages de trois poètes païens : d'Euripide, d'Aratus, et d'Epiménide. L'historien des apôtres nous fournit, ce semble, une preuve de son éloquence, lorsqu'il nous apprend qu'à Lystre, les habitans le prirent pour Mercure (1), parce que c'est lui qui portoit la parole. Je puis citer encore les

(1) Act. Apost. XIV 11.

Clément de Rome, les Ignace d'Antioche, les Polycarpe de Smyrne, disciples des apôtres mêmes, dont nous avons quelques écrits, et qui furent les martyrs de la religion, après en avoir été les défenseurs. Aussi les apôtres venoient à peine de finir leur carrière, qu'un païen, Pline-le-Jeune, gouverneur de Bithynie, dans une lettre à Trajan (1), que tout le monde peut lire, lui fait observer que le christianisme s'étoit répandu parmi les personnes de tout âge, de tout rang et de toute condition, *omnis ordinis*. Où donc l'incrédulité a-t-elle trouvé, que, dans son origine, le christianisme n'eut pour sectateurs que des hommes nés dans les conditions les plus basses et les moins éclairées?

Les Grecs, enflés d'une vaine sagesse, se glorifioient dans la science de leurs philosophes, et dans l'éloquence de leurs orateurs. Voilà pourquoi saint Paul écrivoit aux Corinthiens, que toute cette sagesse humaine avoit été impuissante pour tirer les peuples de leur ignorance et de leur égarement; qu'afin de mieux faire éclater la force de sa parole, Dieu n'avoit pas choisi pour l'annoncer les doctes et les savans du siècle, mais qu'il avoit appelé les moins sages selon le monde pour confondre les sages, les foibles pour confondre les puissans; que, parmi les chrétiens appelés à la foi, il n'y en avoit pas beaucoup de distingués par la naissance, la science et les dignités, *non multi* (2) : mais il ne dit point qu'il ne s'en trouvoit pas de cette classe; c'est la

(1) Epist. XCVI. — (2) I Cor. 1. 26.

remarque d'Origène (1). Hé! Messieurs, il en étoit et il en est encore de la société chrétienne comme de la société civile; le plus grand nombre de ceux qui la composent ne sont pas des savans, des orateurs, des puissans, des riches: cela doit être, d'après l'inégalité des conditions, dans toutes les sociétés humaines. Ainsi le fait avancé sur l'ignorance et la grossièreté des premiers chrétiens est manifestement faux.

Je passe à la seconde question. Est-il vrai que les Pères de l'Église soient ici des hommes sans autorité? Pour imposer silence à ces esprits légers et téméraires qui voudroient traiter sans respect les docteurs de l'Église chrétienne, il me suffiroit de leur opposer le témoignage que leur a rendu un des plus beaux esprits du siècle de Louis XIV. Voici ce que dit Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence* (1): « C'étoient » des esprits très-élevés, de grandes ames pleines de » sentimens héroïques, des gens qui avoient une ex- » périence merveilleuse des esprits et des mœurs des » hommes, qui avoient acquis une grande autorité, » et une grande facilité de parler. On voit même » qu'ils étoient très-polis, c'est-à-dire, parfaitement » instruits de toutes les bienséances, soit pour écrire, » soit pour parler en public, soit pour converser fa- » milièrement, soit pour remplir toutes les fonctions » de la vie civile. » Il est donc aisé de prouver que les

(1) *Contr. Cels.* lib. III, n. 48, 49. — (2) Dial. III; *Œuvr.* tom. XXI, pag. 102.

Pères de l'Église, ainsi nommés à cause de la grande autorité que leur donnent leurs écrits et leurs vertus, étoient des hommes très-versés dans les lettres humaines, et dans toutes les sciences de leur temps; que chez eux la croyance étoit le fruit de l'examen le plus réfléchi et de la conviction la plus profonde, et que dès-lors leur témoignage, sans examiner s'il est décisif, est toujours d'un poids immense aux yeux de tout homme sensé.

Quelle suite d'illustres personnages se présentent ici à nos regards dans les six premiers âges de l'Église chrétienne!

C'est saint Justin, philosophe Platonicien, distingué par son savoir et par la beauté de son esprit, qui malgré les préjugés de l'éducation, les périls qui environnent la profession du christianisme, dépose au pied de la croix la vaine sagesse des écoles, embrasse l'Évangile, en devient l'apologiste, et finit par en être le martyr.

C'est Tertullien, né dans le sein du paganisme, esprit mâle et fécond, très-versé dans la jurisprudence, dans les antiquités fabuleuses, et dans les principes de toutes les sectes philosophiques.

C'est saint Clément d'Alexandrie, qui, possédé d'un désir immense de savoir, voyage dans la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Egypte, y voit les hommes les plus habiles dans chaque genre, et termine ses courses savantes à Alexandrie. Là il se livre à l'étude de la religion, et devient le chef de l'académie chrétienne établie dans cette ville: école célèbre, où se succédèrent, suivant saint Jérôme, une suite de maîtres

pleins de savoir et de vertu, également versés dans les saintes lettres et la littérature profane. C'est là que saint Clément compose ses ouvrages, et entre autres son *Avertissement aux Gentils*, que les historiens de tous les âges et de tous les peuples, les philosophes de toutes les sectes, les poètes de toutes les langues, ont mis à contribution.

C'est Origène, qui, à dix-huit ans, étoit déjà un savant distingué, qui devint la grande lumière de son siècle, qui fut l'admiration des philosophes païens, et devant lequel le philosophe Plotin n'osa continuer de parler, un jour qu'il le vit entrer dans son école. Saint Jérôme (1) nous apprend qu'Origène, très-versé dans la dialectique, la géométrie, la grammaire, la rhétorique, et la philosophie de toutes les écoles, rassembloit autour de lui un concours prodigieux d'auditeurs, et que, par l'amorce des sciences humaines, il savoit les attirer à celle de la religion.

C'est Eusèbe, un des plus doctes écrivains qu'il y ait jamais eu, si estimé par son érudition, et dont les écrits supposent des recherches immenses.

A ceux que je viens de nommer, et qui ont tous été les défenseurs de la religion contre les Juifs et les païens, il faudroit encore joindre les apologistes suivans : Théophile d'Antioche, Arnobe, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien ; Minutius Félix, qui brilla dans Rome par l'éloquence de ses plaidoyers, et qui, après avoir embrassé la religion chrétienne, composa pour sa défense un beau dialogue que nous avons encore. Nommer ici saint Irénée, saint Cy-

(1) *De Script. Eccles.* n. 34.

prien, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Basile, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Augustin, saint Grégoire-le-Grand, c'est, Messieurs, nommer des hommes dont les ouvrages comme les vertus sont consacrés par la vénération des siècles. Ce ne sont pas des écrits bien rares ni bien volumineux, que les *Lettres* de saint Jérôme, la *Cité de Dieu* de saint Augustin, le *Discours* de saint Basile, adressé aux jeunes gens *sur l'utilité des auteurs profanes :* qu'on les lise, et l'on verra que la littérature grecque et latine, l'histoire et la fable, les diverses branches des connoissances humaines de leur temps, rien ne leur étoit étranger. Ne soyons donc pas étonnés qu'un écrivain célèbre de nos jours, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de la seconde partie de son *Cours de Littérature,* ait dit (1) : » Il s'en falloit de beaucoup que Celse, Porphyre, » Symmaque, pussent balancer la dialectique d'un » Tertullien, la science d'un Origène, ni les talens » d'un Augustin et d'un Chrysostôme.... Quel con- » noisseur impartial n'admirera pas dans leurs écrits » ce mélange heureux d'élévation et de douceur, de » force et d'onction, de beaux mouvemens et de » grandes idées, et en général cette élocution facile » et naturelle, l'un des caractères distinctifs des » siècles qui ont fait époque dans l'histoire des let- » tres. »

(1) La Harpe, *Discours sur l'état des lettres, depuis la fin du siècle qui a suivi celui d'Auguste jusqu'au règne de Louis XIV.*

Maintenant, Messieurs, que nous ne saurions contester aux Pères de l'Eglise le talent et le savoir, comment n'être pas frappés de l'autorité de ces illustres personnages, hommes si graves, si réfléchis, si vertueux ; aussi incapables de précipitation dans leur jugement, que d'hypocrisie dans leur conduite? Dira-t-on, que chez eux, la foi étoit le fruit de l'ignorance? Mais c'étoient des hommes très-éclairés et très-savans. Dira-t-on qu'ils ont cru sans examen? Mais ils avoient si bien approfondi la religion, que plusieurs en ont laissé de très-doctes apologies ; mais ils connoissoient toutes les objections de ses ennemis, ils les rapportent sans déguisement, ils mettent dans la dispute tant de bonne foi, qu'ils ne dissimulent rien ; et c'est par eux que nous avons connu ce que les Juifs, ou les philosophes païens, tels que Celse, Porphyre, Julien, Hiéroclès, opposoient au christianisme. Dira-t-on qu'ils écrivoient par préjugé de naissance? Mais plusieurs d'entre eux avoient été nourris, élevés dans le paganisme, tels que saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, Minutius Félix. Ne sait-on pas que saint Augustin avoit goûté de toutes les erreurs et de tous les plaisirs avant de se déclarer pour le christianisme? Dira-t-on qu'ils étoient guidés par l'intérêt et par l'ambition? Mais quel intérêt avoit-on, dans les trois premiers siècles de l'Église, d'embrasser une religion qui n'attiroit que la haine et des persécutions? quels ambitieux que ces hommes, qui fuyoient les dignités ecclésiastiques avec plus d'empressement que l'ambition ne les recherche, qui ne les acceptoient

qu'en tremblant, pour s'y dévouer à toutes les vertus, à tous les travaux de l'apostolat, et pour y vivre dans la simplicité et la pauvreté des solitaires! Tels ont été les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme, et tant d'autres, sur les premiers siéges et au milieu des villes les plus florissantes de l'empire Romain. Dira-t-on enfin que la foi qu'ils professoient au dehors n'étoit pas dans leur cœur? Certes, Messieurs, on croit à l'Évangile, quand on le pratique dans ce qu'il a de plus saint et de plus pur; on croit à la religion, quand on souffre et qu'on meurt pour elle : or saint Irénée, saint Justin, saint Cyprien, ont été les martyrs de leur foi; saint Athanase fut exilé cinq fois pour elle; saint Chrysostôme mourut en exil; saint Ambroise fut en butte à la persécution des Ariens et de l'impératrice Justine qui les protégeoit : où trouver une vie plus innocente et plus pure, que dans saint Basile et saint Grégoire de Nazianze? De plus longs détails sur la sincérité de leur croyance seroient superflus. Il est donc bien manifeste que, chez les Pères de l'Eglise, la foi étoit l'effet de la conviction la plus profonde, la plus réfléchie, la plus éclairée; et c'est une insigne témérité que de ne faire aucun cas de leur suffrage.

Mais ne pourroit-on pas nous dire ici? Athènes et Rome ont produit de très-beaux génies qui ont professé le paganisme : Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Varron, Sénèque, Plutarque, ont été païens : faudra-t-il donc l'être, parce qu'ils l'ont été? et pourquoi donc serions-nous chrétiens, parce que les Pères de l'Église ont été chrétiens avant nous? Ici, Mes-

sieurs, point de parallèle à établir. Que des philosophes se soient déclarés extérieurement pour des superstitions au milieu desquelles ils avoient été nourris, qu'ils trouvoient consacrées par l'usage et par les lois, qui étoient si favorables à des passions dont les philosophes étoient loin d'être exempts, ou plutôt dont ils étoient les esclaves; il n'y a rien là que de très-naturel et de très-ordinaire : mais que de très-beaux esprits, nés dans le paganisme, malgré les préjugés de l'enfance et de l'éducation, malgré la crainte des lois, de l'exil, des chaînes, de la mort; malgré l'intérêt des passions et le charme des plaisirs, soient devenus chrétiens : voilà ce qui étonne. Que de très-beaux esprits, pleins de lumières et de critique, soient demeurés convaincus de la vérité des faits évangéliques, qu'ils aient persévéré dans une religion qui a tout contre elle, si elle n'a pas pour elle la vérité, et qu'ils aient pratiqué les vertus les plus sublimes qu'elle inspire : voilà ce qui suppose en eux une très-intime conviction, fruit de l'examen le plus réfléchi. Pour être païen, il suffisoit de suivre ses penchans; pour être chrétien, il faut les combattre. J'ai cité, en faveur de la religion, des hommes qui croyoient à sa doctrine jusqu'à tout sacrifier pour elle, tandis qu'il est bien reconnu que les philosophes ne croyoient pas au paganisme qu'ils sembloient respecter. Oui, c'est un fait qu'il ne s'agit pas de discuter ici, mais qui est incontestable, que les sages de l'antiquité païenne avoient une double doctrine, une pour eux, et une pour le peuple; et que, s'ils agissoient au dehors comme la multitude, ils étoient loin

de penser comme elle. L'histoire ou les écrits de Socrate, de Platon, de Cicéron, de Sénèque, attestent que si, par politique ou par crainte, ils respectoient les superstitions populaires, ils étoient loin d'être convaincus de leur réalité; ce qui leur a mérité de la part de saint Paul le reproche d'avoir retenu la vérité captive, et d'avoir connu Dieu sans lui rendre hommage (1).

Du reste, Messieurs, ma pensée n'est pas de vous présenter, en ce moment, comme irréfragable l'autorité des Pères de l'Église, en matière de religion; mais avouez qu'elle est assez grande pour faire impression sur tout homme raisonnable. Un des plus excellens esprits du plus excellent des siècles, La Bruyère, ne craignoit pas de dire, qu'on trouve dans les ouvrages des Pères (2) « plus de tour et de délica-» tesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse » d'expression et plus de force de raisonnement, des » traits plus vifs et des grâces plus naturelles, que l'on » n'en remarque dans la plupart des livres qui sont » lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité » à leurs auteurs.... Quel plaisir, ajoutoit-il, d'aimer » la religion, et de la voir crue, soutenue, expli-» quée par de si beaux génies et par de si solides » esprits! ».

Nous voici arrivés à la troisième question. Est-il vrai qu'on doive compter pour rien le suffrage des grands hommes, qui, depuis trois siècles, ont été chrétiens en Europe?

(1) Rom. I. 21. — (2) *Caractères*, chap. XVI.

Si pour avoir le droit de parler des grands hommes qui ont professé le christianisme en Europe, dans les trois derniers siècles, il falloit être profondément versé dans les différentes parties des connoissances qu'ils ont cultivées avec tant de gloire, posséder à fond leurs ouvrages et leur doctrine, être en état de les apprécier et d'en faire ressortir avec éclat le mérité et la beauté, nous devrions nous condamner au silence sur plusieurs de ceux que je viens rappeler à votre souvenir. Mais je vous prie de remarquer, Messieurs, qu'il est des hommes dont les noms sont consacrés par le temps et par les hommages de l'impartiale postérité; les nommer, c'est réveiller dans les esprits de ceux mêmes qui n'ont pas lu leurs ouvrages, les sentimens de l'admiration, en leur rappelant ce que l'humanité a produit de plus illustre par le talent et par le génie. Nous ne venons pas offrir à vos hommages des idoles forgées par l'esprit de parti, et bientôt renversées par la vérité; tirer de l'oubli des noms obscurs, et nous prévaloir du témoignage d'écrivains ignorés ou dont la réputation soit contestée; tout ce qu'il y a eu même d'écrivains estimables, habiles, savans, mais d'une classe inférieure, nous consentons à ne pas les citer ici. Mais quelle liste de grands hommes j'ai à vous produire! et je ne prétends pas les nommer tous.

Dans les sciences intellectuelles et métaphysiques, dans la haute philosophie, quels hommes que Bacon, Pascal, Arnauld, Locke, Descartes, Malebranche, Clarke et Leibniz!

Quelle critique, quelle érudition, quelle vaste

étendue de connoissances dans les Erasme, les Usserius, les Baronius, les Du Perron, les Renaudot, les Thomassin, les Tillemont, les Montfaucon, les Mabillon, les Sirmond, les Petau, les Bochart, les Vossius, les Huet, les Fleury !

Quel fonds de doctrine dans des publicistes, des jurisconsultes, des magistrats, tels que Thomas Morus, L'Hôpital, Dumoulin, Talon, Bignon, Séguier, Le Tellier, Pussort, Grotius, Puffendorf, Lamoignon, Domat, d'Aguesseau !

Quels rares esprits, quels poètes, quels orateurs et quels écrivains, que le Tasse, Malherbe, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, Corneille, Racine, Boileau, Lafontaine, Polignac, La Bruyère, Addisson, Jean-Baptiste Rousseau !

Dans les sciences naturelles, physiques, mathématiques, ce sont d'assez beaux noms, je crois, que ceux de Copernic, Galilée, Newton, Kepler, Boyle, Boerhaave, Hoffmann, Sydenham, Van-Swieten, de Haller, de Jussieu, Réaumur, Linnée, Bernoulli, La Caille, Euler.

Que si je voulois rappeler les grands politiques, les grands capitaines, les grands artistes, qui ont été chrétiens et même très-pieux, quelle nouvelle liste de noms à jamais mémorables ! Je fais observer, en passant, qu'ils n'étoient pas des impies, ces hommes illustres dont Fontenelle a fait l'éloge.

Certes, Messieurs, il est consolant pour un chrétien, de voir qu'il ne fait que marcher sur les traces de tant de beaux génies; et quand on voit ainsi devant soi ce que l'esprit humain a produit de plus

grand et de plus sublime, doit-on s'inquiéter beaucoup du bourdonnement de tous ces sophistes modernes qui nous accusent de simplicité et de crédulité? J'ai cité des hommes d'un génie supérieur, et tels que, s'ils ont eu des égaux, ils n'ont pas été surpassés. Dans quelques momens de vertige, il est bien arrivé que des novateurs ou des esprits singuliers aient insulté à leur mémoire; mais leur nom a triomphé des injures de l'envie comme de celles du temps, et les outrages d'un délire passager n'ont fait que rendre plus éclatant et plus unanime l'hommage que méritoient leurs talens comme leurs vertus.

Et que peut-on imaginer pour éluder ou affoiblir l'autorité de ces grands hommes en faveur de la religion? On a dit premièrement, qu'ils n'avoient pas discuté les choses avec la sévérité d'une critique rigoureuse; que la naissance et l'éducation, plutôt que la raison, avoient fait tout leur christianisme : leur foi n'étoit pas éclairée. En second lieu, on a dit que, dans les sentimens d'une condescendance louable pour des opinions erronées, par politique ou par crainte, ils avoient professé une religion à laquelle ils ne croyoient pas : leur foi n'étoit pas sincère. Troisièmement, on peut dire que les grands hommes que j'ai cités ne s'accordoient pas sur les objets de leur croyance, que les uns étoient catholiques, les autres protestans : leur foi n'étoit pas uniforme. Enfin on peut ajouter que leur autorité en faveur de la religion, se trouve combattue et balancée par l'autorité des beaux esprits qui se sont déclarés contre elle. Je n'imagine pas qu'on puisse opposer autre chose.

On dit d'abord que leur foi n'étoit pas éclairée. Mais, sans parler ici, Messieurs, des écrivains de l'ordre ecclésiastique, qui, par état, par la nature de leurs études particulières, étoient plus profondément versés dans la science de la religion, tels que les Polignac, les Fénelon, les Bossuet, les Huet, les Mabillon, et tant d'autres; combien, parmi les grands hommes plus spécialement livrés aux lettres et aux sciences humaines, qui étoient profondément instruits dans les matières de la religion! Celui qui se présente le premier à la tête des sciences humaines, chez les modernes, Bacon, a donné dans ses ouvrages des preuves de son vaste savoir sur cette matière; le physicien, le géomètre Pascal a laissé, sur la religion, des *Pensées* dont la profondeur étonne; le fameux médecin Boerhaave étoit très-versé dans l'hébreu et le chaldéen, dans la critique de l'ancien et du nouveau Testament; le père de la physique expérimentale, Boyle, s'est montré dans plusieurs écrits un panégyriste éclairé de la révélation; le métaphysicien Locke composa son *Christianisme raisonnable;* le sublime physicien Newton fit un traité sur la concorde des Evangiles; le savant jurisconsulte Grotius a composé un excellent *Traité de la vérité de la Religion;* on connoît le beau chapitre de La Bruyère sur les *Esprits forts;* Leibniz et d'Aguesseau étoient de très-savans théologiens; le littérateur Addisson, dans un ouvrage particulier, a développé les preuves du christianisme; un des plus grands médecins qui aient jamais été, Hoffmann; un des plus grands physiologistes, Haller, ont l'un et l'autre divers écrits contre

les incrédules; l'idéologue, le naturaliste Charles Bonnet a composé ses *Recherches philosophiques sur le Christianisme;* enfin le premier géomètre du dix-huitième siècle, Euler, a laissé des *Lettres* remplies de vues excellentes contre les athées et les déistes. Qu'on vienne, après cela, nous dire que la foi de ces illustres écrivains n'étoit pas éclairée ; ils mettoient à la religion un intérêt trop vif, ils se faisoient une obligation trop sérieuse de la mettre en pratique, pour qu'elle ne devînt pas l'objet de leurs réflexions et de leurs travaux. Ainsi cette accusation faite à la foi de nos grands hommes, de n'avoir pas été raisonnée, je ne sais trop comment la qualifier.

En second lieu, on est encore plus mal fondé à dire qu'ils faisoient semblant de croire, mais que, dans la réalité, ils ne croyoient pas. Et sur quoi porteroit une accusation aussi grave? où en sont les preuves? Je ne puis me contenter de conjectures frivoles, je demande des preuves qu'on ne puisse décliner. Quoi! Messieurs, dans le commerce de la vie, celui qui se permettroit de suspecter, sans raison légitime, la bonne foi d'un homme ordinaire, et de la décrier, passeroit pour un insigne calomniateur : et de quel nom faudra-t-il donc appeler l'indigne manége de ces sophistes, qui nous présentent comme des charlatans de religion, ce que la religion a eu de sectateurs et de panégyristes plus célèbres? Tout dépose en faveur de la sincérité de leur croyance, leurs écrits, leur vie publique, leur vie privée, leurs vertus, leur mort, l'opinion de leurs contemporains; tout nous dit qu'ils étoient aussi chrétiens dans le

cœur, qu'ils le paroissoient au dehors : et il sera permis à de vains détracteurs de les traduire comme des hypocrites, et cela sans le moindre prétexte apparent, uniquement parce qu'il leur plaît à eux d'être des impies, et qu'ils se sentent humiliés de voir tant de grands hommes qui les écrasent du poids de leur génie comme de leurs vertus !

C'est bien mal connoître le cœur humain, que de s'imaginer que ces grands personnages auroient été des impies, sans laisser percer leur impiété ou dans leurs écrits, ou dans leurs entretiens, ou dans leurs lettres, dans ce commerce d'amitié où l'ame s'épanche toute entière. La probité a un cachet qui lui est propre ; la vérité a des traits que l'imposture ne sauroit contrefaire. Toujours la fourberie se trahit par quelque endroit ; et lorsque, dans un grand écrivain, la conduite est d'accord avec les ouvrages; lorsqu'on ne connoît rien de positif, d'avéré, d'incontestable, qui autorise le soupçon d'hypocrisie, que faut-il penser de celui qui ose en intenter l'accusation ?

On connoît des écrivains ou des personnages qui ont paru avec éclat sur la scène du monde, et dont la foi est suspecte : mais on le sait ou par leurs ouvrages mêmes, ou par des confidences devenues publiques, ou par des anecdotes certaines ; par l'histoire, qui, en conservant leur nom, a conservé aussi les soupçons élevés sur leur religion : il en seroit de même des grands hommes que j'ai cités, si leur religion n'eût pas été sincère. Ils avoient d'ailleurs l'ame trop élevée, pour écrire si hautement et si souvent en faveur d'une religion qu'ils auroient méprisée : s'ils

ne l'avoient respectée que par politique, ils n'eussent pas été assez bas, assez vils pour s'en faire les apologistes. Défendre une religion à laquelle on ne croit pas; la présenter comme vraie, comme divine, encore qu'on la regarde comme fausse, seroit le rôle de sophistes ténébreux qui voudroient faire de la vérité une affaire d'argent. S'ils n'avoient été convaincus des vérités du christianisme, ils auroient bien pu en respecter le culte extérieur ; mais ils n'auroient pas eu la simplicité, le courage d'en pratiquer les vertus.

On veut que Montaigne n'ait été qu'un précurseur de l'incrédulité ; or, sans vouloir justifier tout ce qui est sorti de sa plume cynique et désordonnée, il est pourtant certain par ses ouvrages, par sa conduite, par ses derniers momens, qu'il étoit sincèrement attaché à la religion, et que ce n'étoit pas là dessus que portoit son scepticisme. On a voulu faire de Bacon et de Leibniz ce qu'on appelle des philosophes : hé bien, si l'on veut voir combien cette prétention est folle, qu'on lise les deux ouvrages qui ont pour titre, l'un, le *Christianisme de Bacon ;* l'autre, *Pensées de Leibniz sur la religion et la morale.* On a essayé de faire passer Pascal pour athée, mais en comptant pour rien ce qui porte chez lui l'empreinte d'une conviction profonde, et en abusant de quelques mots exagérés sur la foiblesse de la raison. Je ne m'arrêterai pas à venger en particulier la foi de Bossuet et de Fénelon ; ici l'attaque a été repoussée plus d'une fois avec une force qui devroit bien empêcher de la renouveler, si les ennemis de la religion pou-

voient cesser de la combattre par les moyens les moins légitimes. Et certes, quand on sait que l'évêque de Meaux a défendu le dogme et la morale avec le ton de la conviction la plus profonde, soutenue par la pratique de toutes les vertus ; que Fénelon, dans toute la candeur de son ame, s'est montré pénétré des sentimens de la piété la plus tendre jusqu'au dernier soupir : on sent bien qu'il falloit toute l'impudence d'une imagination effrénée pour oser attaquer la sincérité de la doctrine de ces deux illustres pontifes de l'Eglise Gallicane. La foi de nos grands hommes étoit donc aussi sincère qu'elle étoit éclairée.

En troisième lieu, on dit que leur foi n'est point uniforme, et que leur division affoiblit leur autorité. Il est vrai que, depuis le seizième siècle, ils ont été divisés sur certains points de la révélation; mais cette division même, loin d'être nuisible, ne fait que donner plus de force et plus d'éclat à l'unanimité de leurs suffrages sur le fond du christianisme. Que de très-grands esprits dominés par l'empire de l'éducation, par la politique ou la vanité, par les passions en un mot, s'égarent quelquefois, c'est ce que malheureusement on a vu dans tous les temps ; mais d'où vient que des hommes nés dans des communions différentes, divisés par des préjugés nationaux, se réunissent cependant tous pour regarder la religion chrétienne comme l'ouvrage de Dieu, qu'ils s'abaissent devant elle comme devant une barrière sacrée, et que, s'ils disputent sur quelques articles de la doctrine de Jésus-Christ, ils regardent tous Jésus-Christ, comme envoyé pour éclairer les hommes? Pourquoi

cet accord des esprits les plus élevés, les plus indépendans, les plus incapables de foiblesse et de dissimulation? Leur division sur quelques points, s'explique par les préjugés et les passions dont plusieurs d'entre eux n'ont pas su se défendre; mais leur accord sur l'existence d'une révélation divine, ne peut s'expliquer que par des impressions de vérité communes à tous, fruit de l'examen le plus approfondi. C'est donc la vérité qui les a vaincus; et voilà comme la diversité de leur doctrine sur quelques points, rend plus frappant leur accord sur tout le reste.

En quatrième lieu, on peut faire observer que l'autorité des grands hommes qui ont cru à la religion, dans les trois derniers siècles, se trouve balancée par l'autorité des beaux esprits qui l'ont combattue. Ici se présente une discussion assez étendue, assez intéressante pour en faire le sujet d'une Conférence particulière; alors nous verrons ce qu'il faut penser des beaux esprits incrédules. En attendant, je rappellerai ces paroles remarquables sorties de la plume d'un des chefs de l'incrédulité, de d'Alembert, dans son *Mémoire sur la vie de Jean Bernoulli;* les voici textuellement: « Sincèrement attaché à la religion, » Bernoulli la respecta toute sa vie, sans bruit et » sans faste. On a trouvé parmi ses papiers des preuves » de ses sentimens pour elle, et il faudra augmenter » de son nom la liste des grands hommes qui l'ont » regardée comme l'ouvrage de Dieu: liste capable » d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs » esprits; mais suffisante au moins pour imposer si- » lence à une foule de conjurés, ennemis impuissans

» de quelques vérités nécessaires aux hommes, que » Pascal a défendues, que Newton croyoit, que Des- » cartes a respectées. »

Combien il est est doux à un Français et à un chrétien, d'avoir pu venger devant vous la foi de ces grands hommes qui ont été la gloire de la religion, et de ceux en particulier qui ont été en même temps la gloire de notre patrie ! Illustres par leurs talens, illustres par leurs vertus, ils se présentent à nous avec tout ce qui est capable de leur attirer notre respect et nos hommages. Quand on voit les plus beaux génies captiver leur intelligence sous le joug de la foi, quel motif pour des incrédules de se défier de leurs opinions irréligieuses, pour le chrétien chancelant de se raffermir dans la religion, pour le chrétien soumis de la professer avec plus de confiance ! Ce que la dialectique a de plus subtil, l'érudition de plus recherché, les sciences de plus secret, la raison de plus pénétrant, le cœur de plus élevé, la vertu de plus aimable et de plus héroïque : voilà ce que l'on trouve dans les ouvrages des sectateurs immortels du christianisme, que j'ai rappelés à votre souvenir; et il sera toujours vrai, à la gloire de la religion, que c'est à des hommes éminemment religieux que sont dues, dans toutes les branches de nos connoissances, les plus sublimes découvertes. La vertu séparée du génie inspire la vénération sans subjuguer entièrement l'esprit, et le génie sans la vertu fait naître de la défiance sur l'emploi de ses forces; mais rien n'est fait pour dominer, pour entraîner, comme l'alliance de la vertu et du génie. Autrefois l'apôtre saint Paul

faisoit l'énumération des saints personnages de l'ancienne loi, qui, depuis l'origine du monde, avoient rendu témoignage à la révélation primitive par une piété magnanime; il rappeloit la foi d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de Samuel, de David, des prophètes; et il disoit : « A la vue de » cette longue suite d'adorateurs fidèles, qui ont » confessé leur foi par leurs œuvres, marchons avec » courage dans la carrière qu'ils ont ouverte devant » nous ; » *tantam habentes impositam nubem testium, curramus ad propositum nobis certamen* (1). Et nous, Messieurs, nous présentons aux regards de la jeunesse cette suite de grands hommes, qui, depuis l'origine du christianisme, ont honoré l'humanité et la religion par l'éclat de leur génie et par l'héroïsme de leurs vertus; et nous lui disons : Tremblez de blasphémer ce que ces grands hommes ont adoré; que leur autorité vous rende plus circonspects et plus respectueux : si elle ne vous subjugue pas, que du moins elle vous impose; et si vous n'avez pas le courage d'imiter leurs vertus, ayez la bonne foi d'examiner la religion qui a pu les inspirer.

(1) Hebr. xii. 1.

DES BEAUX ESPRITS

INCRÉDULES.

Le siècle de Louis XIV avec tous les grands hommes qu'il a produits, et qui, faisant gloire de professer le christianisme, le défendoient par leurs écrits ou l'honoroient par leurs vertus, ce grand siècle ne laissoit pas d'être à lui seul une autorité assez importune pour la moderne incrédulité : aussi a-t-elle cherché à présenter comme suspecte ou peu éclairée la foi de cet âge si fécond en beaux génies, ne craignant pas de les accuser ou d'avoir affecté une croyance qu'ils n'avoient pas, ou de n'avoir cru que par ignorance et par préjugé. Dans notre dernier discours, nous avons suffisamment vengé le plus beau des siècles modernes, de cette inculpation également odieuse et ridicule; et après une discussion assez étendue, vous êtes restés convaincus, je pense, qu'elle avoit été aussi sincère que réfléchie la croyance de tous ces sublimes esprits qui ont brillé au dix-septième siècle, dans les divers genres des connoissances humaines, et qui seront à jamais la gloire de leur patrie comme de la religion. Nous avons eu le droit de joindre leurs suffrages à celui de tant de personnages éminens en piété comme en doctrine, qui ont illustré les six premiers âges de l'Eglise chrétienne; et nous avons pu dire que l'autorité réunie des uns et des autres étoit en faveur de la religion d'un poids imposant, capable, au jugement

de d'Alembert lui-même, de réduire au silence tous ces détracteurs vulgaires d'une religion que très-souvent ils ignorent.

Mais l'incrédulité ne peut-elle pas se prévaloir à son tour de l'autorité des beaux esprits qui ont été ses zélés défenseurs, opposer avec avantage aux grands hommes du christianisme ceux qu'elle se glorifie de compter sous ses drapeaux? C'est là une question qui n'est pas sans intérêt, que nous croyons devoir discuter avec quelque étendue, et que peut-être nous réussirons à traiter de manière à dissiper plus d'un préjugé funeste à la religion. Il est trois choses dont l'incrédulité s'est glorifiée et se glorifie encore : elle se prévaut et du grand nombre de ses partisans, et de leurs lumières, et surtout de leur philosophie : hé bien, Messieurs, le nombre des incrédules, il faut l'évaluer; leurs lumières, il faut les apprécier; leur philosophie, il faut la juger.

En repoussant l'accusation d'ignorance et de crédulité, que la haine toujours emportée, ou la prévention toujours aveugle, ose intenter à l'Église chrétienne, quelle a été notre manière de procéder? Vous le savez; dans notre dernier discours, nous avons consenti à ne pas nous prévaloir, en faveur de la religion, d'un grand nombre d'écrivains d'ailleurs très-éclairés, estimables par leurs vertus, et qui ont professé le christianisme; nous avons invoqué seulement le témoignage de tous ces grands génies, dont le nom est consacré par les hommages de la postérité. C'est qu'en effet il s'agit bien moins de compter les suffra-

ges, que de les peser; or que l'incrédulité suive la même marche. Oui, si elle veut se prévaloir du nombre de ses partisans, et opposer aux grands hommes du christianisme ceux qu'elle croit avoir pour elle; qu'elle écarte tout ce qui est médiocre, tout ce qui est oublié, ou rangé dans une classe inférieure, pour ne citer que des hommes dignes, par une très-haute réputation, de faire autorité. Mais si l'incrédulité ne doit appeler en témoignage que ce qui peut faire autorité pour elle, quelle foule d'incrédules j'ai le droit de récuser ici! Je vais parler sans déguisement, quoique sans amertume : je viens, Messieurs, instruire une cause dont vous allez être les juges, et je trahirois mon ministère, je mériterois le reproche de chercher à surprendre votre bonne foi, si je n'exposois pas fidèlement tout ce qui peut vous éclairer. Ainsi, je le dis sans détour :

Je compte pour rien, en faveur de l'incrédulité, ces femmes beaux esprits, nourries de la lecture de livres frivoles ou même licencieux, qui, effrayées peut-être de leurs propres songes, rient des menaces de la vie future, et adoptent, comme plus commodes pour elles les maximes de l'incrédulité.

Je compte pour rien cette foule de jeunes gens légers d'instruction et de doctrine, qui, étrangers aux règles du raisonnement et de la critique, sont incapables d'avoir une opinion raisonnée; ou bien qui, sans manquer d'ailleurs d'esprit et de talent, sont néanmoins incrédules sur la foi d'autrui, font les impies par ton, ne connoissent le christianisme que par les faux portraits qu'en tracent ses ennemis, et

n'en cherchent pas le portrait véritable dans ses apologistes.

Je compte pour rien ces hommes foibles et sans caractère, faciles à recevoir les impressions de tout ce qui les entoure; qui semblent avoir tous les vices, parce qu'ils n'en ont aucun de décidé; qui sont impies avec les impies, et quelquefois aussi, religieux avec ceux qui le sont.

Je compte pour rien ces incrédules grossièrement débauchés, qui prennent leurs argumens dans la corruption de leur cœur : n'est-il pas évident que leur conduite est un préjugé contre leur doctrine? Leur incrédulité s'explique par leurs mœurs; s'ils sont voués à de honteuses passions, je puis sagement suspecter qu'elles font toute la cause de leur irréligion.

Je ne compte pas ces esprits incertains, qui semblent flotter entre la religion et l'incrédulité, qui ne sont ni pour ni contre le christianime, ou bien qui, après avoir bravé la religion, finissent par lui rendre hommage dans leurs écrits ou dans leur conduite. L'incertitude des uns, décèle des incrédules qui ne sont pas convaincus de leurs systèmes; et le changement des autres, dépose contre leur incrédulité passée.

Je ne compte pas cette multitude d'écrivains éphémères, qui paroissent un instant sur la scène du monde littéraire, et disparoissent pour toujours : je crois à leur esprit plus qu'à leur bon sens; ce ne sont pas là des autorités.

Enfin je ne compte pas, en faveur de l'incrédulité, des hommes d'ailleurs distingués par le savoir et le

talent, mais qui n'auroient pas suffisamment étudié la religion. Ainsi, qu'ils aient été, même avec une très-grande réputation d'esprit et de connoissances, poètes, grammairiens, physiciens, géomètres : qu'importe, s'ils n'étoient pas versés dans l'étude de la religion? Quand on ne la connoît pas, on n'a pas même le droit apparent de la condamner.

Ainsi, Messieurs, voulez-vous me citer des incrédules qui fassent autorité? je demande que vous me citiez, 1° des incrédules qui soient doués d'un talent supérieur; 2° des incrédules bien convaincus de leurs systèmes; 3° des incrédules qui aient fait une étude sérieuse de la religion; 4° des incrédules qui aient eu une conduite honorable. Si quelqu'un de ces caractères leur manque, je les récuse; et en effet, s'ils ne sont pas des hommes de génie, ils ne font point autorité : dans le parallèle des croyans et des mécréans, nous sommes convenus de ne pas citer des hommes d'une classe au-dessous de la première. S'ils n'ont pas une conviction intime de leur incrédulité, leur suffrage n'est pas fait pour rassurer leurs disciples; si vos incrédules n'ont qu'une connoissance superficielle de la religion, ce sont des juges peu éclairés qui prononcent sur une chose à laquelle ils sont étrangers; enfin, s'ils tiennent une conduite entièrement réprouvée par l'Evangile, je ne suis pas très-surpris que l'Evangile soit réprouvé par eux. Oui, Messieurs, un écrivain incrédule seroit noble et digne comme Buffon, original et piquant comme Montesquieu; il auroit toute la vigueur et tout le feu de Jean-Jacques, toute la fécondité et tout l'esprit de Voltaire, que, si j'étois fondé

à le croire livré à tous les égaremens de l'orgueil et de la volupté, son incrédulité ne feroit sur moi aucune impression : je ne lui contesterois ni le savoir, ni le talent; mais sa conduite m'avertiroit d'être en garde contre ses systèmes; il auroit un intérêt manifeste à trouver fausse une religion qui lui seroit si opposée. Remarquez la différence qui se trouve ici entre le chrétien et l'incrédule. Lorsqu'un chrétien souille sa religion par de mauvaises mœurs, je vois en lui un homme inconséquent, un cœur foible qui n'a pas le courage de pratiquer ce qu'il croit; mais ses désordres mêmes ne font que me rendre sa foi plus frappante : il faut qu'il soit bien convaincu, pour ne pas rejeter une religion qui le condamne. J'admire sa bonne foi qui a sauvé son esprit de la séduction de son cœur; mais dans l'incrédule toujours dominé par ses passions, sa conduite expliquera son incrédulité.

Pour me résumer, génie, conviction, connoissance de la religion, conduite estimable, voilà quatre choses que je demande dans un incrédule, pour que son nom fasse autorité : or en connoissez-vous beaucoup qui réunissent tous ces caractères à la fois? et s'il en est quelques-uns, que sont-ils devant cette foule de beaux génies, qui, depuis dix-huit siècles, ont professé le christianisme en Europe? Vous le voyez, lorsqu'on veut se donner la peine d'évaluer le nombre des incrédules, et de le réduire à ceux qui font autorité, le résultat est en vérité bien peu de chose. On s'étonne de rencontrer des incrédules de toutes parts, et c'est là un spectacle déplorable sans doute ; mais, dans la réalité, comment n'y en auroit-il pas? La religion,

par ses mystères, a contre elle tous les préjugés de l'esprit, et par sa morale, toutes les passions du cœur. Pour être incrédule, la chose est aisée; il ne faut ni esprit, ni science, ni force de caractère; on n'a qu'à écouter des penchans qui nous sont chers, et que le christianisme réprime. Pour être chrétien, il faut les combattre; et quand je pense avec quelle sainte sévérité l'Evangile condamne tous les vices, toutes les passions désordonnées, l'orgueil, la volupté, la cupidité, savez-vous ce qui m'étonne, Messieurs? ce n'est pas qu'il y ait des incrédules, c'est bien plutôt qu'il y ait des chrétiens : oui, la religion a tout contre elle, excepté la vérité.

J'EN ai dit assez pour réduire à sa juste valeur le nombre de ceux dont l'incrédulité peut se prévaloir; maintenant il s'agit d'apprécier les lumières de ces derniers temps, qui ont été comme le règne de l'incrédulité. On a fait grand bruit des découvertes du dix-huitième siècle, des progrès des sciences, de l'essor qu'avoit pris l'esprit humain : il semble qu'avant cette époque l'Europe étoit dans une profonde ignorance, et que le soleil de la vérité s'est enfin levé sur elle pour en dissiper les ténèbres. Messieurs, je ne viens pas contester au dernier siècle, la portion de gloire qui lui appartient; ce seroit de ma part une entreprise aussi injuste qu'inutile : ne donnons ici dans aucun excès; ne nous laissons égarer ni par la manie de trop exalter le passé, ni par celle de trop déprimer le présent; soyons justes, et ne disons que ce qui doit être avoué par tout homme impartial.

Je vais, plus que jamais, me permettre des détails entièrement profanes et littéraires, jusqu'ici étrangers à la chaire chrétienne; mais l'intérêt de la cause que j'ai à défendre, autorise, nécessite même cette innovation. Comment ramener à la religion la jeunesse abusée, si elle est imbue de ce préjugé, que le siècle de l'incrédulité a été précisément celui des lumières et de la raison, qu'auparavant on croyoit par ignorance et par simplicité? et ce préjugé, tout absurde qu'il est, comment le détruire, sans faire des rapprochemens, sans entrer dans des discussions purement philosophiques? Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de transporter dans la chaire évangélique un langage qu'elle n'avoit pas encore connu? On doit gémir sur cette nécessité, mais on doit s'y soumettre pour le bien même de la religion. Je réclame la liberté de ne pas me servir de périphrases ni de circonlocutions, qui, pour donner plus de dignité au discours, y mettroient de l'embarras et de l'obscurité. Veuillez considérer, Messieurs, que cet auditoire est un auditoire à part, et que le genre de nos instructions comporte un style plus simple, plus familier.

Ainsi, pour appeler les choses par leur nom, que, dans ces temps plus rapprochés de nous, le domaine de la physique expérimentale, de l'astronomie, de la chimie, de la botanique, de l'histoire naturelle, ait vu reculer au loin ses limites; ainsi, que les diverses parties des mathématiques se soient enrichies de nouvelles méthodes, de calculs simplifiés, d'heureuses applications; ainsi, que les sciences perfectionnées dans leurs détails, que des observations

mieux dirigées, aient fourni à l'agriculture, aux arts, à la mécanique, à la navigation, des procédés aussi ingénieux qu'utiles, ce n'est pas là ce qu'il s'agit de contester : la découverte de quatre nouvelles planètes, les prodiges de l'électricité, la minéralogie réduite en science, des voyages célèbres autour du monde, l'institut des sourds-muets, celui des aveugles, et même, si l'on veut, les aérostats ; voilà des choses plus ou moins glorieuses pour le dix-huitième siècle. Vous voyez que je ne dissimule pas ce qui est à son avantage ; mais, pour être justes envers lui, ne soyons pas injustes envers les siècles précédens ; ayons la bonne foi de convenir, que la carrière des sciences et des arts étoit ouverte avant le dernier siècle, que les plus grandes découvertes étoient déjà faites, et que le génie avoit parcouru avec gloire les plus hautes régions du monde physique comme du monde intellectuel. Ainsi, Messieurs, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, les lois du mouvement des astres, la pesanteur de l'air, l'application de l'algèbre à la géométrie, les logarithmes, le calcul différentiel et intégral, la gravitation universelle, l'analyse de la lumière, le calcul des comètes, le baromètre, le thermomètre, le microscope, le télescope, la machine pneumatique, toutes ces découvertes si fameuses, qui ont eu tant d'influence sur les progrès de l'esprit humain dans les sciences mathématiques et physiques, sont dues à des temps qui ont précédé le dix-huitième siècle. Je cite des faits, et il n'est pas au pouvoir des hommes de les détruire. Oui, dans le dernier siècle, des ouvriers habiles, patiens,

laborieux, ont bien pu disposer toutes les parties de l'édifice avec plus d'art et de symétrie, en restaurer, en perfectionner quelques colonnes, le rendre plus accessible au vulgaire ; mais avant eux les architectes avoient paru, qui en avoient tracé le plan d'une main hardie et savante. Pour m'appuyer d'un témoignage qu'on ne récusera pas, je citerai M. de Montucla ; dans son *Histoire des Mathématiques* (1), après avoir rendu témoignage aux géomètres ses contemporains, il ajoute : « Cependant, quand on fera attention à l'essor prodigieux qu'ont pris les sciences, et » surtout les mathématiques dans le dix-septième » siècle, il faudra convenir que, quelque perfection » qu'elles reçoivent des suivans, une grande partie » de la gloire en doit revenir à celui qui a si heureu» sement ouvert la carrière. »

Si l'on me faisoit observer que, dans le dernier siècle, les sciences naturelles et les mathématiques ont été plus généralement cultivées, je l'avouerois sans peine; mais en même temps je ferois observer à mon tour, que c'est moins par la multitude des amateurs que par le talent des grands maîtres, moins par le nombre que par le génie qu'il faut apprécier ici les choses. Newton fait plus d'honneur aux sciences que cinquante savans d'un rang inférieur, comme Bossuet fait plus d'honneur à l'éloquence que cent orateurs médiocres. Je fais observer encore, que si les mathématiques sont une science très-belle, elles sont étrangères à la connoissance de l'homme, à ses devoirs, à la conduite des

(1) Part. IV, liv. I, n. 7.

affaires domestiques et civiles; qu'après tout, l'objet le plus digne de l'homme, c'est l'homme même; et sans être dépourvu de raison, on peut croire que la science est pour quelques-uns, le travail du corps pour le grand nombre, et la vertu pour tous; et que le dix-huitième siècle, qui sembloit devoir rendre les mathématiques populaires, auroit plutôt à rougir qu'à se glorifier de son enthousiasme pour le calcul. Ce seroit donc une erreur très-grossière, de penser que la carrière des sciences étoit à peine connue avant le dernier siècle.

Mais, dira-t-on, ce fut le siècle de l'analyse, de la philosophie, de la raison; ce fut le siècle le plus ennemi des préjugés, et dès-lors son autorité l'emporte sur celle de tous les âges précédens. Hé bien, Messieurs, voyons ce qu'il faut penser de la philosophie du dernier siècle, et de ce titre de siècle philosophe.

Si la philosophie consiste dans cet esprit d'athéisme qui parle sans cesse de la nature pour mieux faire oublier son auteur; qui justifie tous les vices et dégrade toutes les vertus, en faisant de l'homme une espèce de machine, de plante, ou tout au plus d'animal soumis aux lois de la nécessité; et qui, en bannissant Dieu des cœurs comme de l'univers, détruit ces sentimens religieux par lesquels, mieux que par tout le reste, se civilisent les peuples barbares, et se conservent les peuples civilisés : si la philosophie consiste dans cet esprit de présomption et de témérité, qui compte pour rien l'expérience des siècles, qui méprise le suffrage des grands hommes, se joue des in-

stitutions consacrées par le temps, veut de la nouveauté partout, et ne voit, dans tout ce qui existe, que l'effet d'une ignorante simplicité : si la philosophie consiste dans cet esprit de libertinage, qui tronque et dénature les livres saints pour les rendre ridicules, qui les traduit ou les commente avec toute la licence d'une imagination dépravée, qui ramasse avec complaisance dans les annales de l'Eglise les vices et les scandales pour en souiller la religion, laquelle en gémit et les condamne; qui garde un coupable silence sur les sublimes vertus dont cette religion seule a donné l'exemple à la terre, et qui jette un voile sur les biens immenses dont l'humanité lui est redevable : en un mot, si la philosophie n'est que l'athéisme, le matérialisme, le fatalisme, le déisme, le septicisme; oh! j'en conviens, le dix-huitième siècle fut éminemment un siècle philosophe. Jamais, au sein d'une nation chrétienne, un plus grand nombre d'écrivains à la fois n'avoient enseigné ouvertement qu'il n'y a pas de Dieu, que la providence n'est qu'un mot, que la vie future est une chimère, l'homme un être sans libre arbitre, le vice et la vertu une invention humaine, le christianisme un amas de superstitions. Toutes ces doctrines ont été si hautement, si fréquemment enseignées dans le dernier siècle; elles sont consignées dans un si grand nombre d'ouvrages qui ont fait quelque réputation à leurs auteurs; le fait est si notoire, si avoué des ennemis de la religion, si fort au-dessus de toute contestation, que des citations pour l'établir seroient plus que superflues.

Sans doute, ce n'est pas dans ces doctrines, effet

et cause tour à tour de la perversité humaine, que nous placerons la philosophie. N'allons pas nous laisser abuser par des mots, et révérer des doctrines insensées, parce qu'elles seroient revêtues d'un beau nom; ne séparons pas la philosophie de la sagesse, de la saine raison, de la vérité, de la morale, de ce qui tend à rendre les hommes bons et heureux. Pendant soixante ans, une fausse philosophie a endormi l'Europe du vain bruit de ses systèmes, et de ses déclamations contre les préjugés; ne seroit-il pas temps de nous réveiller enfin, et de juger celle qui, sans mission et sans autorité, a jugé l'univers? Ou l'on ne s'entend pas quand on parle de philosophie, ou la philosophie pour un peuple consiste à bien penser et à bien raisonner sur les différentes branches des connoissances humaines. Plus il y aura, dans une nation, d'idées saines, morales, sociales, propres à faire fleurir la paix, la justice et les lois, et plus cette nation sera sage, raisonnable, et par là même plus elle sera philosophe. Ainsi, ce n'est ni le goût exclusif des sciences exactes et naturelles, ni l'amour dominant des lettres et des arts qui fait la philosophie; on n'est philosophe ni pour avoir lu Bossuet, ni pour avoir étudié Locke, ni pour avoir médité Montesquieu; l'esprit philosophique n'est ni dans la dissection d'une plante, ni dans un théorême, ni dans un syllogisme. On pourroit avoir entassé dans sa tête les mots techniques de toutes les sciences, toutes les nomenclatures, toutes les méthodes, toutes les formules scientifiques; on pourroit disserter toute sa vie sur les sensations et les idées, sur le physique et

le moral dans l'homme, sur la politique et les gouvernemens; et avec tout cela on pourroit être un mince logicien, un pitoyable raisonneur, un esprit de travers, et par conséquent une sophiste et non un philosophe : témoin ces écrivains qui ont composé des ouvrages entiers pour enseigner l'athéisme, le dernier terme de l'erreur humaine; ou qui sur les lois, l'autorité, la morale, l'éducation, les lettres, ont débité tant de paradoxes philosophiques, aujourd'hui tombés dans le mépris et dont l'expérience a fait une justice éclatante. Messieurs, celui qui, dans un genre quelconque de connoissances, aime la vérité, qui la cherche avec ardeur, et prend les routes qui peuvent l'y conduire; celui qui, dans ses actions comme dans ses discours, manifeste des pensées saines et vraies, celui-là est sage, il est philosophe : l'esprit juste, le bon esprit, le bon sens, l'esprit philosophique, sont des choses qu'on ne doit pas distinguer. Quel est le siècle le plus vertueux? Ce n'est pas celui où l'on parle le plus de vertu, mais celui où elle est le plus pratiquée. Quel est aussi le siècle le plus philosophe? Ce n'est pas celui où l'on parle le plus de philosophie, mais celui où, dans la réalité, on pense le mieux, on raisonne le mieux sur les divers objets de nos connoissances; la chose est si manifeste, qu'il suffit de l'énoncer pour que tout le monde en sente la vérité. Telle est donc la règle pour bien juger si le dix-huitième siècle a été plus philosophe que le précédent; d'après cela, parcourons un moment les diverses parties de nos connoissances.

Remonter aux causes, aux principes des choses,

démêler les véritables lumières de ce qui n'en a que l'apparence, peser dans la balance de la raison les opinions vulgaires, et tracer aux esprits la marche à suivre dans la recherche de la vérité : voilà bien la philosophie dans les choses intellectuelles ; or, à ces traits, comment ne pas reconnoître Bacon, Descartes, Leibniz, Malebranche, Locke, qui n'appartiennent pas au dix-huitième siècle?

Observer la nature, étudier les faits et les phénomènes, laisser les vaines théories pour l'expérience ; chercher ainsi, non ce qui peut être, mais ce qui est ; non des hypothèses, mais le vrai système des lois de la nature : voilà bien la philosophie dans les sciences physiques ; or, comment ne pas se rappeler ici Copernic, Kepler, Galilée, Pascal, Boyle, Newton, qui n'appartiennent pas au dix-huitième siècle?

Porter dans l'étude de l'histoire et des antiquités cette critique sévère et lumineuse sans être trop hardie, qui saisit le vrai, apprécie le vraisemblable, écarte le faux ; tirer des annales des peuples, comme de la connoissance approfondie des hommes, de grandes et mémorables leçons : voilà bien la philosophie dans l'histoire et dans la politique; et comment ne pas nommer à cette occasion Mabillon, Petau, Tillemont, Fleury, Bossuet, qui n'appartiennent pas au dix-huitième siècle?

Enfin, développer les secrets du cœur humain et les règles des mœurs, exposer avec une sagacité profonde l'ensemble, l'esprit et la liaison des lois : voilà bien la philosophie dans la morale et la jurisprudence; et qui ne reconnoît pas ici les Massillon, les

Bourdaloue, les La Bruyère, les Domat, qui appartiennent au siècle de Louis XIV?

Je vous le demande, Messieurs, avec de tels génies et beaucoup d'autres que je ne nomme pas, avec de telles vues et de tels procédés, que manque-t-il à un siècle pour bien raisonner, et par conséquent pour être philosophe? Alors, comme aujourd'hui, on pouvoit se tromper sans doute; la foiblesse de l'esprit humain est de tous les temps et de tous les lieux; il n'est pas de philosophie qui mette à l'abri de toute erreur : mais il est évident que la science du raisonnement étoit portée très-loin, avant le dernier siècle, dans toutes les choses qui peuvent occuper l'homme sur la terre.

Qu'a-t-on imaginé pour déprimer le siècle de Louis XIV, et relever le suivant? On a fait contraster les qualités qu'on a crues prédominantes dans chacun des deux, mais de manière que l'avantage restât au dernier; on a dit que le dix-septième siècle avoit été celui des brillantes fictions, de l'imagination, des belles-lettres, et que le dix-huitième avoit été celui de la raison : et comme toutes les erreurs se tiennent, on n'a pas manqué de faire observer en faveur de l'incrédulité, qu'elle avoit triomphé précisément dans le siècle de la raison. Tel est le fond d'une pensée qu'on a présentée sous différentes formes, et que nous allons examiner un moment.

On dit que le siècle de Louis XIV fut le siècle de l'imagination : certes, Messieurs, si avec l'imagination seule on a pu deviner les mathématiques, comme Pascal; inventer une philosophie nouvelle, ou plu-

tôt rétablir la véritable, comme Descartes ; découvrir comme Newton, un système qui, ne fût-il pas vrai, seroit un chef-d'œuvre de l'esprit humain : si avec l'imagination seule on a pu, comme Turenne, former des plans de campagne qui maîtrisoient les événemens et la victoire ; méditer ces ordonnances célèbres qui furent le fruit des conférences tenues par les Séguier et les Talon ; gouverner comme Louis XIV, administrer comme Colbert, fortifier les places comme Vauban : si avec l'imagination seule on a pu composer, comme Bossuet, ce *Discours* si savant, si éloquent, si politique, *sur l'Histoire universelle ;* ou, comme Fénelon, donner aux rois et aux peuples de si touchantes leçons : si l'imagination seule a suffi à ces beaux génies, ou pour leurs ouvrages, ou pour leurs actions immortelles ; heureux le siècle de l'imagination ! puisse-t-il revivre et durer à jamais au milieu de toutes les nations du monde ! Et ne voyez-vous pas que toutes ces belles et grandes choses que je rappelle, supposent dans leurs auteurs une force de raison, une pénétration d'esprit, une sagacité de jugement, une profondeur de vues qui est le plus grand effort de l'esprit humain.

On dit que le siècle de Louis XIV fut le siècle des belles-lettres ; hé bien, je n'ai besoin que de cet aveu forcé de nos adversaires, pour les combattre avec succès. Vous convenez, leur dirai-je, que le sceptre de la littérature reste au siècle de Louis, je n'en veux pas davantage pour établir que par là même il fut éminemment le siècle de la raison. Je ne sais si cette proposition ne paroît pas extraordinaire à quel-

ques-uns; car, depuis le règne des sophistes, et depuis qu'ils ont répandu des préjugés sans nombre, le sens commun est devenu un paradoxe. Oui, je soutiens que le siècle de la perfection dans les lettres est nécessairement un siècle de bonne philosophie. En effet, la perfection dans les lettres suppose toujours un sentiment profond de l'honnête et du beau, un grand esprit de discernement et de justesse qui saisit les rapports et les convenances, repousse ce qui est faux pour s'arrêter à ce qui est vrai, et unit toutes les parties pour les mettre dans un bel ensemble : en tout se vérifie la maxime du poète Romain, que la raison est le principe, la source du beau. Quelle étrange idée se formeroit-on de l'éloquence, si l'on n'en faisoit que le misérable talent d'arranger des mots et de compasser des phrases? Les pensées, il est vrai, ne brillent que par l'expression, comme les objets ne se montrent aux yeux que par la lumière qui les colore; mais aussi, des mots sans la vérité des pensées, ne sont qu'un vain bruit qui se dissipe. Celui qui ne sait pas établir des principes, ni mettre ses preuves dans un bel ordre, ni éclairer l'esprit par de vives lumières, ni le frapper par de fortes conceptions : celui-là pourra bien être un discoureur, mais il ne sera pas un orateur. Un beau discours, un beau poème, ne supposent-ils pas un plan, une ordonnance, une liaison intime de parties qui en fassent un tout, un grand fond de vérité dans les pensées, dans les caractères? Quand on sépare la logique de l'éloquence, qu'on place, pour ainsi dire, les mots d'un côté, et de l'autre les choses, quelle idée se

forme-t-on donc du talent d'écrire? Rien n'est bon, comme rien n'est beau, que par la vérité ; voilà pourquoi le philosophisme du dernier siècle n'est ni bon ni beau, et voilà pourquoi aussi tant d'ouvrages du siècle de Louis XIV sont marqués au coin de l'immortalité.

Et d'où a pu venir cette sorte de partage de talens et de facultés, d'après lequel on a cru devoir appeler le siècle de Louis XIV le siècle de l'imagination, et le suivant le siècle de la raison? Cela viendroit-il de ce qu'il a plu à quelques écrivains de tracer un tableau systématique des connoissances humaines, dans lequel on rapporte les unes, comme l'histoire, à la mémoire ; les autres, comme la poésie et les arts, à l'imagination? Mais ne soyons pas éblouis de ces distinctions, plus subtiles que solides : je ne dirai pas seulement qu'elles sont inutiles, incapables de faire faire un pas à l'esprit humain ; je dirai qu'elles sont fausses, et par là même dangereuses. Ainsi, dans un *Système figuré*, que tout le monde peut avoir eu sous les yeux, on rapporte l'histoire à la mémoire ; mais quoi de plus insignifiant? Sans doute, avec de la mémoire on sait beaucoup, et sans elle on ne sauroit rien ; mais la mémoire sans jugement suffira-t-elle pour composer un ouvrage historique? Est-ce donc avec de la mémoire, que Tacite, Bossuet, Robertson, ont écrit l'histoire? Et qui ne voit pas que sans une critique saine, sans un grand discernement des hommes et des choses, en un mot, sans une raison très-éclairée, un historien ne s'éleveroit pas au-dessus des écrivains vulgaires? On rapporte la poésie à l'imagination ;

mais l'imagination séparée du bon sens ressemble à de la folie : on auroit beau revêtir ses idées de couleurs brillantes ; si elles manquoient de vérité, où seroit le mérite de l'ouvrage? Est-ce donc avec de l'imagination seule, que le poète Romain et le poète Français, qu'on regarde comme législateurs dans la république des lettres, ont mérité d'être appelés les poètes de la raison? Oui, diviser les facultés de l'ame, pour assigner à chacune son domaine exclusif, est une invention plus bizarre que philosophique. Sans l'imagination, le bon sens pourra bien ne pas tirer un homme de la médiocrité ; mais aussi l'imagination sans le bon sens est une folle qui se précipite. Toutes nos facultés sont liées entre elles, et se soutiennent mutuellement ; c'est de leur accord et de leurs forces réunies que résulte le talent, et quand elles sont portées ensemble à un très-haut degré, c'est le génie. Que si je voulois présenter tout ce qui vient d'être dit sous la forme d'un syllogisme, je dirois : Bien penser et bien raisonner sur les diverses branches de nos connoissances, voilà la bonne philosophie ; le principe est évident : or, dans le siècle de Louis XIV, on a tout aussi bien pensé, tout aussi bien raisonné que dans le siècle suivant ; cela reste établi : donc il y a eu autant de philosophie dans le premier que dans le second ; et vous voyez que mes conclusions sont bien modérées.

Maintenant me sera-t-il permis de faire une supposition, qui paroîtra singulière peut-être, mais que je vais hasarder, parce qu'elle rendra plus sensible le résultat de cette conférence et de la précédente? Fai-

sons revivre et rapprochons par la pensée les générations depuis la renaissance des lettres, depuis le règne de François Ier ; mettons d'un côté les beaux esprits qui ont combattu la révélation, de l'autre ceux qui l'ont défendue depuis trois siècles. Je me figure deux temples ouverts devant moi : je lis sur le frontispice de l'un, *Temple de la raison*, et sur le frontispisce de l'autre, *Temple du christianisme.*

J'entre d'abord dans le temple de la raison ; j'y trouve l'incrédulité prêchant, sous le nom de philosophie, une morale facile qui n'est au fond que l'égoïsme et l'amour du plaisir, et promettant à ses sectateurs pour toute récompense le néant, ou par intervalle, je ne sais quoi de vague et d'incertain ; j'y vois un assez grand nombre de disciples à peu près ignorés, un certain nombre de plus connus, et quelques-uns de renommés. Ces derniers fixent mon attention : c'est Bayle, tenant en main un plume qui semble flotter dans le vide, et qui répand autour d'elle beaucoup de fumée mêlée de traits de vive lumière : c'est Voltaire, qui se moque et se joue de tout, qui se rit également de Dieu et des hommes, se vante d'avoir participé aux mystères de la religion sans y croire, présente d'une main des titres légitimes à la gloire, de l'autre des écrits où sans cesse la débauche assaisonne le blasphème ; tout à coup il éclate en imprécations contre le christianisme, et s'écrie : *Mes amis, écrasons l'infâme.* A ce cri de ralliement, toute la troupe des adeptes se réveille et se ranime. Diderot, en amant furieux de la liberté, chante dans un langage que je ne puis pas répéter, que le monde ne sera

heureux que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre ni prêtres ni rois. L'auteur du *Système de la nature* explique toutes les affections du cœur, les sentimens d'amour ou de haine, par le mécanisme de l'attraction et de la répulsion; et de temps en temps il adresse à la nature, au grand tout, à l'universalité des êtres, à une abstraction, des apostrophes brûlantes. D'Alembert tire de dessous son manteau philosophique une correspondance secrète, pleine d'un fiel assez grossier; il veut qu'on sache toute la part qu'il a eue, par ses menées obscures, à la destruction des *préjugés*. Raynal se vante hautement d'être apostat à double titre : à propos de commerce et de comptoirs, il exhale son impiété en déclamations violentes; cependant il se calme, il paroît articuler l'expression du repentir, et faire une sorte d'amende honorable de sa fougue et de ses emportemens. Chacun à son tour veut avoir la parole : ce ne sont que systèmes sur la morale, la société, l'éducation, les lettres et les arts; il ne s'agit de rien de moins que de recommencer l'homme et l'ordre social tout entier. Du milieu de ce chaos d'opinions incohérentes, un inconnu se fait entendre avec force : *Peuples, voulez-vous être heureux? renversez les trônes et les temples.* Alors un roi du Nord, grand guerrier et grand politique, long-temps favorable à l'impiété, mais qui n'a nulle envie de descendre du trône, lance autour de lui un regard d'indignation, fronce le sourcil, et dit en propres paroles : « Mon avis » seroit qu'on donnât à gouverner à ces messieurs une » province qui méritât d'être châtiée. » Jean-Jacques, qui n'est pas d'ailleurs très-difficile, se scandalise lui-

même des systèmes monstreux qu'il entend débiter, et il s'écrie : « Fuyez ces hommes qui sèment dans » les cœurs de désolantes doctrines. » Averti par ce cri d'alarme, je jette encore un coup-d'œil sur tous ces adorateurs de la raison ; je crois voir empreint sur leur front le cachet de l'orgueil et du cynisme ; et le cœur flétri de ce que je viens de voir et d'entendre, je me retire.

J'entre dans le temple du christianisme ; j'y trouve la religion assise sur ses autels, tenant d'une main l'Évangile, et de l'autre offrant aux sectateurs fidèles de sa loi des couronnes d'immortalité : je vois rangés autour d'elle une foule d'esprits sublimes, qui ont brillé en Europe depuis trois siècles ; je compte parmi les philosophes Bacon, Descartes, Malebranche et Leibniz ; parmi les érudits du premier ordre, Du Perron, Bochart, Tillemont, Petau, Mabillon ; parmi les moralistes, Nicole, La Rochefoucauld, La Bruyère, Bourdaloue et Massillon ; parmi les magistrats profondément instruits, L'Hôpital, Talon, Séguier, Bignon, Domat, d'Aguesseau ; parmi les apologistes, Grotius, Pascal, Abbadie, Fénelon, Addisson ; parmi les savans, Copernic, Kepler, Galilée, Newton, Euler. Je vois tous ces grands hommes rayonnans de l'éclat de leur génie et de leurs vertus. Il est vrai qu'ici comme ailleurs se montre la foiblesse humaine : ces illustres personnages ne sont pas tous d'accord sur tous les points de la doctrine révélée ; mais sur Dieu, la providence, la vie à venir, le vice et la vertu, la morale, leurs sentimens sont unanimes ; tous aussi révèrent unanimement la religion

comme donnée aux hommes par Dieu lui-même. Tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête, tout ce qui peut encourager la vertu, consoler le malheur, épurer les affections légitimes, consacrer les obligations domestiques et civiles, faire aimer Dieu et les hommes : voilà ce qui est en honneur, et prêché hautement. Si j'étois tenté de me prévaloir de mes foibles lumières contre le christianisme, Bacon m'avertit qu'un peu de philosophie rend incrédule, mais que beaucoup de philosophie ramène à la religion. Si je voulois m'endormir dans une commode indifférence, Pascal me diroit qu'on peut bien ne pas s'inquiéter du système de Copernic, mais qu'il importe de savoir si l'ame est mortelle ou immortelle ; que, suivant ce qui en est, toutes nos actions et tous nos sentimens doivent prendre des routes différentes. Si j'avois pu me laisser ébranler par l'autorité de quelques beaux esprits incrédules, Massillon me fait observer que les passions sont le berceau de l'incrédulité, qu'on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs, et que la religion n'auroit jamais eu d'ennemis, si elle n'avoit été l'ennemie du déréglement et du vice. Mais voici que, dans l'auguste assemblée, le premier de tous par le génie se fait entendre ; il élève la voix contre ces téméraires, qui prennent pour force de la raison ce qui n'en est que le délire, et qui se croient libres parce que leur esprit n'a plus de frein. Bossuet leur dit qu'ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et que ce misérable partage ne leur est pas assuré ; qu'avec leurs doutes et leurs in-

certitudes ils se précipitent dans l'abîme de l'athéisme, cherchant leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits ; que les absurdités où ils tombent en niant la religion, sont plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et que, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Comment ne serois-je pas frappé de la croyance de tant de grands hommes ? quel concert et quelle force de témoignages ! En les voyant s'abaisser devant la religion, devant celui qui est le Sauveur et la lumière du monde, je me sens entraîné à mêler mes adorations à leurs hommages, et je me dis à moi-même : En vérité, s'il faut se décider pour la religion ou contre la religion, d'après l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de ceux qui l'ont combattue, je ne balance pas : loin de moi l'incrédulité, gloire à Jésus-Christ, je suis chrétien.

DISCOURS

SUR

LA NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

POUR LE BONHEUR PUBLIC,

PRONONCÉ

DEVANT L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT LOUIS, 25 AOUT 1817.

Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.

La piété est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente, comme celles de la vie future. *I Tim.* c. IV, ℣. 8.

Si jamais cette parole de l'apôtre s'est vérifiée dans un roi de la terre, c'est bien sans doute, Messieurs, dans celui dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire; dans ce roi, qui, réglant toujours sa politique par sa religion, devint d'autant plus grand devant les hommes qu'il étoit plus saint devant Dieu; et qui sut trouver ainsi dans sa piété même, la source de la gloire pour la vie présente comme pour la vie future. *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* Nommer saint Louis, c'est rappeler tout ce qu'il peut y avoir de plus auguste je veux dire le génie et la vertu assis ensemble, pour

le bien de l'humanité, sur un des plus beaux trônes de l'univers.

Simple dans ses goûts, et magnifique par dignité; humble au pied des autels, et terrible dans les combats; doux et facile dans le commerce de la vie, mais inébranlable dans ses desseins, saint Louis allia dans sa personne les qualités en apparence les plus contraires : alliance qui, suivant l'expression d'un historien, en a fait un des plus grands hommes, et des plus singuliers qui aient jamais été. Prodige de lumières et de sagesse pour le siècle où il parut, il devint l'arbitre des princes de son temps, comme il étoit leur modèle; législateur plein de prévoyance, il jeta par ses lois les fondemens de la véritable liberté des peuples, comme de la véritable grandeur des héritiers de son trône; jaloux des droits de la royauté, pour le bien même de ses sujets, il les défendit toujours par dévoir, et jamais il n'en céda rien par foiblesse; personnage héroïque, il connut ce que le malheur a de plus extrême, mais il n'en fut point abattu; magnanime dans les fers, sublime dans les bras de la mort, il sut être roi et chrétien à tous les instans de sa vie; et s'il avoit reçu de la nature toutes ces hautes qualités que l'on admire dans les héros les plus fameux de l'antiquité, il dut à sa piété d'avoir été préservé de leurs vices. *Pietas ad omnia utilis est.*

Combien n'est-il pas glorieux pour la France d'avoir été gouvernée par un si grand monarque! et quel Français ne se réjouiroit, Messieurs, de voir votre illustre compagnie faire revivre les hommages annuels autrefois rendus par elle à la mémoire du saint

roi? En consacrant, pour ainsi dire, sa renaissance par cette pieuse solennité, l'Académie Française semble déclarer au monde entier, qu'on trouvera chez elle l'esprit comme les formes primitives de sa fondation, et que les premiers hommes de l'État, par le mérite littéraire, aspirent à la gloire d'en être aussi les premiers par leur dévoûment à la religion comme au trône de saint Louis. Cette heureuse journée présage le retour de tous les hommes éclairés à ces vérités sacrées, que les législateurs et les sages de tous les siècles avoient professés jusqu'à nous, que les peuples ne méconnurent jamais impunément, et qui seules peuvent rajeunir notre antique monarchie, comme elles ont pu seules la former dans sa naissance, et la faire croître dans la suite des âges avec tant de gloire et de prospérité.

Et de quoi nous serviroit-il de gémir quelquefois sur les désastres et les calamités qui ont désolé notre patrie, si nous n'abjurions les systèmes pervers qui pourroient amener de nouveaux malheurs. C'est par les mauvaises doctrines que tout fut ébranlé; c'est par les bonnes doctrines qu'il faut tout raffermir. Pénétré de cette pensée, je viens exposer ici quelques considérations sur l'esprit irréligieux de nos temps modernes, pour faire sentir tout ce qu'il a de menaçant pour le repos et la liberté des peuples, et combien il importe au bonheur public d'en arrêter les funestes progrès. Nous dirons donc aux ennemis de la religion : Vous désirez sans doute de voir s'établir dans notre patrie des institutions durables, qui garantissent la tranquillité publique, préparent dans le

présent un heureux avenir, préviennent les dissensions, les troubles civils, l'anarchie et les maux qu'elle entraîne ; en un mot, vous désirez de voir fonder l'ordre public : hé bien, sans la religion l'ordre public est impossible ; première réflexion. Vous ne voulez pas de mesures arbitraires; vous voulez le règne de la loi, et que, sous son égide, chacun ait la paisible jouissance de sa personne, de ses biens et de ses droits ; en un mot, vous voulez voir se fonder la liberté pour tous : hé bien, sans religion, la liberté publique est impossible ; deuxième reflexion. Tel est le partage de ce discours sur la nécessité de la religion pour le bonheur social : matière importante, que je me plais à traiter devant l'élite des écrivains de la France, devant ceux-là mêmes, qui par leurs ouvrages peuvent exercer une si heureuse influence sur l'avenir comme sur le présent. L'homme de lettres méconnoîtroit la dignité de sa vocation, il profaneroit les dons qu'il a reçus de l'auteur de tout bien, s'il ne les employoit au triomphe de la vérité et de la vertu ; il doit toujours se souvenir que le talent, comme le pouvoir, n'est donné à l'homme que pour le bien de ses semblables, et qu'il n'est pas plus permis d'abuser de l'esprit pour corrompre, que de la puissance pour opprimer. Implorons avant tout le Dieu de saint Louis, par l'entremise de celle qui est si particulièrement la patronne de la France et de la race de nos rois. *Ave, Maria.*

S'il falloit écouter certains novateurs modernes, qui ont combattu avec un déplorable succès les

croyances établies chez les nations chrétiennes, et trop souvent même ces vérités premières qui furent sacrées chez tous les peuples, eux seuls auroient connu le secret de perfectionner le monde social et de fonder la liberté publique. Cependant, si nous voulons nous éclairer du double flambeau de la raison et de l'expérience, que verrons-nous? C'est que l'esprit irréligieux, dont ils ont eu le malheur de se faire les apôtres, ne pourroit prévaloir chez une nation sans entraîner la ruine de l'ordre public et de la liberté. Cherchons à mettre cette vérité dans un jour qui la rende sensible à tous.

Sans doute, tant que l'irréligion n'est professée que par un petit nombre d'hommes, qu'elle est reléguée dans quelques ouvrages peu connus, ses ravages n'ont encore rien de frappant; c'est un levain funeste qui n'a pas assez fermenté pour tout gâter et tout corrompre : il arrive même quelquefois, que, chez les hommes irréligieux, les mauvaises opinions sont contenues par d'anciennes habitudes; qu'ils sont maîtrisés comme à leur insu par des impressions chrétiennes reçues dans le premier âge; en sorte que, par une heureuse inconséquence, ils sont meilleurs que leurs systèmes. Mais supposons que ces doctrines de l'impiété sortent des nuages qui les enveloppoient, pour se produire au grand jour; qu'elles soient consignées dans des livres répandus parmi toutes les classes de lecteurs; qu'elles deviennent l'opinion dominante du monde savant et littéraire, des riches et des grands; qu'elles aillent infecter au loin les pères de famille, les instituteurs de la jeunesse, les magistrats, les dé-

positaires du pouvoir ; que, par des progrès insensibles, elles passent de la cité dans le hameau, et deviennent ainsi plus ou moins populaires : alors comment ne pas concevoir de vives alarmes, et ne pas trembler pour le repos de la société? Avec ses maximes hardies et commodes, l'irréligion va remuer dans le cœur des peuples tout ce qu'il y a de passions désordonnées, les rend plus inquiets et plus indociles, les irrite contre le joug des lois et de l'autorité, relâche tous les liens domestiques, et tend ainsi à porter le trouble et le désordre dans les familles comme dans la société. C'est une vérité sentie par les bons esprits de tous les temps, consacrée par l'expérience des siècles autant que par l'autorité des législateurs, et devenue en quelque sorte triviale à force d'être répétée: que la société porte sur la loi, la loi sur la morale, la morale sur la religion; et comment donc l'édifice social ne menaceroit-il pas de tomber en ruine, lorsque le fondement même est ébranlé?

Eh quoi! Messieurs, même chez les peuples où la religion exerce le plus son empire salutaire pour le bien de l'humanité, où par son heureux ascendant sur les esprits et sur les cœurs, elle prévient le plus d'injustices et de forfaits, apaise le plus de haines, assure le mieux le respect des lois et de l'autorité, toutefois les passions humaines ne causent que trop de ravages : et que seroit-ce donc si l'on faisoit tomber devant elles la plus forte barrière qu'on puisse leur opposer, celle de la religion? Alors à tous les excès que la religion n'empêche pas, à cause de la malice des hommes, viendroient se joindre les excès

bien plus nombreux encore qu'elle empêche par sa divine et secrète influence ; les désordres de tous les genres deviendroient plus communs dans tous les âges et dans toutes les conditions ; et le corps social, travaillé par ce levain de corruption et d'impiété séditieuse, seroit menacé d'une dissolution universelle. Il est facile d'étaler dans un livre les maux dont la religion est devenue l'occasion ou le prétexte par l'ambition ou l'orgueil des hommes ; mais pourquoi jeter un voile sur les biens immenses dont elle seule est la source par ses maximes et par son esprit? La société jouit de ses bienfaits sans presque s'en apercevoir. Tout ce qu'elle met dans les ames de bons sentimens, tous ce qu'elle inspire de compassion et de générosité, tout ce qu'elle verse de consolations, échappe à nos regards ; mais son action, pour être secrète, n'en est pas moins réelle : c'est comme cette chaleur vivifiante qui anime la nature, qui fait germer les plantes et mûrir les fruits, sans qu'on aperçoive son influence. On dit bien quelquefois ce qu'un peuple est devenu par l'abus qu'on a pu faire de la religion ; mais il faut bien comprendre aussi ce que deviendroit sans elle le monde social. Pour emprunter ici les paroles d'un orateur illustre de nos jours : (1) « La re-» ligion est la vie du corps politique ; elle ne lui » laisse que le choix, ou de se conserver avec elle, » ou de se dissoudre sans elle. »

Oui, Messieurs, n'en doutez pas, sans la religion, on verroit plus que jamais les familles troublées par

(1) M. l'abbé de Montesquiou.

la discorde et le libertinage, des époux sans union, des enfans sans respect, des serviteurs sans fidélité, on verroit plus que jamais des êtres contre nature, qui, n'étant plus retenus par le frein d'une éducation religieuse, connoîtroient dès leur plus tendre jeunesse les ruses et l'audace du crime, et présenteroient devant les tribunaux épouvantés le plus hideux de tous les spectacles, celui des forfaits dans l'âge même de la candeur et de l'innocence : on verroit des malfaiteurs, qui, débarrassés de la crainte de la justice divine, calculeroient froidement qu'après tout, le temps du supplice sera court; qui marcheroient ensuite à l'échafaud portant sur le front, non la pâleur et la honte du crime, mais presque le calme de la vertu, et donneroient ainsi au peuple l'effrayant exemple d'un coupable qui meurt sans crainte et sans remords : on verroit des hommes qui formeroient les projets les plus iniques, les plus insensés, les plus désastreux peut-être pour leur patrie, dans la pensée que tout finit au tombeau, et que, s'il le falloit, ils sauroient bien échapper par le suicide au châtiment et à l'opprobre. Sans la religion enfin, on verroit plus que jamais de toutes parts des égoïstes, qui, détournant leurs regards des biens de la vie future, n'en seroient que plus ardens pour les biens de la vie présente, plus dévorés de désirs ambitieux, moins touchés des maux d'autrui, moins capables de sacrifices généreux, plus enclins à tous les désordres qui sont le fléau des Etats comme des familles. Plût au ciel que je n'eusse fait que tracer ici une peinture imaginaire, et qu'on ne l'eût vue se réaliser en aucune

manière parmi nous ! Mais ne puis-je pas en appeler à l'observateur, à l'homme public, au magistrat, à ceux qui sont armés du glaive de la loi contre les malfaiteurs, et leur demander s'il n'est pas vrai que l'affoiblissement des sentimens religieux a rendu plus communs et plus précoces les désordres et les délits de tous les genres ; et pour appeler les choses par leur nom, n'est-il pas vrai qu'on a vu croître d'une manière effrayante le scandale du suicide, de l'infanticide, du concubinage, des enfans illégitimes, et de ce crime tellement repoussé par la nature, que, dans ses lois, un législateur de l'antiquité crut devoir le supposer impossible?

O vous qui, vers le milieu du dernier siècle, avez élevé la voix avec l'éclat de la trompette pour prêcher la haine et le mépris de la religion, vous avez revendiqué pour vous seuls la gloire d'avoir guéri le corps social d'une maladie violente, des excès du faux zèle, du fanatisme en un mot ; et vous n'avez pas vu que vous déposiez dans son sein des germes de ruine et de mort ! Avec vos systèmes, on n'auroit plus de fanatisme religieux, j'y consens, mais on auroit les ravages profonds des vices les plus ignobles et les plus vils, de l'égoïsme le plus dévorant, de la dépravation la plus raffinée, jusqu'à ce qu'enfin, tous les liens sociaux étant dissous, on vît éclater le fanatisme de toutes les passions déchaînées. Le fanatisme religieux trouble la société, l'impiété la tue : le premier est cette tempête qui agite, mutile, arrache les rameaux de l'arbre le plus vigoureux ; la seconde est cette plaie secrète qui le ronge jusque dans sa ra-

cine : et l'on peut bien dire, avec un écrivain fameux, que l'indifférence philosophique est la tranquillité de la mort, plus destructive que la guerre même.

Et ne croyons pas d'ailleurs, pour le remarquer en passant, que l'athéisme ne se manifeste jamais que par l'indifférence, par l'oubli, par le dédain de la religion : il a aussi ses persécutions et ses fureurs. Jean-Jacques, à qui les paradoxes les plus irréfléchis ne coûtoient rien, a cru pouvoir dire que l'athéisme ne fait pas verser le sang ; c'est une assertion que l'expérience a bien hautement démentie sous nos yeux. Jamais le sang humain n'a coulé avec autant d'abondance, que sous le règne de l'athéisme. N'en soyons pas surpris : quand on ne voit guère dans l'espèce humaine qu'une famille de plantes ou qu'une race particulière d'animaux, est-il étonnant qu'on n'ait pour elle que du mépris, et qu'on se fasse un jeu de ses douleurs et de sa mort ? En assimilant l'homme à la brute, on s'habitue à le traiter comme elle : ici même la barbarie est d'autant plus froide, qu'étant débarrassée de la crainte de la justice divine, elle ne connoît pas le remords ; c'est bien surtout aux athées que s'appliquent plus littéralement ces paroles du Sage (1) : « Les entrailles des impies sont » cruelles, » *viscera impiorum crudelia.* Voltaire lui-même l'avoit pressenti quand il disoit : « Si le monde » étoit gouverné par des athées, il vaudroit autant » être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux

(1) Proverb. XII. 10.

» qu'on nous peint comme acharnés sur leurs vic-
» times. »

Je sais que le plus grand nombre des incrédules reculent d'effroi devant les abîmes de l'athéisme, qu'ils font gloire de reconnoître un Dieu, et même d'en célébrer les grandeurs; ils sont déistes. Soyons de bonne foi, Messieurs; sans être, si l'on veut aussi funeste que l'athéisme, pensez-vous que le déisme suffise au maintien de l'ordre public? Je vous le demande, quelle idée le déiste se forme-t-il de Dieu et de sa providence, de sa bonté et de sa justice, de ses récompenses et de ses châtimens dans la vie future? Sur tout cela ses notions ne sont-elles pas vagues, incertaines, dépendantes de ses passions et de ses caprices? Quelle règle de conduite fait-il dériver de son opinion? quel appui y trouvent la morale et la société? Si vous comparez leur conduite habituelle, quelle différence remarquez-vous entre l'athée et le déiste? N'est-il pas vrai que le déisme en théorie ressemble beaucoup trop à l'athéisme dans la pratique; que, des deux côtés, c'est presque le même oubli de Divinité, de toute obligation, de tout hommage envers elle, de tout effort et de tout sacrifice pour lui plaire? et Bossuet n'étoit-il pas fondé à dire, que le déisme n'étoit qu'un athéisme déguisé? Il faut bien le remarquer, Messieurs, toujours une religion quelconque, plus ou moins parfaite, a présidé à toutes les sociétés civilisées : c'est une règle invariable, qui n'a pas souffert une seule exception depuis que le soleil éclaire le monde; et sans doute il ne nous appartient pas de donner un démenti à la sagesse des siè-

cles : or, par religion, toujours les peuples ont entendu, non pas quelques opinions spéculatives, stériles, sur la Divinité, mais un ensemble de croyances, de devoirs, d'hommages pieux; c'est de cela que se composent les chaînes invisibles, mais puissantes, qui ne lient les hommes à Dieu leur père commun, que pour les lier plus étroitement les uns aux autres. Disons donc que le déisme n'est qu'un fondement ruineux pour l'ordre social; le déisme est une opinion, et non une religion.

Pour faire sentir de plus en plus la nécessité de la religion pour le bonheur public, établissons d'une manière encore plus spéciale, que, sans elle, il est impossible de fonder la liberté dans une nation.

Comment se fait-il, Messieurs, que certains esprits de nos jours voient d'un œil tranquille l'affoiblissement du christianisme en Europe, et semblent même en prophétiser, avec autant de joie que d'assurance, la ruine entière et prochaine? Je crois voir des enfans qui se réjouiroient des progrès d'un incendie dont les flammes toujours croissantes vont réduire en cendre la maison paternelle. Quel doit être le sort de la religion en Europe? C'est le secret de Dieu, et il ne nous est pas donné de le pénétrer. Certes ce n'est pas pour elle qu'il faut s'alarmer, c'est pour nous-mêmes : la vengeance la plus redoutable qu'elle pût tirer de nos insultes et de nos mépris, ce seroit de fuir loin de nos contrées, emportant avec elle les gages les plus certains de la paix et de la prospérité publique, ne laissant au milieu de nous que les ténèbres et les

vices de la barbarie, ces excès de tout genre qui, en avilissant les ames, les façonnent à l'esclavage, cette anarchie qui engendre le despotisme. Je suppose, Messieurs, que le christianisme vînt à s'éteindre parmi nous, qu'au lieu de cette religion positive qui fixe et réunit les esprits dans des croyances communes, qui trace à tous des règles précises de conduite, qui s'empare de l'homme tout entier par les dehors de son culte, il ne restât qu'un spiritualisme vague, incertain, sans presque aucune influence sur les sentimens et les actions; qu'arriveroit-il? Par cela même, les gouvernemens seroient privés du moyen le plus puissant de contenir les peuples dans la soumission et le devoir; alors aux maux les plus extrêmes on opposeroit forcément les plus extrêmes remèdes. « Moins » la religion est réprimante, a dit le plus célèbre pu» bliciste du dernier siècle (1), plus les lois civiles » doivent réprimer. » Oui, que la religion disparoisse, et le déchaînement le plus furieux de toutes les passions rendra nécessaires les moyens de répression les plus violens, parce qu'ils seront seuls efficaces; la justice ne sera que dans la force, la tranquillité ne se trouvera que dans la servitude, et les nations irréligieuses finiront par expier dans les fers leur révolte audacieuse contre la Divinité.

Pour développer davantage notre pensée, comparons un moment les heureux effets du christianisme avec les résultats inévitables qu'auroit le triomphe de l'impiété. Avant que la lumière de l'Évangile eût

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv XXIV, chap. XIV.

dissipé les ténèbres du paganisme, quel spectacle presentoit le monde même le plus civilisé? N'est-il pas reconnu que la servitude étoit la condition commune de l'espèce humaine, et que la liberté n'étoit le partage que du petit nombre? On ne voit pas que la pensée d'allier la liberté de tous avec le bonheur de tous ait occupé les anciens législateurs : à Sparte, à Athènes, à Rome, on voyoit la servitude, et quelquefois la plus effrayante, à côté de la liberté. Je ne sache pas que les philosophes anciens aient réclamé contre ce désordre en quelque sorte légal, et néanmoins si révoltant; il étoit réservé au christianisme de l'adoucir, de le faire enfin disparoître, et de montrer l'alliance de deux choses qui paroissoient inconciliables, la tranquillité publique unie à la liberté universelle.

Jésus-Christ, il est vrai, n'est pas venu donner aux hommes des leçons directes de politique, ni tracer aux peuples une forme déterminée de gouvernement. L'Evangile a éclairé, sanctifié les républiques comme les monarchies; mais, par ses maximes et par son esprit, il rapproche les conditions les plus inégales, inspire des sentimens plus tendres et plus généreux, console le malheur, réprime fortement tous les vices; consacre toutes les obligations domestiques et civiles. Par cela seul la religion devint dans les mains des gouvernemens un moyen nouveau, également efficace et doux, de maintenir les peuples dans l'obéissance : la persuasion remplaça la terreur; les douces insinuations du christianisme firent sans violence au milieu des peuples, ce que la force ne fai-

soit que très-imparfaitement. Par la religion, la morale eut plus d'empire sur les hommes; dès-lors les lois purent perdre impunément une partie de leur rigueur, et l'on sentit enfin, grâce à l'Evangile, qu'on pouvoit régir les hommes sans les tenir en servitude. Pour le repos des peuples, la religion donne plus de poids à l'autorité, en lui donnant une origine sacrée; elle affermit le trône des rois, en le plaçant, comme on l'a si bien dit, là où Dieu lui-même a le sien, dans la conscience : mais, également éloignée de la tyrannie et de la licence, elle ne commande pas moins aux souverains la justice, qu'aux peuples la soumission. Ainsi, au christianisme appartient la gloire d'avoir donné tout à la fois et plus de stabilité aux gouvernemens, et plus de liberté aux peuples : voilà ce que n'ont pas voulu voir ses détracteurs irréfléchis, mais ce qui n'avoit pas échappé à l'auteur de l'*Esprit des Lois*.

Maintenant veut-on que, par un triomphe à jamais exécrable, l'impiété vienne à bout de détruire la foi des peuples, que la religion perde son empire, qu'elle ne soit plus qu'une arme usée et sans force contre les passions désordonnées? Dès-lors qu'on s'attende à voir renaître les maux dont le christianisme a été le remède. D'un côté, les vices seroient plus audacieux et les excès de tout genre plus multipliés; de l'autre, les seuls moyens répressifs et conservateurs ne se trouveroient que dans les lois humaines : or il faudroit des lois de fer pour enchaîner des peuples sans religion. A la place des autels, des cachots; au lieu de pasteurs, des soldats; au lieu de l'Evangile, un

code de supplices effrayans ; au lieu d'un régime paternel, un régime de terreur : voilà ce que demanderoit impérieusement le maintien de l'ordre public ; et voilà comment avec leurs systèmes d'irréligion, certains novateurs faisoient rétrograder le monde social vers la barbarie, comment ces apôtres fougueux de la liberté en étoient les plus grands ennemis. Un peuple sans religion seroit indisciplinable ; il ne sauroit exister pour lui de véritable liberté ; pour vouloir s'affranchir de Dieu, il deviendroit esclave de l'homme : et c'est précisément pour les peuples impies que sont faits les tyrans.

Mais peut-être que les peuples modernes voudroient se rassurer contre les dangers qui les menacent, par la culture aujourd'hui plus universelle des lettres, des sciences et des arts, et qu'ils croiroient pouvoir remplacer par leur influence celle de la religion elle-même : vaine espérance ! Je suis loin de partager le paradoxe du romanesque Jean-Jacques sur les sciences et les lettres, et volontiers je dirai que ceux qui les cultivent avec succès sont un des *plus beaux ornemens du monde*, pour me servir des termes mêmes de Bossuet. Mais sachons nous défendre d'un enthousiasme qui pourroit être aussi funeste que déraisonnable. Dans les sciences, les lettres et les arts, le sage pourra bien voir les décorations ou quelques colonnes de l'édifice ; mais ce n'est pas là qu'il en placera le fondement. Ce qui donne à la morale son appui le plus ferme, et assure le plus la stabilité des institutions humaines ; ce qui console et soulage le plus efficacement les classes si nombreuses dans toute

société, celles des malheureux et des indigens; ce qui éclaire les ignorans sans les corrompre; ce qui, sans ôter au talent son essor, le contient dans de justes bornes, c'est là le veritable fondement de l'ordre et de la justice sur la terre, c'est là ce que réclament avant tout la félicité et la liberté publiques, et c'est bien aussi ce que l'on trouve dans la religion. Que peuvent les leçons de nos écoles savantes, pour la multitude qui ne doit pas les entendre? et croit-on d'ailleurs que les lumières soient la vertu? Si l'ignorance a ses vices, le savoir a aussi les siens; l'esprit a son intempérance, comme le cœur. Toutes ces choses si vantées peuvent devenir un nouvel instrument de corruption, contribuer à fomenter les passions au lieu d'en prévenir les écarts, et rendre le mal d'autant plus incurable, qu'on abusera des connoissances acquises pour l'appeler un bien. Dans ces temps heureux où la religion est honorée, on voit le talent contenu, dirigé par sa divine autorité; les esprits, même les plus indépendans, font gloire de s'abaisser devant elle; et les insultes de quelques-uns sont à peine aperçues au milieu des hommages du plus grand nombre. Mais, lorsque, par une dégradation d'abord insensible, bientôt plus rapide et plus manifeste, on est arrivé à ces époques déplorables où la religion n'est plus qu'un objet de dérision et de mépris, plusieurs de ceux-là mêmes que la nature destinoit à éclairer leurs semblables, seront infectés de la contagion universelle; ils seront enfans de leur siècle. Elevés, nourris au sein des mauvaises doctrines, ils seront égarés par elles, et en deviendront à leur tour

les propagateurs ; ils abuseront de leurs talens pour accréditer des erreurs funestes, et les embellir de séduisantes couleurs. Alors c'est un mélange d'athéisme et de bel esprit, de science et de barbarie, de politesse dans les mots et de dépravation dans les choses ; alors toutes les vérités sont ébranlées, et tous les paradoxes érigés en systèmes ; les croyances sont remplacées par des opinions, et de là ce scepticisme, cette incertitude, cette anarchie des esprits, qui préparent les voies à tous les genres de séduction et de tyrannie. Sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, ne connoissons-nous pas, dans notre propre histoire, une époque où ce qu'on appelle les lumières n'a pas sauvé la France des plus effroyables excès, où le plus haut degré de perfection dans les sciences a concouru avec le dernier degré de la perversité humaine ? Prétendre remplacer la religion par le savoir, c'est abandonner le nécessaire pour courir après l'utile ; ne séparons pas ce qui doit être uni pour le bien de l'humanité.

Au lieu d'envisager la religion par son côté le plus sublime, je veux dire dans ses rapports avec nos destinées éternelles, je ne l'ai envisagée que par son côté le moins important aux yeux du chrétien, dans ses rapports avec les intérêts humains. A Dieu ne plaise que je rougisse de l'Evangile ; *non erubesco Evangelium* (1) ! Mais pourquoi faut-il que l'esprit du siècle nous force d'abaisser ainsi notre ministère ? Hélas ! il est aujourd'hui un si grand nombre d'esprits

(1) Rom. I. 16.

qui seroient pleinement satisfaits de tout, pourvu qu'ils trouvassent sur la terre la fortune et le repos ; hé bien, il faut commencer par leur dire que sans la religion, qu'ils traitent avec tant de mépris, ils n'auroient pas même ce qu'ils cherchent uniquement ; que c'est elle surtout qui veille au maintien des mœurs, des lois et de la liberté, à la sûreté des personnes, à la conservation de leurs biens ; et qui, tandis qu'ils l'insultent peut-être, les couvre de sa protection puissante : il faut leur dire, en un mot, que ce monde social, auquel ils ont le malheur de borner toutes leurs pensées, s'il n'étoit vivifié par la religion, finiroit par se dissoudre dans l'anarchie, ou par s'abrutir dans la servitude ; et le Prophète-Roi ne faisoit qu'exprimer, sous une image vive et populaire, une idée éminemment politique, quand il disoit, il y a trois mille ans : « Si Dieu ne garde la » cité, c'est en vain que veille à ses portes celui qui » est préposé à sa defense ; » *nisi Dominus custodierit* » *civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam* (1).

Je ne l'ignore pas, Messieurs, si quelquefois le ministre de la religion déplore les ravages des mauvaises doctrines ; s'il exprime le désir de voir enfin les esprits s'arrêter dans la carrière de l'incrédulité ; s'il fait sentir ce que celle-ci a de menaçant pour le repos et la liberté des peuples, on semble apercevoir dans ses gémissemens et ses vœux quelque chose d'indiscret et de superstitieux, on l'accuse de vouloir faire rétrograder la génération présente ; et l'on croit

(1) Ps. CXXIV. 1.

avoir tout dit, en disant qu'il faut marcher avec son siècle : maxime vague et commode, vraie sous plus d'un rapport, mais qui, à force d'être appliquée sans discernement, peut devenir funeste, et nous précipiter dans l'abîme. Cherchons, Messieurs, à bien démêler ici la vérité ; et que l'usage légitime d'une maxime, aujourd'hui si commune, ne nous aveugle pas sur les maux que pourroient entraîner ses fausses applications.

Oui, dans les choses indifférentes que le temps fait naître et mourir, qui sont abandonnées aux recherches, aux combinaisons, et en quelque sorte aux caprices de l'esprit humain, marchons avec le siècle, j'y consens. Ainsi, lorsque de brillantes découvertes auront agrandi le domaine des connoissances humaines, jeté une lumière plus vive sur les diverses branches des sciences naturelles, et fait évanouir d'anciennes théories pour en fonder de nouvelles, n'allons pas nous roidir contre l'expérience, ni contester à nos contemporains la gloire qui leur appartient ; marchons avec le siècle. Ainsi, lorsque les progrès des arts, de l'industrie, du commerce, auront amené de nouveaux usages, de nouveaux besoins, de nouvelles relations de famille à famille, de peuple à peuple, et comme donné au monde une face auparavant inconnue ; lorsque, sous l'empire du temps qui use et détruit tout ce qui est humain, les lois et les institutions auront subi des variations plus ou moins grandes : alors gardons-nous d'insulter à la mémoire de nos pères, qui pourroient bien avoir été aussi sages que nous ; mais enfin n'allons

pas demander au moyen âge ses coutumes et sa législation : ici encore, marchons avec le siècle. Mais que des doctrines perverses, se cachant sous un beau nom, continuent de corrompre les générations naissantes ; qu'on affecte de parler de morale, pour mieux outrager la religion qui en est le plus ferme appui ; qu'on se croie philosophe, precisément parce qu'on n'est pas chrétien ; qu'on appelle lumières ce qui n'est que ténèbres, et qu'on voie les progrès de la raison dans ce qui en est le délire : alors, marcher avec le siècle, ce n'est pas sagesse, mais foiblesse d'esprit ou de caractère. C'est ici que le ministre des autels, que le magistrat, que le père de famille, que l'instituteur de la jeunesse, que l'homme de lettres, que le savant, doivent former une sainte ligue contre les sophistes. Ah ! Messieurs, la pente au mal est si rapide, l'homme est si impatient de tout joug, que si ceux qui, par leur caractère, leurs dignités, leur âge, leurs lumières, sont naturellement préposés à la garde des bonnes doctrines et des bonnes mœurs, ne les défendoient avec courage, bientôt la société toute entière tomberoit dans le trouble et la confusion.

Rappelez-vous, je ne dis pas ces hommes célèbres, qui, épris d'une fausse gloire, ont rempli l'univers du bruit de leur nom en le remplissant de désastres et de calamités, mais ces hommes véritablement grands qui ont le plus honoré l'espèce humaine par leurs vertus ou leur génie; et vous verrez qu'au lieu de marcher en tout et aveuglément avec leurs contemporains, ils ont presque toujours fait tous leurs efforts pour les arrêter dans leur course insensée. Que faisoient autrefois

Phocion à la tribune, Socrate dans ses leçons, Caton au milieu du sénat, Cicéron dans ses œuvres philosophiques? Ils luttoient contre les flatteurs du peuple, contre les corrupteurs de la morale, contre les contempteurs des anciennes maximes, contre les ennemis des doctrines religieuses. Que faisoient encore, dans l'antiquité, les Lycurgue et les Numa; dans le moyen âge, les Charlemagne et les saint Louis; dans des temps plus modernes, les Ximenès et les Sully? Ils luttoient contre les vices et la férocité de la multitude, pour la soumettre au joug des lois; contre les abus et les mauvaises coutumes, pour les déraciner; contre la licence et la révolte, pour les comprimer. Et les saints, les illustres personnages dont s'honore l'Église chrétienne, depuis les Benoît jusqu'aux Vincent de Paul, depuis les Augustin jusqu'aux Fénelon, qu'ont-ils fait? N'ont-ils connu les erreurs de leur temps que pour les professer, la corruption publique que pour la flatter, l'ignorance que pour en respecter les ténèbres, le relâchement des mœurs et de la discipline que pour s'y laisser entraîner? Non, sans doute; mais, par leurs écrits, par de salutaires réformes, par de sages institutions, ils se sont opposés au torrent des mauvaises doctrines comme des mauvaises mœurs, et l'histoire atteste le succès comme les efforts de leur noble courage.

Ainsi, Messieurs, donnons au siècle ce qu'il a le droit de réclamer; mais sachons lui refuser ce qu'il ne pourroit obtenir que pour sa ruine et pour celle des âges suivans. Si les esprits, même d'un ordre supérieur, sont obligés, en certaines choses de plier de-

vant leur siècle ; il leur appartient aussi, sur beaucoup d'autres, de le dominer, de le maîtriser, de l'arrêter dans ses écarts, et de le faire marcher dans les voies de la sagesse et de la vérité. C'est aux classes élevées, éclairées, de la société, à faire triompher les bonnes doctrines : telle est leur destinée, telle est la vôtre, Messieurs ; la patrie et la religion vous appellent à la remplir, et fidèles à leur voix, vous ne tromperez pas leurs espérances. Il n'est de salut pour nous, que dans ces doctrines saines et conservatrices de l'ordre et de la justice ; or c'est la religion qui les garde et les enseigne toutes. Qu'elle règne dans les cœurs, pour apaiser les haines et les dissensions ; qu'elle règne dans les familles, pour y maintenir la paix et les bonnes mœurs ; qu'elle nourrisse dans le riche l'humanité, dans le pauvre la résignation, dans le magistrat l'intégrité, dans les peuples l'obéissance, dans tous la probité : et c'est alors, mais alors seulement, que l'autorité pourra être tutélaire sans être violente, et que la sûreté publique pourra s'allier à la liberté de tous. Oui, par la sagesse, qui n'est autre chose qu'une religion éclairée et sincère, tous les biens nous arriveront à la fois, comme parlent nos livres saints (1) ; et notre nation, malgré ses malheurs, redeviendra ce qu'elle doit être, la première des nations civilisées.

Que si ma voix est trop foible pour faire prévaloir ces grandes vérités, je puis en finissant, m'appuyer des exemples et de l'autorité du saint roi qui est au-

(1) Sap. VII. 11.

jourd'hui l'objet de notre pieuse vénération. Quel empire n'a-t-il pas exercé sur son siècle et sur les siècles suivans ! et pourtant on peut bien dire que son règne fut le règne de la religion elle-même. C'est elle qui lui inspira tant de courageuses réformes, tant de lois pleines de sagesse et de force, tant de fondations si précieuses à l'humanité, ou si favorables aux progrès des connoissances humaines ; c'est elle qui, présidant à ses conseils, dans la paix comme dans la guerre, le rendit le père de son peuple, l'arbitre des nations et des rois, l'admiration des Barbares. Comme son ame royalement chrétienne respire toute entière dans les instructions qu'il laisse à l'héritier de sa couronne ! Ce bon roi lui recommande bien de se dévouer au bonheur de son peuple ; mais, pour lui rendre ses obligations plus inviolables et plus sacrées, il lui présente la religion comme sa règle suprême, et met à la tête de ses devoirs ceux qui lui sont imposés envers le maître souverain des rois comme des sujets. Elle a retenti, cette leçon auguste, dans l'ame du monarque que le ciel tenoit comme en réserve pour sonder et guérir tous nos maux, et qui compteroit en quelque sorte pour rien d'être le fils de saint Louis, s'il n'en retraçoit dans sa personne les royales vertus. Qu'il vive autant que le désire notre amour ; qu'il mérite de plus en plus la gloire d'être appelé dans la postérité la plus reculée le restaurateur de la religion, des mœurs, et par elles de la monarchie. Ainsi soit-il.

DES

LIVRES IRRÉLIGIEUX.

Sermo eorum ut cancer serpit.

Les discours impies sont une gangrène qui répand insensiblement sa corruption. *II Tim.* II. 17.

Il est un mal qui, après avoir désolé les générations présentes, peut amener la ruine entière des générations à venir; un mal qui s'étant répandu de la capitale dans les provinces, comme une contagion, a fini par infecter les campagnes non moins que les cités, les conditions obscures non moins que les plus élevées; qui, par son étendue et sa profondeur, paroît incurable, et dont il faut pourtant chercher le remède, soit pour l'extirper, soit du moins pour en affoiblir les ravages, si l'on ne veut pas que tout périsse, les mœurs, les lois, les institutions, la monarchie : je veux parler de la circulation toujours croissante d'une multitude de livres contre la religion. Déjà cet effroyable désordre a excité le zèle d'un éloquent pontife (*), qui, dans sa carrière oratoire de cinquante années, a livré tant de glorieux combats à l'impiété de son siècle; et peut-être cette seule consi-

(*) M. de Boulogne, évêque de Troyes, qui donna en 1821 une *Instruction pastorale sur les mauvais livres.* (Note de l'éditeur.)

dération auroit-elle dû nous engager à garder ici le silence : mais nous avons pensé qu'on ne devoit pas se lasser de combattre un mal qui ne cesse de se reproduire sous mille formes différentes, que tout ministre de la religion étoit appelé à la défendre suivant sa mesure de forces et de talent; et falloit-il donc que la chaire restât muette après avoir été tant illustrée par les Bossuet et les Massillon?

C'est pour la première fois, Messieurs, que, dans un discours particulier, j'attaque directement les productions littéraires de l'impiété moderne. J'ai cru le devoir, et à la religion dont par vocation et par choix je me suis constitué plus spécialement le défenseur au milieu de vous; et à mon pays, persuadé que ce qui est la ruine du christianisme l'est aussi de notre patrie; et à cet auditoire, qui a peut-être le droit d'attendre de moi, que, dans la situation nouvelle où la Providence m'a placé (1), je combatte plus que jamais avec force les ennemis du trône et de l'autel.

Aujourd'hui telle est la licence des esprits, telle est l'habitude de penser, de parler et d'agir sans règle et sans frein, de composer, de lire, débiter, garder les productions les plus criminelles, que mon zèle paroîtra peut-être avoir quelque chose d'étrange, ou du moins de bien éloigné de la tolérance illimitée dont se glorifie le siècle présent. Que d'illusions n'ai-je pas à dissiper, et dans ceux qui prostituent leur talent et leurs veilles à ces œuvres d'iniquité, et dans

(1) En 1821. L'auteur avoit été nommé premier aumônier du Roi, au mois de novembre de cette année.

ceux qui les propagent avec le succès le plus déplorable, et dans ceux qui en font la pâture de leur esprit avec une insatiable avidité! Je l'avoue; en m'élevant contre les livres irréligieux, j'ai la triste certitude que ma voix ne sera qu'une barrière bien impuissante contre le torrent dévastateur : et que peuvent tous mes efforts pour briser les plumes impies, ou les presses qui deviennent leurs complices? N'importe; il ne faut pas que la religion se taise devant l'audacieuse impiété, ni que l'orateur évangélique recule devant le sophiste bel esprit. Du moins nous aurons éveillé le zèle des pères de famille, des instituteurs publics et particuliers, averti la jeunesse imprudente. Non, nos paroles n'auront pas retenti en vain dans cette enceinte; non, tous les cœurs ne seront pas fermés à la vérité.

Sans doute, Messieurs, vous me pardonnerez de porter dans ce discours toute la liberté de mon ministère; toutefois je ne me pardonnerois pas d'y porter la licence d'un déclamateur : mes paroles n'auront point d'amertume. Mais, si la religion outragée ne demande pas qu'on la venge par des insultes et des personnalités, elle n'avoue pas pour ses défenseurs ces esprits timides, qui tremblent devant ses ennemis, et dont les ménagemens pusillanimes ressemblent à de la complicité.

Que faut-il penser des auteurs, que faut-il penser des propagateurs, que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion? telles sont les trois questions qui vont faire le partage de cette Conférence.

Si je mettois au même rang tous les écrivains ennemis de la religion chrétienne ; si je les déclarois tous également coupables, pour les envelopper tous dans le même anathème, on pourroit m'accuser d'exagération et d'injustice. Je conçois en effet qu'on ne doit pas confondre ceux qui respectent quelques vérités sacrées avec ceux qui n'en respectent aucune, ceux qui ébranlent quelques colonnes de l'édifice avec ceux qui en sapent les fondemens ; je vais donc les diviser en deux classes. Il est des écrivains qui ne connoissent d'autre Dieu que la nature, ne voient dans l'homme que ses organes, dans la vie future qu'une chimère, dans le bien et le mal qu'une invention humaine ; ceux-là, par leurs principes, bannissent, détruisent tout sentiment pieux envers la Divinité : je les appelle du nom général d'impies. Il est des écrivains, qui, tout en voyant peut-être dans le christianisme une institution utile, n'y voient pas l'ouvrage de la Divinité ; ils ne croient pas à la mission divine de Jésus-Christ, ils rejettent la révélation : je les appelle simplement incrédules. Examinons jusqu'à quel point les uns et les autres sont coupables.

Paroissez d'abord, écrivains impies ; je viens vous citer au tribunal du genre humain. Ici vous êtes dépouillés de la pompe de vos sophismes et de l'éclat de vos phrases brillantes, loin du cortège bruyant de vos disciples séduits ou corrompus ; mais vous demeurez chargés du poids de vos doctrines, et je veux en découvrir toute la noirceur. Je n'interrogerai pas votre vie privée ; je ne veux pas savoir si le

libertinage effréné de votre esprit n'a pas eu sa source dans celui de votre cœur ; je ne veux même pas vous demander compte de vos sentimens impies, tant qu'ils ont été renfermés dans votre ame, mais seulement de leur manifestation publique ; et à ce sujet je vous accuse très-sérieusement d'avoir commis le plus grand des crimes.

Vous en serez convaincus avec moi, Messieurs, si vous voulez un moment le comparer avec le crime de ces hommes que poursuit et frappe la justice humaine. Sans doute, il est coupable devant la loi celui qui a dérobé le bien d'autrui : toutefois il a pu y être forcé par la faim et la misère, par les cris d'une femme et d'enfans aux abois qui lui demandoient du pain ; mais l'écrivain impie, que fait-il ? Sans nécessité, sans utilité, sans aucune excuse apparente, il prêche, il publie, il se réjouiroit de voir devenir populaires des doctrines, qui, en brisant le frein religieux, émoussent les pointes du remords, affoiblissent l'horreur du crime, et tendent ainsi à rendre plus communs et même à justifier tous les vols et toutes les injustices. Il est plus coupable encore celui qui ose attenter à la vie de son semblable : toutefois, peut-être a-t-il commis cet homicide dans les fureurs d'une vengeance provoquée par l'outrage, ou bien le crime a été individuel, et n'a frappé qu'une seule victime ; mais l'écrivain impie, que fait-il ? Durant des années entières, dans le silence de l'étude et de la réflexion, il médite froidement un ouvrage contre ces premières vérités qui furent sacrées chez tous les peuples ; il emploie tout ce qu'il a de science et d'esprit

pour embellir, s'il étoit possible, l'affreux athéisme ; par des systèmes qui affranchissent toutes les passions, et les rendent plus hardies, plus audacieuses pour le mal, il dépose sciemment dans le corps social des germes de ruine et de mort, et tue ainsi, autant qu'il est en lui, non pas un seul membre de la société, mais la société même. Surtout il seroit coupable d'un crime bien plus atroce qu'un simple homicide, celui qui, mêlant du poison aux alimens d'une famille entière, précipiteroit en un jour dans le même tombeau le père, la mère, les enfans, les serviteurs : toutefois ce forfait exécrable auroit du moins quelques bornes ; mais l'écrivain impie répand dans des cités, dans des provinces entières, des poisons corrupteurs des ames, qui vont dessécher la vertu jusque dans sa racine. S'agit-il des malfaiteurs ordinaires ? leurs délits sont passagers et meurent avec eux : mais l'écrivain impie n'est plus, que son impiété est encore vivante, qu'après lui elle se propage et se perpétue ; que, traduite peut-être en diverses langues, elle ira infecter les nations étrangères et la postérité. Oui, universelle, immortelle en quelque sorte, son impiété sera sans terme dans ses ravages comme dans sa durée ; tous les excès, tous les crimes que fera commettre un livre irréligieux, retombent sur son auteur. Écrivains impies, voilà quels sont les trophées de votre tombeau.

Direz-vous, pour vous justifier, que vous n'avez fait qu'émettre votre opinion? Mais, de bonne foi, aviez-vous la conviction intime et profonde que Dieu n'existoit pas? votre conscience vous rendoit-elle le témoignage que vous étiez aussi fermes, aussi imper-

turbables dans votre impiété, que dans toutes ces vérités dont personne ne doute? vous reposiez-vous tranquillement dans la pensée, que réellement les peuples seroient plus heureux sans religion et sans Dieu? Vous n'étiez pas étrangers à l'histoire du genre humain, à celle de tant de génies immortels qui ont brillé sur la terre, et qui semblent avoir été placés de distance en distance comme des fanaux pour éclairer les nations et les siècles. Vous connoissiez mieux que nous, et ces hommes prodigieux qui ont policé les cités et les peuples, et ces esprits sublimes qui, de temps en temps, ont écrit sur l'art si difficile de gouverner les hommes, à commencer par Platon et à finir par Bossuet; et ces savans extraordinaires qui ont paru dans notre Europe depuis trois siècles, et que nous révérons encore comme les fondateurs des sciences humaines, depuis Galilée jusqu'à Newton; et ces admirables bienfaiteurs de leurs semblables, qui ont été, comme les Vincent de Paul, les anges consolateurs de toutes les misères et de toutes les infortunes. Vous saviez très-bien qu'ils avoient tous été pénétrés de sentimens religieux plus ou moins purs; que leurs écrits, leurs lois, leurs institutions, en présentent sans cesse l'empreinte sacrée; que tous ont pensé ce que l'un d'entre eux a dit, qu'il étoit *aussi impossible de fonder une société sans religion, que de bâtir une ville dans les airs :* vous saviez tout cela; et vous n'avez pas craint de lutter seuls contre le genre humain, et de vous égarer dans les ténèbres en dédaignant de marcher sur les traces lumineuses de cette troupe immortelle d'esprits créateurs. Ne me parlez pas de

la force de vos argumens ; ces argumens, les grands hommes que je viens de citer les ont connus comme vous, et vous n'avez pas su les résoudre comme eux ; vous avez été vaincus par des difficultés dont ils avoient su triompher, et vous avez pris pour de la force ce qui n'étoit de votre part que de la foiblesse. Ah ! ne rougissez pas de l'avouer ; plus d'une fois vous avez éprouvé des terreurs secrètes, à la pensée de ce Dieu que vous blasphémiez ; peut-être, en écrivant vos lignes impies, la plume quelquefois a frémi dans votre main ; jamais du moins vous n'avez pu vous élever au-dessus de vagues incertitudes ; et même, dans le doute, le bon sens ne vous disoit-il pas de vous abstenir ? Mais non, vous avez résisté à la voix de la nature humaine, au cri de votre cœur, pour vous jeter follement dans une monstrueuse singularité.

Maintenant je m'adresse aux écrivains, qui respectant quelques vérités sacrées, comme celles d'un Dieu, d'une Providence, d'une vie à venir, méconnoissent et combattent dans leurs ouvrages la religion chrétienne ; et je leur dis : Si, comme vous le prétendez, toutes les religions sont égales à vos yeux et devant la Divinité, pourquoi cet acharnement à détruire celle qui est établie dans votre pays ? Si la société, comme vous en convenez, ne peut se passer de religion, pourquoi cette manie de vouloir ruiner celle qui, depuis quatorze siècles, est la religion de votre patrie, qui est devenue comme le patrimoine de toutes les familles, qui a civilisé nos pères, et qui se trouve si intimement liée à toutes leurs institutions ?

N'avez-vous pas dû craindre d'ébranler l'Etat en ébranlant la religion? et auriez-vous donc pensé que vous pouviez lui en fabriquer une de votre invention, qui fût plus réprimante, plus consolante, plus salutaire? Si tous les peuples civilisés ont professé, comme vous en conviendrez, une religion positive avec ses croyances, ses préceptes, son culte; pourquoi vous obstiner à nous prêcher quelques vérités spéculatives sur Dieu et sa providence, en les dépouillant de ce qui les rend sensibles, présentes à l'esprit, et leur donne tant d'empire? Ne voyez-vous pas quelle force ces premières vérités tirent de nos mystères, de nos cérémonies, de nos usages, de nos pratiques religieuses? si bien que, miner le christianisme, c'est presque miner, dans la pratique, la foi des vérités mêmes que vous voulez conserver. Qu'importe que vous respectiez la morale évangélique, si vous la détachez de ce qui en est le soutien, et en assure davantage la fidèle observance? Comprenez donc que, si le déisme peut être l'opinion de quelques philosophes, il n'a jamais été et ne sera jamais la religion de la multitude; et que votre système de religion naturelle, moins révoltant en théorie, est presque aussi stérile en vertus, et aussi funeste dans ses conséquences, que l'impiété la plus décidée.

Je ne m'étonne pas de cette parole souvent citée de Bossuet, que le déisme n'est qu'un athéisme déguisé; je ne m'étonne pas que, dans le dernier siècle, les pontifes et les magistrats aient été alarmés des progrès toujours croissans de l'incrédulité, qu'ils aient présagé les maux qui devoient en sortir, et

présenté les ennemis du christianisme comme les ennemis du trône. Leurs éloquentes réclamations étoient un hommage rendu à la vérité en présence de ses ennemis déjà trop puissans : elles furent inutiles; leur voix prophétique ne fut pas entendue dans le choc et le tumulte des opinions insensées : c'étoit comme un bruit léger qui va se perdre dans le fracas de la tempête. Toutes les vérités continuant d'être méconnues, tous les mensonges d'être érigés en systèmes, les esprits n'ont plus de frein : aussi, quand le moment est venu, toutes les passions se soulèvent à la fois, armées de sophismes pour justifier leurs propres excès; rien de ce qui existe n'est respecté, tout est bouleversé de fond en comble, la société n'est plus qu'un monceau de ruines; et si l'irréligion n'est pas la seule cause de cette vaste calamité qui s'est appelée la révolution, elle lui a du moins imprimé un caractère de perversité et de destruction, qui en fait une époque unique dans les annales du monde. Ecrivains incrédules, tel est en partie votre ouvrage ; vous désavouez les écrivains sans Dieu et sans religion, mais nous avons le droit de vous déclarer leurs complices.

Que faut-il penser des auteurs des livres contre la religion? nous venons de le voir. Que faut-il penser de leurs propagateurs? c'est la seconde question.

De nos jours, une effroyable émulation s'est emparée des ennemis de la religion ; ils semblent se disputer à l'envi l'honneur de lui porter les coups les plus perfides et les plus accablans. S'ils ne la pour-

suivent pas le fer à la main, ils aspirent à l'affreuse gloire de la ruiner dans l'esprit des peuples, en combattant sa doctrine, en la rendant odieuse et ridicule, en appelant sur ses ministres une haine et un mépris qui retombent sur elle. Ce n'est donc point assez qu'à une certaine époque elle ait été proscrite et chassée de ses temples, qu'on ait égorgé ses disciples avec ses prêtres, et mêlé le sang des pontifes à celui des rois, comme pour en faire une libation devant les autels de la *raison :* voici que, lassée par le courage et la patience des victimes dans ce combat sanglant, l'irréligion emploie d'autres armes; elle appelle à son secours tous les arts, et les fait servir d'instrument à ses desseins. La plume des écrivains, et la presse qui en met au jour les productions, sont puissamment secondées par le burin et le pinceau, par les procédés les plus capables de rendre les effets des livres irréligieux plus prompts et plus universels. L'impiété ne se borne point aux écrits de ses apôtres actuels, elle fait revivre ceux des apôtres du siècle dernier, et ne néglige rien de ce qui peut les faire circuler dans la France entière avec plus de rapidité et de succès. Le nombre des volumes eût effrayé, on en a fait des abrégés, et l'on a soin d'en extraire tout ce qu'il y a de plus pervers et de plus impie; le prix trop élevé auroit pu écarter un grand nombre d'acheteurs, on trouve le moyen de l'abaisser à la portée de tous, d'après des procédés économiques; la grosseur du volume seroit incommode, on donne à l'ouvrage des formes plus légères, plus faciles à manier. Oui, écrite, gravée, peinte, chantée,

l'impiété parcourt nos provinces, se montre à l'habitant des villages comme à celui des cités, parle aux yeux, à l'oreille de la multitude ignorante, un langage que son cœur entend. Or tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, concourent à publier, débiter, accréditer, répandre les écrits contre la religion, voilà ceux que j'en appelle les propagateurs : et comment ne pas les accuser tous d'une complicité criminelle, encore qu'ils ne soient pas tous également coupables? On peut leur dire : Tant que les doctrines impies ne sont écrites que sur le papier auquel leur auteur les confie, elles n'ont de danger que pour lui seul, ou pour un petit nombre de personnes qui peuvent en prendre connoissance ; elles sont cachées dans les ténèbres, et leur funeste influence est à peine aperçue : mais c'est vous qui leur donnez la vie, qui les produisez au grand jour, qui en facilitez, en étendez les ravages. D'un feu qui seroit resté caché sous la cendre, ou qui peut-être n'eût dévoré qu'une seule maison, vous en faites un vaste incendie qui va dévorer des cités et des provinces. Quel métier, que celui de répandre avec profusion tout ce qui peut gâter les esprits et les cœurs, et porter dans les familles le vice, la corruption, la discorde, avec des doctrines qui ne peuvent servir qu'à les fomenter !

Et de quelle excuse pourroit-on colorer ce que cette conduite a de condamnable? Diroit-on que c'est ici l'intérêt des arts et du commerce? Mais ne voyons pas la gloire des arts dans ce qui n'en est que la honte. Retracer la belle nature, l'embellir même, tâcher d'atteindre à ce beau qui est indéfinissable ;

..

dont le sentiment confus est dans nos ames, et qui existe bien plus dans notre intelligence que dans aucun objet créé, telle est la noble destinée des beaux-arts; toute autre les dégrade. Le statuaire, le peintre, comme l'auteur et le poète, profanent leur talent en s'écartant d'une vocation si pure et si élevée. L'impiété est-elle donc le chemin de la gloire? Non, ce n'est point à des œuvres impies que les Phidias et les Raphaël ont dû leur immortalité.

C'est ici, dit-on, une branche utile de commerce. Sans doute, je ne dois pas me livrer à de vaines, à d'injustes déclamations contre le commerce et l'industrie, ni méconnoître les avantages qu'ils procurent; il ne s'agit pas de faire des Français un peuple de cénobites, ni d'imposer à ce royaume les lois somptuaires de l'ancienne Lacédémone. Le plus grand comme le plus saint de nos rois sut bien donner au commerce et aux arts tout le développement dont ils étoient alors susceptibles; et l'histoire atteste qu'il étoit, quand il le falloit, le prince le plus magnifique de son temps. Mais sachons aussi nous élever au-dessus de la matière; ne voyons pas dans la société civile un assemblage d'animaux dont l'instinct se borne à leurs besoins physiques; sachons y voir une réunion d'êtres raisonnables qui ne vivent pas seulement d'un pain grossier, mais du pain spirituel de la vérité. Que le bœuf trouve uniquement sa patrie dans le pâturage qui le nourrit et qui l'engraisse, je le conçois; ma patrie à moi, elle n'est pas seulement dans le sol que je foule aux pieds, elle est dans ma religion et dans mon roi, dans nos lois, nos institu-

tions, nos mœurs nationales, nos usages, nos ancêtres et leurs honorables souvenirs : et voilà pourquoi, s'il faut tenir à ce qui fait en quelque sorte la vie animale du corps social, il faut tenir davantage encore à ce qui en fait la vie morale et intellectuelle, et dès-lors se mettre en garde contre les doctrines qui en sont la ruine et la désolation.

J'irai plus loin, et je ne craindrai pas de dire que le grand intérêt du commerce, c'est la religion. Le commerce prospère par cette probité qui écarte les profits illicites, les fraudes, la violation des engagemens ; il prospère par cette modération qui empêche de courir à la fortune par des chemins scabreux, que signalent trop souvent des chutes si désastreuses, non-seulement pour le spéculateur téméraire, mais encore pour tant de familles dont les intérêts se lioient avec les siens ; il prospère par cette sage économie qui ne permet pas de dissiper en un jour, dans les fantaisies d'un luxe ruineux, les travaux de plusieurs années, et prévient ainsi bien des catastrophes ; il prospère enfin par cette sécurité publique, qui invite même les plus sages à faire des spéculations pour l'avenir, en inspirant la confiance : or cette probité, cette modération, cette économie, cette sécurité, ont leur plus ferme garantie dans la religion. Et que penser d'un homme qui, pour se conserver dans un état de vigueur et de santé, chargeroit son corps d'habits magnifiques et sa tête de diamans, et ne craindroit pas d'avaler un breuvage empoisonné qui doit, tôt ou tard, le faire expirer au milieu des plus horribles convulsions? Image d'un peuple qui, ébloui

de l'éclat des arts et des produits de l'industrie, seroit indifférent à la circulation des doctrines impies, lesquelles minent insensiblement les mœurs et les lois, et finissent par amener un bouleversement universel.

Me diroit-on que je suis plus sévère que la loi, et que ce qu'elle tolère, je puis bien le tolérer? Je répondrois, que sans doute il ne m'appartient pas de tracer aux gouvernemens la route qu'ils ont à suivre pour arrêter le progrès des doctrines dont le triomphe seroit inévitablement la ruine de leur autorité; mais, défenseur de la morale chrétienne, il m'appartient de dire ce qu'elle permet et ce qu'elle défend. Or j'ai appris de saint Paul, que le ciel condamne non-seulement ceux qui font le mal, mais encore ceux qui l'approuvent; et quelle approbation éclatante donnée au mal, que le soin même de le propager! Ne sait-on pas d'ailleurs que, chez tous les peuples, il a existé des désordres et des vices, qui, pour être tolérés par les lois, n'en étoient pas moins réprouvés par la saine raison? L'ingratitude et l'avarice ont-elles perdu ce qu'elles avoient de honteux et condamnable, parce que la loi n'a point de peines contre elles? La débauche est-elle innocente, parce qu'elle n'est pas citée devant nos tribunaux; ou faudroit-il approuver dans les jeux scéniques les obscénités qui peuvent les souiller, sous prétexte que la loi tolère les théâtres?

On s'étonne, on s'indigne presque du zèle des moralistes contre les mauvais livres; voyez combien en cela nous sommes inconséquens et légers. Une maladie contagieuse menace-t-elle nos provinces, que de précautions pour les en garantir! quelle effrayante

sévérité dans les mesures adoptées ! On voudroit, s'il étoit possible, opposer des barrières insurmontables : tout cela est dicté par un amour éclairé de l'humanité, et fait partie de la sollicitude d'un gouvernement paternel. On fait tout pour le corps ; que faisons-nous pour les ames? Cette peste morale qui ravage les esprits, qui altère ou détruit les principes de la vie sociale ; cette circulation de feuilles contagieuses, de livres impies, loin de nous épouvanter, nous trouve presque indifférens ; et nous ne craignons pas qu'imprégné de tous ces poisons, le corps social, après avoir épuisé en mouvemens convulsifs ce qui peut lui rester de vigueur, ne se consume lentement, et ne tombe en pourriture.

Pères et mères, instituteurs de l'enfance, vous tous à qui le ciel a confié le soin du premier âge, tremblez sur votre insouciance, tremblez de devenir ici les complices de l'impiété. Vous arracheriez des mains de la jeunesse la coupe empoisonnée qui pourroit lui donner la mort ; et vous laissez sous ses yeux des livres qui peuvent corrompre sa raison et son cœur, préparer des enfans dénaturés pour le malheur de la famille, et de mauvais citoyens pour le malheur de l'Etat ; vous gardez soigneusement ces ouvrages empestés, poisons héréditaires qui passeront de génération en génération, et vous vous placez ainsi au rang des coupables propagateurs de l'impiété.

Je passe à la troisième question. Que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion?

Ils ne sont plus ces jours, où la foi étoit très-com-

mune et l'impiété très-rare, où le Français s'effrayoit d'un blasphème comme d'une parole sinistre ; où les écrits irréligieux circuloient clandestinement et dans l'ombre ; où, dociles à la voix de leurs pasteurs, les chrétiens respectoient leurs défenses : cette docilité a disparu, pour faire place à une curiosité superbe, et la jeunesse surtout s'indigne ici du frein, même le plus légitime, qu'on voudroit mettre à l'intempérance de ses désirs. Quels sont les prétextes que font valoir les lecteurs ? Les uns ne sont pas impies, et ne cherchent pas à le devenir ; mais ils prétendent que leur foi est assez ferme pour ne recevoir aucune atteinte d'une semblable lecture : excuse pleine de témérité. Il en est qui, se dissimulant à eux-mêmes les dispositions secrètes de leur cœur, prétendent n'avoir d'autre dessein que celui de s'éclairer, de s'instruire, afin de prononcer avec connoissance de cause entre le christianisme et l'incrédulité : excuse pleine d'illusion. Enfin il en est qui prétendent ne chercher que les agrémens du style, et ne croient pas devoir rester étrangers à des productions qui ont fait ou font encore tant de bruit : excuse pleine de frivolité.

Oui, ce sont des imprudens et des téméraires, ceux qui, sans nécessité, se permettent de lire des ouvrages contre la religion, sous prétexte que leur foi est assez affermie. En effet, Messieurs, notre esprit se révolte contre la hauteur des mystères du christianisme ; notre mollesse est bien tentée de repousser le joug de ses préceptes ; il nous est pénible de nous assujétir à ses pratiques et à ses observances ; enfin

nos livres saints sont pleins de choses qui, par défaut de lumières suffisantes pour les expliquer, peuvent aisément nous déconcerter. Foibles et superbes, indolens et curieux tout ensemble, nous sommes obligés de nous tenir en garde contre ces dispositions secrètes de notre cœur. Et vous, que faites-vous? au lieu de vous nourrir de lectures qui fortifient votre foi, et vous mettent en main des armes pour la défendre, vous cherchez ce qui tend à l'affoiblir dans votre ame, et à refroidir votre zèle pour ses intérêts. Quoi! vous lirez, contre nos mystères, des sophismes que peut-être vous êtes incapables de bien démêler; et vous ne craignez pas que cet argument subtil, qui vous aura éblouis de sa fausse lumière, ne poursuive votre esprit, ne le fatigue, et ne vienne peut-être attiédir votre cœur dans le moment même où il devroit s'anéantir davantage devant la majesté du Dieu trois fois saint! Vous lirez un livre plein de maximes épicuriennes, d'après lesquelles, sur certains points, la morale chrétienne doit paroître intolérable à notre foiblesse; et vous, qui portez déjà avec tant de peine le joug de la simple loi naturelle, ne serez-vous pas tentés de vous soustraire à celui de la morale plus pure et plus parfaite de l'Evangile? Cet ouvrage répand le ridicule et le mépris sur les pratiques les plus révérées de la piété chrétienne, et se joue de la simplicité des hommes instruits qui s'y soumettent comme le vulgaire; n'est-il pas à craindre qu'il ne vous inspire le dégoût de ces pieuses observances, et que vous ne finissiez par y voir des dévotions populaires indignes de vous? Dans un livre mêlé d'érudi-

tion et de bel esprit, de sentimens quelquefois respectueux, mais aussi de railleries piquantes, on vous présentera les saintes Écritures sous un jour faux et odieux; pensez-vous que votre respect pour elles n'en sera point altéré? Craignez plutôt qu'en touchant au fruit défendu, vous ne soyez encore plus sévèrement punis de votre curiosité, et qu'après avoir commencé par l'imprudence, vous ne finissiez par l'apostasie. Toutefois j'y consens, votre foi n'en sera pas éteinte, mais elle ne sera plus qu'une lumière pâle et sans chaleur. Les vérités saintes, amoindries à vos yeux, auront beaucoup perdu de leur empire sur votre cœur. C'est la conviction qui fait la force de l'ame; plus elle est vive et profonde, plus elle inspire de résolutions généreuses. L'homme qui doute n'est bon à rien; dès qu'il hésite, il est à demi vaincu, et sa conduite est foible comme ses opinions. Les œuvres languiront comme la foi; et si l'arbre n'est pas desséché dans sa racine, il sera du moins frappé de stérilité.

Mais n'est-il pas permis d'examiner, d'écouter les adversaires de la religion, pour savoir ce qu'ils ont à lui opposer? seconde excuse qu'il faut discuter. Sans doute le christianisme n'est pas une religion de ténèbres; il aime les clartés du grand jour; il n'a à rougir ni de son origine, ni de ses propagateurs, ni de sa doctrine, ni de ses conquêtes; les vices de plusieurs de ses sectateurs ne souillent pas plus la pureté de ses maximes, que les vapeurs de la terre ne souillent les rayons du soleil; ses disciples mêmes ne sont plus dignes de ce nom, du moment qu'ils com-

mencent à être vicieux. Ce qui le fait gémir, ce qui forme le sujet de ses plaintes; c'est l'insouciance de ceux qui trouvent plus commode de le condamner sans l'avoir entendu. Notre soumission est celle de l'être intelligent qui ne cède qu'à la vérité connue; et pour parler avec le plus grave des orateurs chrétiens, notre foi doit être raisonnable: et comment le seroit-elle, si la raison n'y entroit pour rien? Mais prenons garde: examinons, je le veux; mais n'appelons pas du nom d'examen ce qui n'en seroit qu'un vain simulacre. Il est un examen plein de partialité et d'injustice: ainsi on fait ses délices des livres contre la religion, on y trouve le sujet de ses entretiens, on aime à fortifier les impressions qu'on en a rapportées, par les impressions qu'en ont éprouvées ceux qui peuvent aussi les avoir lus: mais les écrits des apologistes, on les effleure à peine, mais les réfutations victorieuses des difficultés qui arrêtent, on ne les connoît même pas; et dès-lors on est semblable au juge inique, qui auroit l'oreille toujours ouverte aux clameurs bruyantes de l'accusateur, et toujours fermée à la voix modeste de l'accusé. Il est un examen plein d'orgueil: dans une présomptueuse confiance, on dédaigne les lumières d'autrui; on croiroit rabaisser son intelligence en consultant les docteurs de la loi; on s'érige sur toutes les matières en arbitre suprême; quelquefois même on est d'autant plus dédaigneux, qu'on devroit être plus modeste. Il est un examen plein de foiblesse: on craint de trouver véritable une religion qui est pure dans ses préceptes; on l'étudie avec le désir secret de trouver plein de

force ce qui la combat, et foible ce qui est consacré à la défendre ; on voudroit se dérober à la lumière de la vérité, pour échapper aux devoirs qu'elle impose ; et comme le disent nos livres saints, on ne veut pas comprendre, pour être dispensé de bien faire ; *noluit intelligere, ut bene ageret* (1). Si c'est à ces traits qu'est marqué votre examen, quelle confiance peut-il vous inspirer? Le secret de connoître la vérité, c'est de la désirer : qui l'aime, la trouve ; elle se montre aux cœurs purs, se cache au superbe, et le punit de ses dédains injurieux, en le laissant dans les ténèbres du mensonge.

Vous voulez, dites-vous, examiner ; j'y consens : mais discutez donc les preuves de la religion, pour en sentir la force ; pesez les témoignages pour les évaluer, faites taire les passions qui vous offusquent, consultez dans vos doutes, éclaircissez vos difficultés. Vous voulez examiner la religion ; mais non, vous ne le voulez pas : vous faites précisément ce qu'il faut pour rester incrédules si vous l'êtes déjà, ou pour le devenir si vous ne l'êtes pas encore. Nos livres saints, notre doctrine, nos traditions, notre culte, l'histoire du christianisme, vous en cherchez la connoissance dans des écrits pleins de fiel et d'amertume, d'obscurités comme de blasphèmes, peut-être dans les commentaires libertins et facétieux de Voltaire ; et c'est après y avoir puisé le dégoût et le mépris de la religion, qu'il vous vient en pensée de donner quelques momens à la lecture de ses apologistes : ce qui est grave,

(1) Psal. xxxv. 4.

solide, approfondi, ne vous cause que de l'ennui. Je vais, par quelques comparaisons, vous faire sentir ce que votre conduite a d'étrange.

Ce jeune homme, après avoir terminé dans quelqu'une de nos provinces ses études littéraires, arrive dans cette capitale pour y étudier cet art si compliqué, si difficile, si précieux et si redoutable à la fois, l'art de guérir. Que fait-il pour cela? Il commence par lire toutes les satires anciennes et modernes contre les médecins, tout ce qui peut lui persuader que c'est ici un art frivole, conjectural, fondé sur l'ignorance et la crédulité, exercé par des charlatans sur des dupes qui trop souvent en sont les victimes; plein de ces idées, imbu de tous ces préjugés, il parcourt quelques livres scientifiques, s'en entretient avec quelques compagnons de son âge, moins pour s'en rendre mutuellement un compte sérieux que pour s'en moquer. C'est à cela qu'il borne ses études, et le voilà médecin : ce n'est qu'une fable, si vous voulez; mais c'est l'image fidèle de ces jeunes gens, qui, pour connoître la religion, la cherchent dans les livres de ses ennemis, écrivains souvent aussi licencieux qu'ils sont impies.

Vous vous êtes constitué par état le défenseur de l'orphelin et de l'opprimé; une veuve délaissée vous confie ses intérêts et ceux de ses enfans; elle vous remet entre les mains les titres qui doivent faire triompher sa cause, et se repose sur votre zèle : et vous, que faites-vous? Au lieu de les étudier avec soin, de vous en bien pénétrer, vous daignez à peine les parcourir rapidement; mais vous vous livrez à un

examen approfondi de tout ce qui est contre celle que vous êtes appelé à défendre, sans vous occuper des moyens de repousser les attaques. Cependant le jour fixé pour les débats est arrivé ; vous voilà devant votre adversaire? comme un soldat désarmé devant l'ennemi : comment pourriez-vous soutenir le choc avec avantage, et si le bon droit succombe, qui faudra-t-il en accuser? Ce n'est là qu'une comparaison, mais qui trouve peut-être son application dans cet auditoire.

Enfin vous ne cherchez, dites-vous, que les agrémens du style : ainsi vous êtes plus attiré par quelques ornemens frivoles, que vous n'êtes repoussé par le blasphème ; et les ennemis de Dieu cessent de l'être pour vous, du moment qu'ils ont l'art de vous amuser. Vous savez bien qu'il n'y a pas loin de l'auteur qui plaît, à l'auteur qui séduit, et qu'aisément le plaisir fait la persuasion : n'importe ; le désir de lire quelques traits d'esprit, quelques phrases brillantes, balance, efface même à vos yeux les graves intérêts des mœurs et de la religion ; il faut qu'une curiosité funeste vous entraîne à connoître par vous-même ce que vous ne pouvez connoître sans danger. Je vous le demande ; si la renommée portoit jusqu'à vous la connoissance des ravages d'une peste cruelle, ne vous contenteriez-vous pas d'applaudir au dévoûment de ceux qui, par état ou par zèle, iroient porter des secours aux malheureux atteints de la contagion? iriez-vous par curiosité, sur les lieux mêmes, respirer l'air empesté, pour en faire l'épreuve personnelle? Vous cherchez les agrémens de la diction : mais quoi ! les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, les

sciences et les lettres, la poésie et l'éloquence, les relations des voyageurs, l'histoire des hommes, celle de la nature, les livres saints avec leurs beautés originales et leur majestueuse simplicité, tout cela ne présente-t-il pas un choix de beautés pures, faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur; pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs? Certes, ils sont bien avides ceux à qui ces trésors ne suffisent pas.

Je viens, Messieurs, de vous dévoiler tout ce que je trouve de condamnable dans les auteurs, dans les propagateurs, dans les lecteurs des livres contre la religion; vous avez reconnu quels étoient les funestes effets de ces productions impies, et qu'il falloit y voir les ennemis les plus dangereux de la société.

Oui, la conspiration permanente contre le trône et l'autel se trouve dans cette permanente émission d'écrits et de libelles pervers qui prêchent tous les jours la révolte avec l'impiété : voilà ce qui feroit désespérer du salut de la patrie, si le ciel ne s'étoit pas expliqué par tant de miracles en faveur de la France. A aucune époque, il est vrai, il n'y eut une portion de la jeunesse plus égarée que de nos jours; mais jamais aussi il n'y eut une portion de la jeunesse plus loyalement, plus courageusement chrétienne. Depuis long-temps, un combat terrible est engagé entre la vérité et le mensonge, entre le christianisme et l'incrédulité, entre la rébellion et l'autorité; le bien et le mal sont toujours en présence, le mal avec ce qu'il a de plus extrême, le bien avec ce qu'il a de plus héroïque. A qui donc restera la vic-

toire? N'en doutez point; à Jésus-Christ et à ses fidèles adorateurs, au trône légitime et à ses fidèles serviteurs. Ce que nous disions, il y a quelque temps, au milieu de présages sinistres, nous le disons aujourd'hui avec plus de confiance encore, après tant de prodiges de miséricorde dont nous avons été et dont nous sommes tous les jours les témoins.

Non, il ne périra point ce trône que tant de rois sages, vaillans et pieux, ont rendu vénérable au monde entier, ce trône chéri de Dieu et des hommes, et qui, après avoir résisté, pendant quatorze siècles, à tous les coups de la fortune et du temps, n'avoit été abattu que pour faire, ce semble, éclater davantage la prédilection de la Providence à son égard.

Non, elle ne s'éteindra point cette race auguste, nécessaire au repos de l'Europe autant qu'à notre bonheur, à laquelle le ciel a donné un rejeton miraculeux, comme un nouveau gage de son éternelle alliance avec elle.

Non, elle ne mourra point cette Eglise Gallicane, illustre entre toutes les églises, belle aux jours de sa prospérité, plus belle encore aux jours de ses malheurs; elle triomphera des insultes présentes comme des fureurs passées de ses ennemis, de la plume des sophistes comme du fer des bourreaux. Puisse le sang de ses pontifes et de ses prêtres, versé pour la foi, être comme la semence de pontifes et de prêtres nouveaux! puisse-t-elle, joignant l'éclat de la science à celui des vertus, sauver les bonnes mœurs, et assurer le triomphe des bonnes doctrines pour le bonheur du temps et de l'éternité!

CRAINTES ET ESPÉRANCES

DE LA RELIGION.

Auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.

Le royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. *Matth.* XXI. 43.

Telle est la menace que faisoit autrefois le Sauveur du monde à ces Juifs obstinés, qui opposoient l'orgueil de leur esprit à la vérité de sa doctrine, et la corruption de leur cœur à la sainteté de sa morale : il leur annonçoit que, par leur résistance à la divine lumière, ils méritoient d'en être privés ; qu'elle iroit éclairer des peuples plus dociles, qui, ensevelis jusque-là dans les ombres de la mort, sortiroient enfin du milieu des ténèbres de leurs erreurs et de leurs vices : *auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* Cette parole eut bientôt un triste et fatal accomplissement. Le moment arrive où le peuple de Dieu cesse de l'être, où les enfans de la promesse sont remplacés par ceux de l'étranger. Paul et Barnabé reçoivent l'ordre de prêcher l'Evangile aux gentils ; repoussés par les Juifs, ils sortent de la synagogue en prononçant cette espèce de malédiction : « Puisque vous résistez à la parole du salut, et que » vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous » nous tournons vers les nations ; car le Seigneur

» nous l'a ordonné (1). » Voilà donc que les peuples enveloppés dans les plus épaisses ténèbres du paganisme voient se lever sur eux le soleil de vérité et de justice, tandis que le peuple jusque-là chéri de Dieu tombe dans le plus profond aveuglement, frappé d'un anathème qui pèse encore sur lui.

Ces jours de réprobation seroient-ils arrivés pour notre France? A force d'impiétés contre Dieu et contre son Christ, de mépris pour sa religion sainte, d'ingratitude pour tant de bienfaits miraculeux, aurions-nous lassé la patience divine, et mérité d'être rejetés pour toujours, et de voir la foi si indignement outragée fuir loin de nos contrées, pour nous laisser en proie aux dissensions, aux incertitudes, aux opinions vaines et trop souvent insensées d'une foible et orgueilleuse raison? Ou bien faut-il tout attendre de la divine miséricorde, espérer que les insultes et les impiétés sont effacées aux yeux de l'éternelle justice par le dévoûment et les vertus des vrais fidèles, et que le flambeau de la foi, trop long-temps obscurci, reparoîtra plus radieux, comme l'astre du jour après la noire tempête? La France doit-elle rester le royaume très-chrétien, doit-elle cesser de l'être? Question qu'il n'est pas donné à l'homme de résoudre complètement, mais qu'il ne sera pas inutile d'examiner. Qu'avons-nous à craindre pour la religion, qu'avons-nous à espérer pour elle dans ce royaume? telle sera la matière et la division de ce discours. En connoissant ce qu'il y a à craindre, nous sentirons le besoin de sortir

(1) Act. Apost. XIII. 46, 47.

de notre assoupissement, de prendre de sages mesures contre les dangers qui nous menacent, et des moyens plus efficaces pour éviter le naufrage ; en voyant ce que nous avons à espérer, nous serons soutenus, animés dans le bien par la confiance dans les divines miséricordes, et nous serons plus disposés à y répondre pour en mériter de nouvelles.

Sans doute, il n'est pas donné à un être borné, tel que l'homme, de connoître et de développer dans toute leur étendue et dans leur dernière perfection les desseins de celui qui vit et règne dans l'éternité. Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres ; nous devons les adorer sans les comprendre : et nous apprenons du Sage, que celui qui voudroit sonder témérairement la majesté de Dieu, seroit accablé sous le poids de sa gloire ; *qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloria* (1). Mais, ô mon Dieu, vous qui nous avez révélé dans nos livres saints tant de hautes vérités, qui avez daigné vous manifester vous-même aux enfans des hommes, converser familièrement avec eux, leur dévoiler une partie de vos secrets divins ; vous ne vous offenserez pas, si recueillant ici les lumières de la foi, et celles de l'expérience, nous cherchons, avec leur aide, à reconnoître quelque chose de vos desseins sur la France, non dans un esprit de curiosité vaine, mais dans la pensée de nous humilier, de nous abaisser toujours davantage sous votre main puissante, soit qu'elle nous frappe dans sa justice, soit qu'elle nous épargne dans sa miséricorde

(1) Proverb. xxv. 27.

Non, Messieurs, nous ne devons pas être sans crainte sur le sort de la religion dans notre patrie; si l'on ne doit pas se livrer à de vaines terreurs, il ne faut pas non plus se laisser emporter à de présomptueuses pensées. Connoissons le mal pour en chercher le remède; et que la crainte de voir la foi se perdre dans nos contrées, ranime notre zèle pour l'y conserver.

Mes motifs de crainte sont l'antiquité même de la foi parmi nous, l'état actuel du sacerdoce, l'esprit d'impiété et d'indifférence de nos jours.

La religion chrétienne avoit précédé dans les Gaules la fondation de la monarchie Française; déjà elle régnoit dans les provinces et dans un grand nombre de villes florissantes dont se compose aujourd'hui ce beau royaume, lorsque Clovis la fit monter avec lui sur le trône des Francs: époque mémorable, où Clovis se trouvoit être le seul prince catholique de l'univers, et depuis laquelle notre nation n'a jamais été gouvernée, durant quatorze siècles, que par des rois catholiques; ce qui forme un exemple unique dans les annales du monde. O qu'elle est vénérable par son antiquité même, cette Eglise Gallicane, qui déjà, dès le second siècle, fut arrosée du sang de tant de martyrs dans les villes de Lyon et de Vienne, qui insensiblement s'étendit de toutes parts avec tant de gloire, s'illustra successivement d'âge en âge par tant de saints et grands personnages, et qui, par des services inappréciables rendus non-seulement aux mœurs, mais à l'administration publique, à l'agriculture, à l'éducation, aux lettres, aux sciences, a payé avec usure la

protection qu'elle recevoit de l'Etat. Mais son antiquité, qui fait sa gloire, fait aussi ma crainte : c'est précisément l'histoire de sa gloire passée, de ses anciennes vertus, de sa longue durée, qui me fait trembler pour l'avenir. Tout s'use dans le monde présent ; et la chute de ce qu'il renferme de plus solide en apparence, nous avertit sans cesse de la caducité des choses humaines. Que d'églises particulières, après avoir brillé sur la terre, en ont disparu pour toujours ! Chez elles, la ferveur primitive s'étoit ralentie, la sainte sévérité de l'Evangile avoit fait place à la mollesse des mœurs ; des hérésies sont venues les troubler, leur foi en a été déconcertée, elle s'y est affoiblie, et a fini par s'y éteindre. Après de si longs et de si beaux jours, notre église ne touche-t-elle pas aux jours de ténèbres et d'interminable désolation ? Que sont devenues ces églises de l'Asie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, autrefois rayonnantes aux yeux du monde entier de l'éclat de leur foi et de leurs lumières? Où sont maintenant ces églises illustrées par les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Chrysostôme, les Cyprien, les Augustin? Il n'en reste que de glorieux, mais tristes souvenirs. Et les églises de l'Empire Grec, après bien des troubles et des hésitations, n'ont-elles pas consommé, dans le onzième siècle, un schisme déplorable qui dure encore ? Et ces grandes églises du nord de notre Europe n'ont-elles pas aussi, dans des siècles plus récens, au milieu d'horribles calamités, abjuré l'ancienne foi, et rompu avec cette Eglise-mère, dont jusque-là elles avoient révéré la divine prérogative ? Or, je le demande, les

chrétiens de toutes ces églises que je viens de rappeler, étoient-ils plus coupables que nous? avoient-ils mérité plus que nous d'être délaissés et abandonnés à l'esprit d'erreur? la mesure de leurs prévarications étoit-elle plus comble que la nôtre? y avoit-il parmi eux un plus grand nombre caché d'ames indociles, foibles, corrompues, disposées à la défection? C'est le secret de la Providence; ne cherchons pas à le pénétrer.

Prenons garde de nous abuser par les promesses divines, en leur donnant une étendue qu'elles n'ont pas. Ainsi, que les vents orageux soufflent avec impétuosité, que les tempêtes se déchaînent; je ne craindrai rien pour l'Eglise universelle, parce que je crois à la parole de celui qui a dit : « Enseignez toutes les » nations, et voici que je suis avec vous tous les jours » jusqu'à la fin des siècles (1). »

Ainsi encore, que l'Eglise Romaine en particulier soit violemment attaquée, que ses pontifes en soient arrachés, qu'ils soient jetés dans les fers, immolés; je serai également sans crainte pour elle : je pourrai bien m'affliger de ces orages, mais je me rassurerai par la parole de celui qui a dit à Pierre, et à ses successeurs dans sa principauté spirituelle : « Je bâtirai sur toi » mon Église, comme sur une pierre inébranlable, » et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais con» tre elle (2); » Paroles qui se sont vérifiées pendant dix-huit cents ans, par une suite de victoires remportées sur les hérésiarques, les barbares, les persécu-

(1) Matth. XXVIII. 19, 20. — (2) *Ibid.* XVI. 18.

teurs. Mais l'Eglise Gallicane n'a pas de promesses qui lui garantissent une immortelle durée ; elle n'est qu'une portion de l'héritage de Jésus-Christ : plus elle a jeté d'éclat, plus je crains qu'elle ne subisse le sort des choses d'ici-bas ; que pour elle la foiblesse ne succède à la force, le dépérissement à la santé, la mort à la vie.

Encore si tout se bornoit à ce motif général de crainte ; si l'Église de France, quoique si ancienne, ne présentoit pas des signes particuliers de vétusté et de décadence : mais considérez dans quel état se trouve le sacerdoce, et vous y verrez un motif trop fondé de craindre pour la religion. En effet, la religion ne se répand, ne se conserve dans un pays, que par le zèle et l'enseignement de ses ministres ; c'est par eux qu'elle règne dans les campagnes et dans les cités, qu'elle parle à l'oreille et au cœur des peuples, qu'elle devient la règle commune de la croyance et de la conduite ; c'est par eux que l'enfance est catéchisée, la jeunesse dirigée au milieu des périls qui l'environnent, l'âge plus avancé ramené à la pensée des destinées éternelles, la vieillesse consolée, fortifiée dans ses derniers momens. Mais si la moisson est grande et le nombre des ouvriers très-petit, si leurs travaux n'ont aucune proportion avec les besoins des peuples, si à ce sujet on doit s'alarmer pour l'avenir, comme on est effrayé du présent ; comment la religion pourra-t-elle fleurir et se perpétuer au milieu de nous? Dans cette supposition, qui n'est pas chimérique, d'une grande disette de ministres des autels, qu'arriveroit-il? Les exercices du culte, ou cesseroient, ou

seroient plus rares; l'ignorance seroit plus commune, et les choses saintes plus négligées; l'oubli, l'indifférence, le mépris, le dégoût, la haine pour la vérité, finiroient par prévaloir; ce qu'il y a de plus sacré tomberoit en désuétude, il n'en resteroit qu'un vague souvenir : de là un mélange bizarre de pieuses croyances et d'opinions superstitieuses, de pratiques louables et d'observances ridicules; l'auguste face de la religion seroit avilie, la sainte majesté de nos mystères auroit disparu, et la foi languiroit, périroit avec le sacerdoce.

Et comment n'être pas consterné, Messieurs, à la vue de cette effrayante multitude d'églises sans pasteurs, de ce grand nombre de prêtres qui succombent sous le poids des années, sans être remplacés, ou qui, traînant leur vie dans de cruelles infirmités, ne sont plus que d'une foible ressource; et de ces jeunes ministres des autels, qui portant, chacun en particulier, des fardeaux autrefois répartis sur plusieurs, tomberont à la fleur de l'âge, consumés de fatigues? Quoi! il est donc vrai qu'au sein du royaume très-chrétien quinze mille places demeurent vacantes dans la carrière ecclésiastique, faute de sujets pour les remplir (1). Ce vide immense, qui le comblera? La tombe reste toujours ouverte pour engloutir les victimes que la mort ne cesse de frapper dans l'ordre sacerdotal; tous les ans la liste qu'on en publie vient attrister nos cœurs, sans que nous ayons la consolation de voir les pertes du sanctuaire complètement

(1) Ce discours a été prononcé en 1820.

réparées. Il faut le dire, depuis que l'Eglise dépouillée n'offre plus, je ne dirai pas de richesses aux familles, mais d'honorables ressources; que le sort du sacerdoce est si précaire, si incertain, et qu'il est à la merci des caprices des hommes et des événemens; depuis qu'il a été environné de soupçons odieux, fatigué d'une inquiète surveillance, poursuivi par la haine, couvert de ridicule et de mépris, livré à la dérision publique, toléré plutôt qu'honoré; depuis qu'on a regardé comme le chef-d'œuvre de la politique de le dépouiller de toute prérogative, qu'on a osé lui reprocher l'esprit d'envahissement, parce qu'il cherche à se perpétuer, et l'esprit de cupidité, parce qu'il demande du pain; en un mot, au milieu de tant d'outrages et de ce délaissement, qu'avons-nous vu? Les familles, non-seulement dans les hautes conditions, mais dans les plus médiocres, se sont alarmées de tout ce qui sembloit annoncer, dans leurs enfans, une vocation naissante pour le sanctuaire: loin de la seconder, elles l'ont contrariée, et renvoyée avec dédain à la classe indigente; et si ces dispositions ennemies n'ont pas un terme, comment le sacerdoce pourra-t-il se perpétuer avec dignité, et exercer sur l'esprit des peuples une influence capable de conserver au milieu d'eux la religion? Encore quelques années, et les anciens de l'épiscopat et du sacerdoce auront, pour la plupart, disparu, et avec eux ce qui étoit fait pour lui donner plus d'autorité; il n'en restera que quelques débris épars, tandis qu'en proie à une famine spirituelle, les peuples demanderont vainement le pain qui donne la vie, parce

qu'il ne se trouvera personne pour le leur distribuer: et c'est alors qu'assis sur les ruines de nos temples renversés, le génie de l'impiété pourrra s'applaudir de ses triomphes.

O Eglise Gallicane, quelles mains sacriléges t'ont ravi ton éclat et ta beauté? dans quel abîme de désolation je te vois plongée! Tu portes bien sur ton front de nobles cicatrices qui font ta gloire; mais ces marques de ton courage le sont aussi de tes malheurs: et qui pourroit ne pas s'attendrir de tes longues et cruelles infortunes? Je ne t'ai pas vue, il est vrai, aussi puissante en doctrine et en vertu, qu'au temps des Bossuet et des Fénelon, des Bérulle et des Vincent de Paul; mais je t'ai vue, avant l'époque de nos désastres, florissante encore par le grand nombre de pasteurs qui s'appliquoient à l'instruction des peuples, par tes écoles savantes, par tes docteurs pleins de lumières, et par tous les moyens de perpétuer le ministère évangélique avec la science qui doit être son partage. Hélas! aujourd'hui je te vois, comme une veuve désolée, assise sur des tombeaux, pleurant tes ministres qui ne sont plus, et tremblant qu'ils n'aient pas de successeurs. O Église de France, autrefois si belle entre toutes les églises, serois-tu donc réservée à cet excès d'opprobre et de stérilité? Ah! Messieurs, que ceux qui forment des vœux pour l'extinction du sacerdoce tremblent d'être exaucés: les aveugles! ils ne voient pas tout ce qu'elle entraîneroit de calamités pour eux-mêmes. C'est bien alors que seroient précipités ensemble dans l'abîme la religion avec le sacerdoce, et la société avec la religion.

Mais le mal que le sacerdoce est appelé à guérir est-il donc si étendu, si profond, qu'il faille le regarder comme incurable. Voyons ce qui en est.

On connoît des remèdes contre la barbarie : l'Evangile adoucit des humeurs féroces, plie au joug du devoir les caractères les plus sauvages, et il arrive même que la brutale énergie se convertit en force pour la vertu. Lorsque les Francs fondirent sur la Gaule déjà en partie chrétienne, l'Evangile les poliça, et la religion du peuple vaincu devint celle du peuple vainqueur. On connoît des remèdes contre l'ignorance : elle blasphème ce qu'elle ne connoît pas ; la vérité qu'on lui présente a pour elle l'attrait de la nouveauté, et sa lumière ne luit pas en vain au milieu des ténèbres. Lorsque saint Charles Borromée fut appelé au siége de Milan, une partie des peuples, et même du clergé qu'il devoit gouverner, étoit plongée dans la plus honteuse ignorance ; son zèle l'éclaira, et en répandant de tous côtés la véritable lumière, il ranima toutes les vertus. On connoît des remèdes contre les vices et les scandales : tant que la foi vit dans les ames, on peut s'adresser à elle, l'entraîner par des promesses, et l'effrayer par des menaces dont elle est bien loin de se faire un jeu. Après les longues et cruelles dissensions qui se terminèrent à l'avénement de Louis XIV à la couronne, et qui avoient amené un déplorable relâchement dans les mœurs et dans la discipline, des hommes suscités de Dieu, parlant au nom d'une religion plutôt oubliée que dédaignée, renouvelèrent l'esprit du sacerdoce, l'esprit du christianisme, et firent du dix-septième siècle

un des plus beaux que puissent présenter les annales de l'Eglise. Son histoire est remplie de pareils exemples ; sans cesse elle nous fait voir des païens convertis, des ignorans éclairés, des prévaricateurs ramenés à la vertu. Mais cette apostasie raisonnée de chrétiens, qui, ayant connu la vérité, la foulent aux pieds ; mais cette incrédulité armée de sophismes contre la religion, cet orgueil qui repousse la lumière, qui les guérira? Depuis que l'impiété a rompu, il y a trente ans, toutes ses digues, elle n'a cessé d'inonder la France entière ; elle infecte de ses eaux empestées les campagnes comme les villes. Si du moins aujourd'hui elle reculoit d'épouvante devant ses propres ravages, si elle laissoit la religion travailler en paix à les réparer : mais non, loin de se taire, elle a ses tribunes, ses assemblées, ses apôtres ; elle se fait entendre par des milliers de bouches, de libelles, de feuilles journalières, qui perpétuent ses blasphèmes, ses dérisions, ses calomnies ; et qui, pour rendre notre ministère inutile, odieux, en inspirent par leurs impostures, la haine et le mépris. Jamais de si grands obstacles ne s'opposèrent à nos efforts.

Quel esprit que celui du siècle présent ! Ne forme-t-il pas une barrière insurmontable contre le rétablissement de l'église de France et le triomphe du christianisme dans notre patrie? La religion suppose l'intervention spéciale d'une Providence toute paternelle, qui a bien voulu se manifester aux hommes pour les éclairer dans leur ignorance, et les guérir dans leurs vices ; et l'esprit du siècle est un esprit d'athéisme, qui ne connoît de Dieu que le nom, ou

qui n'en proclame l'existence que pour blasphémer contre sa sagesse, en la déclarant étrangère au gouvernement des choses humaines. La religion se glorifie, s'appuie du suffrage de tous ces beaux génies, qui, depuis dix-huit siècles, l'ont professée, illustrée par l'éclat du talent, du savoir et des vertus; et l'esprit du siècle est un esprit de mépris de l'autorité, qui, ne respectant rien de ce qui a été, n'honore pas plus la mémoire des générations passées qu'il n'a épargné leurs tombeaux, et qui semble croire que l'ère de l'esprit humain ne remonte pas au-dela de trente ans. La religion demande un esprit sage et docile; et l'esprit du siècle est un esprit de folle indépendance, qui se sentiroit presque humilié de fléchir devant la Divinité même, ou bien qui consentiroit à s'abaisser devant les maîtres de la terre, pourvu qu'il fût libre de blasphémer contre le maître du ciel. La religion demande la vigilance sur soi-même, l'empire sur ses penchans déréglés; sa loi est une loi de sacrifices; elle apprend à vivre pour les autres, et nous fait voir dans un avenir immortel la récompense des efforts et des combats de la vertu : et l'esprit du siècle est un esprit d'égoïsme, qui n'a de Dieu que l'argent, de morale que l'intérêt, de culte que le plaisir, et d'espoir que le néant. Maintenant, je le demande, les âges passés présentent-ils rien de semblable? Quelle époque a offert au christianisme de si puissans ennemis à combattre? Quels ennemis en effet avoient été les siens jusque-là? Des idolâtres? mais il est plus facile d'amener des infidèles à la foi, que d'y ramener des apostats : des persécuteurs? mais la religion

craint moins le glaive et la flamme, que l'insulte et le dédain : des hérésiarques? mais au moins ces novateurs respectoient le fond du christianisme : des hommes licencieux? mais ils ne raisonnoient pas le scandale, et n'érigeoient pas le vice en système : des esprits incrédules? mais l'incrédulité ne dominoit pas dans le monde savant et littéraire; surtout, les athées étoient rares et se cachoient dans l'ombre. Elle est donc unique dans les annales de la religion, l'époque où nous sommes parvenus : or, au milieu de tant de causes nouvelles de ruine, comment la religion pourra-t-elle se conserver? que pouvons-nous espérer pour elle? seconde réflexion.

En exposant les motifs de craindre pour la religion, nous avons rempli la partie la plus pénible de la tâche que nous nous sommes imposée; il est temps de faire reposer vos esprits sur des considérations plus douces et plus consolantes, en vous développant les motifs de nos espérances. Encore que les secrets de Dieu soient impénétrables, il en laisse pourtant échapper quelquefois des traits de lumière, qui nous font comme deviner dans ce qu'il nous découvre, ce qu'il nous cache; ce sont comme des avertissemens salutaires qu'il nous envoie. Or il me semble qu'au milieu de tant d'événemens inouis dont nous avons été les témoins, et jusque sous les coups de sa justice, nous avons reçu des gages rassurans de miséricorde; en sorte que, si nous ne devons pas être sans crainte, nous devons moins encore être sans espérance. Ces gages de sé-

curité, je les trouve dans la conduite de l'épiscopat français, dans le retour miraculeux de la famille royale, dans les dispositions actuelles des esprits. Reprenons.

Le puissant architecte de cet édifice spirituel qu'on appelle l'Eglise, l'a bâti sur le fondement des apôtres, et de leurs successeurs dans leur saint ministère; c'est à ses premiers disciples et aux héritiers de leur divine mission, c'est aux évêques qu'il a confié principalement le soin d'enseigner les peuples, de les conduire dans les voies de la vérité, et de garder le dépôt de la doctrine contre les attaques de l'erreur. Savent-ils la défendre avec une courageuse fidélité? tout est à espérer; ont-ils la foiblesse de l'abandonner? tout est à craindre: tellement que, d'après les desseins ordinaires de la Providence, le sort de la foi dans un pays, dépend du courage ou de la défection de ceux qui en sont les premiers gardiens. Or rappelez-vous quelle fut leur conduite il y a trente ans. Un projet est formé de renverser à la fois le trône et l'autel. Pour détruire, il faut diviser. Dans cette pensée, on imagine, pour l'ordre ecclésiastique, une réforme qui viole ses droits les plus sacrés dans les choses de son ressort; et par une conduite non moins hypocrite que nouvelle, les impies eux-mêmes vantent les jours de l'Eglise primitive, et prétendent les faire revivre par des mesures qui ne doivent en ramener que les sanglantes persécutions. Que feront ici nos pontifes? Vont-ils écouter la voix de la chair et du sang, prendre conseil d'une politique mondaine? L'éclat de la dignité, les habitudes d'une vie

douce et commode, l'amour si naturel du repos, la crainte de se jeter dans des périls et des malheurs sans fin, tout cela ne va-t-il point amollir les courages, et faire sacrifier à des intérêts privés la cause de la foi? Voilà ce qu'on pouvoit craindre pour plusieurs; mais cela ne sera pas. Les anciens de l'épiscopat comme les plus jeunes forment une sainte phalange contre l'ennemi commun. Le moment du combat arrive; au sein de la première de nos assemblées politiques, un de nos pontifes, qui vit encore, est interpellé; on lui propose un serment que sa foi repousse, il le refuse : d'autres sont appelés après lui, qui suivent son exemple. Alors leurs ennemis font cesser un appel qui les couvre de confusion; on sent qu'on peut les persécuter, et non les vaincre. Jour immortel! vous vivrez à jamais dans les fastes de notre église, pour la gloire de la religion et la honte de l'impiété. Certes c'est un beau spectacle que celui de cent trente évêques que la foi élève au-dessus de tous les dangers, qui sacrifient leur repos à leur conscience, préfèrent l'exil à l'apostasie, meurent victimes de leur devoir, ou apparoissent aux nations étrangères avec l'intégrité d'une foi que rien n'a pu entamer. Depuis la naissance du christianisme, vous trouveriez peu de grandes églises qui aient donné au monde un spectacle si beau. Elles sont donc restées fermes au milieu des orages, les colonnes de la religion; il n'a donc pas failli, cet épiscopat français chargé de la défendre; elle devoit donc se relever et triompher enfin.

Cependant, au milieu des ruines et des échafauds,

un simulacre d'église Gallicane s'étoit élevé. Fille de la terreur, appuyée par un pouvoir redoutable, durera-t-elle? Non, la terre de saint Louis repousse le schisme et l'hérésie. Dieu, qui fait servir les hommes à d'autres desseins que les leurs, donne parmi nous à un mortel une puissance immense; son bras s'appesantit sur l'édifice de l'erreur, et l'édifice tombe d'un bout de la France à l'autre. Quelques disputes théologiques pourront bien encore agiter les esprits; mais le schisme cesse, la foi est en sûreté, et enfin il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur: magnifique récompense du zèle de nos pontifes à défendre l'unité du ministère pastoral comme celle de la foi. Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées dans les pays de l'Europe où la foi s'est perdue au seizième siècle. Dans la Suède, le Danemarck et les principautés d'Allemagne, les nouveautés profanes trouvèrent bien de la résistance dans l'épiscopat; mais elle ne fut pas aussi universelle, aussi ferme, aussi constante qu'elle l'a été parmi nous. Voyez l'Angleterre en particulier. Ses évêques cèdent à la crainte, il est vrai, plus qu'à la persuasion; mais enfin ils reconnoissent dans Henri VIII une suprématie spirituelle, que le ciel n'a point donnée aux princes de la terre: funeste foiblesse, de laquelle ils ne purent jamais se relever. A peine quelques-uns se montrèrent fidèles jusqu'à la mort, et de ce nombre fut le savant et pieux évêque de Rochester, un des plus grands hommes qu'eût alors l'Angleterre. La France, au contraire, vit la presque totalité de ses pontifes opposer une magnanime résis-

tance, que le ciel devoit enfin bénir et couronner. Lorsque les décrets de persécution furent rendus contre eux, et que l'orage commença de gronder sur leurs têtes, un orateur du haut de la tribune politique, fit entendre ces mémorables paroles : « Vous » les chasserez de leurs palais, ils iront se réfugier » dans les chaumières ; vous leur arracherez leur » croix d'or, ils en prendront une de bois ; et sou- » venez-vous que c'est une croix de bois qui a sauvé » le monde. » Nos pontifes ne l'avoient pas oublié; ils quittent tout pour suivre la croix ; ils se conduisent comme de vrais disciples du Sauveur des hommes ; et la croix, partout abattue, partout se relève ; elle a triomphé du schisme, des persécutions, des assauts de l'impiété, pour triompher encore du dédain et de l'indifférence.

Et quel espoir ne donne pas à ce sujet le retour miraculeux des Bourbons ! Sans doute il ne peut entrer dans la pensée d'un chrétien, que le sort de la religion dépende uniquement de ceux qui gouvernent, et qu'il soit en leur pouvoir de la conserver ou de la détruire à leur gré : elle ne s'appuie pas sur un bras de chair, disent nos livres saints (1) ; elle se réjouit de la protection des puissances de la terre, mais elle peut s'en passer ; elle s'afflige de leurs persécutions, mais elle sait en sortir victorieuse. Durant les trois premiers siècles, elle fut privée de l'appui des maîtres du monde ; elle survécut à la chute de l'Empire Romain. Les rois et les royaumes passent, elle

(1) II Paralip. xxxii. 8.

demeure ; et ce seroit méconnoître la main divine qui la soutient, comme elle l'a établie, que d'en croire la destinée inséparable de celle d'une famille, quelque auguste qu'elle puisse être. Mais aussi, quand je considère que la famille régnante a toujours porté à la foi l'attachement le plus profond, et qu'elle a été rétablie par une suite d'événemens prodigieux, je me persuade que Dieu a des desseins de miséricorde sur l'Église de France, comme sur cette illustre race qui a toujours fait gloire d'en être le soutien.

Vous le savez, Messieurs, au milieu des plus terribles secousses qui aient jamais agité le monde social, la monarchie française s'écroula sur ses antiques fondemens ; notre nation passa par ce que la licence et la tyrannie ont de plus extrême. Tantôt elle fut dévorée par l'anarchie, et tantôt gémissante sous un sceptre de fer : la plus auguste des victimes tombe sous le fer des bourreaux ; ce qui reste de la famille royale est errant sur une terre étrangère ; vingt-cinq ans d'exil et d'infortune ont passé sur sa tête : les cœurs français peuvent bien lui donner des regrets, et dans leur amertume comparer son ancienne gloire à son humiliation présente, féliciter nos pères d'avoir vécu sous ses lois ; mais on ose à peine former des vœux pour elle, tant on est sans espérance. Tout ce qu'on a tenté pour elle a été vain ; les plus héroïques efforts n'ont abouti qu'à des calamités : toutes les ressources humaines semblent épuisées désormais. Seul, sans armée, sans appui, que peut l'héritier de soixante rois pour remonter sur le trône de ses pères ? que peuvent tous ses titres sans la force et contre la force ?

Il peut bien se montrer plus grand que le malheur, étonner l'Europe par sa magnanimité comme par ses lumières ; mais enfin tous les chemins vers le trône de France paroissent lui être fermés pour toujours. Cependant les choses prennent tout à coup une face inopinée : l'Europe entière s'ébranle et marche sur la France ; vingt peuples divers franchissent nos frontières. Au milieu de tant de combats et de désastres, que deviendra notre patrie ? que deviendra cette capitale ? Dieu tient dans ses mains le cœur des peuples et des rois ; c'est par eux qu'il va manifester ses desseins long-temps cachés sur les enfans de saint Louis. Ces torrens de haine et de vengeance, qui, partis du fond du Nord et grossis dans leur marche, ont inondé nos provinces, et menacé d'engloutir cette capitale, viennent expirer au pied de ses foibles murailles, comme la fureur des mers expire sur les sables du rivage. La France rentrera bien dans ses anciennes limites ; mais, telle qu'elle est, elle offre encore, sous l'influence du même ciel, des mêmes mœurs, des mêmes lois, de la même religion, de la même langue, la plus belle réunion d'hommes civilisés que le soleil ait jamais éclairée. Et qui devra désormais régner sur elle ? Ce sera celui que réclame la France par ses vœux comme par la loi fondamentale de l'Etat. Les haines, les rivalités se taisent ; l'ambition cède à la justice ; les rois et leurs peuples sont tous Français ; c'est le cri de l'Europe, c'est la voix de la Providence qui rappelle les Bourbons. Ils apparoissent au milieu de nous avec les douces et magnanimes vertus de leurs ancêtres, avec cette matu-

rité que donnent l'expérience et le malheur, avec je ne sais quoi de plus auguste que les grandes infortunes impriment aux grandes maisons. Qui de nous alors ne contempla dans les sentimens d'une tendre et profonde vénération la fille héroïque des Césars que le ciel rendoit miraculeusement à notre amour, que la grandeur ne sauroit éblouir, que le malheur avoit trouvée si magnanime? et qui de nous ne s'écria dans un doux transport? O! vraiment ceci vient de Dieu! De nouvelles secousses les éloignent, un nouveau miracle les rappelle. La révolte et l'impiété frémiront autour du trône, et le trône s'affermira; des complots seront tramés, ils échoueront. Au milieu du tumulte et du choc des opinions, les esprits seront incertains, et le vaisseau de l'État flottera sur des abîmes; le ciel le sauvera du naufrage. Cependant voici qu'un scélérat obscur médite dans l'ombre le plus noir des forfaits, il le consomme; mais voyez comme le ciel se joue, quand il lui plaît, des projets des méchans. Une main parricide avoit voulu tarir dans sa source le sang de Henri IV : il n'étoit plus temps : une goutte avoit échappé au fer homicide; il croyoit laisser une veuve sans consolation et sans espoir, et déjà elle portoit dans son sein la fortune de la France. Tout à coup une jeune princesse, foible et timide en apparence, devient une héroïne de courage; rien ne la trouble, rien ne la déconcerte; elle sent qu'elle est dépositaire des espérances de la patrie, elle se montre digne de ses hautes destinées. Le ciel avoit mis dans les cœurs français je ne sais quelle espèce de certitude qu'il

naîtroît un prince qui seroit le sauveur de son pays. Il est né l'enfant de la France, donné de Dieu à ses gémissemens et à ses prières. Dans le fils comme dans la mère, dans sa conservation comme dans sa naissance, tout est prodige; et quelles ne seront pas les destinées de cet enfant miraculeux! Il sera le roi de son siècle : il sera un héros, le fils de cette jeune héroïne; comme le Béarnais, il a goûté en naissant les symboles de la santé et de la force; il sera digne du père de sa race, celui dont la mère a surpassé Jeanne d'Albret en courage; il sera le père de ses sujets par la bonté; surtout il en sera le roi par la justice. Soumis lui-même aux lois, il abattra tout ce qui voudroit s'élever au-dessus d'elles; ce n'est pas en vain qu'il portera le glaive. Il se peut qu'il ait à essuyer bien des traverses : mais il est fils d'une mère dont le malheur et les contradictions n'ont fait qu'élever l'ame et enflammer le courage; il descend de saint Louis et de Henri IV; il sauroit, comme le premier, défendre son trône contre les rebelles, ou le conquérir comme le second. L'impiété se taira devant lui, non qu'il interroge les consciences, qui n'appartiennent qu'à Dieu; mais il interrogera les œuvres, qui appartiennent à la loi; il fera respecter ce que doit respecter tout honnête homme; il sentira qu'un prince, pour régner lui-même, doit faire régner celui par qui règnent les rois. Je ne suis pas destiné à voir les prospérités et la gloire de son règne, je n'en verrai pas même l'aurore : mais je puis du moins le saluer de loin ce nouveau saint Louis; je puis me réjouir à sa naissance, qui est comme le

gage de la réconciliation du ciel avec la terre, de son alliance nouvelle avec le peuple français et la race de nos rois. Ceux que l'impie et le factieux vouloient rejeter, seront encore la pierre angulaire de l'édifice. Dans les siècles à venir, ils continueront de régner, ces Bourbons, les pères de la France, pour faire régner la religion avec eux : Dieu le veut; et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? *si Deus pro nobis, quis contra nos* (1)?

Je n'ai point dissimulé ce que les ravages de l'impiété, ce que l'esprit du siècle avoient d'alarmant; mais il faut voir les choses avec impartialité, sans aucune exagération, et bien comprendre ce que le ciel, d'un autre côté, a mis dans un grand nombre d'ames, de dispositions rassurantes. Sans doute si les classes élevées de la société, d'où l'irréligion étoit descendue aux plus obscures, n'avoient été éclairées, corrigées par le malheur; si tout ce qu'il y a d'hommes remarquables par le talent, loin de le consacrer à la défense des bonnes doctrines, en abusoient pour les combattre; si dans les provinces comme dans la capitale, les peuples, semblables à des frénétiques en délire, repoussoient universellement la main qui voudroit les guérir; alors les plaies de la France seroient désespérées, ainsi que parlent les livres saints (2), et l'on pourroit regarder comme incurable le mal qui la travaille depuis un siècle : mais il n'en est pas ainsi.

Sans doute, tout ce qui est placé au premier rang dans la société par la naissance ou les dignités n'est

(1) Rom. VIII. 31. — (2) Mich. I. 9.

pas sincèrement chrétien ; mais on y compte, aujourd'hui plus qu'autrefois, des hommes et des femmes d'une éminente vertu ; on y sent davantage le besoin de la religion ; on y honore ce qu'on avoit le malheur de mépriser, et le respect extérieur y a du moins remplacé la dérision et le blasphème.

Sans doute, dans le monde savant et littéraire, on n'abuse que trop de la science et de l'esprit, et on n'y compte que trop de plumes licencieuses et impies ; mais on est aussi forcé de reconnoître que ce qu'il y a encore parmi nous d'écrivains plus éloquens, plus distingués par la force du talent, par l'élévation des vues et des sentimens, révère et défend la religion.

Sans doute enfin, dans toutes les classes de la société, les campagnes comme les cités présentent des indifférens, des ennemis de la religion, des impies déclarés, et quelquefois même très-furieux ; mais en même temps les peuples sont en général fatigués d'impiété et de licence. Oui, la lassitude des troubles anarchiques, le dégoût de ces maximes trompeuses qui promettoient le bonheur, et n'ont donné que des calamités, un amour profond, immense de repos ; voilà ce qui se fait universellement sentir : précieuses dispositions pour goûter ces doctrines morales et religieuses qui sont le vrai soutien de l'ordre et de la tranquillité publique. Aussi qu'a-t-on vu depuis quelques années ? D'un bout de la France à l'autre, on a vu des cités et des provinces s'éveiller au bruit de la trompette évangélique ; se montrer, non pas ennemies, mais affamées de la parole sainte ; combler de bénédictions ceux qui la leur annonçoient ; et sur tant de

villes de toute grandeur qui ont été évangélisées, on n'en connoît qu'une seule d'où les frénétiques clameurs d'une poignée de factieux aient forcé les ouvriers évangéliques de s'éloigner. Partout les modestes instituteurs connus sous le nom de *Frères de la Doctrine chrétienne* ont été appelés, désirés, reçus avec enthousiasme pour l'éducation des enfans du peuple ; partout on a favorisé la propagation de ces sociétés anciennes et nouvelles de Filles de la Charité, qui se dévouent à l'instruction des enfans de leur sexe ; partout se sont formées de saintes associations pour le soulagement des pauvres, des prisonniers, des orphelins délaissés ; partout la charité des fidèles a contribué à élever des écoles préparatoires pour le sacerdoce ; partout des aumônes abondantes ont adouci les maux causés par l'intempérie des saisons ou par d'autres fléaux. Or, dans tout cela, faut-il voir les symptômes inquiétans d'une religion qui s'éteint, ou plutôt ne faut-il pas y voir les marques consolantes d'une foi qui se ranime? Il est donc un esprit de vie qui circule encore dans les veines de la France : elle y brûle encore cette flamme divine de la charité, qui est le caractère distinctif du christianisme. Si elle prend de nouveaux accroissemens, elle fera de la France une terre de bénédiction. J'ignore par quelle voie la Providence achevera son ouvrage : qui auroit prévu, il y a six mois, que nous en serions au point où nous sommes placés? mais les miracles appellent des miracles. La main qui a imprimé à la société ce mouvement vers le bien, le maintiendra malgré tous les obstacles. Je ne dirai pas quel instrument elle

emploiera pour l'accomplissement de ses desseins ; je dis seulement qu'elle s'est assez expliquée en faveur de la religion, pour que nous devions en espérer le triomphe. Je compte pour rien les projets, les menaces, les conjectures de ses ennemis ; ils ont été confondus, ils le seront encore : souvent la foi donne sur l'avenir des lumières que n'a pas la sagesse humaine. Je puis en citer des exemples. Lorsque Pie VI, ce pontife d'immortelle mémoire, fut arraché de ses États, et traîné en captivité jusqu'au sein de la France où il devoit finir sa vie, l'impiété tressaillit de joie ; elle félicita hautement le genre humain de ce que le sceptre de la superstition étoit brisé pour toujours : hé bien, le catholique le plus ignorant en savoit ici plus que les prétendus sages, et se moquoit de leurs vaines prédictions. Dieu appelle du fond du Nord des guerriers qui délivrent l'Italie, et c'est au milieu d'un calme profond qu'on donne à Pie VI un successeur. Par un complot médité, ce semble, avec plus de profondeur et de prévoyance, celui-ci devient-il à son tour le captif d'un impitoyable conquérant? mêmes cris de joie dans le camp des impies, mêmes espérances de la part des fidèles. Dieu tire des trésors de sa sagesse des moyens imprévus ; et après cinq ans d'exil et de souffrances, Pie VII est rendu à la capitale du monde chrétien. Naguère nos ennemis prophétisoient contre le trône et l'autel : nous leur disions que la France ne vouloit pas plus renier son Dieu que ses rois, que nous verrions des miracles ; et nous en avons vu, et nous en verrons encore. Oui, par la naissance d'un prince si désiré et si nécessaire,

la Providence s'est expliquée : la France entre dans une nouvelle carrière de gloire et de prospérité : elle y marchera sous la bannière de la croix et des lis ; et tant qu'elle méritera d'être appelée le royaume très-chrétien, elle ne cessera pas d'être une des plus florissantes monarchies de l'univers.

UNION

ET APPUI RÉCIPROQUE

DE

LA RELIGION ET DE LA SOCIÉTÉ.

Deux erreurs capitales se sont répandues de nos jours, dont la moins redoutable suffiroit seule, si elle pouvoit prévaloir, pour bouleverser le monde social tout entier. Les uns ne voient dans la religion qu'une chimère, qu'une superstition, source intarissable de calamités; les autres y voient un auxiliaire, utile peut-être, mais surtout dangereux, que l'on doit contrarier, fatiguer par la plus inquiète surveillance. Ceux-là voudroient rompre tout pacte avec le ciel, pour mieux assurer, suivant eux, le repos de la terre; ceux-ci, sans briser tous les liens qui unissent l'homme à la Divinité, ne sont occupés qu'à les affoiblir : les premiers voudroient bannir Dieu de la pensée, les seconds le bannir des lois et des institutions. D'un côté, c'est un athéisme de conduite et de principes, qui tue la société; de l'autre, un athéisme politique, qui en amène la dissolution. D'un côté, ce sont des aveugles qui blasphèment contre la lumière; de l'autre, des imprudens qui ne craignent rien tant que d'en recevoir les salutaires influences.

Heureusement il est dans l'homme un instinct divin qui repousse le néant de ces doctrines mensongères; heureusement il est encore au milieu de nous de généreux et puissans défenseurs des vérités sacrées, comme il est des ames vertueuses, qui, par leur conduite, font sentir l'utilité, la beauté de la religion: et plût au ciel qu'il ne se trouvât pas de ces êtres pervers qui en prouvent la nécessité par l'excès même de leurs crimes! C'est surtout à nous, ministres de la religion, dépositaires des saines doctrines, qu'il appartient de les défendre contre leurs ennemis, sans nous laisser éblouir par leurs sophismes, ni intimider par leurs clameurs; c'est à nous de prémunir la jeunesse contre des paradoxes dont l'expérience viendroit tôt ou tard la désabuser, et de lui faire bien comprendre que fonder l'édifice social sans Dieu, c'est l'asseoir sur le néant; ou que, le bâtir sans une religion hautement honorée, c'est le bâtir sur une base fausse et ruineuse.

Ce sera donc obéir tout à la fois à la voix de la religion et à celle de la patrie, que de faire voir ce qu'elles se doivent mutuellement, et combien de leur alliance dépend le bonheur de tous. Je dirai d'abord ce que fait la religion pour la société; je dirai ensuite ce que la société a toujours fait et ce qu'elle doit faire encore pour la religion.

On ne peut concevoir de société civile, sans une autorité suprême qui veille à la sûreté commune, sans des lois qui règlent ce qui concerne les biens et les personnes, sans des obligations imposées aux di-

vers membres du corps social ; or la religion a l'inappréciable avantage d'affermir pour le bien de tous, et l'autorité, et les lois, et les obligations. Elle affermit l'autorité, en lui donnant une origine sacrée ; les lois, en les présentant comme des règles de conscience; les obligations, parce qu'elle leur prête dans le serment une garantie toute divine.

En premier lieu, la religion affermit l'autorité, en lui donnant une origine sacrée. Ici nous devons reprendre les choses de plus haut. Une maxime dictée par la saine raison, et consacrée par la religion, c'est que Dieu est l'auteur du monde moral comme du monde matériel, qu'il a donné des lois à la nature intelligente comme à la nature corporelle, qu'il préside aux destinées des peuples comme au mouvement des astres. Il n'est qu'un seul créateur, qu'un seul législateur, qu'un seul souverain de l'univers. Source unique de la vie, intelligence incréée, puissance sans bornes, c'est de lui qu'émane toute vie, toute intelligence, toute puissance dans les créatures ; c'est lui qui communique l'autorité aux pères sur leurs familles, aux maîtres sur leurs serviteurs, aux magistrats sur la cité, aux gouvernemens sur les peuples confiés à leurs soins. En destinant l'homme à la société, il l'a fait naître avec des facultés, des besoins et des penchans qui se rapportent à la vie sociale. Non, la Providence n'a pas abandonné aux recherches, à l'invention des hommes les premiers liens de la sociabilité; elle les a fait dériver de la nature même des choses qu'elle a établies ; l'ordre seul dans lequel elle veut que l'espèce humaine se perpétue,

se développe, se perfectionne, s'instruise, a mis les uns dans un état de supériorité, et les autres dans un état de dépendance inévitable. Les rapports mutuels des pères et des enfans ne sont point arbitraires; si le père a des devoirs à remplir, il a aussi des droits à exercer. Chez tous les peuples, l'autorité paternelle a eu quelque chose de sacré, et la piété filiale quelque chose d'inviolable. Auteur de la famille, le père a par là même autorité sur elle; un sentiment de vénération fait remonter et attache tous les descendans à celui qui en est l'auteur: ce lien ne peut être rompu que par la mort; l'enfant honore non-seulement son père, mais son aïeul et son bisaïeul; et après vingt générations, celui qui en a été la tige auroit des droits à leur respect et à leur amour, s'il vivoit encore.

Il est donc facile de concevoir comment les choses se sont passées à l'origine du genre humain, et ce qui a préparé les voies au régime social. Ouvrage immédiat de la main toute-puissante de Dieu, les premiers hommes donnèrent naissance à de premiers enfans; ceux-ci devinrent pères à leur tour: et c'est ainsi que se forma une suite de générations sorties les unes des autres. Chaque père de famille avoit autorité sur ses propres enfans, mais le premier prédominoit sur tous les autres et sur leurs familles; cette suprématie paternelle étoit une espèce de royauté: on peut dire en un sens, que celle-ci naquit avec le genre humain, et que le premier père fut le premier roi.

Mais qu'arriva-t-il dans ces temps primitifs où

toutes les traditions, en cela d'accord avec les livres saints, supposent la longue durée de la vie humaine? A mesure que les familles se multiplioient, les liens de la subordination à l'égard du premier chef se relâchoient; quoique issues de la même tige, les branches diverses devenoient plus étrangères les unes aux autres; la première innocence des mœurs s'altéra; l'orgueil, la cupidité, la jalousie commencèrent à semer le trouble et la division; on sentit le besoin d'une autorité commune, mais plus forte. Alors, sur tous les points de la terre habitée, parmi les pères de famille il s'en rencontra, qui par leur âge, leur expérience et leur force, par ce talent de commander que la nature donne, fixèrent les regards et l'estime de leurs semblables, prirent sur eux de l'ascendant, et en furent obéis. L'habitude consacra leur pouvoir, et la société civile commença. Les États naissans, trouvant leur modèle dans la famille, furent plutôt de petits royaumes que des républiques, ainsi que l'attestent les plus anciennes traditions.

Nous ne dirons pas néanmoins que la royauté est une institution divine; non, aucune forme de gouvernement n'a été expressément révélée : l'Évangile n'en consacre aucune comme nécessaire; il fait dériver de Dieu la puissance, et non la manière extérieure dont elle s'exerce. Celle-ci a pu varier suivant les besoins, les circonstances, le génie des peuples, présenter des monarchies ou bien des républiques plus ou moins tempérées, placer le pouvoir suprême dans les mains d'un seul ou de plusieurs, d'un roi, d'un sénat, ou des deux réunis ensemble; mais par-

tout la source et la nature du pouvoir ont été les mêmes. Sans examiner comment il s'est établi, jusqu'à quel point y a concouru tacitement la multitude, toujours est-il vrai que l'ordre social entroit dans les vues de la Providence; qu'elle a voulu, pour la conservation de la société, qu'il y eût dans son sein des dépositaires du pouvoir; que ce pouvoir suprême a ses attributs, comme le pouvoir paternel a les siens. Ainsi l'autorité est une des règles générales de la Providence pour l'harmonie sociale, comme la gravitation est une de ses règles générales pour l'harmonie du monde planétaire. Oui, dans la famille, Dieu a voulu l'ordre, et il a revêtu les pères d'une autorité sacrée; dans la société, Dieu a voulu l'ordre, et il a revêtu le magistrat de l'autorité qui lui donne des droits à l'obéissance; et si l'on peut dire que les formes de l'autorité publique viennent des hommes, on est forcé de reconnoître que le fond de l'autorité vient de Dieu : doctrine qui ne s'applique pas seulement au pouvoir royal dans les monarchies, mais à tout pouvoir suprême sous toutes les formes légitimes de gouvernement. Venons aux conséquences.

Si l'autorité vient de Dieu, dès-lors elle a aux yeux des peuples un caractère auguste et sacré, qui lui donne plus d'ascendant sur les esprits, assure mieux le respect et l'obéissance, prévient davantage les dissensions et les révoltes qui trop souvent préparent les voies à la servitude par l'anarchie. Si l'autorité vient de Dieu, voyez comme l'obéissance s'ennoblit. En s'arrêtant à l'homme qui commande, et qui peut-être est souvent indigne par lui-même de mes hom-

mages, mon obéissance seroit aussi vile que pénible : ce seroit celle de l'esclave abruti qui tremble devant son maître : et voilà pourtant l'obéissance de ces novateurs qui ne voient dans le pouvoir qu'une chose humaine. La religion porte plus haut mes regards : au-dessus de l'homme, elle me montre le Roi des rois, celui qui préside aux destinées des princes comme des peuples ; c'est à lui que se rapporte ma soumission ; c'est devant sa majesté que je m'abaisse, en pliant devant l'instrument visible de sa justice ou de sa miséricorde. Par là, mon obéissance, en même temps qu'elle est plus douce, a quelque chose de plus élevé ; elle semble participer de la grandeur de celui que révère ma pensée. Que les sophistes modernes ne voient que l'homme dans celui qui commande, que leur politique se borne à la terre, que dès-lors leur obéissance soit rampante comme leur doctrine ; pour nous, faisons descendre notre politique du ciel, cherchons dans Dieu, législateur suprême, la source première des droits et des devoirs : et c'est alors que notre raison, loin de se sentir humiliée, pourra se glorifier de son obéissance.

Semblable à ces volcans qui recèlent des flammes dévorantes, et qui éclatent de temps en temps par des éruptions terribles, elle a reparu, après avoir été comme assoupie, cette doctrine qui recèle les tempêtes politiques, la doctrine de la souveraineté du peuple ; théorie aussi absurde que séditieuse, qui ne flatte la multitude que pour l'égarer, et ne lui vante ses droits que pour lui faire violer tous ses devoirs.

Pour peu qu'on veuille approfondir les choses, on trouve que les mots *peuple* et *souverain* ne s'allient pas plus ensemble, que les mots *lumière* et *ténèbres;* on ne s'entend pas soi-même, ou bien d'un côté il faut dire que les mots *souveraineté, pouvoir suprême, droit de commander,* sont synonymes, et de l'autre il faut dire qu'un peuple est une réunion d'hommes sous un gouvernement commun. Une multitude ne cesse de l'être pour devenir peuple, que par la soumission des individus à une autorité publique; une nation n'existe pas plus sans gouvernement, qu'un corps humain n'existe sans tête.

Maintenant, dans quelque moment de son existence que vous preniez un peuple, comment trouverez-vous qu'il possède l'autorité suprême, qu'il a le droit de commander, en un mot, qu'il est souverain? Voulez-vous, par la pensée, dissoudre tous les liens qui unissent les membres de ce corps social, et replacer les hommes avant l'époque de leur réunion en société? Alors vous aurez des familles éparses, qui ne seront liées que par ces sentimens d'humanité inspirés par la nature, et qui éprouveront peut-être le besoin de se rapprocher et de former une société sous une autorité commune. Cette multitude, ainsi considérée, est bien indépendante, mais elle n'est pas souveraine. Et à qui a-t-elle le droit de commander? A personne. Qui est tenu de lui obéir? Personne. C'est une erreur grossière, que de confondre l'indépendance avec le pouvoir. Le sauvage qui vit dans les bois est indépendant; il n'est pas souverain, ou bien, il n'est le souverain que des bêtes fauves dont

il partage la demeure. Voulez-vous vous figurer ces familles indépendantes se rapprochant, désirant de se réunir, écoutant des propositions qui leur sont faites, et délibérant sur un pacte social? Je ne sais si l'histoire présenta jamais rien de semblable, et je crois que cela n'a existé que dans l'imagination des romanciers politiques. Mais je l'admets pour un moment : je vois bien que cette multitude est maîtresse d'adopter une forme de gouvernement plutôt qu'une autre, de refuser ou de donner son assentiment à celle qui est proposée ; mais elle n'a ni le droit de la dicter à celui qui n'en voudroit pas, ni le droit d'imposer à qui que ce soit l'obligation de la gouverner: elle est libre, si l'on veut ; mais, par là même qu'elle n'a aucune autorité à exercer, je cherche en vain en quoi elle est souveraine.

Dira-t-on qu'après avoir adopté, du moins tacitement, un régime politique, elle est souveraine, en ce sens qu'elle puisse le changer à son gré? Mais ce droit qui l'exercera? Est-ce le peuple tout entier ? cela est impossible. Excluerez-vous ici le sexe, l'adolescence, la jeunesse? Voilà donc plus de la moitié de la population dépouillée de toute participation à la souveraineté ; voilà la majorité soumise à la minorité : ce qui, au lieu du peuple souverain, constitue une aristocratie véritable. Et d'ailleurs ne voit-on pas que la presque totalité d'une nation quelconque est trop ignorante pour émettre raisonnablement une opinion politique? Et qu'est-ce donc qu'un droit dont l'exercice est déraisonnable et impossible?

Qu'il existe des voies légales, régulières, pour opérer des réformes politiques, je le conçois ; mais qu'on cherche dans l'insurrection le remède aux maux de l'État, quel délire ! Qui pourra la commencer légitimement? Est-ce une province? pourquoi pas une cité? pourquoi pas un village? pourquoi pas une famille, un individu? Et ne voyez-vous pas que c'est mettre dans le corps social un principe de destruction? Certes c'est bien moins pour l'intérêt de ceux qui gouvernent que pour l'intérêt de ceux qui sont gouvernés, qu'il faut combattre ces désastreuses maximes. Il importe que la société, qui n'est faite que pour servir de barrière aux passions, ne soit pas livrée à la merci de ces mêmes passions ; que la société, qui n'existe que pour être le remède de l'anarchie, ne soit pas exposée à retomber dans l'anarchie. Appeler la révolte pour corriger les abus, c'est appeler l'incendie pour réparer la maison endommagée. Je ne connois pas de doctrine plus ennemie des peuples, que celle de la souveraineté du peuple. Ah ! dans ces siècles que nous appelons barbares, une opinion fausse et dangereuse plaçoit dans les mains du Pontife Romain le droit de déposer quelquefois les souverains ; et nous, avec toutes nos lumières, où l'avons-nous placé ce droit terrible ? Dans les mains du plus ignorant, du plus féroce, du plus capricieux de tous les tyrans, dans les mains de la multitude ; et par là s'est ouvert, au sein du monde civilisé, un abîme dans lequel on a vu et l'on pourroit voir encore s'engloutir les peuples et les rois.

En second lieu, la religion affermit les lois, en les

présentant comme des règles de conscience. Chez tous les peuples, il est des lois fondamentales qui constituent l'État et déterminent la forme du gouvernement, qui fixent et distribuent les pouvoirs ; on les appelle constitutives, ou bien encore politiques : mais, outre ces lois, il en est qui règlent ce qui concerne les familles et les individus, les biens et les personnes ; on les appelle civiles. Il faut que les premières surtout aient un caractère particulier de stabilité, parce qu'étant la base de l'édifice social, elles ne peuvent être ébranlées sans qu'il menace de tomber en ruine ; il faut que les secondes dirigent les particuliers dans leurs conventions, et même les magistrats dans leurs jugemens : c'est par les unes et les autres que l'État prospère, que la justice préside au sort des familles, que l'arbitraire et la tyrannie sont bannis. En vain les lois seroient rédigées, recueillies, écrites dans un code public et reconnu, si elles sont méprisées, si la fraude les élude, si le pouvoir les viole, si le magistrat les plie au gré de ses passions. Il importe donc qu'elles ne soient pas seulement des régles de convenance auxquelles il est bon de se soumettre, mais qu'elles soient révérées comme des règles de conscience qui lient devant Dieu, ainsi que devant les hommes. Dépouillées de ce caractère sacré, elles perdent la plus grande partie de leur empire : voilà ce qui a été senti par tous les peuples. On sait qu'autrefois les Lycurgue, les Numa, pour rendre leurs lois plus inviolables, les présentèrent comme autorisées par cette divine puissance à laquelle tout est soumis, le magistrat comme le peuple. D'ailleurs qu'arrive-t-il sur la terre ? Sou-

vent l'observateur fidèle des lois reste sans récompense, peut-être même est-il la victime de sa fidélité ; souvent aussi celui qui en est le violateur audacieux n'est pas puni, peut-être même recueille-t-il des avantages de sa désobéissance. Que fait ici la religion? Elle remet tout dans l'ordre : elle soutient, console le premier par l'espoir de la récompense future ; elle menace, intimide le second par la crainte du châtiment à venir : sanction divine, qui donne aux lois une force immense. Et quelle inconséquence dans nos sophistes, de prêcher le règne des lois, et d'en détruire le plus ferme appui par leurs doctrines d'impiété.

En troisième lieu, la religion affermit les obligations réciproques, en leur prêtant dans le serment une garantie toute divine. Une chose qu'on ne remarque pas assez, c'est que, dans les conditions diverses qui partagent la société, les hommes se lient à leurs obligations respectives par le serment, et que le serment tire toute sa force de la religion. Oui, le prince à son avènement au trône, les dépositaires des pouvoirs subordonnés avant de les exercer, le pontife avant de monter sur son siége, le guerrier avant de prendre en main le commandement des armées, le magistrat avant de s'asseoir sur son tribunal, l'administrateur à qui l'on confie le sort des familles et la fortune de l'Etat : tous s'engagent, sous la foi du serment, à l'accomplissement de leurs devoirs ; et à peine, parmi les hommes privés, en est-il un seul qui, dans le cours de sa vie, ne soit tenu à quelque serment. Et qu'est-ce donc que jurer? C'est prendre Dieu lui-même à

témoin de sa sincérité dans les faits qu'on énonce, ou dans les promesses que l'on fait; c'est donner pour garant de sa véracité la vérité de Dieu même; c'est appeler sur soi les rigueurs de sa justice, si l'on ment devant les hommes, ou si l'on viole la foi jurée. Fut-il jamais une garantie plus imposante et plus redoutable? Mais celui pour qui Dieu n'est rien, ne voit dans le serment qu'une vaine formule; l'impie qui le prête ou qui l'exige, se moque des hommes ou de Dieu. Quel spectacle pour le ciel, qu'une nation de parjures! Un peuple qui se feroit un jeu du serment, en même temps qu'il appelleroit sur sa tête les foudres vengeurs, auroit brisé le plus ferme soutien des engagemens réciproques, et seroit tombé au dernier degré possible de la dépravation.

Il est donc vrai que la religion, en faisant tout dériver de Dieu, en attachant à son trône le premier anneau de la chaîne des droits et des devoirs, affermit l'autorité, les lois, les obligations, et rend ainsi à la société d'inappréciables services. Rendons ici hommage à nos livres saints; admirons comment, dans quelques paroles lumineuses, ils nous ont révélé ce que notre esprit ne peut découvrir que par de grands efforts et de longs raisonnemens. Ecoutez l'apôtre des nations, parlant au peuple-roi qui a donné des lois au monde. Saint Paul écrivoit aux Romains: « Que tous soient soumis aux puissances supérieures; » car il n'y a point de puissance qui ne vienne de » Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont » sur la terre.... Il est donc nécessaire de vous y » soumettre, non-seulement par la crainte du châti-

» ment, mais aussi par devoir de conscience. Rendez » donc à chacun ce qui lui appartient, à qui est dû » le tribut, le tribut; à qui la crainte, la crainte; à » qui l'honneur, l'honneur (1). »

Vous venez d'entendre ce que la religion fait pour la société; voyons ce que la société a toujours fait et doit faire encore pour la religion.

En recherchant ce que la société a toujours fait et doit faire pour la religion, je considère la société bien moins dans cette immense multitude d'hommes, qui, par défaut d'éducation, de lumières, de capacité, sont faits pour être conduits, que dans ceux-là mêmes qui sont appelés à les conduire; que dans les divers dépositaires de l'autorité, quel que soit leur rang dans l'ordre social; que dans les gouvernemens, en un mot, quelles que soient leur forme et leur dénomination. Qui oseroit ici dédaigner ce qu'ont pensé, pratiqué tous les magistrats, tous les sages, tous les grands hommes, tous les chefs des nations, se mettroit par cela même en révolte contre le genre humain, et se constitueroit dans un état de folie.

Or, je vous le demande, où trouverez-vous un gouvernement qui n'ait professé une religion qu'on pouvoit appeler nationale, qui n'ait fait gloire de l'honorer, de la protéger, de la défendre, et dans sa doctrine, et dans son culte, et dans son sacerdoce? La superstition a bien pu, en cette matière, altérer les vérités sacrées : mais, à travers les nuages de l'erreur,

(1) Rom. XIII. 1, 5, 7.

le rayon de lumière perçoit toujours ; et du milieu du choc des opinions et de la diversité des cultes, sortoit une pensée unique, celle de mettre avant tout le Dieu de l'univers, et de lui rendre des hommages solennels.

Interrogez l'histoire sur ce qui est dû à la religion en général, elle vous dira que les peuples les plus vantés de l'antiquité, ceux même chez qui les étrangers alloient étudier la sagesse, tels que les Égyptiens, les Grecs, les Romains, mettoient la religion à la tête de leurs institutions et de leurs lois ; que chez eux les magistrats et les guerriers, dans leurs entreprises et leurs résolutions, cherchoient à connoître la volonté des dieux, travailloient à les apaiser ou à se les rendre propices, persuadés qu'ils devoient révérer hautement dans la Divinité l'arbitre des destinées humaines ; et pour ce qui regarde l'Europe moderne, je me contente de faire observer, que les souverains des États respectifs qu'elle renferme, ont été et sont encore dans l'usage de consacrer leurs traités les plus solennels par le nom du Dieu saint et véritable. Jusqu'ici les gouvernemens ont compris qu'ils devoient tout faire pour le maintien et la gloire de la religion qui faisoit tout pour eux, et qu'ils devoient se regarder comme les lieutenans de la Providence, pour faire fleurir son culte au milieu des peuples qu'elle leur confie ; qu'auteur de la société civile aussi bien que de la société domestique, Dieu étoit jaloux de recevoir de l'une et de l'autre des hommages d'adoration et de dépendance ; que les États formant un corps dont tous les membres sont

unis par des intérêts communs, et pouvant passer par des jours de prospérité et de malheur, se trouvoient naturellement conduits à lui payer un tribut commun d'expiation ou de reconnoissance.

Interprètes en cela de la nature, inspirés par elle, « Dracon, Lycurgue, Solon, en formant les pre-» mières et les plus florissantes républiques de la » Grèce, donnèrent les principaux soins aux affaires » de la religion; Romulus suivit cette règle, lors-» qu'il donna ses lois à son État naissant; Platon et » Aristote, quelque opposés qu'ils soient d'ailleurs, » sont d'accord en ce point, que la cité n'est excel-» lente et heureuse qu'autant qu'elle se propose le » souverain bien, et ils ajoutent qu'elle ne peut ja-» mais y parvenir que par la religion (1). » Pour parler plus particulièrement du plus grand des peuples de l'antiquité, il est reconnu que le respect pour la Divinité, que Numa avoit imprimé dans l'ame des Romains, fut le principe le plus constant de leur prospérité et de leurs succès. Persuadés de la puissance et de la justice céleste, ils ne craignoient pas tant de désobéir aux lois, que d'être infidèles à leurs sermens. Voilà ce qu'ont observé de très-célèbres écrivains, tels que Polybe chez les anciens, et Machiavel chez les modernes; et ce dernier, après avoir fait cette observation, ajoute ces paroles bien remarquables : « Si l'attachement au culte divin est » le garant le plus assuré de la grandeur d'un État,

(1) Lamare, *Traité de la Police*, tom. I^er^.

» le mépris de la religion est la cause la plus certaine » de sa décadence (1). »

Interrogez encore l'histoire sur le culte extérieur et public ; elle vous dira que, chez tous les peuples civilisés, on a fait, des profanations, des sacrilèges, des paroles de blasphème, de la dérision des choses saintes, un corps de délits à part, qui étoient jugés plus dignes de la surveillance des magistrats et de l'exécration publique. On a senti que les choses consacrées au culte de la Divinité participoient en quelque manière de sa grandeur et de sa sainteté, et que les outrages faits à la religion retomboient sur l'Etre souverain qui en est l'objet. Athènes, la polie, la savante Athènes, avoit des lois contre l'impiété publique; plusieurs de ses plus illustres citoyens en éprouvèrent la rigueur, et Périclès lui-même, accusé sur cette matière, fut obligé de comparoître devant les tribunaux pour se défendre. Le même esprit animoit les autres peuples. Lorsque Érostrate, par amour d'une vaine célébrité, brûla le temple d'Éphèse, une loi spéciale défendit de prononcer son nom : comme si le nom de cet impie eût eu pour son pays quelque chose de sinistre. Les anciens ont remarqué que la mort tragique de Denis le Tyran avoit été le juste châtiment de ses dérisions et de ses spoliations sacrilèges ; et ils ont observé, à la louange d'Alexandre, que dans le sac de Thèbes, il avoit épargné les temples avec un respect religieux. On sait avec quelle véhémence l'Orateur Romain poursuivit les bri-

(1) *Réflexions sur Tite-Live* liv. Ier chap. II.

gandages d'un fameux préteur de Sicile ; mais on sait aussi qu'en l'accusant d'avoir pillé les temples et les autels, il voyoit dans ces pillages un caractère particulièrement odieux d'audace et de perversité.

Interrogez enfin l'histoire touchant le sacerdoce ; elle vous dira que ce qu'il y a eu de nations plus éclairées, plus sages, plus florissantes, ont vu dans les pontifes et les prêtres de leur religion une classe d'hommes dignes, par la sainteté de leurs fonctions, d'une vénération particulière ; et dans cette pensée ils n'ont rien négligé pour entourer leur personne de prérogatives et d'honneurs propres à leur attirer la considération et le respect des peuples. On peut s'en convaincre en lisant, dans les *Mémoires* de celle de nos académies qui est la plus versée dans les antiquités, ce qu'étoit le sacerdoce chez les Egyptiens, les Indiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois (1). Ils avoient compris que, si l'on doit honorer les ministres des rois de la terre, on ne doit pas moins honorer les ministres du Roi des cieux ; que, dans l'esprit de la multitude, la religion se confond bien souvent avec ses ministres ; et que celle-là sera d'autant plus élevée dans leur pensée, que ceux-ci y occuperont une place plus éminente. Rome païenne conserva dans tous les temps ces sentimens de vénération profonde. Chez elle, la puissance des tribuns avoit quelque chose de bien redoutable, de bien indépendant, et

(1) Voyez l'Extrait de deux Mémoires de M. de Burigny, *sur les honneurs et les prérogatives accordés aux prêtres dans les religions profanes*. Académie des Inscript. tom. XXXI, in-4°. *Histoire*, pag. 168 et suiv.

en quelque manière de sacré ; n'importe : l'histoire nous apprend que le tribun Tremelius fut condamné à une amende, pour avoir manqué de respect au pontife Metellus. Il seroit inutile de rappeler ce qu'a été le sacerdoce aux yeux des nations chrétiennes, depuis Constantin jusqu'à nous.

Je viens d'invoquer le témoignage des peuples et des siècles en faveur de la prééminence qui est due à la religion : et tous ces frivoles esprits, vains de quelques succès de plume ou de tribune ; plus aveugles, au milieu des lumières de l'Evangile, que ne l'étoient les païens au milieu des ténèbres de l'idolâtrie ; qui ne cessent d'appeler le mépris sur la religion, son culte, ses ministres ; on peut les écraser du poids de l'univers entier. Tout rend hommage à cette vérité, que la religion étant le premier des biens pour les peuples et pour les gouvernemens, elle doit être l'objet de leurs premiers soins.

Non, ce ne seroit point assez de l'appeler comme auxiliaire, de lui rendre en quelque sorte par grâce ce qu'elle a droit d'exiger comme souveraine, et d'en faire une des colonnes de l'édifice, tandis qu'elle doit en être le fondement. Faite pour régner, toute autre place que la première est au-dessous d'elle. Faudroit-il donc que celui qui est avant tout par sa nature, ne fût pas avant tout dans nos hommages ? que le Créateur vînt en second dans la pensée de la créature ? Malheur aux gouvernemens qui dégraderoient la religion ! ils se dégraderoient eux-mêmes ; ce qu'ils lui enleveroient de respect, ils l'enleveroient à leur autorité ; s'ils font descendre la religion au second

rang, qu'ils tremblent eux-mêmes de tomber au dernier !

Et pourquoi les princes, les magistrats, les dépositaires du pouvoir, les gouvernemens en un mot, sont-ils établis? Est-ce pour suivre leurs fantaisies et leurs caprices, pour renverser l'ordre éternel des choses, pour laisser la société marcher au hasard, et les peuples s'abandonner sans règle et sans frein à toutes les séductions du vice et du mensonge? Non, sans doute : c'est pour les rendre bons et heureux; c'est pour faire régner les lois, les mœurs; la paix dans les familles, la tranquillité dans l'État: et si la religion est le plus ferme soutien de toutes choses, leur premier devoir est de la rendre respectable aux hommes, et de sauver les nations de cette impiété qui en est le fléau le plus terrible. C'est ainsi qu'ils rempliront les vues de la Providence, qu'ils se montreront, suivant ses desseins, les pères et les pasteurs des peuples. Les inférieurs élèvent naturellement leurs regards sur ceux qui occupent le premier rang de la hiérarchie politique; c'est d'en haut qu'ils reçoivent l'impulsion pour le bien comme pour le mal. Si les gouvernemens et leurs agens n'ont que de l'indifférence pour la religion; s'ils voient du même œil les hommages qui l'honorent, et les blasphèmes qui l'outragent; si l'impiété triomphe par ceux-là mêmes qui devroient la réprimer; alors les croyances des peuples ne peuvent que s'affoiblir, et les ressorts des mœurs et des lois que se relâcher.

Je sais bien que la religion, encore qu'elle soit hautement honorée, aura toujours des ennemis à

combattre ; mais enfin elle conservera plus de force et d'empire sur les esprits, et sera ainsi une barrière, sinon insurmontable, du moins plus puissante contre le torrent des vices débordés. Je sais que la religion ne mettra pas les peuples à l'abri de toute dissension et de toute discorde, que même elle peut en devenir l'instrument dans la main des méchans; mais, tant qu'elle restera vivante dans les cœurs, elle finira par être le remède des maux que les hommes auroient pu faire en son nom : l'arbre auroit été mutilé, mais la sève continueroit de circuler dans le tronc, et pourroit lui rendre sa première beauté. Pour la triste et dégradante philosophie de nos jours, qui tend à séparer l'homme de Dieu, et la société de la religion, c'est un poison qui dévore, mais elle ne porte point son antidote avec elle : elle blesse, et ne guérit pas; elle tue, et ne ressuscite pas. La religion seule possède les trésors de la vie. Parcourez les annales de la France; dans tous les âges, que de troubles ! que de désordres ! que de guerres intestines ! Toutefois elle s'est avancée noblement à travers les écueils et les tempêtes; elle s'est élevée jusqu'au faîte de la puissance, de la gloire, de la civilisation, dominant l'Europe, au point de lui donner sa propre langue : c'est qu'elle portoit dans son sein un principe de vie. La religion est forte d'elle-même, et forte aussi de son alliance avec l'État. Lorsque des mains impies ont brisé ce pacte sacré, la France a été ébranlée jusque dans ses fondemens; et ce n'est que lorsque des mains plus habiles ont commencé à le rétablir, que la France a commencé de sortir du milieu des ruines : tant il est

vrai que la religion doit présider à tout, si l'on ne veut que tout dégénère ; et que, si tout peut se conserver par elle, sans elle tout doit périr !

Je dirai encore, au sujet du culte divin, des objets de la pieuse et profonde vénération des peuples, des temples, des autels, des vases et des vêtemens sacrés ; je dirai que ce n'est point assez pour les gouvernemens, de leur assurer ce respect que l'on porte aux choses de la vie civile, qu'ils doivent en inspirer de plus hautes idées, attacher au mépris, à l'irrévérence, au vol des choses saintes une idée de sacrilége, de profanation, de crime de lèse-majesté : ici le silence des lois seroit une impiété. Quoi ! vous voulez que le peuple révère la religion, et vous ne faites rien de ce qu'il faut pour en rehausser à ses yeux le prix et la dignité ! vous voulez la religion dans les familles, et vous mettez l'athéisme dans les lois ! Si à vos yeux la maison de Dieu n'est pas plus que la maison de l'homme ; si dans les plus saintes cérémonies on ne voit qu'une parade ordinaire ; si les vases du sanctuaire sont comme la coupe de nos tables, et les décorations de l'autel comme un simple ameublement : alors la loi semble abaisser la religion au niveau des choses communes, confondre la Divinité avec l'homme lui-même ; et si, par cette indifférence, la piété s'affoiblit dans les cœurs, c'est un mal dont la loi devient elle-même complice : et quelle calamité pour une nation, lorsque le déréglement se trouve dans ce qui devroit être la règle des mœurs publiques !

Je dirai enfin, au sujet du sacerdoce, que ce n'est

pas assez de le tolérer, d'y voir une profession utile; mais que les gouvernemens doivent chercher à le rendre vénérable aux yeux des peuples, pour donner plus d'empire à ses enseignemens. S'il est abreuvé d'amertume et de dégoûts, en proie aux horreurs de l'indigence, en butte à la haine et au mépris, joué sur le théâtre, insulté dans les libelles, entravé dans les moyens les plus efficaces de se perpétuer; si, d'après le texte ou l'esprit de la législation, on n'y voit qu'un fardeau onéreux ou qu'une profession méprisable, alors tout est perdu. Vouloir une société sans religion, ou une religion sans sacerdoce, ou un sacerdoce sans autorité, ce sont trois inconséquences également absurdes, aussi outrageantes pour la Divinité, que destructives de tout ordre public.

Que si quelqu'un étoit tenté de me prêter ici des vues d'intérêt ou d'ambition, de croire que je me laisse égarer par des préjugés d'état et de profession, il connoîtroit mal le fond de mon cœur : la crainte de cette inculpation n'a pas dû retenir chez moi la vérité captive. Il ne m'appartient pas de donner des leçons de politique, ni de tracer aux gouvernemens de l'Europe, d'une manière précise, les mesures qu'ils doivent prendre pour amener le triomphe du christianisme; mais dans un temps où l'on ose présenter la religion comme dangereuse, ou du moins comme inutile, il est permis, il est commandé de rappeler ce que les gouvernemens et les peuples lui doivent de services et de bienfaits, et ce qu'elle a droit d'exiger de ceux qui sont à la tête des affaires publiques.

Reconnoissons donc, en finissant, que, si le devoir comme le besoin des gouvernemens est de donner de la stabilité aux institutions et aux lois, par là même leur premier devoir comme leur premier intérêt est d'honorer et de faire honorer la religion qui en est le fondement. Oui, tout est précaire chez un peuple qui ne met pas la religion à la tête de tout. Sans elle l'esprit est sans régle, le cœur sans frein, le vice sans crainte, la vertu sans espérance, le malheur sans consolation, l'autorité sans appui, la fidélité sans garantie. Si quelqu'un, en avouant les maux qu'a faits la philosophie, moderne, disoit que c'est à elle à les réparer, il diroit une parole pleine d'orgueil et d'ignorance. La philosophie, sans religion, est une terre sans eau et sans chaleur; elle ne peut rien conduire à maturité. Les combinaisons de l'esprit humain sont impuissantes pour former et conserver les sociétés; il faut ici quelque chose de cet esprit créateur et conservateur qui a fait et qui gouverne l'univers. Les œuvres de la puissance humaine sont d'autant plus durables, qu'elles ont emprunté davantage à la puissance divine. La religion a une force infinie comme Dieu même; elle seule peut donner la vie à un peuple barbare qui la cherche, et la redonner au peuple civilisé qui l'a perdue; et c'est en particulier des divins enseignemens de la religion chrétienne, que l'on doit dire qu'ils sont esprit et vie : *Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt* (1).

(1) Joan. VI. 64.

SUR L'ÉDUCATION

S'il est une chose qui se lie étroitement aux destinées d'une nation, qui doive exciter la sollicitude des gouvernemens comme des particuliers, et qui soit capable de prévenir ou de préparer la ruine des générations à venir, c'est, Messieurs, l'éducation des enfans : voilà une des causes principales de la prospérité ou du dépérissement des États. Certes, après tant de secousses violentes, qui ont ébranlé parmi nous l'édifice social jusque dans ses fondemens, nous serions bien à plaindre si nous ne sentions le besoin de le raffermir, et de l'asseoir plus que jamais sur une éducation profondément morale et religieuse. Loin de nous ici l'insouciance et le dédain : il s'agit de l'intérêt le plus pressant de toutes les familles ; il s'agit du salut même de la patrie. Laissons à un petit nombre d'hommes les discussions savantes sur les lettres et les arts, sur les maximes de la politique, sur le maniement des deniers publics ; mais l'éducation des enfans ne doit être étrangère à qui que ce soit : elle intéresse si vivement toutes les conditions, depuis le trône jusqu'à la chaumière ; il appartient si bien à tous, sans exception, d'y concourir par leurs leçons ou par leurs exemples, que l'indifférence n'est permise à personne. C'est donc pour éveiller la vigilance des parens, le zèle des instituteurs, l'attention de tous, que je me propose de vous entretenir aujourd'hui

de l'éducation. A ce sujet, j'établirai trois choses : la première, que la prospérité de la France dépend surtout de la bonne éducation des enfans; la seconde, que cette éducation, pour être bonne, doit être religieuse; la troisième, que, pour être religieuse, elle doit être confiée à des hommes religieux. Tel est le sujet et le partage de ce discours.

Je ne viens, Messieurs, ni exposer de nouveaux plans d'éducation, ni discuter des méthodes d'enseignement, ni déprimer ce qui est, et célébrer ce qui n'est plus; mais je viens uniquement présenter des considérations morales et religieuses, qui ne sont étrangères à aucun système d'éducation, et que doivent avoir toujours présentes à l'esprit et les parens et les instituteurs. Ne craignez pas que, dans le cours de la discussion, je dépasse les justes bornes, et que je m'emporte à dire des choses peu mesurées : je connois mes droits, mais aussi mes devoirs. J'ai le droit de dire la vérité dans ce qui est de mon ministère; je la dirai, mais toujours sans amertume et sans personnalités offensantes. C'est un devoir pour moi d'être réservé, et je le serai, mais sans mollesse et sans pusillanimité; et vous sortirez de ce discours, je l'espère, également satisfaits de ma modération et de ma franchise.

Je dis d'abord, et c'est ma première proposition, que la prospérité de la France dépend surtout de la bonne éducation des enfans.

Sans doute il n'est pas de Français qui ne fasse des vœux pour son pays, qui ne soit disposé à se réjouir

de ses prospérités, comme à s'affliger de ses disgrâces : et ceux-là même qui prêchent des doctrines destructives de son bonheur, ont soin de se les dissimuler, et de les décorer d'un beau nom, par lequel ils se font et font aux autres une déplorable illusion. Mais où placerons-nous la source véritable de la félicité publique ? Est-ce dans une agriculture perfectionnée, qui rend les fruits de la terre plus variés et plus abondans, qui met davantage les peuples à couvert des ravages de la famine ? est-ce dans un commerce florissant, qui multiplie les richesses, et rend communes à une contrée les productions de toutes les autres ? est-ce dans une population toujours croissante, et des armées bien disciplinées, qui rendent un peuple redoutable à ses voisins ? est-ce dans l'éclat des sciences et des arts, dans tout ce qui semble donner à une nation la prééminence de l'esprit et du talent ? est-ce enfin dans ces ingénieuses combinaisons politiques, qui balancent les intérêts et les passions, paroissent tenir un Etat comme suspendu entre la licence et la tyrannie, et font voir l'alliance si difficile de la liberté et de la tranquillité de tous ? Certes, ce sont là des choses précieuses, faites pour exciter la sollicitude des gouvernemens, et qui en effet ont fixé l'attention des sages et des législateurs dans tous les siècles. Je le sais, Messieurs, quand on voit un peuple riche, éclairé, puissant, on est tenté de le croire, par cela seul, au comble de la prospérité, et l'on conçoit à peine comment il pourroit en déchoir. Je me rappelle à ce sujet ce que disoit autrefois le Prophète-Roi, en parlant des Phi-

listins : « Leurs enfans se multiplient, et croissent » comme des plantes pleines de sève et de vigueur ; » leurs filles sont parées et ornées comme des tem- » ples ; leurs celliers sont remplis jusqu'à regorger » les uns dans les autres; leurs troupeaux sont nom- » breux et féconds ; leurs murailles ne présentent » aucune brêche : on les croit, on les dit heureux ; » *beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (1). Ce langage, que le monde tenoit il y a trois mille ans, il le tient encore : mais, sans nous laisser éblouir, examinons le fond des choses ; il ne s'agit pas de chercher pour un peuple un éclat passager, mais un bien solide et durable. C'est peu de s'arrêter aux dehors de l'édifice, il faut descendre jusqu'aux fondemens, pour en examiner la solidité.

Messieurs, ce qui, dans la famille, garantit l'autorité paternelle, la piété filiale, l'union des époux, la fidélité des serviteurs, toutes les vertus domestiques ; ce qui, dans la société civile, garantit la stabilité des institutions, le respect des lois, la soumission au magistrat ; ce qui, dans les conditions diverses, garantit la probité, la bonne foi, l'amour du travail, la paix : voilà, aux yeux de tout homme raisonnable, ce qui constitue la prospérité des Etats. Or le principe créateur et conservateur de l'ordre et de la justice, cet esprit de vie sociale qui anime le corps politique, qui en prévient les maladies funestes, ou peut en amener une plus prompte et plus efficace guérison, à quoi le devra-t-on? C'est principalement à la bonne éducation des enfans.

(1) Psal. CXLIII. 12, etc.

Ici, Messieurs, prenons garde de trop exalter la nature humaine ; n'allons pas la regarder comme une terre qui donne tout sans culture, mais plutôt c'est une terre dont il faut déchirer le sein avec effort, si l'on veut la rendre fertile. Il est vrai, l'homme, en sortant des mains de son auteur, porte avec lui des facultés et des penchans analogues à sa destinée future, qui doivent faire de lui un être raisonnable, moral, propre à la vie domestique et civile : mais qui ne voit pas que ces dispositions naturelles ont besoin d'être réglées avec sagesse, les unes pour être perfectionnées, les autres pour être réprimées, et toutes pour qu'elles ne prennent pas un dangereux essor? Ainsi, l'homme est né pour le travail ; mais la paresse a pour lui bien des charmes. Sa foiblesse et ses besoins, en le tenant d'abord sous la dépendance de tout ce qui l'entoure, tendent à le plier de bonne heure au joug de la subordination et du devoir ; mais en même temps son orgueil secret aspire à le briser. Si l'homme, être intelligent, est fait pour la vérité ; souvent il détourne les yeux, pour ne pas voir la lumière qui l'importune, et se livrer au mensonge qui le flatte. Un sentiment naturel de bienveillance l'incline vers ses semblables ; mais aussi n'est-il pas plein d'un amour de lui-même qui peut aisément dégénérer en égoïsme? Tel est l'homme aux yeux de qui veut l'étudier. De là cette lutte intestine du bien et du mal, qui commence dès l'âge le plus tendre ; ces combats, qui ne finissent qu'avec la vie, des bonnes inclinations contre les mauvaises. Or que ne peut pas la bonne éducation pour fortifier les unes, affoiblir

les autres, et pour assurer ainsi le triomphe de la vertu sur les penchans qui lui sont opposés ! Le Sage nous l'a dit : « Avez-vous des enfans, instruisez-les » bien ; accoutumez-les au joug du devoir dès l'âge » le plus tendre. De même que le coursier qu'on n'a » pas accoutumé au mors devient indomptable, ainsi » l'enfant abandonné à lui-même ne connoît plus » de frein (1). »

Mais voulez-vous bien sentir comment les destinées d'un peuple se lient à l'éducation du premier âge ? Supposons, pour un moment, que sur la surface de ce vaste royaume, dans nos campagnes comme dans nos cités, les enfans des deux sexes fussent confiés à des mains sages et pures, dignes de former leur esprit et leur cœur ; pénétrons par la pensée dans ces écoles qui renferment les espérances de la patrie. Là on apprend à connoître Dieu et sa loi : là on enseigne tout ce qui est juste, tout ce qui est bon, tout ce qui est louable ; et si l'on y cultive avec soin ces connoissances qui font l'homme instruit, on s'y attache davantage encore à ce qui fait l'homme vertueux : là on a sous les yeux des exemples dont l'autorité est plus douce, plus efficace que celle des leçons. Que de semences de vertu, jetées ainsi dans ces ames encore neuves, y pousseront des racines profondes ! Et comment n'en verroit-on pas éclore les fruits les plus salutaires, plus de respect pour l'autorité paternelle, plus d'union dans les familles, plus de probité dans le commerce de la vie, plus d'amour de l'ordre et de la justice, plus de

(1) Eccli. VII. 25. XXX. 8.

fidélité à tous les devoirs? Ainsi, dans ma supposition, on voit croître des générations entières au milieu d'heureuses habitudes, qui les disposent à rendre à la société par leurs services, ce qu'elles auront reçu d'elle par le bienfait de l'éducation. La variété aura bien pu se trouver dans les méthodes, mais le fond de l'instruction, des impressions religieuses et morales, sera le même; dès-lors, d'un bout de la France à l'autre, quel concert de doctrines, de vues, de sentimens! Toutes les familles, animées d'un même esprit, ne formeront qu'une même famille; la France entière sera, pour ainsi dire, comme un seul homme. La voilà cette éducation nationale dont on a fait tant de bruit, la seule digne de ce nom, parce que seule elle peut faire la prospérité de la nation.

Je sais bien que l'éducation ne sera pas également heureuse pour tous, qu'il se rencontre des caractères foibles, des esprits indociles, des cœurs dépravés; je sais que des circonstances périlleuses, que les passions d'une jeunesse bouillante pourront faire avorter les espérances du premier âge. Mais en général beaucoup resteront fidèles à toutes les vertus qu'on aura su leur inspirer; beaucoup d'autres le seront au moins à ces sentimens d'honneur et de probité qui font l'honnête homme; et quant à ceux qui pourront s'égarer bien loin dans les routes du vice, il leur restera une ressource, celle du remords et du repentir : ressource que connoît bien peu celui qui, dans ses premières années, n'a pas connu la vertu.

Que si, au contraire, l'éducation étoit universellement vicieuse, si de mauvaises doctrines y corrompoient la raison, si de funestes exemples y invitoient au désordre, si l'on y apprenoit à honorer ce qui est méprisable, et à mépriser ce qui est honorable ; quel renversement dans les idées, dans les affections, dans la conduite ! quelle confusion dans les opinions, et par suite dans les familles et dans la société ! partout, que de germes d'insubordination, de discorde, de révolte, jetés dans les ames ! que d'instrumens seroient ainsi tout préparés d'avance pour le crime et pour les desseins des factieux ! A peine quelques-uns devroient à des circonstances, ou à des inclinations plus heureuses, d'avoir échappé à la contagion universelle ; le corps politique seroit frappé au cœur d'une plaie funeste qui le feroit tomber en dissolution. Tels sont donc les effets de la bonne ou de la mauvaise éducation, que, sous l'influence de la première, l'homme n'est méchant que par inconséquence, et que, sous l'influence de la seconde, il n'est en quelque sorte bon que par hasard.

Je sens qu'on pourroit me faire ici un reproche assez légitime, celui d'insister sur une chose que personne ne conteste : et qui n'avoue en effet que c'est par la bonne éducation des générations naissantes qu'on peut former ou régénérer les peuples ? Messieurs, sans vouloir me disculper entièrement, ne puis-je pas faire observer à mon tour, que les choses les plus communes sont souvent les plus utiles, et qu'il faut les rappeler sans cesse, puisque sans cesse on les oublie ? Si la vérité est bien ancienne

dans le monde, elle est aussi bien nouvelle pour nous, depuis que nous en avons comme perdu le goût, à force de nous abreuver dans la coupe du mensonge. Même, parmi les pères de famille, combien qui, emportés par le tourbillon des affaires et des plaisirs, croient que la prospérité de l'État est assurée, inébranlable, s'ils se trouvent contens de leur situation présente, et qui sont peu touchés de ce qui devroit les toucher davantage, de la bonne éducation de leurs enfans! Puissent-ils comprendre que les premières impressions sont les plus fortes et les plus décisives; qu'ils ne peuvent naturellement espérer de recueillir plus tard que ce qu'ils sèment aujourd'hui; que c'est pour eux un devoir sacré de préparer l'avenir dans le présent, de n'offrir à l'enfance que des exemples dignes d'en être suivis, d'écarter de ses yeux et de son oreille tout ce qui pourroit laisser en elle des traces funestes, et de se montrer fidèles à l'avertissement que leur donne même un poète du paganisme, de porter aux enfans un très-grand respect : *maxima debetur puero reverentia* (1)! Enfin qu'ils sachent que la Providence les leur confie comme un dépôt dont elle leur demandera compte; et que la société, en échange de ses sollicitudes pour le repos des familles, a le droit d'attendre d'elles des sujets vertueux qui fassent son bonheur et sa gloire, et non des sujets vicieux qui la déshonorent et la troublent par leurs désordres.

Je passe à la seconde proposition, qui mettra la

(1) Juven. *satir.* XIV.

première dans un nouveau jour : c'est que l'éducation, pour être bonne, doit être religieuse.

Le torrent dévastateur qui avoit précipité dans l'abîme le trône et l'autel, avoit dû naturellement entraîner dans son cours ces établissemens d'éducation publique, destinés à former, pour l'un et pour l'autre, de zélés et fidèles défenseurs. On vit donc disparoître de la France ces corporations enseignantes et ces écoles célèbres consacrées par le temps ; et ce que des barbares eussent fait à peine dans leur brutale ignorance, des sophistes l'exécutèrent par raison et par calcul. Cependant, sur les débris des établissemens antiques, il fallut bien tâcher d'en élever de nouveaux ; et à ce sujet que de violentes déclamations contre ce qui avoit été jusqu'alors ! que de fastueuses promesses pour l'avenir ! Les novateurs ne craignoient pas de dire hautement, que, pendant vingt siècles, le genre humain avoit été courbé sous le joug de l'erreur ; que les croyances religieuses dont on remplissoit les esprits ne pouvoient que retarder l'essor de la raison, et que la poursuite de je ne sais quels biens invisibles d'une vie future s'étoit opposée au perfectionnement du monde présent. Ils ne manquoient ni d'esprit ni de savoir, tous ces sophistes, mais ils étoient emportés par le délire de l'irréligion. Aussi, dans leurs discours et leurs ouvrages, quel mélange hideux de science et de fureur, de bel esprit et d'extravagance ! C'est au milieu des proscriptions et des échafauds, qu'on étaloit les grands mots d'*éducation nationale;* c'est en égorgeant les pères, qu'on

méditoit le bonheur des enfans. On ne promettoit les lumières, que pour répandre les ténèbres de l'athéisme : plus on élevoit de *temples à la raison*, et plus le bon sens disparoissoit de nos institutions et de nos lois. Un matérialisme grossier régnoit dans tous ces plans nouveaux d'éducation : plans monstrueux, qui portoient sur la haine de ce qu'on appeloit *préjugés, superstition,* c'est-à-dire, sur la haine des traditions, de l'expérience, et surtout du christianisme ; on ne vouloit pas voir que ces systèmes étoient impraticables, par cela seul qu'ils étoient impies. Oui, l'athéisme tue, comme la religion vivifie. Hors de la Divinité il n'y a que néant ; il faut qu'elle préside à la famille, à la société, à l'éducation, comme à l'univers : sans cela, la famille, la société, l'éducation, tombent en langueur et périssent ; de même que l'univers rentreroit dans la confusion et dans le chaos, si Dieu retiroit la main puissante qui en entretient les lois et l'harmonie. Rien peut-être ne prouve mieux ici la nécessité de la religion, que les efforts impuissans de vingt années pour s'en passer. Enfin la vérité fut aperçue ; il fut reconnu, il fut décrété que la doctrine chrétienne seroit la base de l'éducation publique : rayon d'espérance qui vint briller aux yeux de l'homme de bien, après de si longues et de si désolantes ténèbres.

Ce n'est pas que les mots de *morale* et de *moralité* ne fussent d'un fréquent usage dans le discours ; mais, on ne sauroit trop le faire remarquer, une erreur capitale de nos temps modernes, c'est d'avoir voulu séparer la morale de la religion, d'avoir tracé

des règles de conduite, sans les lier à ces pieuses croyances qui leur donnent tant de force et d'autorité, d'avoir imposé à l'homme le joug des devoirs, en rejetant ce qui aide le plus sa foiblesse à le porter. O que le christianisme a bien mieux connu notre nature, nos infirmités, et nos besoins, en même temps que les droits inviolables du Créateur, lorsqu'il a appuyé ses préceptes sur la volonté de Dieu, du législateur suprême, de celui qui a seul le droit de commander à l'homme ! La morale humaine est sèche et froide; elle peut montrer la route, mais elle ne donne pas le courage de la parcourir. La religion descend dans le cœur; elle le pénètre de la pensée de la Divinité, le rend capable de tous les efforts, de tous les sacrifices que peut demander la vertu, en le remuant avec force par les craintes et les espérances de l'avenir. Dans les maisons d'éducation publique, que fera-t-elle? Elle placera les maîtres comme les élèves sous les yeux de la Divinité; c'est en son nom qu'elle commandera aux premiers la vigilance, le zèle, les bons exemples, aux seconds l'obéissance et le travail : et c'est ainsi qu'elle devient le plus sûr garant de leurs mœurs, de leur application, de leurs succès. La religion veille, là où l'œil du maître ne peut veiller; c'est une lampe toujours allumée qui éclaire les lieux les plus cachés et les plus obscurs; et par là même elle prévient une foule d'abus et de désordres secrets, qui énervent la discipline, et finissent par la ruiner. Par ses menaces et ses insinuations, elle adoucit les humeurs, corrige les défauts, réprime les vices naissans, encourage la foiblesse,

fait régner la décence, l'ordre et la paix; et dès-lors l'autorité des chefs peut sans inconvénient se montrer plus paternelle. Mais le frein religieux est-il brisé? dès-lors aussi la vigilance et la discipline ordinaires sont insuffisantes; la confusion, l'indocilité, la révolte, tous les vices se manifestent de toutes parts : c'est une véritable anarchie. Essaiera-t-on de la faire cesser? on ne le pourra que par une discipline sévère et pleine de rigueur; et ce premier âge, qui est celui de la candeur, de l'abandon et de la confiance, on sera forcé, pour le contenir, de le faire gémir sous un joug de fer. La maison d'instruction publique ne sera plus qu'un camp militaire, au milieu duquel il faudra entretenir la subordination par la terreur. Oui, que la religion avec son doux et puissant empire en soit bannie, et il n'y aura plus pour elle de milieu entre l'extrême licence et l'extrême servitude.

Pour faire sentir de plus en plus la nécessité de la religion, voyez quel est le grand but de la première éducation : c'est de travailler pour l'avenir, de préparer, de former dans l'enfant l'homme fait, de le prémunir contre les dangers qui doivent menacer un jour son inexpérience et sa légèreté. Suivez la jeunesse sortant des écoles publiques pour n'y plus rentrer : là commence pour elle une nouvelle éducation, un monde corrompu s'en empare; c'est maintenant le règne des séductions, des maximes commodes et perverses, de la liberté de tout dire et de tout faire loin des regards d'une surveillance importune. Au milieu de tant de périls, que pourront, pour sauver

la jeunesse, quelques préceptes de morale humaine? Alors, si, par les croyances réprimantes de la religion, on n'a pas fortifié les jeunes cœurs contre les attaques du vice; si, par de saintes habitudes, on n'a pas préparé l'ancre salutaire pour l'époque des passions orageuses, le naufrage n'est-il pas inévitable? Sans doute la religion n'est pas une barrière insurmontable à la fougue des passions; mais du moins elle est de toutes la plus puissante. Une fois qu'elle a établi son empire dans le cœur d'un jeune homme, il faut qu'il en combatte long-temps les impressions secrètes, avant de s'abandonner au vice; lors même qu'elle paroît étouffée, elle est encore vivante dans le fond du cœur; elle y pousse de temps en temps des cris qui éveillent le coupable, et finissent bien souvent par le ramener à la vertu. Mais lancer sans principes religieux la jeunesse au milieu du monde, c'est lancer sans gouvernail et sans pilote un vaisseau au milieu des tempêtes. Eclairé par l'expérience, et guéri, du moins en partie, de ses paradoxes, Jean-Jacques a dit quelque part: « J'avois cru qu'on » pouvoit être vertueux sans religion, mais je suis » bien détrompé de cette erreur. »

Nous faisons grand bruit de nos découvertes, nous nous glorifions d'avoir trouvé ou du moins adopté et propagé le moyen de rendre plus faciles, plus à la portée du peuple, plus communs, les premiers élémens des connoissances humaines. Je l'ai déjà déclaré, je ne suis ici ni pour justifier ni pour combattre des méthodes d'enseignement; le sage essaie tout avec lenteur, pour juger tout avec maturité; il

est fidèle à l'avertissement que nous donne un écrivain sacré, de tout éprouver, pour ne garder que ce qui est bon : *omnia probate; quod bonum est tenete* (1). Et quelle sera la meilleure école pour les enfans du peuple? Ce sera toujours celle d'où nous les verrons sortir plus dociles, plus respectueux, plus honnêtes, plus laborieux, plus appliqués à tous les devoirs de leur profession. Quant au mécanisme de l'instruction, il est étranger à mon discours; je dirai seulement que je n'ai pas la simplicité de croire que le bonheur du genre humain doive résulter d'une manière ancienne ou nouvelle, plus lente ou plus expéditive, d'apprendre les lettres de l'alphabet. Sans rien contester ni rien admirer, je me borne à faire observer que nous devons craindre d'être victimes de notre imprévoyance. Malheur aux générations naissantes, si nous ne sentons pas que plus l'instruction sera répandue, populaire, et plus il importe qu'elle soit profondément religieuse? C'est une pensée sur laquelle je vous invite à réfléchir. Je veux que le succès justifie les espérances des propagateurs de ces méthodes si vantées; voilà donc, pour le dire sans périphrase, que, dans toutes les parties de la France, tous les enfans de toutes les classes, même les plus obscures et les plus indigentes, savent enfin lire et écrire. Tous les enthousiastes s'en réjouiront comme d'un triomphe remporté sur l'ignorance; ils féliciteront le peuple de le voir initié aux connoissances humaines : et moi, je crains qu'en devenant plus instruit

(1) I Thess. v. 21.

il n'en devienne plus vain, plus inquiet, plus avide de nouveautés funestes, plus mécontent de son état, plus envieux des conditions supérieures, plus ennemi des travaux pénibles, plus animé de l'esprit de censure et d'indocilité ; je tremble de voir plus répandu ce demi-savoir, qui est pire que l'ignorance. Sans doute, si le peuple étoit religieux, je pourrois être sans alarmes ; alors la religion présideroit à ses lectures, écarteroit de ses mains les productions impies et licencieuses, et ne lui permettroit que celles qui pourroient lui donner un amour plus éclairé, plus vif de tous ses devoirs. Mais, si le peuple est sans religion, tremblons que ce qui pouvoit être un instrument de vertu, ne devienne un instrument de corruption et de vice ; attendez-vous à le voir faire sa pâture de ces productions qui, ne respirant que l'impiété et le libertinage, flatteront ses penchans les plus grossiers, remueront dans son cœur tout ce qu'il y a de volupté, d'orgueil, de jalousie, d'amour secret de l'indépendance, le rendront plus indisciplinable, et prépareront ainsi pour les gouvernemens, des embarras, des inquiétudes, des difficultés inouies. Aujourd'hui les doctrines impies et séditieuses viennent comme s'offrir d'elles-mêmes sous les formes les plus légères, les plus commodes, les plus universellement répandues. Pensez-vous que le peuple n'ira pas puiser à ces sources empoisonnées? Voyez ce qui a lieu dans cette capitale. Lorsqu'au sein d'une oisiveté coupable ou d'un repos légitime, les personnes des derniers rangs de la société consacrent quelques heures à la lecture, quel ouvrage se trouvent dans leurs

mains? Chacun peut en faire l'expérience ; bien souvent c'est un livre infame ou impie, qui, en irritant toutes les passions, prépare l'enfant indocile, le serviteur infidèle, l'époux criminel, le sujet rebelle. Or ce qui se pratique dans la capitale trouvera des imitateurs dans les provinces, et déjà on ne s'en aperçoit que trop ; l'esprit d'impiété, de moquerie sacrilége, infecte partout les dernières classes comme les moyennes et les plus élevées. Je connois des villages où ce qu'il y a de plus rustique laisse reposer quelquefois la bêche et la charrue pour lire Voltaire, et en oppose ensuite les sarcasmes impies aux instructions de son pasteur. N'allons pas nous prévaloir de ce qui se passe en d'autres contrées dans les montagnes de l'Ecosse, ou sur les bords de l'Elbe : il n'est de bonne théorie pour nous, que celle qui nous est applicable ; il faut nous voir tels que nous sommes, avec la mollesse de nos mœurs, le déréglement de nos opinions, notre pente vers la licence, la multitude de nos productions littéraires ennemies de la religion et de toute vertu, la facilité donnée à tous de les lire et de s'en nourrir. C'est pour un tel peuple que je crois l'instruction redoutable, si elle n'est pas très-religieuse: penser autrement, c'est, j'ose le dire, n'avoir aucune connoissance du cœur humain. La religion est bien loin d'être l'ennemie de l'instruction du peuple ; c'est elle qui a donné naissance, et à ces modestes instituteurs connus sous le nom de *Frères des Écoles chrétiennes,* et à ces sociétés de Filles de la Charité, qui, sous diverses dénominations, se consacrent dans les cités et les campagnes à l'éducation des

enfans des classes les plus indigentes et les plus délaissées. Déjà, dans le douzième siècle, le troisième concile de Latran avoit statué que, pour ne pas priver les enfans des pauvres de l'avantage de savoir lire, il y auroit dans chaque cathédrale un maître chargé de les instruire. Ainsi, que le peuple soit instruit tant qu'on voudra, mais qu'il le soit avant tout de sa religion. Travailler à le rendre plus éclairé, sans travailler à le rendre plus religieux, c'est tomber dans une des plus grandes fautes que l'on puisse commettre pour le malheur de la société: alors, au lieu de placer avec précaution des flambeaux de distance en distance pour éclairer dans les ténèbres, on allume au hasard des torches qui peuvent causer un vaste incendie.

Viendra-t-on me dire que je parle ici en prêtre ennemi des *idées libérales?* Mais que signifie ce langage? Oui, j'en conviens, ces doctrines prêchées depuis cent ans, qui ont été si *libérales* en blasphèmes, en scandales, en révoltes, en divorces, en suicides, en fléaux destructeurs de l'ordre social; ces doctrines, la religion en est l'ennemie, et fait gloire de l'être. Mais aussi ces doctrines libérales en sentimens de respect et d'amour de la Divinité, en piété filiale, en dévoûment pour le bien de ses semblables, en soumission pour l'ordre établi, en principes conservateurs de la tranquillité, de la liberté, du bonheur de tous; ces doctrines, la religion en est l'amie et le soutien, ou plutôt ces doctrines sont la religion elle-même. La philosophie sans la religion ne sera jamais qu'une calamité pour les peuples; ce n'est que de

nos jours que la première a levé l'étendard de la révolte contre la seconde, ralliant autour d'elle toutes les passions haineuses et violentes ; et l'on sait quels ravages elle a faits dans le monde moral et politique. Parcourez l'histoire, et vous verrez que tous les législateurs, tous les grands bienfaiteurs de l'humanité ont été des philosophes religieux. Certes ils ont été amis de la philosophie et de la religion tout ensemble, ces beaux génies, qui, dans les derniers âges, ont donné le branle à toutes les connoissances humaines, et devant lesquels il faut bien que notre orgueil s'abaisse, les Bacon, les Descartes, les Pascal, les Galilée, les Copernic, les Leibniz, les Newton. Et quand on sait que les plus sublimes découvertes de l'esprit humain sont dues à des hommes profondément religieux, comment ose-t-on nous dire que la religion nuit aux progrès de la raison?

Je passe à la troisième proposition, savoir, que l'éducation, pour être religieuse, doit être confiée à des hommes religieux.

Tel est l'aveuglement de notre siècle, qu'il a compté l'instruction pour tout, et l'éducation pour rien ; qu'on a cherché à éclairer l'esprit sans former le cœur, qu'on a semblé croire qu'il n'y avoit plus rien à faire pour l'homme, pour la famille, pour la société, dès qu'on avoit initié le premier âge au calcul, aux arts, aux langues anciennes et modernes, aux sciences naturelles. On n'a pas compris qu'au milieu des connoissances les plus étendues et les plus variées, le cœur pouvoit rester avec toutes ses foi-

blesses; que ce n'est point assez de cultiver l'intelligence, si l'on ne fortifie la volonté, si l'on ne prémunit la jeunesse contre les attaques du vice; et que la force principale, il faut la chercher là où elle est, dans la religion.

Je ne prétends pas pour cela, que l'éducation publique doive se trouver exclusivement dans les mains des ministres de la religion : ce projet, fût-il salutaire, pourroit être inexécutable. Seulement je ferai observer que pendant les trois derniers siècles, qui sont les plus éclairés de l'Europe moderne, l'éducation a été universellement dirigée par des membres de l'ordre ecclésiastique; que, s'il faut en juger par le nombre des grands hommes qu'ils ont su former pour les sciences et pour les lettres, pour la magistrature, pour la profession des armes, pour le gouvernement des États, ils se sont montrés très-habiles à manier les esprits, à développer les qualités naturelles de leurs élèves, et que l'expérience répond victorieusement sur cette matière aux discours de leurs vains détracteurs.

Mais ce que je prétends en ce moment, c'est que, dans quelque rang qu'on veuille chercher des instituteurs et des maîtres, il importe qu'ils soient religieux, si l'on veut que l'éducation soit religieuse. Et en effet, Messieurs, en quoi ferons-nous consister la religion, dont il s'agit de pénétrer l'enfance? Est-ce dans quelques dehors, dans quelques connoissances stériles et vagues? Non, sans doute, mais dans des croyances arrêtées, dans des habitudes contractées, dans des pratiques salutaires fidèlement obser-

vées, dans le respect des lois saintes de l'Evangile, dans la soumission à l'autorité de ceux qui sont préposés à son divin enseignement. Sans croyances, on retombe dans des opinions incertaines, qui n'ont presque aucun empire sur les sentimens et sur la conduite; sans habitudes, la religion n'aura fait qu'effleurer l'ame, et ne tardera pas à s'évanouir; sans pratiques, elle se perd dans quelques idées vagues de spiritualité; sans l'observance des préceptes évangéliques, ce seroit une piété fausse; sans la soumission à l'autorité, elle fléchiroit aisément au gré des passions et des caprices de chacun. Or cet ensemble de choses, qui fait sur l'enfance des impressions vives et durables, qui rend l'éducation vraiment religieuse, ne l'attendez que des soins, des leçons et des exemples de maîtres sincèrement religieux.

Non, ce n'est point assez d'enseigner vaguement la religion aux enfans; le point capital, c'est de la leur faire goûter, aimer, pratiquer : or comment auroit-il quelque zèle pour la faire pénétrer dans l'ame des enfans, celui qui n'en est pas pénétré lui-même? quel intérêt mettra-t-il à la persuader aux autres, celui qui, pour son compte, n'y voit que des fables, met au même rang les mystères chrétiens et la mythologie des Grecs ou des Indiens? On ne parle avec conviction que de ce qu'on croit, avec amour que de ce qu'on aime, avec chaleur que de ce qu'on sent bien. Que peut dire en faveur de la religion celui qui n'y croit pas? et si la bienséance met à ce sujet quelques paroles sur ses lèvres, ces paroles ne seront-elles pas froides et inanimées? heureux en-

core, s'il ne trahit pas son irréligion par quelque endroit! Croit-on même qu'un homme qui est constamment placé sous les yeux d'une troupe d'enfans attentifs et malins, puisse long-temps leur cacher ses mauvaises opinions? On sait avec quelle merveilleuse sagacité les enfans saisissent les ridicules, les défauts, les vices de ceux qui sont préposés à leur éducation. On peut dire, sans exagération, qu'ils en sont les espions les plus clairvoyans; il suffit quelquefois d'une réflexion, d'une parole, d'un sourire, d'un geste, d'une réticence, pour déceler le fond d'une ame incrédule. Tout ce qui pourra faire soupçonner que le maître est irréligieux, sera saisi par les élèves : et quels ravages fera parmi eux cette fatale découverte!

Les enfans remarquent-ils que, dans le cours de leur éducation, la religion préside habituellement à tout; que ses mystères, ses préceptes, ses autels, ses cérémonies, ses pratiques, sont traités avec ce respect, ce recueillement qui vient du cœur? ils en seront touchés. A leur âge, le cœur s'ouvre aisément aux impressions douces et tendres; et l'on se conduit bien plus par autorité et par sentiment, que par raisonnement et par réflexion. Mais aussi que la religion, sans être bannie de la maison qu'ils habitent, y soit plutôt tolérée qu'honorée; que les courts momens qu'on lui donne, on semble les dérober à regret à des occupations jugées bien plus utiles; que les exercices n'en soient plus remarquables que par l'ennui et la dissipation qui les accompagnent; en un mot, que ce qui la concerne y soit traité de ma-

nière à faire croire qu'on la souffre par politique, plutôt qu'on ne la suit par conviction : dès-lors tout est perdu, l'éducation est manquée ; ce n'est pas dire assez, elle est très-funeste : la jeunesse en rapportera, non le goût et l'amour, mais le dégoût et le mépris de la religion ; et elle ne tardera point à rejeter un joug qui ne lui paroîtra qu'odieux et ridicule.

Certes, Messieurs, nous sommes loin d'être les ennemis des sciences et des lettres, de vouloir ralentir le zèle qu'on met à les cultiver, et de regarder comme perdu le temps qu'on leur consacre ; et quelle profession, plus que le sacerdoce, a donné à la France de grands écrivains, de grands orateurs, et des savans du premier ordre? Mais enfin tout a ses justes bornes, et chaque chose a son temps. Dans ces jours où vécurent Petau et Jouvency, Santeul et Commire, Racine et Boileau, Bossuet et Fénelon, Massillon et La Bruyère, on connoissoit assez bien, je crois, la langue d'Homère et de Démosthène, celle de Cicéron et de Virgile, et l'on savoit tirer de la langue française tout ce qu'elle a de richesses et de beautés : et pourtant, à cette époque, la religion étoit l'ame et comme le fond de l'éducation ; on savoit allier les exercices religieux avec les études littéraires ; on avoit même le bon esprit de comprendre, qu'en épurant les sentimens, en remplissant l'ame de nobles et généreuses pensées, la religion ajoutoit à la force du talent naturel. Tout instituteur, soit privé, soit public, chargé de l'éducation de l'enfance, qui ne met pas la religion avant tout, et qui trouve trop longs les courts momens qu'on lui donne, trompe les espéran-

ces des familles, est indigne de l'honorable profession qu'il exerce, et semble ne voir qu'un métier dans ce qui devroit être à ses yeux une espèce de sacerdoce.

Il n'en est pas de l'éducation, comme des branches diverses de l'administration publique. Qu'un homme, je le suppose, soit chargé du recouvrement des deniers publics, qu'a-t-on le droit d'exiger de lui? De l'intelligence, de l'exactitude, de la probité. Si ses mœurs ne sont pas pures, si la religion lui est en quelque sorte étrangère, on pourra le plaindre et même le blâmer; mais enfin il aura rempli les devoirs de son état. Pour celui à qui se trouve confié l'emploi sublime de former l'esprit et le cœur de la jeunesse, qu'il n'oublie jamais qu'à chaque instant il doit en être le guide et le modèle par la sagesse de ses doctrines et de ses actions. Ainsi toutes les vertus sont pour lui des devoirs d'état. Je sais qu'il peut être difficile de trouver tant de qualités réunies; mais j'ai dû montrer le but, pour qu'on s'efforçât d'y atteindre : y arriver, voilà la perfection; y viser, voilà le devoir. Disons-le donc, sans craindre de nous tromper; si, dans l'éducation, on n'estime que l'instruction scientifique et littéraire; si l'on ne s'attache qu'à répandre des lumières dont il est si facile d'abuser, en négligeant le moyen le plus puissant d'en prévenir les abus; si l'on ne travaille à nourrir l'ame de la jeunesse de ces doctrines religieuses, qui sont le soutien le plus ferme des mœurs, des vertus domestiques et civiles : alors les générations nouvelles ne feront qu'ajouter à la corruption des générations passées; alors la France, loin d'être régénérée par

ses malheurs, sera plus que jamais travaillée du levain de l'impiété et de tous les vices qu'elle enfante. Quelques brillans dehors pourront faire naître de flatteuses espérances ; mais on ne tardera point à s'apercevoir qu'une langueur mortelle s'est introduite dans le corps social, par l'endroit même d'où il devoit attendre la vie et la sante.

Quels motifs pour tenir sincèrement à la religion! Mais, je le dirai avec douleur, aujourd'hui, au lieu de l'appeler de tous ses vœux, on semble se tenir en garde contre elle comme contre une ennemie ; on prend ombrage de ses succès ; on s'alarme des efforts qu'elle peut faire afin de se relever et de ressusciter les vertus qu'elle commande pour le bonheur des hommes ; on l'épie avec autant d'inquiétude, que les mouvemens d'une armée ennemie qui menaceroit d'envahir nos frontières. Et pourquoi tous ces soupçons injurieux? Serions-nous donc au temps d'un clergé puissant par son crédit et par ses richesses, et par son influence politique menaçant pour l'autorité temporelle? Hé! Messieurs, on sait bien le contraire ; mais, sous le voile de craintes chimériques à l'égard de notre ministère, on cache une haine véritable contre la religion. Il existe au milieu de nous un peuple de beaux esprits irréligieux ; peuple inquiet et jaloux de tout empire qui n'est pas le sien, criant au feu du fanatisme au milieu des glaces de l'indifférence, déclamant avec violence contre le pouvoir religieux, pour mieux assurer sa propre domination ; peuple incorrigible, que trente ans de calamités n'ont pas désabusé, qui ne connoît la Provi-

dence ni à ses châtimens ni à ses faveurs, et qui creuse de nouveau, avec une affreuse sécurité, un abîme où pourroit s'engloutir encore la société avec la religion; peuple frivole, incapable de vérités fortes, qui sait moins ce qu'il veut que ce qu'il ne veut pas, qui craint de s'avouer franchement à lui-même la nécessité de la religion, qui pourtant quelquefois semble rêver une religion sans sacerdoce, ou un sacerdoce sans autorité sur les esprits, c'est-à-dire, complètement inutile; peuple enflé d'orgueil, adorateur exclusif de ses propres pensées, mettant ses systèmes à la place de l'expérience des siècles, prêt à recommencer les mêmes erreurs pour aboutir aux mêmes désastres, et qui, sur les débris de l'autel et du trône abattus, s'écrieroit avec joie : Périsse la monarchie, périsse le christianisme, pourvu que triomphent nos systèmes. Hé bien, je leur dirai, à ces novateurs : Je le suppose pour un moment, vos vœux sont accomplis; tous nos temples sont déserts, tous les ministres de la religion sans autorité, toutes les croyances chrétiennes anéanties; il ne reste plus en France que des déistes ou des athées, et vous pour être ses docteurs et ses maîtres. Le voilà ce peuple Français abandonné à votre sagesse; faites sur lui l'expérience de vos systèmes : je ne pense pas que vous tentiez de le laisser sans aucune religion. Connoissez-vous dans l'univers un seul législateur qui ait regardé l'athéisme comme une des bases du monde social? et sans doute vous rougiriez de vous traîner ici sur les pas de quelques écrivains médiocres de ces derniers temps, qui n'ont échappé à l'oubli que par

l'extravagance de leurs opinions. Il va donc sortir de votre cerveau une religion toute formée, appropriée à l'état actuel de nos connoissances, pour parler votre langage; vous allez donc apparoître avec un symbole, une morale, un culte de votre composition. Mais croyez-vous que votre symbole d'*opinions* captivera mieux les esprits, que ce symbole de *foi* qui nous fait croire en un Dieu créateur et à la vie future? Pensez-vous que vos préceptes philosophiques auront plus d'empire sur les cœurs, que ces commandemens de Dieu qui nous ordonnent en son nom d'aimer nos semblables, de respecter leur vie, leurs droits, leur réputation, et qui renferment ainsi tous nos devoirs domestiques et civils? Pensez-vous que votre système religieux sera plus réprimant, plus consolant, plus encourageant, que le christianisme avec la gravité de ses doctrines, la sainteté de son culte, et l'immortalité de ses espérances? Et qui êtes-vous d'ailleurs pour donner une religion aux hommes? au nom de qui nous parlez-vous? Après avoir traité toute révélation d'imposture, vous n'oseriez pas sans doute vous donner pour des hommes inspirés, pour des envoyés du ciel, et nous parler au nom de Dieu. Vous parlerez donc au nom de la raison? Mais, si l'on vous disoit qu'une raison, qui, depuis trente ans, n'a su que bouleverser le monde, ressemble à de la folie, qu'auriez-vous à répondre? Mais votre raison est-elle infaillible? Non, elle est foible et bornée comme la mienne; où sont donc vos droits pour subjuguer les esprits? Vous êtes des apôtres sans mission et sans

autorité ; ceux qui ne sont pas chrétiens, comme ceux qui le sont, se riront de votre religion. Si vous connoissiez le cœur humain, vous sauriez que ce n'est point avec des opinions, mais avec des croyances, qu'on forme des sectes religieuses ; et ces croyances, il n'est pas en votre pouvoir de les établir. Allez ; avec tous vos systèmes, vous n'aurez jamais qu'un athéisme funeste dans les uns, un déisme très-inutile dans les autres, des superstitions bizarres dans le peuple, partout la confusion, nulle part la véritable liberté. Malheur à la France, malheur à l'Europe ! si elle se confie en vos fausses lumières ; c'est fait de la société. Mais je ne veux pas me livrer ici à de noirs pressentimens : la religion a triomphé, elle triomphera encore pour le bonheur de l'humanité ; elle a vaincu les persécuteurs et les Barbares, il lui reste à remporter une victoire nouvelle et bien plus difficile, il lui reste à vaincre les sophistes. Puisse le Dieu des Clotilde et des saint Louis, des Louis martyr et des Elisabeth, lui accorder ce nouveau triomphe, et en sauvant la religion parmi nous, sauver avec elle la monarchie !

DU

SACERDOCE CHRÉTIEN.

Nous venons aujourd'hui, Messieurs, exécuter un dessein qui intéresse vivement la religion, et nous pouvons dire aussi la société toute entière, s'il est vrai qu'il existe des liaisons intimes et nécessaires entre la religion et la société ; et certes c'étoit bien la pensée du publiciste qui a dit ces paroles si souvent répétées : « Chose admirable ! la religion chrétienne, » qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'au- » tre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci (1). » Nous venons plaider devant vous la cause du sacerdoce, le venger des calomnies et des invectives de ses ennemis, le présenter tel qu'il est, à ceux qui, sans le haïr, n'en ont pas d'idées assez justes ; et faire voir à tous, que l'état le plus saint aux yeux de la religion est aussi le plus utile aux yeux de la raison. Au moment où nous avons conçu le projet de prendre hautement devant vous la défense du sacerdoce chrétien, nous avons dû prévoir que notre zèle sur cette matière pourroit paroître suspect et intéressé, et que nous serions peut-être accusés de nous laisser conduire ici par des préjugés d'état et d'éducation. Mais cette crainte devoit-elle nous arrêter ? Non, sans

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. III.

doute ; si la vérité est pour nous, si nous avons l'espoir de la rendre sensible à tous les bons esprits, qu'importent les discours des hommes irréfléchis? Le préjugé passe, et la vérité reste. Dans les différentes professions qui partagent la vie humaine, il est convenable que chacun parle de celle qu'il exerce, puisque c'est celle qu'il doit le mieux connoître. Il appartenoit à Turenne d'écrire sur l'art militaire, à d'Aguesseau sur la magistrature, à Massillon sur le sacerdoce. Qui, mieux que le ministre de la religion, connoît l'excellence de ses fonctions, et toute leur influence sur les cœurs, sur la paix des familles, sur la tranquillité publique?

Sans doute, son apologie la plus victorieuse doit se trouver dans sa conduite ; c'est à lui, par une vie sans reproche, de fermer la bouche à ses ennemis. Mais si un philosophisme mensonger a trop souvent affecté de méconnoître les vertus des uns, d'exagérer les défauts des autres, de se prévaloir contre le sacerdoce, des vices déshonorans de plusieurs de ceux qui en ont été revêtus ; si trop souvent les prêtres ont été présentés comme des corrupteurs des consciences, comme des fourbes qui, pour leur intérêt, abusoient de la crédulité publique ; si toutes ces accusations, consignées dans les écrits de la haute classe de nos penseurs, ont été répétées par tous les échos de la littérature, et sont ainsi arrivées de toutes parts jusqu'aux oreilles du peuple : que de germes de haine, que de préventions ont dû se répandre contre l'ordre sacerdotal ! et sans vouloir revendiquer pour lui des prérogatives temporelles, qui ne lui appartenoient

point par l'institution divine, ne faut-il pas le faire remonter à ce degré d'estime et de considération qu'il ne perdra jamais qu'au détriment de la religion, et dès-lors que pour le malheur des peuples? Aujourd'hui que les longues et cruelles infortunes de l'Eglise Gallicane devroient, ce semble, inspirer pour elle un intérêt plus tendre, celui qui, dans le calme d'une attention bienveillante, refuseroit d'écouter un prêtre défenseur du sacerdoce, seroit-il exempt de toute passion? dans une telle aversion, je verrois bien peu de justice et de philosophie. Hé! sommes-nous donc au milieu de vous comme des Barbares? Les prêtres forment-ils une colonie d'étrangers, qui, par violence ou par ruse, se soient établis au sein de la France? ne sont-ils pas les enfans, les frères, les parens, les amis du reste des Français? n'est-ce pas à eux qu'un très-grand nombre d'entre vous ont dû leur première éducation? Dans ce vaste auditoire, combien sont liés par le sang et la nature, par la reconnoissance et l'amitié, avec des membres du clergé, qui par leurs dignités, ou leurs talens, ou leurs vertus, ou leurs services, ont été le soutien, la gloire, la consolation de leurs familles! Messieurs, en venant faire ici l'éloge du sacerdoce, en célébrant les vertus de ceux qui en ont été l'ornement, je ne tairai pas les vices de ceux qui en ont été la honte; je dirai la vérité sans exagération et sans foiblesse : mais, en opposant à des sophismes le bon sens, aux déclamations de la haine les réflexions de la bonne foi, aux vagues allégations des faits positifs; je ferai voir, et je l'espère, vous en serez convaincus, que

l'institution la plus salutaire à l'humanité qui ait paru sur la terre, c'est le sacerdoce de la religion chrétienne. J'en exposerai d'abord les avantages, et j'examinerai ensuite les reproches qu'on lui fait.

Si je voulois envisager le sacerdoce par son côté le plus sublime, je dirois que le sacrificateur de la loi nouvelle, le prêtre, est appelé à offrir cette victime ineffable, qui, par sa dignité même, rend à l'infinie Majesté des hommages dignes d'elle, et qui, en apaisant le ciel, en fait descendre la bénédiction sur la terre; que dépositaire des grâces divines, il les dispense à tous les âges, et sanctifie l'enfant au berceau comme le vieillard sur les bords de la tombe; qu'ambassadeur de Jésus-Christ auprès des hommes, il est destiné à porter son Evangile devant les rois et les peuples, à former en tout lieu des adorateurs en esprit et en vérité; et que, nouveau Moïse, il doit conduire à travers les déserts du monde présent un peuple de vrais Israélites, qui commence dans son pélerinage cette vie d'intelligence et d'amour dont la consommation se trouve dans l'éternité. Telles sont les idées que les livres saints nous donnent du sacerdoce; et certes, pour le dire en passant, on sent bien qu'un ministère qui s'élève si haut, s'il est au pouvoir des hommes de l'appauvrir et de le persécuter, il n'est pas en leur pouvoir de le dégrader ni de l'avilir. Mais je consens à le considérer par un côté plus accessible à notre foible humanité, dans ses rapports avec les intérêts de la vie présente. Ainsi envisagé, qu'est-ce donc que le sacerdoce? C'est un ministère

de zèle universel, généreux, héroïque, qui embrasse tous les besoins de l'homme, et qui n'élève les prêtres au-dessus de tous par la dignité, que pour en faire les serviteurs de tous par la charité. Chrétien pour lui, et prêtre pour les autres, le ministre de la religion est par état, par vocation spéciale, l'homme de Dieu sur la terre pour faire le bien de ses semblables; sa destinée est de travailler à les rendre plus heureux en les rendant meilleurs; sa double mission est de se dévouer pour les instruire dans la vertu, et pour les soulager dans leurs maux; et son triomphe seroit de mourir victime de son zèle.

Je dis d'abord que notre mission c'est d'instruire. Avant le christianisme, quel spectacle présentoit la terre entière? Elle étoit remplie d'ignorans qu'il falloit éclairer, d'hommes vicieux et pervers qu'il falloit ramener à la vertu; l'idolâtrie n'étoit pas moins le règne du vice que de l'erreur. Quel remède à ces plaies profondes, à ces maladies invétérées de l'esprit humain? Que pouvoient les philosophes pour le guérir de tant de maux? Déjà les plus beaux génies avoient illustré Rome et la Grèce; Socrate étoit mort comme un sage, Platon avoit parlé un langage qui lui a mérité le surnom de *divin*, Cicéron avoit écrit un beau code de morale; et la nuit de l'idolâtrie, avec toutes les superstitions, tous les vices monstrueux qu'elle enfante, n'en couvroit pas moins l'univers. Que pouvoient les orateurs et les poètes? Trop souvent ils chantoient le vice et la volupté; et loin de les détruire, ils accréditoient par leurs ouvrages les erreurs populaires. Que pouvoient enfin les prêtres du

paganisme? Ils pouvoient bien présider à la pompe des fêtes, décorer les temples des faux dieux, immoler des victimes; mais trop souvent ils se prêtoient à des choses licencieuses et barbares : loin de désabuser les esprits de leurs superstitions, ils les en nourrissoient, et ils n'avoient aucun empire sur les ames pour en déraciner les vices et y faire germer les vertus. Jésus-Christ vient, qui, en fondant une loi nouvelle, fonde un sacerdoce pour la perpétuer; l'apostolat de ses premiers disciples passe à leurs successeurs : et là commence cette chaîne de pontifes et de prêtres, qui, de génération en génération, de siècle en siècle, est descendue jusqu'à nous. Oui, c'est aux apôtres, c'est aux héritiers de leur mission répandus d'âge en âge au milieu des nations, qu'appartient la gloire de les avoir éclairées. Si le monde Romain, si les peuples policés ou barbares, placés hors de sa domination, si notre Europe en particulier, sont enfin sortis des ténèbres du paganisme, ce n'est ni à des philosophes, ni à des orateurs, ni à des législateurs, mais à des évêques et à des prêtres qu'ils ont dû la lumière; et les peuples anciens, ainsi que ceux du Nouveau-Monde, n'ont été successivement éclairés qu'à mesure que l'Evangile y a pénétré. Pour parler de ce qui nous touche le plus, des Gaules, de ces pays dont se compose notre France, ils virent fuir l'idolâtrie devant l'Evangile, comme la nuit devant les clartés du jour. Mais cet Evangile, de qui l'ont-ils reçu, sinon de ces ministres de Jésus-Christ qui leur apparurent, il y a seize siècles? Il faut nommer ici les Pothin et les Irénée de Lyon, les Trophime d'Arles,

les Denis de Paris, les Saturnin de Toulouse, les Austremoine de Clermont, les Martin de Tours, sans parler de tant d'autres, qui, à leur exemple, évangelisèrent ces contrées infidèles, et qui, pour les fertiliser, les arrosèrent de leurs sueurs et même de leur sang.

Ce que ces hommes apostoliques ont commencé, d'autres l'ont continué et perpétué jusqu'à nos jours. L'histoire à la main, on peut les suivre dans leurs conquêtes successives sur l'idolâtrie; et sans remonter aux temps passés, voyez, pour apprécier le sacerdoce, ce qui se passe encore dans l'univers chrétien. Au sein des cités et des campagnes se trouvent des pasteurs éclairés et charitables, chargés d'apprendre aux hommes les vérités les plus importantes, les seules même dont il est impossible de se passer. La classe la plus indigente, la plus délaissée, celle que dédaignent le savant et le riche, celle qui forme l'immense majorité de la population, dont il est si nécessaire d'adoucir les mœurs sauvages et de contenir les passions brutales; voilà celle qui fixe plus spécialement les regards et les soins du pasteur. Sans lui, privées de toute éducation religieuse, que deviendroient ces ames grossières? quelles idées se formeroient-elles de Dieu, de la providence, de la vie future, de la probité, de la bonne foi, de toutes ces maximes fondamentales qui sont la règle des devoirs, et la meilleure sauvegarde des vertus domestiques et civiles? La véritable éducation du peuple, c'est la religion; ses vrais instituteurs sont ceux qui, par état, sont chargés de la lui enseigner, et qui ont grâce pour la lui faire goûter et pratiquer. A peine

les enfans sont éclairés des rayons d'une raison naissante, qu'ils sont conduits dans nos temples ; la sainteté du lieu, l'appareil des cérémonies sacrées, le chant des cantiques divins, le maintien respectueux des assistans, font sur eux d'heureuses impressions; mais, si l'enfance n'étoit instruite, cette pompe seroit nulle pour elle, et en frappant ses yeux, elle ne diroit rien à son cœur. Le prêtre fait pénétrer dans son ame encore neuve les premières notions d'un Dieu père commun de tous les hommes, de sa providence pleine de bonté, de cette vie à venir où sont entrés nos pères. De là découle l'obligation d'adorer Dieu, de suivre sa loi, et d'être fidèle à tous ses devoirs ; de là ces premières impressions de piété, cette délicatesse de conscience qui repousse le mal, ces remords qui suivent la faute, cet amour secret de la vertu qui se fait sentir lors même qu'on l'abandonne. O! combien est vénérable le pasteur entouré de ces petits enfans, lorsqu'il les accueille avec tendresse à l'exemple de Jésus-Christ, qu'il s'abaisse jusqu'à eux pour leur donner le lait de la saine doctrine, en attendant qu'il leur distribue une nourriture plus solide! Cependant ces premières semences croissent et se développent avec les années; les soins que le pasteur a donnés à l'enfance, il les continue à l'âge plus avancé. Ainsi, par le ministère sacerdotal, se forment le bon fils, le bon père, le bon frère, l'ami fidèle, l'homme de bien ; et les instructions du pasteur deviennent un bienfait immense pour la société.

A la place du pasteur révéré mettez un sage du

siècle, un philosophe, mais qui ne soit pas chrétien; habile, éloquent, tant qu'on voudra : qu'enseigneroit-t-il au peuple? S'il avoit le malheur d'être athée ou matérialiste, il faudroit qu'il enseignât, pour être conséquent, que Dieu, que la providence, que la vie future, sont des chimères imaginées par des imposteurs; que l'homme, dans ses actions, n'est pas plus libre que la pierre dans sa chute, et la plante dans sa végétation; qu'au fond le bien et le mal sont une invention humaine. Certes, voilà de belles maximes pour faire des gens de bien de nos laboureurs, de nos artisans, du peuple des villes et des campagnes. Ferez-vous de ce docteur un déiste? Alors, j'en conviens, il peut, sans être inconséquent, parler de Dieu et de providence, de conscience et de devoirs, de vice et de vertu; mais au nom de qui fera-t-il entendre sa voix et ses leçons? où seront les titres de sa mission? quelle autorité aura son enseignement? C'est peu que de prêcher une morale pure; le point capital, c'est de lui donner de l'empire sur les cœurs, et de la faire passer dans les actions. La philosophie humaine est si incertaine, si vague dans ses opinions sur l'avenir! où donc puisera-t-elle les motifs de faire le bien dans tous les cas, même les plus difficiles; d'être fidèle au devoir, même aux dépens de sa vie? où trouvera-t-elle des récompenses assurées pour la vertu, et des châtimens pour le vice? « Philosophe, disoit Jean-Jacques (1), tes » lois morales sont fort belles; mais montre-m'en,

(1) *Emile*, liv. IV, note.

» de grâce, la sanction. » Laissons le pasteur dans la chaire évangélique avec son caractère sacré, avec le poids des traditions et l'autorité des siècles, parlant au nom de Dieu qui s'est révélé aux hommes, de l'Église qui l'investit de ses pouvoirs; par cela seul, sa parole, écoutée comme la parole de Dieu, sera tout à la fois et la lumière qui éclaire, et le frein qui retient, et l'appui qui fortifie. Ainsi, tandis que la parole du philosophe seroit stérile en vertus, foible comme l'homme dont elle émane, celle du pasteur est esprit et vie, comme Dieu même qui en est la source.

J'ai dit que notre mission étoit de soulager les maux de l'humanité. Depuis que Jésus-Christ a proféré ces paroles : *Heureux les miséricordieux* (1), l'esprit de commisération pour les pauvres et les malheureux n'a cessé d'animer l'Eglise chrétienne. Dès l'origine, on le voit éclater dans les secours abondans que les riches prodiguent à l'indigence: saint Paul, dans ses courses évangéliques, recueille les pieuses largesses des fidèles pour l'église affligée de Jérusalem; et l'on sait que les apôtres furent obligés de se décharger du soin de distribuer les aumônes, sur des ministres inférieurs. Les orphelins, les enfans abandonnés, surtout les enfans des martyrs, les confesseurs de la foi, les malades, les vieillards, tous les âges et tous les genres d'infortune sont l'objet de la tendre sollicitude des pontifes et des prêtres de la loi nouvelle. Telle est la charité qu'ils ont su inspirer aux premiers chré-

(1) Matth. v. 7.

tiens, qu'au rapport de Tertullien les païens s'écrient avec étonnement : « Voyez comme ils s'aiment les » uns les autres (1) » Leur charité embrassoit leurs ennemis les plus acharnés. Sous l'empereur Valérien, durant une peste cruelle qui ravageoit Alexandrie, les chrétiens se dévouoient au service des païens leurs persécuteurs; et l'on connoît une lettre de Julien l'Apostat à Arsace, pontife des faux dieux en Galatie, dans laquelle il l'invite à marcher sur les traces des disciples de l'Évangile, qui, disoit-il (2), « outre » leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres que » nous laissons manquer de tout. »

C'est principalement lorsque la paix est donnée à l'Église par Constantin, que l'esprit de charité compatissante commence de toutes parts à se déployer de la manière la plus éclatante. Par les soins ou par l'ascendant des ministres de la religion, on voit s'élever, dans toutes les grandes villes, des asiles publics pour l'indigence et le malheur; ces généreux exemples, inconnus dans le paganisme, sont imités dans les âges suivans; ils l'ont été chez tous les peuples où l'Évangile s'est établi. Aujourd'hui, dans le monde chrétien, quelle est la contrée, quelle est la ville, même de médiocre grandeur, qui ne possède quelque précieux monument de la charité chrétienne? Or, Messieurs, le plus souvent, qui les a fondés, dotés, disciplinés, encouragés, soutenus? C'est le zèle sacerdotal.

Voici une réflexion qu'on ne fait guère, et qui est

(1) *Apologet.* cap. XXXIX. — (2) *Epist.* XLIX, edit. 1630, in-4°.

bien propre à nous faire sentir tout ce qu'a pu et ce que peut encore le sacerdoce pour le bien de l'humanité. Vous connoissez ces sociétés de filles chrétiennes, qui, sous divers costumes et diverses dénominations, se consacrent au soulagement des infortunés, au service des malades, à l'instruction des enfans des classes indigentes ; ce sont les filles de saint Vincent de Paul, de saint Thomas de Villeneuve, les sœurs de Saint-Maur, les sœurs de Nevers, les filles de la Croix, les filles de la Sagesse, les sœurs de la Providence, les religieuses de Saint-Michel, et bien d'autres que je ne nomme pas. Vous êtes touchés du dévoûment de ces héroïnes de la charité ; vous vous réjouissez de les savoir répandues, pour le bonheur de vos semblables, dans toutes les provinces de ce vaste royaume ; vous regarderiez leur ruine comme une immense calamité. Hé bien, qui les a fondées, ces inestimables sociétés? qui les éclaire encore, les dirige et les soutient? C'est le sacerdoce. Enlevez à leur piété la parole de Dieu, les saints mystères, l'usage des sacremens, les conseils, les consolations, les secours spirituels qu'elles reçoivent des ministres des autels ; et vous les verrez périr inévitablement. Qu'ils sont donc aveugles, les ennemis du sacerdoce! Ils sont aussi, sans le savoir, les ennemis de leurs semblables ; ils ne voient pas que, si le sacerdoce venoit à s'éteindre, on verroit s'éteindre avec lui tout ce qui console et soulage le plus efficacement l'humanité souffrante.

Sans sortir de cette capitale, voyez ce qui se passe sous vos yeux. Comment se sont formées ces pieuses

associations, soit pour faire élever chrétiennement des orphelins, des enfans délaissés des dernières classes du peuple; soit pour porter des secours à des pauvres ignorés, d'autant plus à plaindre qu'ils sont tombés de plus haut dans l'infortune, et qu'ils sont comme obligés de rougir de leur misère; soit pour délivrer ces hommes plus malheureux que coupables, que leurs dettes retiennent dans les liens de la captivité; soit pour ramener à de meilleurs sentimens ces jeunes prisonniers que des délits précoces ont fait tomber entre les mains de la justice, et pour leur préparer un asile où des mains sages et pures les forment au travail et à la vertu; soit pour catéchiser ces noires tribus d'enfans qui arrivent de leurs montagnes, et viennent remplir dans cette capitale un grossier mais utile ministère; soit pour visiter, assister, consoler les malades et les infirmes dans les asiles de la misère publique; soit pour arracher au vice ces victimes de la corruption, qui étoient abandonnées à elles-mêmes dans les maisons de détention; soit pour procurer aux habitans des campagnes de dignes institutrices de leurs enfans : je vous le demande, quelle est l'ame secrète de ces œuvres saintes? Bien souvent, en remontant à l'origine, on aboutit à un simple prêtre, qui en a conçu le plan ou qui en dirige l'exécution, qui donne à tout le mouvement et la vie.

Ainsi le sacerdoce chrétien est comme une source publique, d'où découlent sans cesse des eaux qui portent de toutes parts la vie et la fécondité. Où trouver sur la terre un ministère plus utile? Que le guerrier s'arme pour la défense de la patrie, que le savant

l'enrichisse du fruit de ses veilles et de ses découvertes, que le magistrat maintienne les lois dans leur vigueur; tout cela sans doute est honorable et salutaire : mais, malgré la force, la science et les lois, que deviendroit l'ordre social sans la religion? et que deviendroit la religion sans le sacerdoce, qui en perpétue l'enseignement, qui en inspire les sentimens, et qui en fait pratiquer les vertus? Comme le guerrier, nous ne défendons pas l'État par les armes : mais, soldats de Jésus-Christ, nous sommes des sentinelles vigilantes sur les remparts de la cité sainte, tenant d'une main la trompette évangélique, pour sonner l'alarme contre les scandales et les vices qui sont le fléau des mœurs et des familles; et de l'autre tenant le glaive de la vérité, pour combattre les mauvaises doctrines qui tendent à rendre les hommes méchans par système. Comme le savant, nous n'enseignons point aux hommes à connoître le cours des astres, la structure du globe, les animaux qui l'habitent ou les plantes qui embellissent sa surface : mais nous apprenons au peuple à adorer, à aimer l'auteur de toutes ces merveilles; nous lui enseignons la première de toutes les sciences, celle de ses devoirs. Il est heureux que le magistrat veille au maintien des lois, qu'il réprime les méchans, et protége l'innocent contre l'oppresseur : mais si le magistrat, par l'empire qu'il exerce sur les actions, punit les crimes commis, le prêtre, par l'empire qu'il exerce sur les consciences, empêche le crime même; si le premier termine les dissensions, le second les étouffe dans leur naissance.

Que veulent donc les vains détracteurs du ministère sacré? pourquoi ces injures et ces emportemens? pourquoi ces efforts pour couvrir le sacerdoce de ridicule, d'opprobres et de mépris? Prétendent-ils en inspirer un tel dégoût, que les familles mettent tous leurs soins à écarter leurs enfans du sanctuaire, ou qu'il soit sans crédit, sans considération, sans autorité? Oui, ils aspirent à le ruiner ou à l'avilir. Si, par un reste de pudeur, ils prononcent quelquefois avec respect le mot de *religion*, ils semblent ne prononcer le mot de *prêtre* qu'en frémissant de haine. Je ne sache pas toutefois qu'on ait trouvé le secret d'avoir une religion publique sans sacerdoce, non plus que d'avoir une justice légale sans magistrature. Et comment ne pas déplorer ici l'égarement des esprits de nos jours, et les suites funestes qu'il peut entraîner? Il fut un temps où un insensé osoit dire à la tribune politique : *Je suis athée, et j'en fais gloire;* mais tandis que cette parole, plus absurde, s'il est possible, qu'elle n'est impie, excitoit les acclamations du délire, l'Eternel, par les vengeances mêmes qu'il exerçoit sur la terre, faisoit sentir qu'il régnoit dans les cieux. Proclamer ainsi solennellement l'athéisme, c'étoit proclamer la mort du corps social; aussi la société n'existoit-elle plus. Aujourd'hui on ne se porte point à cet excès de fureur; mais, lorsqu'au théâtre on présente les prêtres du paganisme comme des imposteurs dont l'empire ne se fonde que sur la crédulité populaire, on ose en faire d'injurieuses applications au sacerdoce chrétien, l'impiété retentit en applaudissemens redoublés : insulte publique et

solennelle, et pour ainsi dire nationale, qui retombe sur Jésus-Christ même, le fondateur du sacerdoce, et qui me fait craindre que le bras du Dieu vengeur ne soit encore levé sur la France. Nous avons beau vouloir nous aveugler, nous ne changerons pas la nature des choses : le monde social a ses lois comme le monde physique ; il n'existe qu'à de certaines conditions nécessaires, et ces conditions, les peuples ne les violent jamais impunément pour leur repos ou pour leur liberté. La religion est pour la société, comme pour l'homme, la première des choses, parce que Dieu est le premier des êtres. Tous les sophismes de la terre n'empêcheroient pas que la religion ne périt avec le sacerdoce, et que la société ne périt avec la religion.

Je viens aux reproches qu'on a faits au sacerdoce.

Les vices et les scandales qui trop souvent ont souillé le sanctuaire ; l'autorité du clergé, et sa grande influence dans l'ordre civil et politique durant plusieurs siècles, surtout depuis le septième jusqu'au seizième ; enfin ses richesses, dont on attaque l'origine et l'usage : voilà, Messieurs, sur quoi portent les reproches que l'on fait au sacerdoce. Je vais les discuter avec franchise et impartialité.

Sans doute, nous ne prétendons ni dissimuler ni justifier les désordres qui ont pu souiller le sanctuaire ; mais il faut savoir réduire les choses à leur juste valeur, et surtout ne pas se prévaloir contre le christianisme des vices de quelques-uns de ses ministres. Vous reprochez au clergé des désordres et des scandales ; et comment en seroit-il exempt ? les prêtres

ne sont pas des anges, mais des hommes. Enfans de leur siècle, placés au milieu d'un monde pervers, environnés de mauvais exemples, entraînés par les penchans d'une nature foible et corrompue, exposés aux périls inséparables de leur ministère même, est-il donc si étrange qu'ils soient atteints de la contagion commune? Vous recueillez avec complaisance, dans les fastes de l'Eglise, les traits de libertinage, d'avarice, d'ignorance qui en sont la honte : et vous dissimulez les grandes vertus qui en sont la gloire; vous oubliez tant de saints pontifes, qui, par la pureté de leur vie, ont été le modèle de leur troupeau, tant de saints pasteurs qui se sont dévoués à l'instruction des peuples des campagnes, et qui se sont dépouillés de tout pour soulager les malheureux; tant de saints missionnaires, qui, dans chaque siècle, ont bravé les périls, les tourmens et la mort, pour porter aux nations infidèles l'Evangile avec les vertus qu'il inspire; tant de membres vénérables de ces corporations religieuses, qui se dévouoient avec autant de succès que de zèle à l'éducation de la jeunesse. Il faut bien l'observer, Messieurs, le vice est effronté, on le remarque; la vertu est modeste, elle est ignorée; et un seul prêtre vicieux rend injuste envers un grand nombre d'autres qui ne le sont pas.

Je conviens que les vices du prêtre sont plus révoltans, à cause de la sainteté même de sa vocation et de son caractère; mais enfin la vertu est faite pour tous : or, dans la société civile, où est la profession qui soit sans reproche? Tous les magistrats ont-ils

toujours suivi, dans leurs affaires personnelles ou bien dans l'administration de la justice, cette probité, cette impartialité dont ils avoient le dehors et le langage? Tous ceux qui ont exercé l'art de guérir ont-ils gardé pour eux-mêmes la tempérance qu'ils prêchoient aux autres? Tous ces philosophes réformateurs, qui ont déclamé contre les vices du clergé, étoient-ils irréprochables? ou plutôt la licence de leurs écrits n'étoit-elle pas trop souvent l'expression fidèle de la licence de leur conduite? Tous ces jeunes gens qui invectivent contre nous, leur langue est-elle assez pure pour donner des leçons de vertu? Croyez-moi, Messieurs, que chacun, loin de se flatter, ne soit que juste envers lui-même, et il sentira le besoin d'être indulgent envers les autres.

Si nous consultons l'histoire, qu'y verrons-nous? que même dans les âges les plus décriés par leurs désordres et leur barbarie, dans le neuvième, le dixième, le onzième siècle, le clergé a fourni dans toutes les parties de l'Europe de très-saints personnages (1), saint Dunstan en Angleterre, saint Udalric en Allemagne, saint Adalbert en Bohême, saint Boniface martyr en Russie, saint Brunon en Prusse, saint Gérard en Hongrie; et l'on sent bien que leurs vertus ont dû avoir beaucoup d'imitateurs, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. De nos jours, malgré la décadence de la foi, l'Eglise de France n'a-t-elle pas donné au monde le spectacle de vertus portées jusqu'à l'héroïsme? et ne pouvons-

(1) Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, n. 61.

nous pas en appeler ici aux nations hospitalières, même à celles d'une communion différente, au milieu desquelles tant de généreux ministres de la religion ont été jetés par nos tempêtes politiques? Oui, l'on peut appliquer à l'Église Gallicane cette parole des livres saints : « Elle a vu avec calme et dignité » les jours de ses disgrâces; *spiritu magno vidit ul-* » *tima* (1). »

Sans cesse on revient sur les scandales et les infamies qui ont souillé quelquefois le siége de Rome; mais, pour quelques pontifes abominables, on a l'injustice d'oublier le grand nombre de ceux qui se sont rendus recommandables par les plus nobles vertus. Dans les neuf premiers siècles de l'Église chrétienne, que trouvez-vous sur le siége apostolique, qu'une suite de pontifes d'une éminente piété? Beaucoup ont été les martyrs de la foi; et dans cet espace de neuf cents ans, il n'en est que trois ou quatre, comme l'observe Fleury (2), qui ne soient pas en vénération par leur sainteté. Dans le cours des trois derniers siècles, il n'en est pas un seul qui n'ait eu des mœurs irréprochables. Trouvez-moi sur la terre un trône occupé depuis dix-huit siècles par une succession de princes, qui soit en général aussi imposante, aussi éclairée, aussi vénérable que celle des Pontifes Romains!

Je viens à ce qui fait la matière du second reproche, à l'autorité du clergé, à son influence dans l'ordre civil et politique, que l'on présente sans dé-

(1) Eccli. XLVIII. 27. — (2) *Mœurs des Chrétiens*, n. 32.

tour comme une usurpation. Je sais, Messieurs, qu'il s'est établi plus d'une fois des luttes de juridiction entre le pontife et le magistrat, et que des deux côtés le faux zèle ou l'ambition ont dépassé les justes bornes. Mais examinons les choses dans leur ensemble et dans leurs résultats. Si vous cherchez de bonne foi l'origine de la grande puissance du clergé depuis le sixième jusqu'au seizième siècle, vous la trouverez, non dans un système réfléchi et suivi avec persévérance, mais dans la nature même des circonstances et des événemens, dans les vertus, les lumières, les services de l'ordre ecclésiastique, dans la politique des princes inspirée par la reconnoissance ou l'intérêt.

En effet, vers le milieu du quatrième siècle et dans le suivant, l'Eglise chrétienne brille de tout l'éclat du génie et de la vertu; alors parurent en Orient les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme; en Occident, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin : on sent que la gloire de ces grands hommes devoit rejaillir sur le christianisme, et en particulier sur l'épiscopat et le sacerdoce. Cependant les Barbares du Nord fondent sur les provinces de l'Empire Romain; dans leur impétueuse férocité, ils portent partout le ravage et la désolation; les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, deviennent la proie de leurs farouches légions; aux fléaux de la guerre vient se joindre celui de la peste; et si l'on vouloit, dit Robertson (1), fixer l'époque où le genre humain

(1) Introduction à l'*Histoire de Charles V*.

fut le plus misérable, il faudroit nommer ici la période de temps qui s'est écoulée depuis la fin du quatrième siècle jusque vers la fin du sixième (1) : mœurs, lois, coutumes, tout, jusqu'aux noms, est changé; ce qui ne peut s'opérer qu'au milieu des plus effroyables calamités. Or, dans ce bouleversement universel, quelle fut la plus grande ressource des peuples opprimés? C'est la charité, la protection des évêques et des ministres de la religion. « Lorsque la » violence fait taire toutes les lois, alors la raison, » l'humanité, les lumières, deviennent insensiblement la seule puissance que les malheureux puissent invoquer, et mettre entre eux et leurs oppresseurs (2). »

Pendant les conquêtes des Barbares, quels services ne rendirent pas à leurs peuples les chefs de l'Église! Souvent ils arrêtèrent les fureurs des vainqueurs et sauvèrent leur ville du pillage, même au péril de leur vie. « Attila fut détourné de Rome par » le pape saint Léon, de Troyes par saint Loup, » d'Orléans par saint Aignan; mais saint Dizier de » Langres, et saint Nicaise de Reims, furent égorgés » pour leur troupeau par les Vandales (3). » Théodoric vient de prendre Pavie sur Odoacre, il voit arriver l'évêque de la ville nommé Epiphane : « Voici, » dit-il à ses courtisans, le plus fort rempart de Pa» vie; cet homme, dont l'extérieur est si simple, n'a

(1) Depuis 395 jusqu'en 571, ce qui fait cent soixante-seize ans. — (2) Moreau, *Discours sur l'Hist. de France*, tom. I, p. 307. — (3) Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, n. 58.

» pas de semblable dans l'univers. » Aussi Théodoric laisse à Pavie sa femme, sa mère et sa sœur, sous la sauvegarde de l'évêque; c'étoit les mettre sous la sauvegarde de la vertu et de la religion (1). Je vous le demande, Messieurs, quel empire devoient avoir naturellement sur les esprits ces évêques si dévoués à leurs peuples! Frappés de leurs vertus et de leurs lumières, les princes barbares, devenus chrétiens, les appellent à leurs conseils, et veulent apprendre d'eux le véritable moyen de gouverner et de s'attacher leurs sujets.

Pour parler plus particulièrement de ce qui nous touche davantage, voyez Clovis, sur la fin du cinquième siècle, jetant les fondemens de la monarchie Française. Instruit par saint Remi, il embrasse l'Évangile; il est le seul prince orthodoxe de son temps, tout le reste est Arien ou infidèle. L'Église catholique d'Occident voit en lui un libérateur suscité par la Providence, et les évêques secondent ses desseins pour l'affermissement de son trône. Politique autant que conquérant, Clovis fait entrer les évêques dans ses conseils suprêmes connus sous le nom de *plaids*; et l'on sent quel avantage ils doivent avoir sur les chefs des armées françaises, braves mais ignorans, quelquefois justes, mais toujours féroces. « Clovis » étoit trop prudent, a dit le président Hénault (2), » pour ne pas conserver aux évêques sur l'esprit des » peuples cet empire qui avoit tourné à son profit: « voilà ce qui fit que, si long-temps depuis, on vit

(1) Moreau, *Discours sur l'Histoire de France*, tom. I, pag. 308, dans la note. — (2) *Histoire de France*, an 822.

» encore les ecclésiastiques conserver tant d'influence » dans les affaires de l'État. »

Et comment cette influence, qui a commencé avec la monarchie, ne se seroit-elle pas maintenue? N'est-il pas naturel, n'est-il pas inévitable, nécessaire même, pour le bonheur des peuples, que la considération, l'estime, la confiance, la puissance enfin, suivent le mérite et les lumières? Or, Messieurs, durant plusieurs siècles, où les trouvoit-on, sinon dans le clergé? Dès le commencement du septième siècle, les études des sciences humaines languissent, elles ne sont guère cultivées que par l'ordre ecclésiastique; seul il est chargé de l'enseignement public; les lettres n'ont d'autre asile que les écoles des cathédrales et des monastères. Si, dans le neuvième siècle, Charlemagne cherche à leur donner un nouvel essor, c'est par le moyen des évêques, des prêtres et des religieux les plus savans; lui-même il apprend du célèbre Alcuin la dialectique, la rhétorique et l'astronomie : efforts louables sans doute, mais qui n'arrêtent pas la pente vers la décadence. La barbarie continue de se répandre dans le dixième siècle; l'ignorance des sciences humaines devient plus profonde parmi les hommes du monde; les princes et les seigneurs possédoient à peine les premiers élémens des connoissances, et souvent ils ne savoient ni lire ni écrire. Les clercs, c'est-à-dire les ecclésiastiques, furent si bien les seuls qui firent profession d'étudier les belles-lettres, qu'on appela *grand clerc* l'homme savant, et que la science s'appela *clergie* (1). On sait que

(1) Pasquier, cité par Hénault *Hist. de France* an 992.

Henri Ier, roi d'Angleterre, au douzième siècle, dut à son instruction et à son éloquence d'être surnommé *Beau-Clerc*. Dans ces siècles, tout ce qu'il y avoit de plus éclairé appartenoit au corps ecclésiastique. Il faut donc le reconnoître ; alors le clergé étoit dépositaire, non-seulement de la science divine, mais de tout ce qu'il y avoit de connoissances humaines ; et par cela seul, comment n'auroit-il pas pris un ascendant extraordinaire? Lui reprocher son ancienne puissance, c'est lui reprocher la supériorité de ses lumières et l'empire qu'elles donnent : c'est lui faire un crime de ce qui étoit une nécessité et un bonheur pour les peuples. Leibniz a été bien plus juste, quand il a dit : « Dans les siècles où les seuls ecclésiastiques » cultivoient les lettres, et où tous les autres hommes » libres faisoient profession des armes, il étoit con» venable que le gouvernement militaire fût tempéré » par l'autorité des sages, c'est-à-dire, des ecclésia» stiques (1). »

Il me semble qu'au lieu d'insulter à l'état présent du clergé, il seroit plus généreux de rappeler ses anciens services et son ancienne gloire. Que d'hommes rares dans tous les genres nous présentent les fastes de notre Eglise! Pour en rappeler quelques-uns, placés à diverses époques et sur divers théâtres, nous trouvons dans la politique les Suger et les Richelieu; dans les négociations, les d'Ossat et les Polignac ; dans la haute philosophie, les Gassendi et les Malebranche; dans la science ecclésiastique, les Thomas-

(1) *Œuvr.* tom. V, pag. 143. *Pensées de Leibniz*, tom. II pag. 390.

sin et les Fleury ; dans les sciences physiques, les Mersenne et les La Caille ; dans la profonde érudition, les Mabillon et les Petau ; dans la connoissance des langues anciennes et savantes, les Amyot et les Huet, les Jouvency et les Santeul ; dans l'éloquence, les Massillon et les Bourdaloue, les Fénelon et les Bossuet ; parmi les historiens, les Saint-Réal et les Vertot ; parmi les solitaires, les saint Bernard et les Rancé ; parmi les bienfaiteurs de l'humanité, les Lasalle, fondateur des Frères des écoles chrétiennes, et les Vincent de Paul, fondateur des Filles de la Charité. Messieurs, c'est au milieu de cette foule de personnages illustres et de bien d'autres, que l'Eglise Gallicane se présente à nos hommages et à ceux de l'univers.

On ne craint pas de faire au clergé le reproche de laisser périr cet héritage de gloire. Est-ce donc notre faute, si l'exil, les souffrances le séjour des cachots, l'excès des fatigues, une mort violente, ont enlevé une foule de dignes ministres qui seroient aujourd'hui le soutien et l'ornement du sanctuaire ? On sait bien que c'est surtout dans les rangs de la hiérarchie sacrée, que la faux révolutionnaire a moissonné ses victimes. Est-ce notre faute, si, à une certaine époque, pendant près de douze années consécutives, il a été impossible de former des élèves pour le service des autels, et si, par une suite nécessaire, il se trouve un vide immense dans le ministère pastoral? Est-ce notre faute enfin, si, découragées par bien des causes, les familles voient avec peine leurs enfans se destiner à la carrière ecclésias-

tique, et si les besoins pressans de tant d'églises délaissées forcent les jeunes clercs d'abréger le temps de leurs études? N'allons pas croire au reste, que, pour être utile, un prêtre ait besoin de la science de Fleury et de l'éloquence de Bossuet. Qu'il connoisse les livres saints et les règles de la morale chrétienne, qu'il unisse au bon sens une piété solide, et il pourra rendre les services les plus précieux. Par la seule explication des commandemens de Dieu, il répandra parmi le peuple des principes d'ordre, de justice, de sociabilité; tandis qu'avec leur fausse science, tant d'autres ne font que mettre dans le corps social des germes de dissolution et de mort. Ce n'est pas tout: de quel droit vient-on reprocher au clergé sa décadence? Ici toutes les conditions sont égales. A entendre quelques-uns de nos détracteurs, il semble que toutes les autres professions abondent en sujets d'un mérite éminent; que l'on rencontre partout, et en grand nombre, des instituteurs comme Rollin, des philosophes comme Descartes, des poètes comme Corneille, des capitaines comme Turenne, des publicistes comme Montesquieu, des magistrats comme d'Aguesseau, des administrateurs comme Colbert, des hommes d'Etat comme Sully. Hé! Messieurs, que toutes les conditions qui partagent la société soient modestes; en cela, elles ne feront que se rendre justice. Trente ans d'expérience, d'erreurs et de folies, nous ont appris à connoître, à bien apprécier la doctrine et l'habileté de tous ces hommes qui se croient les seuls capables d'éclairer et de diriger le genre humain.

J'arrive à ce qui fait la matière du troisième reproche, les richesses du clergé : on attaque leur répartition, leur origine, leur usage. Je fais observer d'abord, que ces richesses étoient comme le patrimoine commun de toutes les familles, qui toutes, sans exception, pouvoient y prétendre, et y participoient en effet en donnant des enfans au sacerdoce ; que si des dignités plus éminentes et plus richement dotées étoient plus ordinairement, et souvent pour de sages raisons, le partage de la naissance, nul n'en étoit exclu, témoin les Massillon, les Fléchier, les d'Ossat, les Amyot et tant d'autres ; que, dans les divers rangs de la hiérarchie, il existoit une foule de places honorables occupées par des hommes sortis des classes moyennes, et même des plus obscures. C'est une des maximes fondamentales du gouvernement ecclésiastique, que les emplois doivent se donner au mérite ; et je ne vois pas ce qu'il y avoit de légitime dans l'envie qu'excitoient les biens que pouvoient posséder des Français de toutes les conditions.

Mais que faut-il penser de leur origine et de leur usage? Je veux que, dans l'espace de dix-huit siècles, des fraudes criminelles aient extorqué quelquefois des donations et des héritages : il y auroit autant d'ignorance que de mauvaise foi à ne pas convenir que ces exemples ont été extrêmement rares. L'histoire atteste que les concessions de territoire furent en général très-libres ; que, même dans l'origine, elles consistoient en forêts désertes, en pays incultes et marécageux que surent féconder des mains labo-

rieuses. Dans ses *Mœurs et Coutumes des Français* (1), Le Gendre observe que les grandes abbayes ne leur coûtèrent pas beaucoup à fonder ; on cédoit des terrains ingrats, à des cénobites qui s'employoient de toutes leurs forces à dessécher, défricher, bâtir, planter, bien moins pour goûter les douceurs de la vie, car ils vivoient dans la frugalité, que pour soulager les pauvres. Si un travail conduit avec intelligence, si une persevérante industrie, ont su convertir ce qui étoit stérile, en champs, en prairies, en coteaux fertiles ; si ces heureuses améliorations ont contribué aux progrès du premier des arts, de l'agriculture, il semble que ces belles possessions auroient dû plutôt éveiller la reconnoissance que la jalousie.

Je veux encore que plusieurs des possesseurs n'aient pas toujours fait de leurs richesses un usage très-légitime; on est du moins forcé de convenir que le très-grand nombre les faisoit servir au soulagement des malheureux, à la création et au maintien d'utiles établissemens. Quel pasteur, au milieu de son troupeau, eût pu se dispenser de secourir l'indigence et l'infortune? La bienséance seule lui eût arraché des largesses, si elles ne lui eussent pas été commandées par le devoir et la charité. On sait que, dans les temps de disette et de calamité, nos prélats faisoient des dons immenses. Mais voici une réflexion générale sur l'emploi des richesses ecclésiastiques, et qui est bien faite pour réconcilier avec elles les esprits les plus difficiles. Ces ba-

(1) Page 10, édit. de 1740.

siliques, qui, dans la France entière, font l'ornement de nos cités, cette multitude d'asiles publics préparés pour tous les genres de besoins et d'infortunes, ces établissemens d'éducation publique pour l'enseignement des lettres et des sciences humaines, ces écoles et ces maisons destinées aux élèves du sanctuaire, ces fondations pieuses pour des sujets dont l'indigence eût pu rendre les talens inutiles, ces riches dépôts des connoissances humaines, ces encouragemens dispendieux donnés aux sciences et aux arts; toutes ces choses, qui sont si précieuses pour le bonheur de la société et pour la gloire nationale, à qui les doit-on? C'est en grande partie au clergé. Mais, si ce clergé avoit été pauvre et dénué de tout, auroit-il pu rendre tant de services? Toutes les déclamations contre les richesses de l'Eglise sont donc bien irréfléchies. Mais ce qui est dérisoire et ridicule, c'est le reproche d'ambition et de cupidité, que des hommes riches et puissans adressent au clergé d'aujourd'hui, c'est-à-dire, à des hommes dont beaucoup manquent du nécessaire, et dont aucun ne connoît de superflu.

Laissons, Messieurs, aux déclamateurs leurs sorties violentes contre le sacerdoce; esprits foibles, qui ne voient jamais dans les choses les plus salutaires que quelques abus inévitables. S'ils étoient conséquens, ils devroient proscrire impitoyablement toutes les professions, condamner celle des armes pour les vices de quelques capitaines, la magistrature pour les prévarications de quelques magistrats, les sciences et les lettres pour les systèmes monstrueux qu'elles ont en-

fantés. Que ceux qui insultent au sacerdoce, et semblent ne respirer que sa ruine, tremblent de voir leurs vœux exaucés ! Avec lui s'éteindroit le christianisme ; et alors, dans quelles ténèbres, dans quelles calamités ne serions-nous pas précipités ! Mais non, il n'en sera pas ainsi. Si l'Église de France, sous le rapport religieux, le seul qui nous occupe en ce moment, présente des symptômes de ruine, elle offre aussi des signes de vie et de durée ; si le mensonge a ses chaires et ses trompettes, la vérité a aussi ses apôtres et ses défenseurs. J'avoue que, de nos jours, l'irréligion a fait de grands ravages parmi le peuple ; mais la piété est mieux appréciée des classes supérieures, et bien certainement cette capitale compte plus de jeunes gens sincèrement chrétiens, qu'elle n'en comptoit il y a trente ans. Et ne pensons pas d'ailleurs qu'il soit donné aux hommes de faire tout le mal qu'ils voudroient ; le vice a ses bornes aussi bien que la vertu. Il est un Dieu qui veille à la conservation du monde moral comme du monde visible ; et la fureur des passions, quand il lui plaît, va se briser contre le grain de sable, ainsi que les vagues de la mer irritée. Je n'ai pas lu dans le livre des destinées éternelles ; mais je me suis replié sur le passé, j'ai considéré le présent, et j'en ai rapporté plus d'espérances que de craintes pour l'avenir.

En revenant sur le passé, je trouve qu'au commencement de nos dissensions politiques et religieuses, la presque totalité de l'épiscopat français resta ferme dans la foi, et les évêques sont les colonnes de l'Église ; que, malgré tous les efforts d'une excessive

puissance, le schisme ne put s'enraciner dans le sol de notre patrie, qu'après vingt-cinq ans d'infortune, il a plu au ciel de rendre au peuple de saint Louis cette auguste maison de tout temps si fidèle à la religion. A la vue de ces merveilles, je me dis à moi-même : La France est donc le royaume privilégié de la Providence; et par les miracles qu'elle a opérés en sa faveur, elle a pris l'engagement d'en opérer de nouveaux.

Si je regarde le présent, je vois que partout de saintes entreprises pour les besoins et le soulagement de l'humanité, se soutiennent par les largesses de la charité chrétienne, caractère distinctif d'une religion sincère ; que, malgré tant d'obstacles et de dégoûts, on voit se développer pour le sanctuaire des vocations dont quelques-unes même sont étonnantes, et donnent les plus belles espérances ; que la parole de Dieu annoncée par des hommes apostoliques n'est jamais repoussée, et qu'au son de la trompette évangélique, des cités entières se réveillent et sortent de leur indifférence. Témoin de ces choses extraordinaires, au milieu des calomnies et des clameurs de l'impiété, je me dis encore : Non, la France n'est pas morte pour la foi ; non, elle n'est pas mûre pour l'apostasie ; la Providence a ses temps marqués, c'est à nous de les attendre : malgré ses ennemis, la religion ne cessera de faire des progrès, et de ramener avec elle l'amour de l'ordre et de la justice, le respect pour les mœurs et les lois ; et son triomphe sera celui de la patrie. Vaincue par le malheur et par l'expérience, la France sentira plus que jamais

que ne pas bâtir sur la religion et la morale, c'est bâtir sur le sable mouvant; et que, pour être heureuse, il faut qu'elle soit chrétienne : alors repentante, revenue de son égarement, elle s'abaissera devant le Très-Haut; et quand je me livre aux rêves d'une imagination consolante, je me figure que sur cette magnifique colonne qui sert d'ornement à l'une de nos places publiques, et qui rappelle tant de victoires, on verra s'élever une croix triomphante, comme un monument des haines apaisées, des cœurs réconciliés, des erreurs abjurées, du retour sincère et d'une consécration nouvelle de tout le peuple Français à la religion de Jésus-Christ.

DE

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

S'il est vrai qu'il n'existe pas de peuple sans religion, il l'est également que, dans l'état présent du globe, quatre religions seulement se partagent les hommages de l'espèce humaine : l'idolâtrie, le Mahométisme, le Judaïsme, et la religion de Jésus-Christ. Ce sont les tiges d'où sortent, divisés en plusieurs branches, les divers cultes de la terre.

Depuis dix-huit siècles, on a vu des idolâtres, désabusés du culte des faux dieux, embrasser en foule le culte du Dieu véritable ; et ce sont principalement ces peuples païens assis à l'ombre de la mort, pour parler avec les livres saints (1), qui, en ouvrant les yeux à la lumière de l'Evangile, devoient composer le royaume de Jésus-Christ.

On a vu aussi, et l'on voit encore des Juifs reconnoître enfin, dans Jésus, ce libérateur promis qu'annonçoient leurs oracles, et tomber au pied de cette croix qui d'abord n'étoit qu'un scandale à leurs yeux, comme elle n'étoit qu'une folie pour le Gentil.

On a vu aussi, quoique en petit nombre, des sectateurs de Mahomet abjurer l'Alcoran pour l'Evangile. Mais où a-t-on vu des Chrétiens déserter leur religion pour devenir sérieusement Mahométans,

(1) Isai. IX. 2. Matth. IV. 16.

Païens ou Juifs? On pourra bien citer quelques apostats de débauche, de cupidité ou de terreur : mais un chrétien éclairé sur sa religion, qui par conviction, qui pour obéir au cri de sa conscience, qui dans la pensée de devenir meilleur, abandonne sa foi pour le culte de Moïse, pour celui de Mahomet ou des idoles, voilà ce qui est inoui. C'est déjà une chose très-remarquable, et que peut-être vous n'avez jamais remarquée, que les sectateurs des autres religions les abandonnent pour passer dans la nôtre ; et que nous chrétiens, nous n'abandonnons jamais la nôtre pour passer dans la leur. Cela seul ne forme-t-il pas un préjugé très-favorable au christianisme, et ne suppose-t-il pas qu'il est appuyé sur des preuves plus lumineuses, plus faites pour éclairer, pour entraîner les esprits? En faudroit-il, ce semble, davantage à notre raison, pour nous fixer dans la religion sainte que nous avons le bonheur de professer?

Mais le christianisme se partage en plusieurs sociétés, qui, d'accord entre elles sur beaucoup de points de doctrine, ne s'accordent pas sur tous, et sont loin d'être unies par les liens communs d'un même régime pastoral. On peut les réduire à trois principales : l'Église Catholique, la plus ancienne, la plus répandue de toutes, d'où sont sorties toutes les autres, et qui reconnoît pour son chef le Pontife Romain ; l'Église Grecque, qui professe presque en tout la doctrine de l'Église Romaine, encore qu'après bien des hésitations et des incertitudes, elle en soit totalement séparée depuis huit siècles ; l'Église Protestante, divisée en deux grandes communions, qui portent le nom

de leurs auteurs, et dont l'existence ne remonte qu'au seizième siècle.

Mais ces diverses sociétés doivent-elles occuper le même rang dans notre esprit? entrent-elles toutes dans le plan de religion établi par Jésus-Christ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Pour cela, nous allons discuter les quatre questions suivantes :

Jésus-Christ a-t-il fondé une société religieuse qui dût, sans interruption, se perpétuer jusqu'à la fin des temps?

Jésus-Christ a-t-il établi dans cette société une autorité qui fût la gardienne et l'interprète de sa doctrine?

Dans quelles mains réside cette autorité?

Cette autorité est-elle infaillible dans ses jugemens sur la doctrine? Tel est le sujet de cette Conférence.

Je ne viens pas aujourd'hui m'élever contre les ennemis de la révélation, contre ces incrédules, qui, plus effrayés encore de la pureté des préceptes de l'Évangile, que de la hauteur de ses mystères, affectent de ne voir dans le christianisme qu'une invention humaine. Après les avoir combattus dans plusieurs discours, je m'adresse en ce moment aux sectateurs des diverses communions chrétiennes; je les invite à rechercher avec moi ce qu'il faut penser de la forme, des caractères, de la durée de la société établie par Jésus-Christ notre commun législateur; et je veux essayer de désabuser ceux qui, sur cette matière, se seroient fait de fausses idées. Il faut bien le remarquer, tout ce qu'il y a de chrétiens sur la

terre révèrent avec nous comme divins la plus grande partie au moins des livres dont se composent l'ancien et le nouveau Testament ; tous regardent comme l'expression fidèle de la doctrine révélée ce symbole antique qui remonte jusqu'aux premiers âges du christianisme, et qui est connu sous le nom de *Symbole des Apôtres;* tous enfin portent un respect particulier aux conciles, aux docteurs des quatre premiers âges de l'Eglise, lesquels, d'après le sentiment unanime, ont possédé la doctrine évangélique dans toute sa pureté. Ce sont là des sources communes avouées de tous, et auxquelles nous pouvons par conséquent puiser avec confiance et sécurité. C'est à l'aide de ces monumens divers, que nous allons discuter d'abord la question suivante :

Jésus-Christ a-t-il établi une société religieuse qui dût être perpétuellement visible jusqu'à la fin des temps?

Il n'en est pas de la religion chrétienne comme de la religion Mosaïque ; celle-ci étoit limitée par les lieux et par les temps ; l'ancienne loi n'étoit qu'une préparation à une loi meilleure. Dans toutes les communions chrétiennes, il est reconnu que Jésus-Christ étoit le terme des oracles et des figures ; qu'en lui devoit commencer un règne spirituel, bien plus beau, bien plus étendu, bien plus durable. Le culte Mosaïque n'étoit que l'image passagère de l'éternelle réalité du christianisme.

Comment douter de cette perpétuité du royaume de Jésus-Christ, quand on entend l'ange dire à Marie

au sujet de Jésus (1) : « Il sera grand, il sera appelé » le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera » le trône de David son père, il régnera éternellement » sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point « de fin? » Voilà des paroles qui ne sauroient être mensongères ; le ciel et la terre passeront, mais ces paroles ne passeront point. Et combien se trouvent-elles fortifiées par celles que nous pouvons recueillir de la bouche même de Jésus-Christ ! S'adresse-t-il au collège des apôtres qu'il envoie évangéliser les peuples, et en leur personne aux héritiers de leur apostolat ; il promet d'être avec eux, non par intervalles, mais sans cesse, mais tous les jours, *omnibus diebus :* non pour un temps, mais pour tous les temps, jusqu'à la fin des siècles, *usque ad consummationem seculi* (2). S'adresse-t-il en particulier à saint Pierre ; il présente son Église comme un édifice bâti sur le roc, que toutes les puissances ne sauroient renverser : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam* (3). De quelles expressions plus énergiques pouvoit-il se servir pour exprimer l'éternelle durée de son Église ?

Aussi, lorsqu'au seizième siècle les Protestans élevèrent autel contre autel, et se séparèrent de l'Église Catholique, sans se joindre à aucune autre église connue, on se crut autorisé à leur dire : D'après les promesses mêmes de son divin fondateur, l'Eglise chrétienne devoit durer jusqu'à la fin du monde ; avant vous, elle étoit donc quelque part sur la terre : et si l'Église Catholique n'est plus la véritable, dites-

(1) Luc. I. 32, 33. — (2) Matth. XXVIII. 20. — (3) Matth. XVI. 18.

nous où elle est? Embarrassés de cette question assez pressante, nos frères séparés répondirent d'abord que le royaume de Jésus-Christ n'avoit pas été anéanti, il est vrai, mais qu'il ne se trouvoit plus que dans quelques adorateurs fidèles dispersés au milieu des peuples, inconnus des hommes et connus de Dieu seul. Cette ressource des Protestans étoit vaine ; le seul mot *église* suffisoit pour la ruiner : ce mot consacré dans les livres saints, dans le Symbole des apôtres, dans le langage de toute l'antiquité chrétienne, signifie par lui-même *assemblée*, et dès-lors quelque chose d'extérieur, de sensible aux yeux. Sous quels traits l'Église est-elle représentée dans les livres saints? C'est une cité bâtie sur la montagne, qui ne sauroit être cachée, c'est un royaume composé du prince et des sujets, c'est une vigne cultivée par des ouvriers, c'est un champ ensemencé par le père de famille, c'est une maison bâtie sur la pierre, c'est un troupeau avec son pasteur. Or toutes ces images, tous ces emblêmes ne se rapportent-ils pas manifestement à un ordre de choses extérieur et visible, à une société d'hommes connus, rapprochés, réunis?

Les Protestans ne tardèrent pas à abandonner cette chimère d'église invisible. Si l'on parcouroit leurs professions de foi les plus célèbres, les écrits de leurs docteurs les plus renommés, on y verroit clairement que les Protestans de toute communion ont fini par reconnoître avec nous, Catholiques, que l'Église fondée par Jésus-Christ devoit être perpétuellement visible sur la terre (1) ; c'est donc ici comme un premier

(1) Bossuet, *Histoire des Variations*, liv. XV, n. 4 et suiv.

point de croyance que nous pouvons dire être commun à tous les chrétiens.

Qu'elle est étonnante, qu'elle est puissante cette Église chrétienne, qui n'est bornée ni par le temps ni par l'espace; qui embrasse tous les siècles comme toutes les nations; qui, sans cesse combattue, ne périt jamais; qui voit passer les royaumes et les dynasties, les lois et les coutumes, sans que le torrent des âges l'entraîne dans son cours! C'est la vérité de Dieu, qui demeure éternellement. Jésus-Christ n'avoit pas craint d'annoncer qu'il envoyoit ses apôtres pour répandre la vérité; pour la faire fructifier au milieu des peuples, et lui faire porter des fruits durables à jamais; *et fructus vester maneat* (1). Quand ces paroles sortoient, il y a dix-huit siècles, de la bouche de Jésus-Christ caché dans un coin de la Judée, pouvoit-on penser que cette foible semence deviendroit un grand arbre qui couvriroit de ses rameaux salutaires l'univers entier, et dureroit autant que le monde, malgré le choc et les tempêtes des passions humaines? Et voilà pourtant ce qui est arrivé; telle est la merveille dont nous sommes les témoins.

L'Évangile a pénétré successivement chez les peuples divers, pour les arracher à l'idolâtrie, à l'ignorance, à tous les vices. Des scandales et des désordres viendront altérer les mœurs des chrétiens, et la morale demeurera toujours pure; des hérésies essaieront de corrompre la doctrine, et la foi restera dans son intégrité; tous les préjugés et les passions s'arme-

(1) Joan. xv. 16.

ront contre l'Église chrétienne, elle en triomphera; elle ne sera même jamais plus visible, que lorsqu'on voudra l'obscurcir et l'enchaîner davantage. Ainsi, sous le régime sanglant des Césars persécuteurs, elle continuoit d'être manifestée au monde, et par la succession de ses pasteurs, et par les écrits de ses apologistes, et par l'héroïsme de ses disciples, et par la conversion des idolâtres. Où a-t-elle brillé d'un plus grand éclat, que sur les échafauds et les bûchers? Ce n'est pas que de temps en temps elle ne se perde dans certaines contrées; mais elle ne quitte une région que pour s'établir dans une autre. Malheur au peuple qui, par son ingratitude et ses infidélités, mérite qu'on lui applique ces paroles : « Parce que vous avez » abusé de l'Évangile, le royaume de Dieu vous sera » ôté, pour être donné à celui qui saura en porter les » fruits (1) ! »

Dans le délire de notre orgueil, nous croyons peut-être honorer la religion en lui restant fidèles; mais après tout, que lui importent nos hommages? Voyez ce qui est arrivé dans les temps passés. Si les Juifs la rejettent, elle se répand au milieu des Gentils; si l'Orient la dédaigne, elle passe en Occident; si elle s'affoiblit dans l'Afrique et l'Asie, elle brille dans notre Europe; si plus tard elle y est ébranlée, un nouveau monde est découvert, qui lui offre de nouvelles conquêtes; si aujourd'hui nous nous obstinons à nous dérober à ses divines clartés, hé bien, elle fuira loin de cette terre impie, la laissant en proie aux cala-

(1) Matth. xxi. 43.

mités qui accompagnent toujours l'apostasie des peuples, et d'autres pays plus heureux et plus dociles l'accueilleront avec transport. On peut la repousser, on ne peut l'anéantir ; c'est un arbre, dont chaque branche en particulier est périssable, mais dont le tronc immortel reproduit sans cesse des branches nouvelles.

Je passe à la seconde question. Jésus-Christ a-t-il établi dans la société chrétienne une autorité à laquelle on doive se soumettre, un tribunal qui soit le gardien et l'interprète de sa doctrine et de ses lois?

Avant tout, cherchons à connoître en quoi tous les chrétiens sont ici d'accord, pour mieux apercevoir ensuite le point qui les divise.

Que les livres saints soient en général le dépôt, la règle muette de ce qu'il faut croire et pratiquer; qu'ils soient très-clairs sur plusieurs points, comme sur les faits miraculeux, les préceptes des mœurs, les articles principaux de la loi naturelle, tels que l'unité de Dieu, la providence, la vie future ; que les hommes instruits puissent s'en servir utilement pour établir, éclaircir les divers points de la doctrine révélée : tout cela est avoué dans toutes les communions chrétiennes ; enfin que, pour croire, pour avoir cette foi divine qui est la racine des vertus chrétiennes, on ait besoin de l'assistance de l'Esprit de lumière et de force, et qu'ici les hommes doivent plus attendre des secours célestes que de leurs propres efforts : cela est encore universellement reconnu. Mais ce motif de crédibilité qui rend la foi raisonnable, ce moyen ex-

térieur de discerner l'erreur de la vérité, où faut-il le placer? Est-ce dans l'examen des Écritures interprétées par chaque particulier, comme le veut le Protestant? est-ce dans une autorité toujours enseignante, établie pour interpréter et fixer le sens des Ecritures, comme le veut le Catholique? Telle est la question fondamentale dont la solution embrasse tout le reste.

Le Protestant dit à tous sans exception : Prenez les Écritures, lisez, examinez, discernez; le Catholique dit à tous, et aussi sans exception : Écoutez l'Église interprète des Ecritures, et soumettez-vous à ses décisions. D'un côté, c'est l'examen personnel; de l'autre, c'est l'autorité. L'examen flatte la raison; mais c'est une voie difficile, longue, semée d'écueils et de précipices : l'autorité humilie l'orgueil; mais c'est une voie douce, facile, accommodée à l'ignorance, à la foiblesse, qui sont le partage de la plus grande partie de l'espèce humaine. O que j'aimerois à être délivré de ces pénibles et interminables discussions, afin de me reposer en paix dans le sein d'une autorité tutélaire! Pour me servir d'une comparaison de Fénelon (1), je suppose un paralytique qui voudroit échapper aux flammes qui commencent à dévorer sa maison; sur six personnes, cinq lui crient : *Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de l'incendie;* cris inutiles, le malade n'a pas le libre usage de ses membres, il reste comme enchaîné sur son lit. Voilà une fidèle image des sectes diverses, qui

(1) *Lettres sur la Métaphysique et la Religion;* lettr. V, 1re part.

disent aux ignorans : *Lisez les Ecritures, raisonnez, decidez*, tandis qu'ils en sont incapables. Mais une sixième personne s'approche du paralytique, et lui dit : *Prenez confiance ; laissez-moi faire, je vais vous emporter dans mes bras ;* le malade s'abandonne sans raisonner, et il est sauvé des flammes. Voilà l'image de l'Eglise Catholique, qui dit aux simples et aux ignorans : Sentez votre impuissance, soyez dociles ; c'est moi qui me charge de vous éclairer et de vous conduire : ressource dont leur incapacité même leur fait sentir la nécessité. Me direz-vous que cette méthode est bonne pour les ignorans, mais qu'on ne sauroit l'appliquer aux hommes éclairés? Hé! Messieurs, la science n'est-elle pas une source de disputes? a-t-elle engendré moins d'erreurs que l'ignorance? et si cette ignorance a besoin d'une lumière qui l'éclaire, l'orgueil n'a-t-il pas besoin d'un frein puissant qui l'arrête et le retienne? Il n'en faudroit pas davantage pour me persuader que Jésus a établi une autorité toujours subsistante pour régler les choses de la religion. Mais approfondissons encore cette matière.

Vous donnez pour règle de croyance l'examen des Ecritures? Mais la religion est faite pour tous, même pour le peuple le plus ignorant ; et ne sait-on pas qu'un des caractères distinctifs de la mission de Jésus-Christ, c'est d'être venu pour évangéliser les pauvres et les petits, *pauperes evangelizantur* (1)? Or, si l'on ne peut former sa foi que par l'examen des Écri-

(1) Matth. xi. 5.

tures, que faites-vous de cette immense multitude de chrétiens de tous les pays et de tous les siècles, étrangers aux premiers élémens des connoissances humaines, incapables bien souvent, je ne dis pas d'examiner, mais même de lire les divines Ecritures? Pourquoi d'ailleurs regarder comme nécessaire aujourd'hui pour la loi chrétienne, un examen qui ne l'étoit pas dans l'origine du christianisme? D'un côté, Jésus-Christ a évangélisé de vive voix les peuples de la Judée, et ce n'est qu'après sa mort que ses disciples ont publié ses célestes leçons; de l'autre, les apôtres à leur tour ont fondé par la prédication, et avant d'avoir rien écrit, diverses églises dans l'Empire Romain; ce n'est que plus tard qu'ils ont eu la pensée d'écrire dans les Évangiles l'histoire des actions et des discours de leur divin Maître, et d'adresser leurs Épîtres aux peuples qu'ils avoient instruits. Donc c'est un fait incontestable, que la foi chrétienne a existé sans l'examen des Écritures; et pourquoi n'en pourroit-il pas être de même aujourd'hui?

Vous voulez que je me règle par l'examen personnel! mais tous les chrétiens, fussent-ils capables de lire les livres saints, sont-ils capables de les comprendre? Sans éducation, sans lettres, d'un esprit borné, distrait par les travaux et les nécessités de la vie, le simple peuple est-il à portée d'étudier, de saisir par lui-même la doctrine des saintes Écritures? La parole de Dieu n'est pas dans les mots, mais dans leur véritable sens. Le peuple est-il en état de juger des versions en langue vulgaire qu'on lui met dans les mains, de les comparer avec les originaux, de confronter les

passages, de les rapprocher, de les éclaircir les uns par les autres? Ne sait-on pas que l'Écriture a des obscurités et de grandes profondeurs? Les mystères sont des choses fort relevées, fort au-dessus de l'intelligence humaine, dont l'énoncé demande une grande précision de langage; et comment veut-on que le peuple fasse par lui-même une étude, un examen, un discernement, qui bien souvent embarrassent les plus savans?

Vous me renvoyez à l'examen personnel! mais ce moyen de découvrir la vérité est plein de témérité et de présomption. En effet, je m'adresse à un simple villageois, et je lui dis : Voulez-vous savoir en abrégé toute la doctrine révélée? la voici exprimée dans une profession de foi la plus ancienne, la plus universelle, révérée dans tous les siècles et de tous les peuples chrétiens sans exception; on l'appelle le *Symbole des apôtres :* en vous y soumettant, vous ne faites que croire ce qu'a toujours cru l'univers chrétien, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. Ne semble-t-il pas, Messieurs, que ce villageois doive s'abaisser humblement devant cette autorité? Non; s'il admet la voie d'examen, et s'il est conséquent, il a le droit de me dire : Avant d'admettre ce Symbole, il faut que je le confronte avec l'Écriture, pour savoir s'il y est conforme; j'ai le droit de discuter cette croyance si antique, si universelle, si constante, de tous les peuples chrétiens; et moi, simple villageois, je suis fondé à penser que je puis entendre l'Écriture mieux que tout ce qu'il y a eu de conciles, de docteurs, de saints personnages, depuis dix-huit siècles : car voilà

où aboutit la méthode de discussion et d'examen des Écritures ; et pourtant quoi de plus extravagant?

L'examen personnel ! mais c'est dans l'Église chrétienne un principe de désunion et de discorde ; c'est par là que le christianisme est mis en pièces, et que l'on tombe dans l'anarchie des opinions ; par là, les livres saints vont être abandonnés aux caprices, aux passions de l'homme ; chacun y verra ce qui le flatte, et en retranchera ce qui l'offusque. Dans cet examen, le savant portera son orgueil, le bel esprit sa frivolité, le voluptueux sa corruption, le peuple son ignorance. D'où sont venus les schismes et les hérésies qui ont désolé l'Église? Précisément des Ecritures mal interprétées ; c'est là que tous les novateurs ont puisé leurs argumens. Ce n'étoient pas des esprits vulgaires, que la plupart d'entre eux ; c'étoient au contraire des esprits subtils, pénétrans, habiles : mais leur savoir, loin de les sauver des écarts, en devenoit la cause. Sans règle, sans frein, livrés à leur propre sens, ils se précipitoient dans la carrière du mensonge ; tous se présentoient avec le livre des Écritures ; mais, dans leurs mains, c'étoit un signe de discorde : l'un y voyoit le fatalisme, l'autre l'indépendance absolue de l'homme à l'égard de toute grâce divine, celui-ci la présence réelle, celui-là la présence figurée. Qui pouvoit terminer leurs contestations et leurs querelles? Le Dieu de paix, le Dieu de vérité et de sagesse auroit-il laissé son Église sans un moyen puissant d'éclairer les esprits et de les contenir? La société qu'il a établie ne devoit-elle donc offrir que l'image du désordre et de la dissension?

Dans la société civile, il existe un code de lois pour régler les droits de tous, assurer la possession de leurs biens, la tranquillité de leurs personnes, et terminer leurs différends. Hé bien, je suppose que ce code, fût-il encore plus lumineux et plus parfait, soit livré à l'interprétation de chaque particulier; qu'il n'y eût, pour veiller à sa conservation, à son exécution, à ses applications, ni gouvernement, ni magistrats, ni tribunaux : à quoi ce code serviroit-il? Suffiroit-il seul pour prévenir ou terminer les contestations, pour empêcher l'anarchie dans les familles et dans le corps politique? Non, sans doute; l'intérêt, les haines, les passions, deviendroient les interprètes de ce code; bientôt, déchiré dans toutes ses pages, il tomberoit en lambeaux. Or il en seroit manifestement de même du code des saintes Écritures, s'il étoit abandonné à l'interprétation de chaque fidèle.

Oui, Messieurs, tels sont les inconvéniens et les vices de la méthode de l'examen personnel, que ceux là mêmes qui l'avoient invoquée, et qui en avoient fait le fondement de leur séparation d'avec l'Église Romaine, sont obligés d'y renoncer. Chez les peuples Protestans, la pratique se trouve forcément en opposition avec la théorie; chez eux comme chez nous, les enfans sont instruits de la religion par les parens dans leurs familles, par les instituteurs dans les écoles, par les pasteurs dans les temples; chez eux comme chez nous, les enfans, avant de savoir lire, apprennent à bégayer les premiers élémens de la doctrine chrétienne, à réciter des prières, à professer le Symbole des apôtres, à respecter les cérémonies et la

liturgie de leur culte. L'autorité des parens, des maîtres, des pasteurs, de tout ce qui les entoure, de ce qu'ils voient et de ce qu'ils entendent, voilà d'abord ce qui les frappe et les dirige; c'est de ces impressions, reçues plutôt que discutées, que se forme leur croyance, et le plus grand nombre croient toute leur vie ce qu'ils ont cru d'abord, bien plus par autorité que par raisonnement. Parmi le peuple, où sont ceux qui, parvenus à un certain âge, comparent la doctrine qui leur a été enseignée avec celle de l'Écriture, que souvent ils sont hors d'état de bien comprendre? J'en appelle en particulier à ce qui s'est passé en Hollande dans le dix-septième siècle. Un ministre, nommé Arminius, dogmatisa publiquement contre la doctrine établie, celle de Calvin; de là les dissensions religieuses et politiques qui coûtèrent la vie à un des plus illustres citoyens de la république, à Barneveldt. Les partisans d'Arminius eurent beau rappeler que chaque fidèle étoit l'interprète de l'Écriture, et qu'ainsi il avoit le droit de réformer Calvin lui-même, s'il lui paroissoit que ce réformateur s'étoit écarté de la pureté de la doctrine évangélique : ils ne furent point écoutés, on les poursuivit comme des rebelles; un synode célèbre fut convoqué à Dordrecht; et là, malgré toutes les protestations, la nouvelle doctrine fut solennellement condamnée. Voilà comme, après avoir appelé les peuples à une liberté sans frein, on sentit la nécessité de les remettre sous le joug de l'autorité.

Ainsi le bon sens, l'expérience, la connoissance des besoins et de la foiblesse de l'esprit humain, tout

porte à croire que Jésus-Christ n'a pas placé la règle de la foi dans la raison de chaque particulier abandonné à lui-même, mais dans un tribunal qui fût le gardien et l'interprète du sacré dépôt. Ceci va recevoir encore de nouveaux éclaircissemens par la solution des deux dernières questions.

Nous avons posé la troisième en ces termes : Dans quelles mains réside cette autorité gardienne et interprète des lois divines? Est-ce dans le peuple chrétien? est-ce dans les princes et les magistrats? ou bien est-ce dans un corps particulier de pasteurs, qui doivent se succéder les uns aux autres, depuis les apôtres jusqu'à la fin des temps?

Je dis d'abord que l'autorité suprême, sur les matières de la religion, n'appartient point au peuple. Je ne m'arrêterai pas à examiner quelle est, dans la société civile et politique, l'origine du pouvoir, ni à discuter ces vaines et dangereuses théories du *Contrat social,* qui, dans ces temps modernes, ne sont fameuses que par des désastres; je laisse cette question de la souveraineté du peuple, qui demanderoit un discours entier, pour faire observer qu'il s'agit en ce moment de la société religieuse appelée *Église,* fondée par Jésus-Christ. Dans ce qui la regarde, la volonté de son divin auteur a été la loi suprême; ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait, ce qu'il a fixé pour toujours, voilà ce qu'il importe de savoir. Si, dans l'Église, il est des choses de police qui varient suivant les temps et les lieux, il est aussi un ordre de choses invariable, une autorité fondamentale qui ne change

pas, et qui doit durer autant que la religion elle-même. Dans la société chrétienne, les hommes ont tout reçu, ils n'ont rien donné. Jésus-Christ ne tient rien de la terre, son autorité vient de plus haut ; il a établi son royaume spirituel avec une souveraine indépendance ; lui seul en a fixé l'immuable constitution, et toutes les comparaisons qu'on pourroit faire entre son royaume et ceux de la terre seroient entièrement caduques, comme l'observe Bossuet (1).

Écoutons Jésus-Christ disant à ses disciples (2) : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi pour chef; mais » c'est moi qui vous ai choisis, qui vous ai appelés, » qui vous ai envoyés, pour que vous portiez des » fruits de vie, et que ces fruits se perpétuent ; » *non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Écoutons saint Paul, se disant apôtre, non de la part des hommes, mais par Jésus-Christ (3), mais par la volonté et la vocation divine. Ici le peuple n'est pour rien. Si les apôtres, assemblés à Jérusalem, font un décret sur les observances légales (4), et s'adressent aux églises diverses, ce n'est pas pour avoir l'assentiment des fidèles, mais pour leur enjoindre l'obéissance. Enfin écoutons la plus haute et la plus vénérable antiquité. Je le demande : dans les docteurs, dans les conciles, dans les monumens des quatre premiers siècles de l'Église, révérés des Protestans eux-mêmes, trouve-t-on que le peuple soit intervenu dans les professions de foi qui ont été dressées, dans les jugemens prononcés contre les novateurs, dans les lois et les changemens de dis-

(1) *Histoire des Variations*, liv. XV, n. 120 et 121. — (2) Joan. xv. 16.—(3) Galat. i. 1. (4) Act. Apost. xv. 25 *et seq.*

cipline? voit-on qu'on lui ait reconnu le droit de juger, de placer, de déposer ses pasteurs? Si, dans ces temps de ferveur primitive, on écoutoit, par une louable condescendance, le vœu du peuple fidèle, dans le choix des pasteurs, il est bien avéré que l'autorité qui prononçoit, décidoit et confirmoit, c'étoit celle des évêques. Dans ces temps anciens, les chefs du peuple chrétien étoient loin de se regarder comme ses mandataires; ils avoient appris de saint Paul à lui dire : « Nous remplissons auprès de vous les fonctions » d'ambassadeurs de Jésus-Christ; *pro Christo legatione fungimur* (1).

Hé quoi! l'Eglise chrétienne n'est pas renfermée dans une cité, dans une province, dans un royaume; elle embrasse le monde entier, elle est répandue au milieu de tous les peuples, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus civilisés : l'Eglise chrétienne ne se compose pas uniquement de savans, de riches, de puissans; elle embrasse les classes les plus nombreuses de toute société, les conditions obscures, indigentes, étrangères à la culture de l'esprit; et l'on voudroit que ces multitudes ignorantes, faites pour être conduites et non pour conduire, pour recevoir l'instruction et non pour la donner, incapables d'avoir par elles-mêmes une opinion éclairée, fussent appelées à la suprême puissance de l'Église! Quel renversement d'idées! Non, si Jésus-Christ a voulu les rendre participantes de ses mystères et de ses bienfaits, il n'a pas voulu les faire dépositaires de ses pouvoirs divins.

(1) II Cor. v. 20.

Ce n'est pas sur le sable mouvant des opinions de ce vulgaire ignorant et capricieux, qu'il a posé le fondement de l'immortel édifice de son Église.

Ce n'est pas non plus aux princes et aux magistrats qu'il a confié sa doctrine et ses lois. En vain les flatteurs des puissances de la terre voudroient arracher des bornes posées par la main de Dieu même; rien ne prévaut contre l'immuable vérité. D'un côté, nous reconnoissons hautement que Jésus-Christ n'est pas venu briser les sceptres ni les couronnes, que le prince temporel est indépendant dans les choses de son ressort, et que, dans l'exercice de ses droits politiques, il n'est pas justiciable de l'Église : c'est dans ce sens que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Mais aussi, d'un autre côté, nous faisons profession de croire que l'Église est indépendante dans les choses de la religion; qu'elle seule est dépositaire et juge de la doctrine; que, si le pontife, le prêtre et le lévite sont sujets du prince dans l'ordre civil, le prince, à son tour, est soumis à l'Église dans l'ordre spirituel; qu'en devenant chrétien, il est devenu non le maître, mais l'enfant de l'Église. Et où seroient ici ses titres à la domination? Ce n'est point à lui, c'est aux apôtres et à leurs successeurs, qu'il a été dit : *Enseignez les nations* (1). En parcourant les divers âges de l'Église chrétienne, que trouverez-vous? Pendant les trois premiers siècles, elle étoit sous l'empire des princes idolâtres; est-ce donc par eux que S. Paul, que les Ignace d'Antioche, que

(1) Matth. xxviii. 19.

les Cyprien de Carthage excerçoient leur divin ministère? Dans les siècles postérieurs, elle a été bien souvent sous la domination de princes Mahométans ou hétérodoxes ; et ne seroit-il pas insensé de dire, que c'étoient ses ennemis mêmes qui tenoient de Dieu le droit d'en régler la doctrine et de la gouverner? Ce n'est pas tout : les princes temporels sont indépendans les uns des autres ; alors qu'arriveroit-il? c'est qu'il y auroit autant de symboles, autant d'églises, autant de religions qu'il y auroit de souverains ; et il faudroit rayer du Symbole dressé à Nicée, il y a quinze siècles, l'article qui nous fait professer l'unité de l'Église : *Credo Ecclesiam unam.* Protéger, mais non définir ; veiller à la porte du sanctuaire, mais ne pas y entrer témérairement ; appuyer l'Église de leurs exemples comme de leurs bras, la défendre durant son passage sur la terre, et non la conduire : tel est le partage des princes temporels. Je me borne à ces principes généraux ; je laisse aux théologiens à les développer dans leurs suites et leurs conséquences.

Il reste donc à dire que l'autorité religieuse réside dans un corps de pasteurs établis par Jésus-Christ. C'est ce que nous appelons l'Église enseignante ; le corps épiscopal uni à son chef, le Pontife Romain, voilà pour nous catholiques le tribunal suprême.

Mais ce tribunal suprême est-il infaillible dans ses décisions doctrinales? quatrième et dernière question.

En jetant un coup-d'œil sur ce qui nous entoure, on s'aperçoit aisément que partout l'ordre et la paix

naissent de l'autorité et de l'obéissance, en un mot de la subordination. Que deviendroit la famille sans le pouvoir paternel, une armée sans discipline et sans chef, une ville sans la vigilance des magistrats, un royaume sans le prince qui préside à ses destinées? Combien n'est-il pas naturel de penser que la même sagesse règne dans la société religieuse, et que, pour la faire bien ordonnée, Jésus-Christ l'a soumise à une autorité, qui, devenant un frein pour les uns, une lumière pour les autres, fût un guide assuré pour tous! Mais cette autorité est-elle sujette à l'erreur, ou bien est-elle infaillible dans ses décisions? Si je consulte la saine raison, elle me dira : C'est en vain que Jésus-Christ a confié à l'autorité de l'Église enseignante le dépôt des vérités saintes, si elle peut les altérer, les corrompre, et mettre à leur place des doctrines de mensonge. Alors comment le règne à jamais durable de Jésus-Christ seroit-il le règne de la vérité? Ainsi, ou il n'a pas voulu que l'autorité fût la règle de ma croyance, ou il doit la préserver de toute erreur dans ses décisions sur la doctrine. Si je réfléchis sur ce Symbole révéré de tous les chrétiens, et qui est aussi ancien que la religion, je remarque que je fais profession de croire en l'*Eglise Catholique*, comme je fais profession de croire en Dieu; or qui dit *catholique*, dit *universel;* et comment l'Église seroit-elle universelle, si l'erreur pouvoit prévaloir dans l'enseignement de l'universalité de ses pasteurs? Si j'étudie l'antiquité chrétienne, je découvre que, toutes les fois qu'il a paru quelque novateur, on lui a opposé l'enseignement universel des églises; méthode très-insignifiante,

si cet enseignement pouvoit être lui-même erroné. Enfin, si j'ouvre les Évangiles, j'y trouve ces magnifiques et lumineuses paroles adressées aux apôtres et aux héritiers de leur ministère : « Toute puissance » m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, » enseignez tous les peuples, les baptisant au nom du » Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant » à garder toutes les choses que je vous ai comman- » dées ; et voici que je suis avec vous tous les jours » jusqu'à la fin des siècles (1).» Quelles promesses, mais aussi quelle puissance ! Promesses pour tous les temps, Jésus-Christ promet d'être avec l'Église enseignante, sans la plus légère interruption, tous les jours, *omnibus diebus;* non pour quelques siècles seulement, mais jusqu'à la fin de toutes choses, *usque ad consummationem seculi.* Ainsi l'Esprit de vérité assiste aujourd'hui l'Église comme dans l'origine; ses décisions ne sont pas moins respectables au dix-huitième siècle, qu'elles pouvoient l'être au premier ; et prétendre mettre l'Église actuelle en opposition avec l'Église ancienne, c'est méconnoître cette assistance promise pour tous les temps. Promesses pour tous les points de la doctrine ; Jésus-Christ n'excepte rien, il dit : « Enseignez, administrez les choses saintes, apprenez » tout ce que je vous ai appris, et je suis avec vous.» Ainsi tous les jugemens de l'Église demandent une égale soumission ; si elle a pu errer dans un seul, pourquoi pas dans les autres? Dès-lors il n'y a plus de foi, il n'y a plus que des opinions incertaines. L'É-

(1) Matth. xxviii. 19, 20.

glise a-t-elle décidé? voilà le seul fait qui m'intéresse. Oui, soit qu'elle prononce dans un concile qui la représente, et dont les décisions sont universellement adoptées; soit qu'elle s'explique, ou par l'organe du souverain Pontife, ou par un concile particulier, dont les jugemens connus sont revêtus de l'assentiment universel, Jésus-Christ est toujours avec elle.

Il ne s'agit pas de revendiquer le don de l'infaillibilité, ni pour chaque évêque, ni pour chaque église particulière, comme celle de France, portion de l'Église universelle, ni pour une réunion quelconque d'évêques : nous ne plaçons l'autorité suprême que dans le corps des premiers pasteurs, dans l'épiscopat dont le Pape est le chef, aussi bien que de l'Église entière.

Il ne s'agit pas non plus de croire que les évêques sont inspirés comme ont pu l'être les prophètes et les apôtres, et qu'ils sont éclairés par une révélation immédiate. Le même Dieu qui gouverne le monde gouverne aussi d'une manière spéciale l'Église chrétienne; il se sert de tout, des passions, des préjugés, de l'ignorance, pour amener le triomphe de la vérité : comme il se sert du choc des élémens pour l'harmonie de l'univers; il dispose les esprits, les cœurs et les événemens, de sorte que la vérité prévaut toujours dans l'universalité du corps des pasteurs, et par là même des fidèles. Voilà dans quel sens nous disons qu'elle est assistée, préservée de l'erreur, ou, en d'autres termes, infaillible; et combien tout cela n'est-il pas raisonnable! C'est donc par l'autorité, et non par l'examen particulier, que doit se régler la croyance.

Jean-Jacques dit quelque part : « Qu'on me prouve » qu'en matière de religion je dois me soumettre à » l'autorité, et dès le moment même je me fais ca- » tholique. » Messieurs, la chose vient d'être établie; donc, pour être conséquent, tout chrétien doit être catholique.

Faut-il se livrer ici à des pensées consolantes, croire que le temps d'égarement et d'illusion avance vers son terme, espérer, après tant de miracles de miséricorde sur l'Église Romaine, que nous en verrons éclater de nouveaux, et que nos frères séparés reviendront à cette ancienne Église, dans le sein de laquelle ont été élevés leurs pères comme les nôtres? Oui, avant le seizième siècle, avant Luther et Calvin, la partie du globe la plus éclairée, la plus savante, l'Europe entière professoit la même foi. Ce n'est pas nous catholiques qui avons changé, ce n'est pas nous qui nous sommes séparés; ce que nos pères croyoient, il y a trois siècles, nous le croyons encore. Pourquoi faut-il que des nouveautés funestes soient venues rompre cette belle unité, et aient fait naître des divisions qui ont coûté tant de sang et de larmes? Après tant de secousses politiques et religieuses, qui ont ébranlé toutes les croyances, et répandu dans les esprits tant de germes d'indocilité contre ce qu'il y a de plus légitime et de plus sacré, il semble que tout ce qu'il y a d'hommes sages et véritablement habiles dans toutes les communions, devroient sentir profondément le besoin de l'autorité dans la religion comme dans l'Etat. Où en sont aujourd'hui, en particulier, les églises Protestantes? ne sont-elles pas dans une

complète anarchie; leurs ministres savent-ils bien ce qu'ils croient et ce qu'ils ne croient pas? Si dans les communions diverses on se rapproche, c'est par indifférence sur les doctrines; croire ou ne pas croire à la divinité de Jésus-Christ est un point sans importance : tellement qu'après avoir cessé d'être catholiques on a cessé d'être chrétien. Cette paix apparente est le sommeil de la mort. Les peuples ne sont pas faits pour une léthargique indifférence; il leur faut des doctrines arrêtées : et c'est parce que le christianisme est si vacillant chez les Protestans, qu'ils devroient être plus disposés à revenir à la foi catholique. Puisse le ciel susciter en Europe quelques-uns de ces hommes rares, puissans en œuvres et en paroles, à qui il soit donné d'entraîner les esprits et les cœurs, de réunir à leur mère les enfans séparés, de faire tomber le mur de division, de faire rentrer dans le bercail les brebis égarées; afin qu'aujourd'hui, comme autrefois, l'Europe ne forme qu'un seul troupeau sous un même pasteur!

DEVOIRS

ENVERS JÉSUS-CHRIST

DISCOURS

PRÉCHÉ A LA COUR LE JEUDI-SAINT, 30 MARS 1820.

Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum.

Fixez vos regards sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. *Epître aux Hébreux*, ch. XII, ℣. 2.

MONSEIGNEUR *,

Toutes les nations et tous les siècles ont vu, et verront jusqu'à la fin, la vérité et le mensonge, le bien et le mal, la religion et l'impiété, se disputer l'empire du monde, présenter à la fois le double spectacle des actions les plus sublimes et des excès les plus révoltans; et sans doute ce seroit étrangement s'abuser, que de ne voir parmi nous que des vices, et chez nos pères que des vertus. Mais chaque siècle a son genre particulier de malice et de perversité : or ce qui semble caractériser l'époque où nous sommes parvenus, c'est l'audace des opinions, jointe à la mollesse des mœurs; c'est l'amour effréné des choses ma-

* MONSIEUR, Comte d'Artois.

térielles, le dégoût de ces hautes vérités qui gênent les penchans et commandent des sacrifices, l'aversion pour toute espèce de joug religieux et même social, l'oubli de la Divinité, le mépris des choses saintes, l'esprit de révolte et d'impiété contre Jésus-Christ, ses mystères, sa doctrine et ses lois. Depuis cent ans, l'histoire de notre France, qu'est-elle autre chose, à le bien prendre, que l'histoire du combat de l'irréligion contre le christianisme? combat livré d'abord par la plume, plus tard par le glaive, et dont l'issue a été pour un temps la mort apparente de la réligion toute entière. Chassée de ses temples, elle s'étoit réfugiée dans les cœurs, sanctuaire inaccessible à toute la fureur des hommes. Bientôt elle put en sortir pour remonter sur ses autels; mais l'impiété, irritée par sa défaite même, redoubla ses attaques; elle remplaça la persécution sanglante par la persécution la plus redoutable de toutes, celle de l'oppression et de l'avilissement: et encore aujourd'hui, comptant pour rien l'expérience, égarée par l'orgueil et la haine, elle s'exhale en dérisions, en blasphèmes, en calomnies qui retentissent dans l'Europe entière; et c'est ainsi qu'elle se montre fidèle à son premier dessein, celui de précipiter dans le même abîme tous les autels avec tous les trônes.

Frappé de ces considérations, j'ai cru ne pouvoir honorer plus dignement mon ministère, qu'en vous invitant à fixer vos regards sur Jésus-Christ, qui a été l'auteur et le consommateur de notre foi par la vérité de sa doctrine, par l'autorité de ses exemples, et par les mérites de sa mort: *Aspicientes in auctorem*

fidei, et consummatorem Jesum. Je viens vous rappeler tout ce que nous lui devons de soumission et de dévoûment, et combien il est digne d'un chrétien de redoubler de zèle pour sa gloire, à mesure que ses ennemis redoublent d'audace pour anéantir, s'il étoit possible, son nom et son culte sur la terre. Et quel moment plus favorable à mon dessein, que celui où l'Église nous met devant les yeux les témoignages les plus touchans de sa tendresse pour les hommes, et où j'ai l'honneur de parler devant ceux-mêmes, qui, par l'élévation de leur rang, par leurs dignités, leur ascendant sur la multitude, sont appelés à servir ici de guides et de modèles? Quels sont nos devoirs envers Jésus-Christ, d'après notre qualité de chrétiens? c'est tout mon sujet.

Il est des novateurs audacieux, qui cherchent dans la folie de leurs opinions une célébrité qu'ils ne sauroient attendre de la médiocrité de leurs talens, qui voudroient essayer de refondre le monde entier, de remplacer la morale par l'intérêt, la religion par les arts et par l'industrie, et de bannir Dieu de son empire en le chassant en quelque sorte de cet univers qui est son ouvrage, comme de nos cœurs qui doivent être son sanctuaire. Heureusement pour son repos, la terre porte peu de ces êtres dépravés, d'autant plus insensés, dit l'apôtre (1), qu'ils se croient plus sages, *dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt*, et qui semblent n'appartenir à l'espèce humaine que

(1) Rom. I. 22.

pour en être la honte et le fléau. Un instinct sublime, vainqueur du temps et des sophistes, tient les générations et les siècles comme enchaînés à un petit nombre de vérités sacrées; et tant que nous nous bornons en général à parler de sentimens religieux, nous trouvons peu de contradicteurs. Je dirai plus : il est un grand nombre d'hommes, élevés dans la religion chrétienne, qui peut-être, sans la pratiquer, font gloire de la respecter, qui seroient incapables de renier la foi de leurs pères, et chez qui l'honneur feroit, ce semble, dans bien des circonstances, l'effet même de la conviction. Mais si nous voulons sortir de ces généralités pour nous appesantir sur les obligations que leur impose la profession du christianisme; si nous demandons l'assentiment de l'esprit à toutes les vérités révélées, la fidélité à tous les préceptes évangéliques, l'observance de toutes les pratiques commandées : alors leur cœur murmure, se soulève contre le joug qu'on lui présente, et ils sont tentés de s'écrier, comme les incrédules décidés : « Rejetons loin de nous le fardeau de cette doctrine « et de ces lois; » *projiciamus à nobis jugum ipsorum* (1). C'est à ces chrétiens que je viens m'adresser aujourd'hui, pour leur faire sentir combien ils sont inconséquens et coupables. Oui, notre devoir comme chrétiens, et celui-là renferme tous les autres, c'est une soumission pleine et parfaite, d'esprit, de cœur, de conduite; à la religion toute entière de Jésus-Christ.

(1) Psal. II. 3.

En effet, mes frères, s'il a paru sur la terre, c'étoit pour dissiper les ténèbres et détruire les vices du paganisme ; pour fixer dans des croyances arrêtées les esprits jusque-là flottans à tout vent de doctrine ; pour épurer, perfectionner la morale, lui prêter une autorité divine ; et pour remplacer par un culte saint et pur, des superstitions impures et cruelles, également indignes de l'homme et de Dieu. Or c'est de tous les points de sa religion, de sa doctrine, de sa morale, de son culte ; c'est pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes, qu'il a dit en parlant de lui-même : « Je suis la vérité, » *ego sum veritas* (1) ; parole qui ne passera point, et dont les conséquences forment tous nos devoirs.

Jésus-Christ est la vérité dans sa doctrine : dès-lors il ne s'agit ni de se former, d'après la seule raison, un système de religion appelée *naturelle*, et d'être à soi-même son maître et son législateur ; ni de vouloir faire un mélange bizarre de christianisme et de philosophie, comme le faisoient les sophistes païens à la naissance de l'Église chrétienne ; ni de s'enfoncer dans de savantes recherches, et d'interroger les sages de la Grèce ou de Rome pour savoir ce qu'il faut penser de Dieu, de la providence, de la vie future, de la formation du monde, de l'origine de l'homme, des causes et des remèdes de sa corruption et de ses malheurs. Ici tout est révélé, tout est enseigné par Jésus-Christ et par les premiers dépositaires de sa doctrine ; il ne parle pas en philosophe qui disserte, mais

(1) Joan. XIV. 6.

en maître qui décide; les miracles qu'il opère au sein de la Judée sont comme les lettres de créance de sa divine ambassade ; il prouve qu'il a le droit de commander aux hommes en commandant à la nature : et certes, quand Dieu parle, il faut bien que l'homme se taise.

Ainsi, que le genre humain se trouve à une époque de lumières ou de barbarie, qu'il soit en paix ou dans la confusion, que les nations prospèrent ou qu'elles périssent, la foi reste la même au milieu de ces vicissitudes perpétuelles. « Jésus-Christ, dit l'apôtre (1), » étoit hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les » siècles, » *heri, et hodie, et in secula.* Son Evangile a paru au milieu du monde païen comme un soleil de vérité; depuis qu'il s'est levé, il n'a pas retiré sa lumière ; et il n'est pas plus donné aux hommes de l'éteindre, que d'arracher du firmament l'astre qui nous éclaire. C'est Jésus-Christ qu'il faut suivre, si l'on ne veut marcher dans les ténèbres : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (2).

Ainsi, que le savant me vante les progrès de l'esprit humain dans les procédés des arts, dans les sciences naturelles, dans la connoissance de ce monde visible et du globe que nous habitons, je pourrai l'écouter : je sais que les découvertes sont filles du temps et de l'expérience. Mais, dans la religion, tout ce qu'il faut savoir est découvert ; après Jésus-Christ, la vérité même, il ne s'agit plus de chercher, mais de croire ; le simple villageois qui connoît son Symbole, est

(1) Hebr. xiii. 8. — (2) Joan. viii. 12.

aussi avancé que le plus docte personnage ; pour le savant comme pour l'ignorant, il n est qu'un seul maître, et ce maître est Jésus-Christ : *Magister vester unus est Christus* (1). Il faut que toutes les intelligences humaines plient devant l'intelligence divine ; que la curiosité, comme le dit Tertullien, cède à la foi : ne rien savoir hors d'elle, c'est tout savoir : *Cedat curiositas fidei; adversùs regulam nihil scire, omnia scire est* (2).

Hé ! mes frères, qui plus que nous doit bien connoître où aboutit cette inquiétude superbe des esprits? Nous avons voulu franchir les bornes posées par la main de Dieu même, et Dieu nous a punis en nous livrant aux plus prodigieux égaremens. Toutes les les vérités ont été méconnues, toutes les croyances remplacées par le doute, toutes les parties du christianisme déchirées en lambeaux : après avoir arraché avec violence quelques rameaux, on a fini par porter la cognée jusqu'à la racine de l'arbre ; rien n'a plus été sacré ; et d'erreurs en erreurs, d'abîme en abîme, on s'est précipité dans celui de l'indifférence et de l'athéisme. Cependant que peuvent craindre, que peuvent honorer ceux qui n'honorent pas, qui ne craignent pas Dieu? Quand la religion, cette véritable gardienne des mœurs et des lois, s'est affoiblie, on a vu s'affoiblir, se relâcher avec elle les liens de la famille et de la société ; un esprit d'insubordination systématique s'est emparé des peuples ; un philosophisme insensé a déplacé le pouvoir, et

(1) Matth. XXIII 10. — (2) *D. P. æscr.* cap. XV.

mis le sceptre du commandement dans la main de ceux qui devoient obéir ; on a fait de la soumission une lâcheté, et de la révolte un devoir. Après avoir attaqué la haute majesté du ciel, comment auroit-on épargné les humbles majestés de la terre? Les trônes des princes n'ont plus été fermes là où la Divinité avoit en quelque sorte perdu le sien. Semblables à ces feux souterrains, qui, après de sourds mugissemens, finissent par une effrayante explosion, les mauvaises doctrines, après avoir fermenté quelque temps dans les esprits, ont fini par un éclat terrible ; les nations se sont agitées, et le monde social a tremblé et tremble encore sur ses fondemens ébranlés. Ainsi, ô notre adorable Maître, nous sommes ramenés à vous, comme à la source de toute vérité, par les monstrueuses erreurs de ceux qui vous ont abandonné ; et nous vous dirons, comme autrefois le prince des apôtres : Seigneur, j'ai beau chercher un autre maître que vous, je n'en trouve pas ; hors de vous, il n'y a que mensonge et que néant ; vous seul possédez les paroles de la vie éternelle : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (1).

Vérité dans les dogmes qu'il nous révèle, Jésus-Christ est aussi la vérité dans les préceptes qu'il nous donne. Dès-lors toutes les règles de conduite sont tracées pour nous; et qu'il est heureux qu'elles ne soient abandonnées ni aux recherches de la foible raison, ni aux caprices des passions ennemies de tout joug! Mais en vain nous admirons la morale évangélique

(1) Joan. VI. 69

comme le plus beau présent que le ciel ait fait à la terre, si nous ne dirigeons par elle nos sentimens et nos actions ; si, l'appliquant aux autres, nous la négligeons pour nous-mêmes ; et si nous prétendons la faire plier au gré de nos désirs et de nos penchans, nous conduire en philosophes formés à l'école de Platon, plutôt qu'en chrétiens formés à l'école de Jésus-Christ.

Nous ministres de la religion, nous ne sommes que les dépositaires de ces maximes célestes ; chargés de les enseigner aux fidèles, il n'est en notre pouvoir, ni de les exagérer, ni de les affoiblir. Loin de nous le rigorisme, qui, confondant le précepte avec le conseil, voudroit quelquefois imposer un joug intolérable à la foiblesse humaine ; mais aussi loin de nous la molle indulgence, qui, pour se rapprocher de la corruption des enfans des hommes, amoindrit toutes les vérités, pour parler avec le prophète : *diminutæ sunt veritates à filiis hominum* (1). Interrogé sur ce qu'il falloit faire pour entrer dans la vie, le Sauveur du monde répondit : « Observez les commandemens, » *serva mandata* (2). Telle est la loi commune, inviolable, que le ministre de la religion doit le premier s'appliquer à lui-même, mais dont il ne peut dispenser personne ; et fût-il interrogé par ce qu'il y a de plus grand sur la terre, il doit dire au nom de Dieu, comme il le diroit au dernier des fidèles : « Ob» servez les commandemens, » *serva mandata.*

Ici, prenons garde de nous faire illusion, de déchi-

(1) Psal. xii. 2. — (2) Matth. xix. 17.

rer en quelque sorte la loi pour en prendre ce qui nous plaît, en rejeter ce qui nous gêne, et de nous tranquilliser peut-être par la fidélité à quelques points, sur la transgression de tous les autres. Ainsi, ce n'est point assez de respecter par contrainte l'autorité, si l'on n'obéit par conscience; ni de faire du bien à ceux qui nous en font, si nous faisons du mal à nos ennemis; ni de ne pas attenter à la vie de notre semblable, si nous attentons à sa fortune et à ses droits légitimes; ni de ne pas toucher au bien d'autrui, si nous déchirons cruellement sa réputation; ni d'éviter les excès les plus honteux de la débauche, si nous menons une vie molle et sensuelle; ni de nous sauver des scandales de la prodigalité, si nous ne faisons du superflu le patrimoine des pauvres; ni de régler les dehors de notre conduite, si nous donnons toute liscence à notre cœur. Il est ordonné à tous d'aimer Dieu et d'aimer les hommes, comme il est ordonné à tous de croire à la parole divine; et si la foi qui embrasse toutes les vérités révélées est faite pour tous les esprits, la charité qui comprend toutes les vertus est faite pour tous les cœurs. C'est le Seigneur lui-même qui a dit: « Si vous m'aimez, gardez mes commandemens; » *si diligitis me, mandata mea servate* (1).

Vérité dans le dogme et la morale, Jésus-Christ est aussi la vérité dans le culte; et dès-lors c'est à nous d'honorer la Divinité par les hommages qu'il nous a prescrits, et qui se sont perpétués d'âge en âge jusqu'à nous. S'éloignant des superstitions païennes,

(1) Joan. XIV. 15.

et réalisant les ombres de la loi Mosaïque, l'Église chrétienne, instruite par son divin auteur, rendit à Dieu, dès son origine, un culte saint et pur, qui étoit l'expression de sa foi, de ses sentimens, de ses espérances comme de ses craintes, et en même temps le lien visible des membres dont elle se composoit. Le temps et les circonstances ont bien pu ajouter à l'appareil extérieur, à la richesse des autels, à la magnificence des temples, à la pompe des cérémonies; mais le fond du culte sacré n'a pas changé : et lorsqu'il est question de ce que Jésus-Christ nous prescrit au nom de Dieu, ou de ce que l'Église nous prescrit au nom de Jésus-Christ, notre seul partage, c'est le respect et la soumission. « Celui qui vous écoute, m'écoute, » a-t-il dit au collége des apôtres (1), et à leurs successeurs dans leur divin ministère. Ainsi, Jésus-Christ a-t-il commandé la prière comme le canal ordinaire des faveurs célestes? c'est à nous de l'invoquer avec autant d'humilité que de confiance. A-t-il établi un sacrifice d'adoration et d'amour, dont le prix infini le rend digne de l'infinie majesté? c'est à nous d'y assister avec une componction vive et un profond anéantissement. A-t-il institué des signes sacrés, pleins de force et d'efficacité pour la sanctification de nos ames? c'est à nous de puiser avec empressement et reconnoissance à cette source de grâces. A-t-il fondé un sacerdoce qui dût être le dispensateur de ses mystères? c'est à nous de recourir à lui avec respect. Enfin a-t-il laissé, en quittant la terre, une autorité gardienne

(1) Luc. x. 16.

de ses vérités saintes, chargée de nous diriger dans les voies du salut, de veiller à la pureté de son culte aussi bien qu'à l'intégrité de sa doctrine? c'est à nous de l'écouter avec docilité, nous souvenant de cette parole de saint Cyprien (1), que « celui-là ne sauroit « avoir Dieu pour père, qui n'honore pas l'Église « comme sa mère. » Loin de nous le fol orgueil de censurer l'œuvre de la divine sagesse, de dédaigner les moyens de sanctification qu'il lui a plu d'établir, de vouloir nous tracer des routes nouvelles, et d'accuser de superstition ce qui a été pratiqué par les saints et grands personnages qui nous ont précédés dans la carrière.

Je le sais; lorsqu'il s'agit des devoirs et des pratiques ordinaires de la vie chrétienne, et pour le dire ici dans le langage le plus simple, lorsqu'il s'agit de la sanctification du jour du Seigneur, de l'assistance à l'office divin, de la confession annuelle, du devoir pascal, de l'usage des sacremens, des temps d'abstinence et de jeûne, du respect pour la mémoire des saints, pour leurs tombeaux, pour leurs restes vénérables; nous sommes peut-être tentés de n'y voir que des dévotions populaires, de croire tout cela au-dessous de notre rang et de nos lumières : mais je sais aussi que toutes les distinctions de naissance, de talens, de richesses, de dignités, bien qu'elles soient dans l'ordre de la Providence, et consacrées par elle pour le bien de tous, disparoissent devant le Dieu du ciel et de la terre; qu'elles ne sauroient autoriser à

(1) *De Unit. Eccles.*

ses yeux la violation de la loi commune ; et que même il a droit d'exiger davantage de ceux à qui il a plus donné. Dans tout ce qui touche aux exercices religieux, condamner ce que l'Eglise condamne, approuver ce qu'elle approuve, pratiquer ce qu'elle commande, telle est la règle des vrais fidèles.

Je sais encore que le monde est plein de beaux esprits dédaigneux, qui font de ce que le sage respecte l'objet de leurs censures et de leurs dérisions amères ; il est plein de cœurs foibles qui trahissent leur foi, et qui, déserteurs au dehors de ce qu'ils révèrent intérieurement, rougissent des devoirs extérieurs et des pratiques saintes de la religion. Mais il est d'un caractère noble et ferme, de s'élever au-dessus des railleries des hommes vains et frivoles, qui souvent blasphèment ce qu'ils ignorent ; il est d'un cœur généreux de dire comme saint Paul (1) : « Que m'importent les jugemens des hommes, leurs louanges ou » leur blâme? mon véritable juge, c'est Dieu ; » *qui judicat me, Dominus est.*

Je sais enfin qu'il existe au milieu de nous une secte, impie parce qu'elle est perverse, et perverse parce qu'elle est impie ; qui fait la guerre à Dieu pour mieux la faire aux hommes ; qui sème des doctrines funestes pour en recueillir des forfaits ; qui dénature par des sophismes ou par des crimes ce qu'il pourroit y avoir de grand et d'élevé dans les institutions humaines ; qui voit la liberté dans une indépendance sauvage, l'égalité dans la confusion de tous les rangs,

(1) I Cor. iv. 4.

la tolérance dans la haine et l'oppression de la religion véritable : secte qui ne semble vivre que de destruction et de mensonges, qui raisonne la révolte comme l'impiété, et qui, tous les jours, couvre la France entière, les campagnes comme les cités, de libelles furieux contre la religion, le sacerdoce et ses ministres. Mais cette apostasie ne fait que donner plus de prix à la fidélité. C'est lorsque mille bouches s'ouvrent pour blasphémer, que le chrétien doit plus que jamais sanctifier ses lèvres du nom adorable de Jésus-Christ ; c'est lorsque l'arche sainte est sur le point de tomber dans les mains des Philistins, que les vrais Israélites doivent se rallier autour d'elle ; c'est lorsque l'impiété frémit, menace autour de la cité sainte, que la piété doit veiller sur ses remparts. On a dit quelquefois, que, lorsque la patrie étoit en danger, tout citoyen étoit soldat : hé bien, nous dirons que, lorsque la religion est si hautement combattue, tout chrétien doit être un apôtre, par ses exemples du moins, si ce n'est par ses discours ; il faut qu'il s'écrie avec le prophète : « Seigneur, ils se sont armés contre votre loi, ils l'ont » foulée aux pieds, ils ont voulu la détruire, l'abolir » sur la terre : hé bien, la haine de ses ennemis sera » la mesure de mon amour ; c'est parce qu'ils veulent » l'anéantir qu'elle me sera plus chère : » *Dissipaverunt legem tuam; ideo dilexi mandata tua* (1).

Vous le sentirez aisément, vous chrétiens réunis dans cette enceinte ; c'est de vous que la religion a le droit d'attendre le plus d'efforts et de dévoûment ;

(1) Psal. CXVIII. 126, 127.

c'est à vous qu'il appartient surtout de la servir par l'éclat de vos exemples, et de la dédommager des outrages qu'elle reçoit, par la solennité de vos hommages. La religion seule peut réparer les maux de l'impiété, raffermir l'autorité domestique et civile en la faisant dériver de l'autorité de Dieu même, arrêter la licence des esprits par le frein de ses croyances, rétablir les notions affoiblies du juste et de l'injuste, tracer à tous leurs devoirs par la divine autorité de ses préceptes, et replacer ainsi sur sa véritable base l'édifice social : mais, afin qu'elle exerce tout son empire pour le bonheur de tous, il faut qu'elle soit hautement respectée par ceux dont le premier devoir, en qualité d'hommes publics, est de la respecter. Le mépris de la religion de la part de ceux que leurs dignités, leur fortune, leurs lumières, élèvent au-dessus du peuple, a toujours été et sera toujours le présage aussi certain qu'effrayant du dépérissement des mœurs, des lois et de la société.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, au nom de la France entière, d'avoir animé de ce zèle et de ces sentimens les enfans de saint Louis. Ecoutez le vœu de nos cœurs, sauvez tout ce qui nous reste d'une tige si belle, et faites-la refleurir avec un éclat tout nouveau. Couvrez du bouclier de votre puissance le prince si religieux, si français, qui préside à cette touchante cérémonie, lui dont le cœur royal et magnanime se peint dans tous ses discours comme dans tous ses traits Veillez sur ce monarque qui a hérité de la piété non moins que du trône de ses pères, et répandez sur sa tête auguste toute l'abondance de vos faveurs; ache-

vez par lui ce que vous avez commencé, et fermez à jamais, par ses royales mains, l'abîme de nos malheurs. Père des miséricordes, accordez un triomphe complet aux lumières de son esprit sur les ténèbres de la fausse sagesse, à la pureté de ses vertus sur la corruption du siècle, à la sincérité de sa foi sur les efforts de l'impiété. Couronnez enfin tous vos dons en le rendant heureux sur la terre du bonheur de ses peuples, et heureux dans le ciel de votre bonheur même. Ainsi-soit-il.

FIN.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

Pages.

LA RELIGION CONSIDÉRÉE DANS SES MYSTÈRES. 1

I. Convenance des mystères dans une religion divine. 3

II. Utilité des mystères chrétiens par rapport à la morale. 17

LA RELIGION CONSIDÉREE DANS SA MORALE. 30

Réponse au reproche que l'on fait à la religion d'être,

1° ennemie de la société, par le détachement qu'elle commande ; 33

2° abjecte, par l'humilité qu'elle prêche ; 42

3° impraticable, par la sévérité des devoirs qu'elle impose. 48

LA RELIGION CONSIDÉRÉE DANS SON CULTE. 57

Que doit-on penser du culte chrétien et des différentes parties qui le composent :

1° des temples ; 59

2° des assemblées religieuses ; 66

3° des cérémonies sacrées ? 72

LA RELIGION VENGÉE DU REPROCHE DE FANATISME. 82

I. Y a-t-il quelque trace de fanatisme dans les actions et les maximes de Jésus-Christ ? 84

II. Peut-on raisonnablement accuser de fanatisme l'enseignement public et la conduite de l'Église ? 86

Que doit-on penser en particulier,

1° de la condamnation du prêtre Virgile, 88

2° de celle de Galilée ; 89

3° de celle de l'hérésiarque Jean Hus ; 91

4° de l'Inquisition ? *ibid.*

Pages.

III. N'est-il pas au moins des événemens où l'on ne trouve que haine et fureur, et que l'on doit regarder comme l'ouvrage même de la religion : 99

1° les guerres de religion ; 101

2° les Croisades ; 103

3° le massacre des Indiens à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde ; 108

4° la Saint-Barthélemi ; 109

5° la révocation de l'Edit de Nantes ? 113

MAXIMES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE SUR LE SALUT DES HOMMES. . 125

I. Que faut-il penser du sort des enfans qui meurent sans baptême ? 128

II. Que faut-il penser des chrétiens qui meurent hors du sein de l'Eglise catholique ? 135

III. Que faut-il penser du sort des infidèles qui meurent sans avoir connu la révélation ? 145

QUESTIONS ET RÉPONSES RELATIVES AU SALUT DES HOMMES. 156

SUR LA TOLÉRANCE. 165

I. Tolérance civile. 166

II. Tolérance chrétienne. 169

III. Tolérance philosophique, dont le système se fonde sur cette triple assertion : 176

1° les croyances religieuses ne sont rien ; 179

2° il suffit d'être honnête homme ; 180

3° chacun doit suivre la religion de son pays. 182

L'INCRÉDULITÉ DES JEUNES GENS. 190

I. Elle n'est point éclairée. 193

II. Elle n'est point sincère. 201

III. Elle n'est point désintéressée. 205

Pages.

LES HOMMES ILLUSTRES DU CHRISTIANISME. 210

I. Est-il vrai que l'Eglise primitive n'étoit composée que de chrétiens pris dans les dernières classes de la société? 213

II. Est-il vrai que les docteurs et les Pères de l'Eglise chrétienne ne soient en faveur de la religion d'aucun poids et d'aucune autorité ? 218

III. Est-il vrai qu'on doive à peu près compter pour rien la foi des beaux génies qui ont été chrétiens en Europe depuis trois siècles? 226

DES BEAUX ESPRITS INCRÉDULES. 237

L'incrédulité a-t-elle raison de se prévaloir,

1° du nombre de ses partisans; 238

2° de leurs lumières; 243

3° de leur philosophie ? 247

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION POUR LE BONHEUR PUBLIC. . . . 262

I. Sans la religion, l'ordre public est impossible. 265

II. Sans la religion, la liberté publique est impossible. 273

DES LIVRES IRRELIGIEUX. 286

I. Que faut-il penser des auteurs ? 289

II. Que faut-il penser des propagateurs? 295

III. Que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion? 301

CRAINTES ET ESPÉRANCES DE LA RELIGION. 311

I. Qu'avons-nous à craindre pour la religion en France? 313

Les motifs de crainte sont : 1° l'antiquité même de la foi parmi nous; 314

2° l'état actuel du sacerdoce; 317

3° l'esprit d'impiété et d'indifférence de nos jours. 321

II. Qu'avons-nous à espérer pour la religion dans ce royaume? 324

Pages.
Les motifs d'espérance sont : 1° la conduite de l'épiscopat français ; 325
2° le retour de la famille royale ; 328
3° les dispositions actuelles des esprits. 333

UNION ET APPUI RÉCIPROQUE DE LA RELIGION ET DE LA SOCIÉTÉ. 338

I. Ce que fait la religion pour la société. 339
Elle affermit, pour le bien de tous,
1° l'autorité; 340
2° les lois ; 347
3° les obligations. 349

II. Ce que la société a toujours fait et ce qu'elle doit faire encore pour la religion ; la religion étant le premier des biens pour les peuples et les gouvernemens, elle a toujours été et elle doit être encore l'objet de leurs premiers soins. 351

SUR L'ÉDUCATION. 362

I. La prospérité de la France dépend surtout de la bonne éducation des enfans. 363
II. Cette éducation, pour être bonne, doit être religieuse. 371
III. Cette éducation, pour être religieuse, doit être confiée à des hommes religieux. 380

DU SACERDOCE CHRÉTIEN. 390

I. Examen des avantages qu'il présente pour l'humanité. 393
II. Examen des reproches qu'on lui a faits. 405

DE L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE. 422

I. Jésus-Christ a-t-il fondé une société religieuse qui dût, sans interruption, se perpétuer jusqu'à la fin des temps? 425
II. Jésus-Christ a-t-il établi dans cette société une autorité qui fût la gardienne et l'interprète de sa doctrine? 430
III. Dans quelles mains réside cette autorité? 438

Pages.

IV. Cette autorité est-elle infaillible dans ses jugemens sur la doctrine? 442

DEVOIRS ENVERS JÉSUS-CHRIST. 448

I. Jésus-Christ étant la *vérité* dans la doctrine, nous devons croire à sa parole. 452

II. Jésus-Christ étant la *vérité* dans la morale, nous devons accomplir ses préceptes. 455

III. Jésus-Christ étant la *vérité* dans le culte, nous devons honorer la Divinité par les hommages qu'il nous a prescrits. 457

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY.

780

239.6
F61

Frayfsinous, M.D.

AUTHOR

Defense du Christianisme (iii

TITLE

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

ON TROUVE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

SERMONS ET DISCOURS, PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES DE M. DE BOULOGNE, évêque de Troyes, précédés d'une Notice historique sur ce prélat; 4 gros vol. in-8°. Paris, 1826 et 1827. 16 fr.

LES MÊMES SERMONS, 5 vol. in-12. Paris, 1830. 10 fr.

SERMONS, PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES DE M. DE BEAUVAIS, ancien évêque de Senez précédés de son Eloge historique; 4 vol. in-12. 9 fr.

SERMONS DE M. LEGRIS-DUVAL, prédicateur ordinaire du Roi, précédés d'une Notice sur sa vie, par M. le Cardinal de Bausset : 2e édit., 2 vol. in-12, ornés du portrait de l'auteur. 4 fr.

COURS DE PRONES, en forme d'instructions familières sur la religion et les principaux devoirs du christianisme; par une société d'ecclésiastiques réfugiés en Allemagne : nouvelle édition. Paris, 1828; 2 vol. in-12. 4 fr.

LECTURES CHRÉTIENNES, en forme d'instructions familières, sur les Epîtres et Evangiles des principales fêtes de l'année, à l'usage de MM. les curés et des familles chrétiennes; 3 vol. in-12 : nouvelle édition. 6 fr. 50 c.

MÉMORIAL DE LA CHAIRE, ou Manuel du jeune prédicateur, contenant des sujets variés de textes, prônes et discours à développer, pour les dimanches et fêtes de l'année; ouvrage utile aux jeunes ecclésiastiques des séminaires qui se destinent à la carrière de la chaire, par M. Siret, curé de la paroisse Saint-Severin de Paris; 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

MÉDITATIONS SUR LES PRINCIPALES OBLIGATIONS DE LA VIE CHRÉTIENNE ET ECCLÉSIASTIQUES, avec une méthode qui donne beaucoup de facilité pour le saint exercice de l'oraison; par M. l'abbé Chenart, docteur de Sorbonne, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, nouv. édition. Paris, 1835; 2 gros vol. in-18. 2 fr.